



HAL
open science

La place de la tradition dans l'évolution de la pratique martiale laténienne

Thomas Rankin Clergues

► **To cite this version:**

Thomas Rankin Clergues. La place de la tradition dans l'évolution de la pratique martiale laténienne. Histoire. 2023. dumas-04236195

HAL Id: dumas-04236195

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04236195>

Submitted on 10 Oct 2023

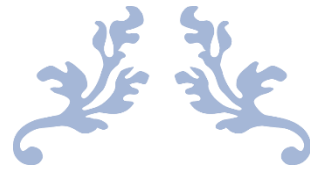
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

RANKIN CLERGUES THOMAS



LA PLACE DE LA TRADITION DANS
L'ÉVOLUTION DE LA PRATIQUE
MARTIALE LATÉNIENNE

MÉMOIRE DE RECHERCHE



M1 HISTOIRE VIVANTE
UNIVERSITÉ DE NÎMES
ANNÉE UNIVERSITAIRE 2022-2023

SOUS LA DIRECTION DE M. TEYSSIER ÉRIC

Table des matières

Introduction	4
• Des peuples complexes et incompris des Gréco-Romains.	7
• L'interprétation de l'identité celtique : un problème à plusieurs facettes.	10
I) Origines et développement de la conceptualisation celtique du conflit	19
a) De l'ancestralité indo-européenne aux exemples celtiques	19
• Avant l'armée – de dangereux groupes itinérants voire migratoires.	19
• Les Celtes aux portes de l'Italie et des Balkans.	24
• Récurrences et thématiques indo-européennes dans le folklore celtique.	26
• L'assimilation canine et lupine dans la société celtique.	30
b) Le guerrier celte et sa société : pivot ou bête noire ?	33
• Le guerrier : intrinsèque à la société celtique.	33
• ... mais vu comme un éternel <i>outsider</i>	35
• La question des bardes.	40
• Le guerrier : assaillant ou protecteur des villes ? Les Celtes et la poliorcétique.	42
c) Équiper des guerriers celtes	44
• L'équipement défensif.	45
• L'équipement offensif.	47
• Des cas particuliers d'armes offensives.	53
d) L'application militaire de structures sociales.	56
• Le char de guerre celte.	57
• La cavalerie comme reflet des structures sociales celtiques.	62
• La société en état de guerre : une rétrospective sur les effectifs des armées celtiques d'après les sources classiques.	65
II) Les modes d'expression d'une culture guerrière	70
a) Un comportement martial manifestement ritualisé.	70
• Les guerriers nus : stéréotype méditerranéen, exception ou occurrence culturelle à part entière ?	70
• Les reflets culturels dans les occurrences guerrières.	74
• L'équipement du guerrier : des occurrences culturelles et cultuelles.	78
• Le <i>geis</i> et le rôle de la promesse avant le combat.	82

b)	Le combat héroïque et l'importance culturelle de champions chez les Celtes	83
•	Les Celtes et le duel.....	85
•	L'issue du combat : la prise de trophées.....	90
c)	La guerre psychologique : des tactiques de choc culturel ?.....	97
•	L'intimidation : à la conquête des yeux et des oreilles.....	100
•	Étape essentielle au dépassement de soi : le dédain pour la douleur et la mort.	103
•	Les Celtes décrits comme un cataclysme.	107
•	Le contrecoup de la guerre, la psychologie des guerriers eux-mêmes.	109
d)	La pratique du geste guerrier celtique – des sources à aujourd'hui.....	110
•	L'absence de technicité d'après les sources gréco-romaines.	110
•	Convergences et divergences dans la littérature gaélique.	113
•	Avantages et limites de l'archéologie.....	115
•	Le combat celtique dans l'histoire vivante.	118
III)	Les conceptions martiales celtiques mises à l'épreuve par leurs voisins.....	127
a)	L'âge du fer, entre dangers et opportunités.....	127
•	Un paroxysme d'échanges culturels : l'exploration de cultures voisines.....	127
•	Une autre ouverture sur le monde : le mercenariat.....	129
•	L'apogée et le déclin de « l'homme fort ».....	133
•	Les Celtes sur la défensive au bout du monde connu.....	136
b)	Les limites du modèle guerrier celtique et ses adaptations.....	141
•	La mise en exergue de lacunes celtiques au combat : entre réels constats et effets de style.	141
•	Les Celtes continentaux et leur difficulté avec l'infanterie légère.	146
•	Rigoureux et organisés, le stéréotype du laxisme celtique mis à l'épreuve.	149
•	Ruses et tactiques asymétriques chez les Celtes : tendance naturelle ou adaptation forcée ?	151
c)	Une culture en évolution : la politisation du conflit.....	156
•	La politique et la guerre.....	157
•	Une culture marquée par la désunion	159
•	Les Romains comme source d'unification	163
d)	La postérité des structures militaires laténiennes.....	168
•	Les Celtes de La Tène comme auxiliaires de Rome.....	169

• Les reflets tardifs de la culture de La Tène chez les Celtes insulaires	175
Conclusion.....	183
Remerciements	192
Table des illustrations.....	193
Sources	196
Études	198
Témoignages et entretiens	204

Introduction

La culture celtique – face à ses contemporains gréco-romains – semble se caractériser par son mystère, son caractère à la fois évident, manifeste, mais aussi insaisissable. Cette ouverture sur les interprétations possibles de l'identité celte, comment les définir et ce qui peut bien les caractériser fait d'eux l'objet de tout un univers de concepts et de fantasmes mélangeant rêve et réalité¹. Ce flou qui leur donne une sorte d'immatérialité changeante dans l'historiographie correspond bien, nous le verrons, à certaines représentations qu'ils ont d'eux-mêmes. C'est un constat similaire qui a fait dire au grand auteur J.R.R. Tolkien que les Celtes sont un « sac magique dans lequel on peut mettre n'importe quoi, et en sortir ce que l'on veut². »

De nos jours la question de leur identité anime un vif débat, que pour des raisons de temps et d'espace nous ne pouvons traiter en profondeur, mais qu'il est indispensable d'aborder. De 1996 à 2007 sont sortis une pléthore d'ouvrages dont les auteurs ce sont au moins partiellement tournés vers la question³ – et pourtant aujourd'hui nous sommes très loin d'un consensus académique⁴.

Nous devons bien entendu nous tourner également vers les sources elles-mêmes, mais celles-ci ne parviennent pas à proposer une identification nette, que ce soit sur l'identité ou même l'étymologie de mots comme « Celte » ou « Gaulois », voire « Galate ». Selon la célèbre description de César au tout début de son rapport annuel au Sénat pour l'an -58, les Gaulois sont ceux qui ne sont ni Aquitains, ni Belges. Cette observation est fondée sur des sources antérieures, avant que lui-même ne traverse ces terres⁵. Nous pouvons faire un parallèle avec l'une des sources principales de César, Posidonios, qui au I^{er} siècle avant l'ère commune distingue les *Celtas*, amis des Grecs, bienveillants et commerçants, et les *Galatas*, populations belliqueuses et plus hostiles aux étrangers⁶. Diodore de Sicile propose une division géographique et dans une certaine mesure culturelle : pour lui les Celtes sont les peuples habitant des Pyrénées aux Alpes, les autres – de l'Atlantique à la Scythie – sont les Gaulois⁷. Bien qu'il qualifie l'amalgame des deux comme étant une erreur romaine, il est lui-

¹ BRUNAUX, 2014, p. 9.

² *Ibid.*, p. 10.

³ Fitzpatrick en 1996, Collis en 1996, 1997 et 2003, Megaw et Megaw en 1996 et 1998, James en 1998 et 1999, Karl en 2004, Ruiz Zapatero en 2004 et 2010, Karl et Stifter en 2007 et Anthoons et Clerinx en 2007.

⁴ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 172.

⁵ BRUNAUX, 2020, p. 26.

⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁷ DS., V.21.

même coupable de cette méprise. Dans son texte il amalgame Cimmériens, Cimbres et Gaulois, ce qui préfigure les difficultés que rencontrent les sources antiques autour de la compréhension des sujets qu'elles traitent.

La toute première mention du nom « Celte » vient des alentours de 500 av. J.-C. du géographe grec Hécatée qui désigne des « *Keltaï* » habitant l'Occitanie actuelle, qu'il nomme « *Keltiké* » à partir du nom indigène *Celta*⁸. Polybe également fait la différence entre Galates et Celtes. Ceux qui n'ont pas de volonté belliqueuse particulière, il les appelle Celtes, bien qu'il préfère utiliser leur nom de tribus. S'il fait référence à un peuple à la fois comme Celte et Galate, c'est qu'il s'agit d'ennemis de Rome déclarés. Il tire ses sources sur ces peuples notamment de Fabius Pictor et Caton le Censeur, dont les ouvrages ont presque entièrement disparu : le premier est présent à Télamon, et le second est présent au Métaure⁹. Ces deux savants ont pour point commun d'être les premiers à promouvoir la littérature latine et contester l'hégémonie intellectuelle grecque. Il semblerait également que ce soit à eux que nous devons les formes jusque-là surprenantes de *Celta* et *Galata*, par souci d'utiliser les noms que leurs ennemis se donnent à eux-mêmes et d'éviter de puiser dans le registre manifestement défailant des Grecs, qui seraient donc des translittérations de la prononciation d'origine. Polybe et Posidonios héritent de ces mots et César s'en sert dans la célèbre introduction de la *Guerre des Gaules*. Entre-temps les Romains avaient pris l'habitude de regrouper Celtes et Galates sous le terme parapluie de *Galli*¹⁰.

Selon Brunaux, une vague de migration de Gaulois (qui s'appellent ainsi) aurait suivi les Celtes en Cisalpine et le nom indigène aurait été déformé par les Romains en *Gallus*, peut-être par comparaison moqueuse au coq¹¹. Selon l'auteur, les Celtes se seraient mélangés aux Gaulois grâce à la pratique druidique. Linguistiquement, « celte » est un archaïsme en latin à l'époque de César et il ne s'en sert qu'une fois, peut-être pour ne pas perdre le lien avec la justification morale de vengeance pour l'*Allia*¹².

Il reste toutefois le problème de la validité d'un terme englobant toutes les cultures « celtiques ». Nous pouvons peut-être considérer qu'il s'agit d'une erreur d'argumentation, car la recherche de rigueur dans la linguistique antique néglige l'aspect descriptif et non prescriptif des termes, particulièrement de nos jours. Le fait que notre lecture soit influencée par des idées d'État-nation du XIX^e siècle pose problème dans les questions linguistiques

⁸ BRUNAUX, 2020, p. 28.

⁹ BRUNAUX, 2014, p. 130.

¹⁰ *Ibid.*, p. 131.

¹¹ *Ibid.*, p. 127.

¹² *Ibid.*, p. 34.

relatives aux peuples antiques. Dans l'Antiquité, un royaume et une langue ne correspondent pas forcément géographiquement¹³. Nous avons vu que le débat sur la validité circonstancielle des termes « Gaulois/Galate » et « Celte » concerne les « Continentaux ». Que faire des Britons¹⁴ ou des Gaëls ? Si l'on suit ces tentatives de définition, ils seraient des peuples à part, ce qui sacrifie pour des raisons d'argumentaire les parallèles indéniables et la parenté culturelle qu'ils partagent avec les « Continentaux ».

Ainsi il est important d'utiliser ces termes dans un sens pertinent à l'historiographie actuelle : les Celtes sont ici un ensemble de peuples et de cultures distincts de leurs voisins avec des origines manifestement liées, mais une identité à part qui se traduit par des récurrences culturelles et culturelles dont nous aborderons les exemples les plus intéressants. Parmi eux il y a les Celtes dits « insulaires », habitant les îles Britanniques actuelles, et dits « continentaux », c'est-à-dire ceux qui vivent de la Gaule à la mer Noire, des Alpes à l'Espagne. Quant aux Gaulois, il s'agit d'une branche majeure du monde celtique présentant quelques traits uniques qui les différencient. L'emploi des termes comme « Celte » et « celtique » est fait de manière réfléchie, pour paraphraser Alberto Pérez-Rubio :

« Nous n'avons ni l'espace ni le besoin de nous attarder sur un débat qui tant fait couler de l'encre, mais le terme "celtique" est néanmoins utile et approprié quand on analyse certaines sociétés européennes de l'âge du fer qui, malgré leurs différences et particularités, ont en commun des caractéristiques linguistiques, culturelles et sociales¹⁵ ».

Ces peuples sont suffisamment liés pour servir de sujet principal de ce mémoire, plus précisément lors de leur âge d'or entre environ 480 et 10 av. J.-C. Les parallèles indéniables entre les Celtes antiques et leurs cousins plus tardifs sont une source d'informations précieuse, mais qui doit être étudiée avec précaution. L'un des enjeux principaux de ce mémoire est de compléter avec les récits irlandais et gallois pertinents le portrait lacunaire des Celtes brossé par les sources antiques, afin de nous éclairer sur leur culture guerrière dans un détail bien plus poussé que dans une majorité de publications. Les rapprochements tirés de ces textes ne peuvent pas être avancés avec certitude, mais ils servent de pièces intéressantes pour tenter d'éclairer le mystère que demeurent beaucoup d'aspects des cultures celtes. Ainsi la question se pose de ce qui peut être mis en évidence comme étant une « tradition » celtique, puisque malgré l'identification de certains comportements comme manifestement caractéristiques de ces cultures, le manque de sources ne peut que dresser un portrait incomplet au sein duquel les continuités n'apparaissent que peu.

¹³ RHYS, 2020, p. 16.

¹⁴ Note : l'historiographie française préfère le terme « Breton », mais ici nous utiliserons « Briton » pour plusieurs raisons : pour éviter toute confusion avec la Bretagne, parce qu'il s'agit du terme utilisé par l'historiographie anglophone – plus développée sur le sujet – et par souci de cohérence avec l'adjectif « brittonique ».

¹⁵ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 172.

Ce mémoire tient donc comme l'un de ses principaux objectifs de contribuer à éclairer ce portrait grâce à des outils sortant des sentiers battus habituels de l'historiographie francophone sur le sujet – comme la littérature celtique insulaire, des analyses médicales ou le combat celte de nos jours, ainsi que l'étude de l'avant et l'après-période de La Tène : mentionner l'origine de pratiques et de mobilier laténien dans la période Hallstatt est essentiel mais ne fait que repousser la question de leur provenance. Cela n'explique pas s'ils sont réellement celtiques ou partagés car provenant d'une culture préalable servant d'ancêtre commun, d'où l'intérêt de se pencher sur des origines proto-indo-européennes pour aider à comprendre ce qui est né avec les Celtes, ce qu'ils ont d'unique, ce qu'ils partagent avec des cultures cousines, et ce qu'ils abandonnent avec le temps. À l'inverse, le nombre bien supérieur de sources romaines peut s'avérer très utile à ce genre d'étude puisque les Celtes ont énormément combattu pour Rome à la période impériale. Ceci permet de se pencher sur des points de vue plus favorables à leur sujet et de créer une vision plus continue des Celtes au combat, qui n'a aucune raison de disparaître une fois leurs plus grands peuples subjugués. La différence de traitement entre ces combattants et les guerriers indépendants précédents par l'historiographie classique permet de nous renseigner sur la part d'exagération et d'hyperbole des auteurs antiques concernant les Celtes de La Tène.

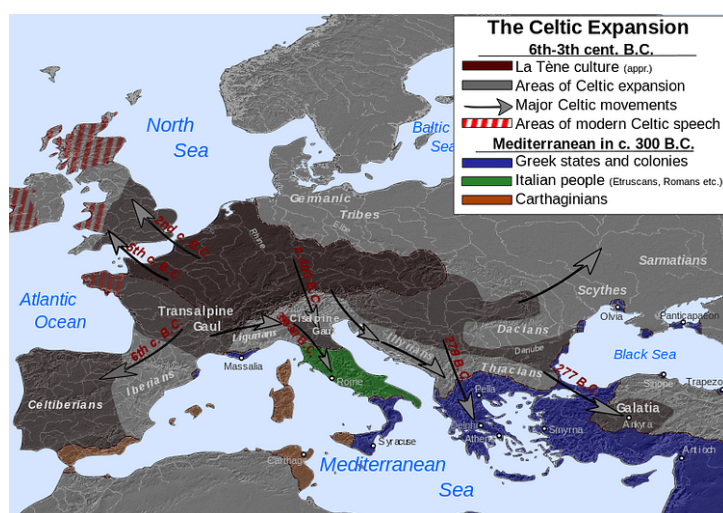


Figure 1 : carte de l'expansion des peuples et cultures celtiques entre le VI^e et III^e siècles av. J.-C.¹⁶. Les foyers de culture celtique sont aujourd'hui confinés aux extrémités nord-ouest de l'Europe, tandis qu'à la période de La Tène ces derniers se sont fait connaître d'un bout à l'autre de la Méditerranée.

☞ Des peuples complexes et incompris des Gréco-Romains.

Pour les historiens de l'Antiquité, la défaite dans une majorité de cas est un naufrage –

¹⁶ Map of Celtic Expansion – 6th-3rd century BCE, World History Encyclopedia, 2016.

à la défaite suit une défaite mémorielle, qui efface le souvenir en tandem avec la liberté¹⁷. Lorsqu'ils décrivent les Celtes, les auteurs antiques cherchent davantage à décrire des peuplades exotiques et intrigantes qu'à créer un portrait ethnographique fiable (il faut s'y attendre, car ce serait parfaitement anachronique), ce qui va évidemment affecter la manière dont ils traitent les cultures qui leur sont étrangères. Lesdits auteurs sont grecs et romains car ils sont les seuls dont les traces écrites à propos des Celtes antiques ont survécu ; si les écrits puniques relatant leurs voyages nous étaient disponibles, il y aurait possiblement un portrait bien différent à ajouter. Ce serait tout de même une erreur de parler d'un « point de vue gréco-romain » uni et constant, puisque celui-ci change au cours des siècles, ce qui est par exemple relevé par Strabon qui critique la vision philhellène des Celtes qu'a Éphore, ainsi que ses dires sur eux en général¹⁸. Il y a également de ce côté une illusion de la multiplicité des sources : César¹⁹, Strabon et Diodore de Sicile, notamment, se sont inspirés des textes aujourd'hui disparus de Posidonios d'Apamée.

En lisant Timagène et Posidonios, Ammien Marcellin livre une description des Gaulois qui résume plutôt bien le sentiment méditerranéen à leur égard :

« Les Gaulois sont en général de haute taille ; ils ont le teint blanc, la chevelure blonde, le regard farouche et effroyable. Leur humeur est querelleuse et arrogante à l'excès. »

« Le premier venu d'entre eux, dans une rixe, va tenir tête à plusieurs étrangers à la fois, sans autre auxiliaire que sa femme, champion bien autrement redoutable encore. »

« Il faut voir ces viragos, les veines du col gonflées par la rage, balancer leurs robustes bras d'une blancheur de neige, et lancer, des pieds et des poings, des coups qui semblent partir de la détente d'une catapulte²⁰. »

Pourtant, au passage suivant, Ammien nous livre un portrait différent : « Ils sont universellement propres et soigneux de leur personne. On ne voit qui que ce soit, homme ou femme, en ce pays, en Aquitaine surtout, porter des vêtements sales et déchirés ; rencontre si commune partout ailleurs²¹. »

En effet le portrait de sauvages colériques souvent fait à l'époque par les auteurs classiques n'est pas simple, il est simpliste²². Il n'y a pas de neutralité historique jusque très récemment, bien au contraire : l'un des ouvrages les plus importants de l'Antiquité, les *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, a pour visée de légitimer la position politique et

¹⁷ BRUNAU, 2012, p. 298.

¹⁸ Str., IV.4.6.

¹⁹ Note : au début, du moins.

²⁰ Amm., XV.12.1.

²¹ *Ibid.*, XV.12.2.

²² BRUNAU, 2020, p. 79.

militaire de César. Au-delà de cela, selon le guide de Griffin de 2009, il s'avance comme exemplaire dans sa *virtus* pour mettre en valeur son éloquence et ses capacités martiales tel un héros classique²³. En effet nous nous retrouvons confrontés à la tendance antique à créer des histoires moralisatrices qui se concentrent sur le caractère des protagonistes plutôt que sur des analyses plus neutres, comme il est d'usage aujourd'hui. On le voit clairement, par exemple, dans l'absence de récit de ce qui arrive à Alésia ou à l'armée de Vercingétorix²⁴ une fois que celui-ci se rend à César²⁵.

Pire, nous avons raison de penser que certains auteurs ont fait passer des informations intentionnellement fausses, ce qui est à prendre en compte lors de l'analyse de leurs ouvrages. Pour prendre un exemple fortement symbolique et lié à notre sujet : lorsqu'il décrit les premiers contacts entre Romains et Celtes, Trogue Pompée s'appuie sur les archives de Marseille qui disent que « Les députés de Marseille, à leur retour de Delphes (...) apprirent à leurs concitoyens que Rome était prise et brûlée par les Gaulois », un récit bien différent des histoires plus souvent entendues. Rome étant de bois à l'époque, l'épisode du Capitole et l'héroïsme répété de Camille semblent au mieux douteux. Mommsen écrit à la fin du XIX^e que « La légende de Camille est la plus mensongère de toutes les légendes romaines²⁶ ». Les Romains peuvent appuyer des justifications potentiellement tronquées de génération en génération pour entretenir un certain discours. Ce n'est pas le cas des Celtes, qui dans l'Antiquité n'ont pas d'alphabet et dont le peu de traces écrites ayant survécu ne constitue pas un cadre historiographique.

Pour citer un exemple évoquant ces déformations, le sanctuaire de Delphes avait été pillé 50 ans avant le péril celte par les Phocidiens pendant la troisième guerre sacrée (356-346 av. J.-C.). Ceci dément la version des Romains, selon laquelle Caepio a repris l'or de Delphes quand il a pillé Tolosa²⁷. Il faut aussi prendre en compte les grossières exagérations de la brutalité celtique pour décrire un peuple étrange et monstrueux. Le meilleur exemple de cela est chez Pausanias : il décrit le massacre des Calliens par les Galates au début du III^e siècle av. J.-C., qui exterminent les hommes, les garçons, les vieillards et la plupart des bébés, ne gardant que les femmes et les adolescentes comme esclaves sexuelles et les nourrissons les plus gras pour en boire le sang et les manger²⁸. En l'occurrence, il reprend le style d'Hérodote

²³ BEVAN, 2015, p. 6.

²⁴ Note : nous franciserons les noms couramment employés comme Vercingétorix ou César, ou d'historiens comme Asclépiodote, tandis que des noms moins connus tels que Valerius, Correos ou Fionn mac Cumhaill ne le seront pas.

²⁵ BRUNAUX, 2020, p. 40.

²⁶ *Ibid.*, p. 55.

²⁷ *Ibid.*, p. 64, 66.

²⁸ Paus., X.21.3.

et les Celtes sont ici présentés comme de nouveaux Perses²⁹. Néanmoins, rejeter les témoignages gréco-romains équivaut non seulement à se priver de très nombreuses anecdotes mais aussi à admettre que l'on est incapable d'appliquer un raisonnement critique envers les sources³⁰. Par contre, il est pertinent de s'écarter de la vision du XIX^e siècle qui prend au pied de la lettre les textes antiques concernant les Celtes³¹.

☪ L'interprétation de l'identité celtique : un problème à plusieurs facettes.

La pratique guerrière des Celtes est l'un des axes de recherche principaux de l'historiographie à leur propos. Néanmoins, celle-ci s'ancre – volontairement ou non – fermement dans une interprétation favorable à Rome. Elle est très critique dans beaucoup des cas, portant jusqu'à nos jours cette incompréhension dans l'historiographie contemporaine, ce qui soutient deux millénaires après les faits une sorte de *soft power* romain. Même un historien récent et très respecté comme A. Goldsworthy qualifie les armées gauloises de maladroites, impossibles à manœuvrer et incapables de tactiques subtiles³². Bien que l'Histoire nous force à les comparer, nous pouvons néanmoins nous demander si les armées romaines sont réellement si pertinentes comme outil de mesure pour évaluer les armées celtiques.

Simon James écrit en 1993 que « les armées celtiques étaient fragiles, presque des nuages d'individus presque autant en compétition les uns les autres qu'en combat avec leur ennemi (...). En conséquence ils manquaient de cohésion (...). » Il interprète les plus hauts niveaux de performance comme des exceptions³³. Barry Cunliffe est de cet avis aussi et utilise plusieurs fois le terme « cohue » pour désigner des armées ou migrations celtes³⁴. Cette opinion pose depuis longtemps un problème historiographique : dès 1468 Robert Gaguin, un humaniste au service du duc de Bourgogne, s'interroge sur le paradoxe selon lequel les Gaulois ont pu envahir les « quatre coins » de la Méditerranée³⁵, mais César les a écrasés en quelques années avec quelques légions seulement. Il dit que c'est parce que leur indiscipline ne leur fait pas respecter leurs chefs et empêche une mise en défense intelligente et compétente³⁶.

²⁹ CUNLIFFE, 2001, p. 101.

³⁰ *Ibid.*, p. 10.

³¹ PLEINER, 1993, p. 24.

³² BEVAN, 2015, p. 3.

³³ *Ibid.*, p. 4.

³⁴ CUNLIFFE, 2001, p. 85-86.

³⁵ Après tout, le mot français « com-battant », est un dérivé tardif du bas-latin influencé par le gaulois *com-batt(u)ere. (DELAMARRE, 2005, p. 50.)

³⁶ BRUNAUX, 2020, p. 69.

Les Celtes de l'Antiquité n'opposent pas de témoignages contraires à cela. Leur spiritualité les en décourage, car pour eux tout ce qui constitue le monde est mêlé de réincarnations et de cycles perpétuels. S'ancrer dans un instant du temps n'a donc que peu de sens. Les courbes et contre-courbes dans leur art, formes abstraites où se perd le regard, reflètent ce non-intérêt pour le tangible, ce que les Grecs et Romains n'ont pas su, et plus probablement pas voulu comprendre. Pour schématiser il y a là une opposition de l'immatériel face à la froideur des sculptures de marbre et de bronze³⁷. Cette vision est partagée par B. Cunliffe, qui interprète que l'art celtique figure des formes fugitives adaptées à leur religion, où « les visions apparaissent pour mieux s'évanouir, et où rien n'est jamais ce qu'il paraît être³⁸. »



Figure 2 : le miroir dit de Desborough, daté entre 50 av. J.-C. et 50 apr. J.-C., fait de bronze et mesurant 35 cm en comptant le manche. Il s'agit de l'un des plus beaux exemples de l'art laténien insulaire³⁹.

Pouvons-nous parler d'une conscience culturelle celtique ? L'absence de témoignages de la part des Celtes continentaux rend difficile une réponse concluante à cette question. De même, il est stérile à la longue de se référer à des exemples où les Celtes sont définis comme simplement « autre chose que des Romains, Grecs ou Germains ». Nous pouvons néanmoins nous appuyer sur le fait que les Galates semblent avoir conservé une identité ethnique et culturelle, et se considèrent comme tels plusieurs siècles après leur arrivée sur le territoire auquel ils donnent leur nom⁴⁰. Chez les Celtes insulaires, cette notion est le mieux présentée dans le texte gallois nommé *Armes Prydein*, qui appelle à une alliance militaire des Gallois, des Irlandais, du royaume de Strathclyde, des Scots, des Cornouaillais et des Bretons pour

³⁷ BRUNAU, 2020, p. 10.

³⁸ CUNLIFFE, 2001, p. 124.

³⁹ *The Desborough Mirror*, British Museum.

⁴⁰ CUNLIFFE, 2001, p. 94.

violemment repousser les Anglo-Saxons⁴¹. Soulignons cependant que la foi chrétienne est avancée à plusieurs moments du texte⁴², mais cela n'est pas tout : le texte encourage les Gallois à ne pas se tourner vers des « sorciers » (*Ilyfrawr*) ou des « poètes cupides » (*agawr brydyd*), c'est-à-dire les druides et bardes préchrétiens. Ce texte exhibe donc une conscience culturelle fortement marquée par la religion, et en cela difficilement recevable pour étudier des Celtes de La Tène, qui seront notre principal objet d'analyse.

« La Tène » est la période du plus grand rayonnement de la culture celtique, du nom d'un site archéologique. Elle est divisée en plusieurs sous-périodes :

La Tène A	Environ 480 à 400 av. J.-C.
La Tène B1	Environ 400 à 320 av. J.-C.
La Tène B2	Environ 320 à 260 av. J.-C.
La Tène C1	Environ 260 à 180 av. J.-C.
La Tène C2	Environ 180 à 130 av. J.-C.
La Tène D	Environ 130 à 10 av. J.-C.

Il en dérive l'adjectif « laténien » dont il sera très régulièrement question. À ces périodes nous ajouterons les Celtes insulaires de l'Antiquité après cette date, que nous considérerons comme au moins partiellement laténiens puisqu'ils ont gardé des particularismes et archaïsmes très typiques de La Tène qu'il serait imprudent d'ignorer.

La littérature gaélique nous offre un point de vue intéressant sur la manière dont les Celtes se représentent, ou ce qu'ils considèrent comme positif. Le texte le plus parlant à ce sujet est *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*. Ce texte comporte pas moins de 277 descriptions de corps masculins, et parmi eux celles des guerriers, qui sont des personnifications de force brute, sobres et très imposants pour la plupart⁴³. C'est également cohérent avec le point final culminant du Cycle ossianique⁴⁴, la bataille de Gabhra, dont la traduction d'O'Grady montre la forte emphase sur l'enthousiasme au combat, la force, la férocité. Présentes, mais dans une moindre mesure, sont la technique et la vaillance. L'armure y est rare, les casques absents⁴⁵.

⁴¹ Note : les Norrois de Dublin sont mentionnés aussi, mais mis à part et traités comme une entité différente ; BREEZE A., *Armes Prydein, Hywel Dda, and the reign of Edmund of Wessex*, Études celtiques, vol. 33, n° 1, pp. 209-222, 1997, p. 209.

⁴² Note : cela a lieu pas moins de 18 fois, aux lignes 25, 45, 51, 98, 105, 129, 139, 140, 145, 160, 164, 166, 168, 180, 192, 195, 196 et 197.

⁴³ MULLIGAN, 2005, p. 1 et 9.

⁴⁴ Note : il s'agit du quatrième et dernier des Cycles de la mythologie irlandaise.

⁴⁵ *La Bataille de Gabhra (Cath Gabhra)*, traduction de O'GRADY S., *Transactions of the Ossian Society*. vol. I. (s.d.).

Ces points de vue ne sont pas si différents de ce que les Gréco-Romains leur attribuent : selon César, leur plus grande taille était un point de moquerie des Gaulois envers les Romains⁴⁶. Pausanias rapporte une anecdote de sources aujourd'hui disparues dans laquelle Brennos, lors de sa campagne vers la Grèce, compare des prisonniers grecs, petits, faibles et le crâne rasé, à ses gardes gaulois, grands, armés et de bonne mine, et lui fait dire : « Comment, nous qui sommes des hommes si forts et si grands, pourrions-nous craindre de lutter contre des gens si petits et si faibles⁴⁷. » Grâce à la perspective celte, bien que plus tardive, nous pouvons avancer l'hypothèse que ces passages ne sont pas entièrement des inventions censées les diaboliser et qu'ils sont plutôt basés sur une emphase culturelle celtique sur l'excellence physique.

C'est dans le style que les textes gaéliques diffèrent des classiques méditerranéens : la manière de narrer relève de la tradition orale, ce que l'on voit clairement dans la description du trajet entrepris par Cú Chulainn dans *La Courtise d'Emer*⁴⁸. Dans un très grand détail, nous pouvons voir le travail du conteur qui cherche à permettre à son auditoire de visualiser ce qui est raconté. Ceci nous renseigne également sur la perdurance des éléments préchrétiens, malgré la christianisation et la copie des histoires, évidemment biaisée, par des moines. Cela se constate tout particulièrement dans *Le Raid du bétail de Cooley*⁴⁹, avec un grand soin de détails et de visualisation pour le lecteur (et donc à l'origine, l'auditeur⁵⁰), grâce à un niveau presque excessif de descriptions⁵¹.

Ainsi nous pouvons nous poser la question de ce qui peut être identifié comme une tradition chez les Celtes. La définition habituelle d'une tradition comme étant quelque chose de transmis de génération en génération se heurte toutefois à deux problèmes : d'abord, il est ici question d'Histoire militaire, et de ce fait il existe une sélection tournée vers la performance et la survie, qui nuit naturellement au maintien d'aspects purement culturels et culturels. Deuxièmement, il est impossible d'affirmer de manière certaine que les traditions attestées par les textes insulaires sont partagées de la même manière par les Celtes laténiens. Plus généralement, la tradition orale est par définition plus malléable que la tradition écrite, ce qui pose un problème puisque nous ne possédons que des écrits extérieurs concernant leur

⁴⁶ Caes., *G.*, II.30.

⁴⁷ BRUNAU, 2020, p. 86.

⁴⁸ *La Courtise d'Emer (Tochmarc Emire)*, p. 4-5.

⁴⁹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*.

⁵⁰ Note : la tradition écrite de la *Táin* remonte peut-être aussi loin que le VII^e siècle, mais le plus ancien manuscrit comprenant des éléments de ce récit a été compilé à la fin du XI^e siècle (PLEINER, 1993, p. 24.).

⁵¹ Note : lu, ce texte est très épais et les tournures archaïques sont parfois difficiles à comprendre. Mais parlé il devient très beau et l'origine orale de cette histoire apparaît on ne peut plus clairement.

pratique martiale. Par conséquent, la tradition devrait ici être considérée comme ce qui – dans l’expression martiale celtique de La Tène – relève d’une ancestralité ou d’une culture puisant dans des croyances ou dans une forme de ritualisation, plutôt que d’un besoin pragmatique et immédiat ou d’une quelconque spontanéité.

Il faut insister sur le fait que les peuples antiques ne reconnaîtraient pas les notions modernes de frontières et de nations⁵². Toutefois, nous devons tout de même poser des bornes géographiques. La Gaule semble être l’entité géographique antique la plus reconnaissable pour un Celte. César nous renseigne sur le fait que l’assemblée annuelle druidique se passe dans la forêt des Carnutes, dont on a calculé qu’elle est le centre de la Gaule⁵³. Comme cette forêt se trouve dans le nord de la France actuelle, près de Chartres et Orléans, plusieurs possibilités s’offrent à nous. Peut-être que les calculs sont erronés, intentionnellement ou non ; peut-être n’avaient-ils pas de volonté d’exactitude ; ou peut-être que cela s’appuie sur la vision posidonienne de la Gaule qui exclut le sud de la France actuelle. Les druides nous renseignent d’une autre manière sur la notion de Gaule, puisque Ammien Marcellin, qui recopie Timagène, lui-même inspiré par Posidonios, dit que les druides affirment que la majorité des Gaulois sont autochtones, avec des migrations trans-rhénanes. Ceci est cohérent avec l’origine des Belges rapportée à César par ses espions rèmes⁵⁴. Le but ici n’est pas d’essayer de calquer des notions modernes, voire contradictoires, de ce que peut être la Gaule, mais simplement de désigner une zone que l’on peut qualifier de manière crédible comme clairement celtique.

Selon les historiens Hawkes et Dunning, il est aussi parfaitement légitime de parler des Belges et de Belgique à part entière⁵⁵. N’oublions pas toutefois qu’il ne s’agit pas de la première civilisation sur ce territoire : le complexe princier de Vix confirme d’ailleurs une société avancée antérieure⁵⁶. La culture celtique étant particulièrement migratoire, il est prioritaire d’établir sa principale zone de départ. À partir de là, notre objet d’études se diversifie pour suivre la progression des Celtes au nord de l’Italie actuelle, dans les Balkans et dans les îles Britanniques, où ils établissent des foyers culturels durables. Nous ne ferons que brièvement mention des Celtibères, qui pour des raisons d’acculturation et de géographie ont suivi un chemin différent, sans pour autant les occulter totalement. Il y a néanmoins des points communs indéniables que nous aborderons. Plus tard, les Celtes subissent le phénomène

⁵² HUBERT, 1934, p. 168.

⁵³ Caes., *G.*, VI.13.

⁵⁴ BRUNAUX, 2014, p. 149.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁶ BRUN, 2008, p. 64.

inverse : acculés par les invasions romaines puis germaniques, ils se retrouvent piégés au bout du monde. C'est de ces enclaves, que nous connaissons sous les noms de Pays de Galles, Écosse et Irlande principalement, que nous tirons nos témoignages et récits plus tardifs.

À défaut de précisément – et donc, anachroniquement – établir des bornes solides autour des notions dont il est ici question, nous pouvons les insérer dans une continuité archéologique. Les Celtes ne sont pas apparus à l'âge du fer et les trouvailles témoignent d'une homogénéité antérieure relative et changeante, mais durable. Des modes d'expression matériels mais aussi linguistiques se propagent, se modifient et disparaissent en fonction de l'organisation des sociétés⁵⁷. Bien que les spécialistes s'accordent sur le fait que les Celtes viennent du nord des Alpes, il faut remonter avant l'âge du fer. L'entité culturelle à la source des migrations que l'on qualifie de celtiques est établie sur la culture que nous appelons Hallstatt. On s'accorde sur le constat que le mobilier laténien ne suggère aucunement une origine extérieure et l'on voit donc dans les uns les ancêtres des autres. L'homogénéité culturelle au nord des Alpes évolue sous des formes successives depuis la première moitié du II^e millénaire jusqu'à l'ère commune dans l'ordre suivant : les cultures « des Tumulus du bronze moyen », « des Champs d'urnes », « de Hallstatt » et « de La Tène⁵⁸ ».

L'opinion sur les Celtes continentaux est particulièrement volatile au fil du temps. Cela complique non seulement la recherche à leur propos, mais également l'analyse critique et pertinente des sources antiques du corpus présent. Le ressenti français à propos des Gaulois était jadis beaucoup plus négatif et Vercingétorix était loin d'être le héros national d'aujourd'hui, comme le montre ce que Montaigne eut à dire de lui :

« Il semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre que Vercingétorix qui estait nommé chef et général de toutes les parties des Gaules révoltées print parti de s'aller enfermer dans Alésia. Car celui qui commande à tout un pays ne se doit jamais engager au cas de cette extrémité que s'il y allait de sa dernière place et qu'il n'y eust rien de plus à espérer qu'en la déffence d'icelle ; autrement il doit se tenir libre pour avoir moyen de pouvoir en général à toutes les parties de son gouvernement⁵⁹. »

Plus tard, l'histoire des Gaulois est réutilisée pour créer des parallèles avec des situations de crise en France – celui de la défaite de 1870 est en réalité préfiguré par celui de l'auteur Eugène Sue dans la première moitié du XIX^e, qui dit : « Aussi (...) est-il arrivé à la Gaule, il y a des siècles, ce qui est arrivé à la France en 1814 et 1815, les Romains (...) ont envahi le pays (...) absolument comme les Cosaques et les Prussiens⁶⁰. »

⁵⁷ BRUN, 2008, p. 81.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 82.

⁵⁹ BRUNAUX, 2012, p. 297.

⁶⁰ BRUNAUX, 2012, p. 302.

Ainsi ces caractérisations des Celtes et ici plus spécifiquement des Gaulois sont allées de pair avec le portrait romancé qui en est fait par les auteurs de l'époque, qui suivent fidèlement les descriptions antiques : Amédée Thierry écrit en 1828 *Histoire des Gaulois* et y dit : « Le Gaulois était robuste et de haute stature ; il avait le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châains (...). Le peuple se laissait croître la barbe ; les nobles se rasaient le visage, à l'exception de la lèvre supérieure, où ils entretenaient d'épaisses moustaches. » Les artistes du XIX^e siècle comme Paul Jamin, Jules Didier et Diogène Maillart renforcent cette représentation⁶¹. Leur vision à la Rousseau du « bon sauvage » crée une image des derniers hommes de la préhistoire⁶².

Au début du XX^e siècle, Henri Hubert par exemple s'interroge sur la nature des Celtes, qu'il qualifie d'abord de race⁶³, puis nuance son propos en disant qu'il ne s'agit pas d'une race mais d'un peuple ou groupe de peuples⁶⁴. L'impact de la Première Guerre mondiale se fait sentir, et son ouvrage est manifestement biaisé par le service militaire de l'auteur, qui insiste beaucoup sur l'idée que les Celtes sont les « maîtres d'école » des Germains. Il surestime également l'ancienneté des peuples celtes sur le continent, erreur courante à l'époque, et son emphase sur l'homogénéité dès l'âge de bronze est critiquable⁶⁵.

Le temps passe, mais aujourd'hui le sujet des Celtes provoque des débats toujours très animés, souvent autour de grands thèmes. Jean-Louis Brunaux est très critique de la notion selon laquelle la Gaule est une invention de César, par exemple. Il remet en cause Christian Goudineau et Camille Jullian, en amenant pour argument notamment que selon César, les druides avaient calculé le centre de la Gaule. De plus, il trouve quelque peu méprisant l'impression que seul un Romain, dans son génie, pourrait conceptualiser la Gaule et que les populations locales en seraient incapables⁶⁶. Brunaux va jusqu'à accuser Christian Goudineau de ne pas reprendre cette thèse dans ses œuvres ultérieures pour ne pas risquer d'enlever la légitimité à l'un de ses sujets d'étude de prédilection, la Gaule⁶⁷. Brunaux est lui-même très sévèrement critiqué par Valéry Raydon à propos de ses idées sur la religion gauloise⁶⁸. Selon Raydon, Brunaux s'inscrit dans un courant de pensée influencé par le colonialisme fin XIX^e-début XX^e qui tente de reconstituer la religion celte

⁶¹ BRUNAU, 2020, p. 80.

⁶² *Ibid.*, p. 82.

⁶³ HUBERT, 1934, p. 13 (avant-propos).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 17 (avant-propos).

⁶⁵ *Ibid.*, p. 21 (avant-propos).

⁶⁶ BRUNAU, 2020, p. 105.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁶⁸ RAYDON, 2013, p. 28-38.

« (...) en s'inspirant, en les archaïsant à peine, des modèles religieux empruntés aux sociétés "primitives", tels qu'ils pouvaient les voir évalués dans les travaux anthropologiques d'alors à travers le prisme d'une vision occidentale ségrégante et raciste. À en croire leurs spéculations, qui avaient au moins pour excuse l'état balbutiant de la recherche en préhistoire et le formatage culturel aux préjugés de la période coloniale, les sociétés de l'An Mil avant notre ère étaient encore livrées à une sauvagerie originelle et l'humanité y vivait encore et y priait comme à l'aube des temps⁶⁹. »

Ainsi, le caractère changeant de l'historiographie sur ce sujet doit être pris en compte et les déclarations certaines doivent en partie être mises de côté.

Pour commencer à nous rapprocher d'un point de vue celte vis-à-vis de leur évolution militaire, nous allons croiser les sources antiques classiques avec des textes celtiques plus tardifs, ce qui sera fait avec une pluralité et un détail largement absents des publications francophones. Il sera question de dépasser la méthode linguistique dumézilienne pour définir ce que nous pouvons établir comme une tradition, c'est-à-dire une forme d'expression portée et justifiée par une continuité rituelle, culturelle ou habituelle. Il est par extension nécessaire d'identifier et de filtrer des récurrences imposées par la nécessité, la biomécanique ou l'évolution convergente dictée par ces deux derniers facteurs. En effet, il est question de continuité mais pas d'un trait qui peut être, a priori, considéré comme traditionnel car il est imposé. Enfin, déterminer si cette tradition s'avère être un moteur ou un frein sous-tendra la majeure partie de l'analyse.

Le problème inverse se pose également, pour déterminer une postérité à cette manière de faire. Nous pouvons nous demander si des récurrences sociales, politiques et martiales sont dues à un sentiment culturel ayant perduré ou simplement à de l'évolution convergente. Ou encore les deux, ce qui entraînera une part d'analyse de conflits plus récents, d'historiographie, ainsi que de combat celtique de nos jours – qui est évoqué lors de reconstitutions et dans les AMHE (Arts martiaux historiques européens). Toutefois nos conclusions dans tous ces domaines doivent être prudentes, car comme l'a dit Henri Hubert : « L'imagination est une chose dangereuse quand elle se fonde sur des preuves insuffisantes⁷⁰. »

L'intérêt que présente l'interprétation d'éléments culturels d'un point de vue jusque-là réduit au silence nous amène à nous poser ici la question suivante : « En quoi la place de la tradition est-elle déterminante dans l'évolution des pratiques guerrières laténiennes ? ». Nous traiterons d'abord des origines des pratiques martiales celtiques, puisque c'est cela qui pourra nous éclairer sur ce qui les a précédées. Nous pourrons ainsi faire la différence entre ce que

⁶⁹ RAYDON, 2013, p. 38.

⁷⁰ HUBERT, 1934, p. 20 (avant-propos).

les Celtes créent et la part de leur héritage qu'ils maintiennent, mais aussi mettre en évidence le rapport des guerriers avec leur société et leur équipement. Il sera ensuite question de comprendre le poids de l'aspect rituel dans l'expression martiale laténienne et sa mise en pratique. Enfin, nous étudierons comment ces notions s'adaptent suite aux pressions exercées par leurs voisins : évolutions technologiques et militaires mais aussi politiques, et survie desdites notions lorsqu'elles sont intégrées à un dispositif plus large, à savoir la machine militaire romaine. Ce mémoire traite à la fois d'histoire militaire et culturelle, pour la simple raison que les deux ne sont que difficilement dissociables chez les Celtes, comme nous le verrons.

I) Origines et développement de la conceptualisation celtique du conflit

a) De l'ancestralité indo-européenne aux exemples celtiques

Avant d'aborder les Celtes en eux-mêmes, il est pertinent de nous pencher sur les peuples qui leur sont semblables, pour mettre en évidence une certaine ancestralité qui les dépasse. L'approche de Jean-Paul Demoule vis-à-vis des langues indo-européennes semble être la plus convaincante. C'est un modèle de réseau, plutôt que d'arbre. L'adoption des mêmes marqueurs de statut suggère l'usage d'une langue permettant l'intercompréhension sur de grandes distances. Ni la communauté linguistique ni la communauté génétique ne font le peuple, il est le produit de la fréquence et de la durée des interactions sociales, qui forment une structure qui se modifie selon son organisation interne et ici surtout selon la structure des réseaux d'échanges⁷¹.

☞ Avant l'armée – de dangereux groupes itinérants voire migratoires.

Le *kóryos.

Le mot « armée » en gaulois se dit « *Corios*⁷² ». Il semblerait que ce terme vienne du proto-indo-européen *kóryos⁷³. Celui-ci a été reconstruit à partir de mots connus qui en sont descendus : le vieux persan « *kara* » qui veut dire « peuple » ou « armée », le lituanien « *karas* » qui désigne la guerre et « *karias* » l'armée, en proto-germanique « armée » se dit « *harjaz* » et, plus semblable au gaulois, « *cuire* » en vieil irlandais qui signifie « troupe⁷⁴ ». D'après McCone, le *kóryos est formé de jeunes hommes pas encore mariés ne faisant pas encore partie de la « *teuteh⁷⁵ », ou la tribu⁷⁶. Le principe de ces groupes est de canaliser les pulsions dangereuses d'adolescents et jeunes adultes vers les sociétés ou groupes environnants plutôt qu'à l'intérieur de la communauté-mère, dans une sorte de rite d'initiation vers l'âge

⁷¹ BRUN, 2008, p. 83.

⁷² DELAMARRE, 2008, p. 126.

⁷³ Note : l'astérisque sert à indiquer que c'est un terme reconstitué, impossible à attester pour sûr mais linguistiquement très probable.

⁷⁴ MALLORY et ADAMS, 2006, p. 62, p. 95, p. 119, p. 130, p. 282, p. 284.

⁷⁵ Note : le parallèle entre ce terme et le dieu gaulois de la tribu Teutatès est évident.

⁷⁶ MALLORY, 2006, p. 94.

adulte⁷⁷. Plus tard, dans les périodes historiques, nous connaissons la normalisation de raids, d'escarmouches et du banditisme de la part de certains groupes de jeunes hommes organisés chez les Grecs, Germains, Iraniens et Celtes⁷⁸. Ceci dépasse le simple brigandage de circonstance quand on le croise par exemple avec le thème récurrent chez les Celtes, Germains et Slaves selon lequel un jeune homme d'héritage guerrier, quand il atteint l'âge requis, reçoit des armes de son chef en échange d'un serment de service en temps de guerre. Il peut espérer recevoir de l'or, des bêtes, des terres, des clients ou des esclaves⁷⁹.

Encore une fois nous devons être prudents avec ces conclusions et ne pas assigner chaque occurrence récurrente (comme la fréquence de vols de troupeaux en Grèce archaïque) à une persistance culturelle diffusée sous prétexte qu'elle y ressemble⁸⁰. Toutefois, se pencher sur la résistance de ce genre de pratiques à la répression est une manière plus convaincante de déterminer si elles constituent un aspect culturel. Pour cela, nous pouvons nous tourner vers les Celtibères et surtout les Lusitaniens. Des groupes de jeunes hommes, pauvres mais forts et courageux, vivent de combats et de brigandages – même lorsque les Romains tentent de l'éliminer, l'ancrage culturel de cette pratique rend cela particulièrement difficile. Diodore de Sicile décrit cela non pas comme une activité mais une coutume, pratiquée grâce à des repaires difficilement accessibles et une vitesse de frappe puis de retraite telle, qu'ils sont insaisissables par des troupes pesamment armées⁸¹.

La notion de **kóryos* est incarnée chez les Celtes le plus distinctement par la *Fianna* d'Irlande, qui vit de ses chasses en plein air dans les bois de mai (*Beltane*) à octobre (*Samhain*). De novembre à avril, les jeunes hommes se dispersent dans les divers foyers qui doivent les accueillir⁸². Ces notions ont été comparées avec les institutions du *männerbund* germanique et *mairyo* iranien⁸³. La présence de jeunes hommes turbulents est abordée dans la littérature irlandaise, au sein de laquelle la force de la jeunesse est mise en valeur par le personnage de Cú Chulainn. Son âge est plusieurs fois mis en avant : Loch ne voulait pas le combattre sous prétexte qu'il n'avait pas de barbe⁸⁴, et plus tard Mann le dénigre pour son âge et part le tuer à mains nues⁸⁵.

⁷⁷ SERGENT, 2003, p. 16.

⁷⁸ MONETTE, 2013, p. 78.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 75.

⁸⁰ BRUNAU, 2004, p. 39.

⁸¹ DS., V.34.

⁸² SERGENT, 2003, p. 15.

⁸³ MONETTE, 2013, p. 55.

⁸⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 102-103.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 129.

Cette évolution dans la considération de sa jeunesse montre la vision de plus en plus péjorative des jeunes guerriers fougueux. Ils sont de plus en plus considérés comme gênants pour leurs sociétés qui cherchent à se défaire de ces archaïsmes. Plus tôt dans la chronologie, il lui est reproché trois défauts : sa jeunesse, sa témérité et sa beauté⁸⁶, qui ici symbolise la tendance de jeunes guerriers itinérants à se trouver une ou des femmes lors de leurs pérégrinations. Les conditions que donne Emer pour accorder sa main à Cú Chulainn sont bien sûr exagérées, mais relèvent de sa capacité à tuer, à être agile, à être très endurant mentalement et physiquement, et à piller⁸⁷ – cela montre ce que recherchent les jeunes femmes de haut statut et d'un cadre noble (représentant la structure archaïque de la société irlandaise), ou ce dont il aura besoin pour capturer une compagne.

Il semble y avoir néanmoins un aspect socio-culturel dans l'attrait que présente ce genre de caractéristiques, puisque Derbforgaill tombe amoureuse de Cú Chulainn rien qu'en connaissant sa réputation. Suite à quoi, par erreur lors d'une partie de chasse, « il leur [des oiseaux] envoie une pierre de sa fronde, qui traversa les côtes de Derbforgaill et pénétra son utérus⁸⁸ ». La valorisation de la force et de la jeunesse dans cette société toujours imprégnée d'archaïsmes est claire (et compréhensible), ce qui est aussi montré dans l'épopée de Fionn mac⁸⁹ Cumhaill : lorsqu'il est affecté grâce à un lac enchanté par la terrible malédiction de Miluchra, fille de Cuilleán de Coalney, il perd ses moyens et est transformé en vieil homme⁹⁰.

Cette forme d'expansionnisme est reflétée chez les Celtes continentaux par les colonies qu'ils établissent à petite échelle chez leurs voisins. César nous renseigne sur l'arrivée violente des Belges sur la côte est du territoire briton –

« L'intérieur de la Bretagne est peuplé d'habitants qui se disent, en vertu d'une tradition orale, autochtones ; sur la côte vivent des peuplades qui étaient venues de Belgique pour piller et faire la guerre (presque toutes portent les noms des cités d'où elles sont issues) ; ces hommes, après la guerre, restèrent dans le pays et y devinrent colons⁹¹. »

– ainsi que sur les colonies tectosages en Germanie. Ces dernières sont corroborées par des trouvailles en Bavière de bijoux typiques de la culture du sud-ouest de la Gaule. Les

⁸⁶ *La Courtise d'Emer (Tochmarc Emire)*, p. 3.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁸⁸ *La Mort violente de Derbforgaill (Aided Derbforgaill)*, p. 22 ; note : ce n'est pas cela qui la tue, puisque Cú Chulainn lui retire la pierre en l'aspirant de sa plaie. Sa mort a lieu de manière particulièrement étrange une page plus tard, sans rapport avec Cú Chulainn.

⁸⁹ Note : il n'y a pas de règle durable concernant l'écriture de « mac » (qui signifie « fils de »), qui peut être écrit avec ou sans majuscule, et collé ou non au nom qui suit. Nous nous fierons donc, au cas par cas, à l'orthographe des textes d'origine auquel nous faisons référence.

⁹⁰ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 80-82.

⁹¹ Caes., *G.*, V.12.

Tectosages sont aussi parmi les principaux concernés par les expéditions en Grèce, en Thrace et en Asie mineure. Il est théorisé que les cités envoient leur jeunesse trop nombreuse acquérir de nouveaux territoires, en suivant le chemin de mercenaires qui leur servent de guides et d'escortes⁹².

Comme Brunaux, Cunliffe identifie le problème d'accroissement démographique comme cause principale de ces expéditions. À petite échelle, un chef quitte son territoire et occupe une nouvelle niche, ce qui crée une petite enclave peuplée de guerriers compétents. À plus grande échelle, nous arrivons à des modèles de groupes de guerriers errants comme ce que l'on voit chez les Gésates. Ceci peut engendrer (ou être engendré par) un effet de masse, où un chef qui mène une expédition lucrative répand la nouvelle et les mouvements successifs deviennent une migration⁹³.

L'importance des migrations de masse.

Le débordement sur leurs voisins de ces sociétés en tension démographique, tant par intérêt que par nécessité, est à l'origine par exemple des premiers contacts entre Celtes et Romains, d'après Tite-Live qui rapporte l'histoire de la migration vers Italie du nord⁹⁴ de Bellovesos, l'un des neveux du roi légendaire Ambigatos. Nous pouvons mettre en évidence une hypocrisie de la part des auteurs gréco-romains – en référence aux Celtes établis en Germanie et en Cisalpine ils parlent d'invasion, alors qu'il s'agit de la migration d'une part de leur population qui garde le contact avec les cités d'origine. S'ils faisaient la même chose, ce serait des colonies⁹⁵. César quant à lui emploie très honnêtement le terme de *colonia* en désignant les Volques en Germanie⁹⁶.

Ce n'est pourtant pas une notion étrangère aux sociétés italiques, et donc aux Romains. Leur propre culture inclut la notion quasiment identique (aux migrations, pas au **kóryos* qui ne concerne que les jeunes hommes) du *ver sacrum*, ou « printemps sacré ». Les descriptions qu'en font Festus⁹⁷, Tite-Live⁹⁸ et Denys d'Halicarnasse⁹⁹ nous rappellent ce que nous venons d'aborder chez les Celtes, et ce dernier auteur va jusqu'à dire au premier chapitre du seizième livre de ses *Antiquités romaines* que c'est une coutume « que beaucoup de

⁹² BRUNAU, 2020, p. 45.

⁹³ CUNLIFFE, 2001, p. 82.

⁹⁴ BRUNAU, 2020, p. 29.

⁹⁵ BRUNAU, 2014, p. 106.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 107.

⁹⁷ Fest., XIX.

⁹⁸ Liv., XXII.10.

⁹⁹ DH., I.16.1-5.

barbares et de Grecs ont suivi ». Cette culture de la migration est même ce qui déclenche l'invasion de la Gaule par Jules César : Orgétorix entame sa migration car le territoire des Helvètes est peu propice pour faire la guerre¹⁰⁰. Toutefois le rôle d'Orgétorix est à questionner, puisque d'après César les Helvètes dévastent les terres des Éduens¹⁰¹. Soit c'est faux et cela sert de *casus belli* à César, soit les Helvètes ont respecté la volonté de migration d'Orgétorix, si c'était bien la sienne, mais pas son désir d'alliance avec les Éduens.

Nous avons un autre exemple avec la tribu des Atuatuques, dont César nous apprend qu'ils sont en fait une lointaine arrière-garde sédentarisée de la migration des Cimbres et des Teutons¹⁰². Néanmoins, d'après Thierry Lejars :

« Pour la fin de La Tène ancienne et La Tène moyenne, on ne compte guère plus de deux ou trois types d'armes par époque pour l'ensemble du domaine laténien. À La Tène finale, la situation paraît différente. Les cartes de distributions semblent indiquer pour certains types d'armes une régionalisation plus marquée¹⁰³ ».

Ainsi nous pouvons supposer qu'auparavant ceux qui étaient en possession de ces armes constituaient un tronc commun d'aristocrates guerriers itinérants, qui avec le temps commencent à se lier de plus en plus à leurs terres.

Ces migrations et surtout le système de la troupe mobile entraînant surtout des absences de jeunes hommes, les femmes jouent ainsi un rôle plus important que dans des sociétés plus sédentaires¹⁰⁴. Il est pertinent de se pencher sur les interprétations antiques de ces phénomènes : d'après Tite-Live, les Celtes sont arrivés en Cisalpine par un Étrusque qui les attire dans sa cité pour régler un conflit par la force, tandis que Pline l'Ancien souligne l'attrait que peut avoir l'Italie, et son vin particulièrement. Ce n'est pas à prendre au premier degré, mais peut dénoter des réalités simplifiées¹⁰⁵.

Une grande figure de l'historiographie celtique insulaire est Llhuyd, dont les travaux servent à revendiquer une identité celtique unie au moment où l'Angleterre prend durablement un poids démesuré en Grande-Bretagne¹⁰⁶. En 1882, sir John Rhys publie un développement des idées d'Edward Llhuyd qui cherche à expliquer la différence entre Celtes goïdéliques et brittoniques – il s'agirait de migrations/invasions successives séparées, où les brittoniques auraient repoussé les Goïdels vers l'ouest, où ils se seraient développés dans un

¹⁰⁰ Caes., *G.*, I.2.

¹⁰¹ *Ibid.*, I.11.

¹⁰² *Ibid.*, II.29.

¹⁰³ LEJARS, 1996, p. 100.

¹⁰⁴ BRUNAUX, 2020, p. 191.

¹⁰⁵ BRUN, 2008, p. 95.

¹⁰⁶ BRUNAUX, 2014, p. 240.

microcosme en Irlande¹⁰⁷. Les travaux de sir John Rhys (1840-1915) argumentent que les textes retrouvés en Ogham sont écrits dans une langue préceltique inconnue. Au début du XX^e siècle toutefois, cette partie de ses travaux a été prouvée fautive et l'Ogham rattaché au monde celte¹⁰⁸. Les migrations successives de Celtes sont une question historiographique importante depuis manifestement longtemps, et leur degré d'implantation par rapport aux populations précédentes est une question à laquelle il est très difficile de répondre.

☪ Les Celtes aux portes de l'Italie et des Balkans.

Cette mobilité caractéristique amène des peuples celtiques à chercher à étendre leur influence en tous domaines. Bien qu'ils aient migré vers les îles Britanniques, la Germanie et la péninsule ibérique, le mouvement ayant laissé de loin le plus de traces est quand ils se sont dirigés vers le sud et le sud-est, à la transition entre le V et le IV^e siècles avant l'ère commune. L'exemple le plus frappant reste la prise de Rome, qui a irrémédiablement choqué la mentalité romaine.

Malgré les récits d'oies et d'honneur vengé, le témoignage externe de Polybe nous dresse un portrait bien différent. D'après lui « Brennus » part de Rome non pas parce que les Romains le repoussent, mais parce que les Vénètes attaquent son territoire en son absence¹⁰⁹. Plus tard il mentionne que les ancêtres des Gaulois cisalpins vivant à la moitié du III^e siècle – cette même expédition donc – avaient non seulement battu les Romains au combat (à la bataille de l'Allia en 387 av. J.-C.), mais aussi pris Rome et s'étaient établis dans la région 7 mois, avant de partir de leur propre volonté, pour rentrer chez eux avec leur butin sans souffrir de gêne¹¹⁰. Au début des années 350 av. J.-C., les Gaulois reviennent et attaquent Alba, mais les Romains ne les combattent pas car ils sont arrivés si vite qu'ils n'ont pas pu assembler d'armées¹¹¹. Le modèle traditionnel celtique est plus que suffisant ici, il est rapide, imprévisible et capable de frapper violemment des villes ou peuplades n'ayant pas eues le temps de se préparer – ils n'ont donc pour le moment pas de contrainte particulière d'évoluer. Vers 345 av. J.-C., les Gaulois reviennent, mais ils choisissent la prudence en constatant la croissance en puissance des Romains et préfèrent vers la paix¹¹².

Au début du siècle suivant, les Gaulois reviennent et bien qu'ils perdent l'engagement majeur, à Sentinum, ils malmènent les Romains lors des combats à plus petite échelle. Peu

¹⁰⁷ CUNLIFFE, 2001, p. 32.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 18.

¹⁰⁹ *Pol.*, II.18.3.

¹¹⁰ *Ibid.*, II.22.4-5.

¹¹¹ *Ibid.*, II.18.6.

¹¹² *Ibid.*, II.28.7-9.

avant Sentinum est la bataille de Camerinum, où, en ligue avec les Samnites, les Gaulois infligent des pertes considérables aux Romains d'après Polybe¹¹³. Il mentionne que lorsque les Romains attaquent à Sentinum ils le font avec toutes leurs légions, ce qui suggère qu'il ne s'agissait que d'un détachement à Camerinum. Tite-Live écrit à se propos aussi, et en plus de détail, mais appelle cette bataille mineure Clusium. D'après lui, une légion du propréteur Scipion souhaite aider des Romains en détresse, mais n'éclaire pas suffisamment le terrain. Des Gaulois cachés derrière la colline qu'ils montent l'encerclent et tuent les légionnaires jusqu'aux derniers, de telle sorte que les consuls n'ont été prévenus du revers qu'en voyant les cavaliers gaulois les narguer avec des têtes sur des lances ou suspendues au poitrail de leurs chevaux¹¹⁴. Les Gaulois reviennent 10 ans plus tard, vers 285 av. J.-C., et attaquent Arretium. Les Romains veulent libérer la ville et livrent bataille – mais sont battus et leur préteur Lucius Caecilius est tué¹¹⁵. L'arrivée des armées gauloises crée une panique générale, et les Romains ont la terreur de « l'ancienne invasion » en tête. Les peuples d'Italie renoncent à leurs alliances avec les Romains tant ils ont peur des Gaulois¹¹⁶.

Ces premiers contacts majeurs avec des forces romaines organisées sont mitigés pour les Celtes, car leurs adversaires se sont manifestement adaptés à eux en bataille rangée, mais ne sont pas capables d'égaliser l'explosivité de leurs armées. Les Gaulois malmènent et meurtrissent les détachements romains qu'ils rencontrent car ils sont capables de concentrer leurs forces et jouer de leurs avantages : leur mobilité et la capacité à assener un choc qui s'avère dévastateur pour des soldats qui n'y sont pas prêts.

Le conflit sous son aspect générationnel.

Comme nous venons de le voir, la jeune population part en armes très souvent, dans un schéma typiquement indo-européen, que Brunaux rapproche aussi du *ver sacrum*. Ceci entraîne une mise en arme cyclique de ces sociétés, qui ont besoin de relâcher cette pression causée par ses éléments les plus belliqueux. Chez Polybe, nous pouvons par exemple retrouver seize attaques majeures de Celtes connues entre 386 et 222 av. J.-C¹¹⁷. Cette période de 164 ans, divisée par seize, revient à une attaque majeure tous les 10 ans et un quart en moyenne. Ceci soutient la notion d'un aspect cyclique et peut-être culturel dans la mise en armes. De plus, cette régularité remet en question les pertes catastrophiques avancées par les

¹¹³ Pol., II.19.5.

¹¹⁴ Liv., X.26.

¹¹⁵ Pol., II.19.7-8.

¹¹⁶ *Ibid.*, II.23.7-13.

¹¹⁷ PLEINER, 1993, p. 25.

sources gréco-romaines. Il semblerait très difficile à croire que des sociétés faiblement urbanisées telles que celles des Celtes des IV et III^e siècles avant l'ère commune seraient capables de générer des effectifs élevés malgré la destruction totale ou quasi-totale de leurs forces, telle qu'elle est souvent avancée par les auteurs classiques. Ces attaques majeures rassemblant régulièrement plusieurs tribus sont à différencier de ce que César observe quand il dit que les Belges et les Germains partent en guerre tous les ans¹¹⁸.

Nous devons à présent poursuivre les parallèles entre les Celtes et les cultures qui leur sont cousines, par intérêt de souligner la validité de leur comparaison et par extension pour tenter de déterminer ce qui peut être un archaïsme, un trait culturel qui les dépasse dans le temps, une particularité ou une occurrence circonstancielle.

Vers -1500, des langues indo-européennes sont parlées du nord de l'Inde à l'est de l'Europe, en passant par les steppes et le Moyen-Orient. Avant de se disperser, leurs ancêtres partageaient probablement des croyances, des langues et de la poésie héroïque. L'approche linguistique a déjà été longuement étudiée, mais présente de vrais arguments, comme le terme proto-indo-européen reconstitué **ghais-ó-s*, qui donne en vieil irlandais « *gae* », ou « lance », « *gar* », un synonyme en vieil anglais, « *hésas* » qui veut dire « projectile » en sanskrit, et le légèrement différent « *khaîos* » en Grec qui désigne un bâton de berger.

☪ Récurrences et thématiques indo-européennes dans le folklore celtique.

Même si reconstruire un socle culturel commun à tout l'héritage indo-européen sous la forme d'un hypothétique peuple proto-indo-européen ne fait pas consensus, les religions celtiques ont manifestement une armature indo-européenne partagée avec d'autres peuples¹¹⁹. Stefan Zimmer notamment souligne en 2004 les risques de s'appuyer sur des liens distants pour affirmer quoi que ce soit avec une certitude déplacée¹²⁰, rappelons donc que nous ne pouvons rien déclarer, mais seulement avancer des hypothèses informées et argumentées. Nous ne pouvons nous appuyer que sur l'état actuel des connaissances. Par exemple, des tentatives d'assimiler la mythologie d'Ésus aux histoires de Cú Chulainn ont été entreprises par D'Arbois de Jubainville, MacCulloch et Campbell, mais elles sont aujourd'hui largement discréditées¹²¹.

¹¹⁸ BRUNAUX, 2004, p. 37.

¹¹⁹ RAYDON, 2013, p. 23.

¹²⁰ MALLORY, 2006, p. 94.

¹²¹ BERNHARDT-HOUSE, 2009, p. 7.

La première chose à aborder à ce niveau est ce qui nous viendrait des Gaulois, qui selon Posidonios se prétendent, d'après la doctrine druidique, descendus d'un *Dis Pater*, ou « dieu père », l'un des principaux archétypes divins indo-européens¹²². Nous n'avons ni la place ni le temps de nous attarder sur des détails de semblances, il ne sera donc question ici que des parallèles les plus pertinents.

L'assimilation du Lugus gaulois, Lugh irlandais et Lleu gallois à Hermès est soutenue par le récit de pseudo-Apollodore qui dit qu'Hermès tue Argos (un géant aux nombreux yeux) avec un jet de pierre (*La Bibliothèque*, I, 132-133), ce qui rappelle quand Lugh tue Balor (un géant avec un œil magique) dans *Cath Maige Tuired*. Ils inventent tous les deux aussi la lyre¹²³. César lui-même décrit Lugus comme Mercure et dit qu'il est le dieu principal des Gaulois¹²⁴. Par extension, le fait que Cú Chulainn soit le fils de Lugh lui donne une immense importance dans la mythologie – surtout avant la christianisation des textes – dont nous ne pouvons que difficilement concevoir l'immense importance.

En l'état actuel des connaissances, nous ne pouvons pas affirmer qu'il existe précisément un Cú Chulainn gaulois. Par contre, nous allons à présent tenter d'établir que l'histoire de Cú Chulainn, ou Sétanta de son nom de naissance, relève d'une tradition antérieure dont certains grands thèmes seraient sans doute reconnaissables par des Celtes laténiens, puisque ceux-ci s'inscrivent dans le réseau de cultures indo-européennes héritières de ces notions archaïques communes. Sa description comme un guerrier jeune et pratiquement invincible, un changeforme d'ascendance divine, sert d'idéal combattant dans la mythologie celtique insulaire. Il serait extrêmement intéressant de nous dire que les continentaux au « pire » respecteraient ses divers attributs puisqu'ils héritent de codes culturels intrinsèquement liés, ou au « mieux », puisque ces mythes ont dû être transmis sous leur forme celtique voire proto-celtique aux insulaires, auraient un idéal similaire ou analogue. Olmsted a beaucoup travaillé sur l'appartenance des croyances celtiques au sein d'une continuité indo-européenne grâce à des racines communes. En 2019, il a également croisé ce corpus (et particulièrement le Cycle d'Ulster¹²⁵) avec les mythes mésopotamiens. Mettons en évidence plusieurs de ces points communs : Medb et Inanna ont des rôles et attributs presque

¹²² BRUNAUX, 2020, p. 116 ; BRUNAUX, 2014, p. 150.

¹²³ BERNHARDT-HOUSE, 2009, p. 5.

¹²⁴ Caes., *G.*, VI.17.

¹²⁵ Note : ou Cycle de la Branche rouge. Il s'agit du Cycle mythologique ayant Sétanta/Cú Chulainn comme personnage principal.

identiques ; Cú Chulainn et Connla¹²⁶ sont similaires au protecteur sumérien des troupeaux Dumuzi et son fils Damu. Le rôle de Cú Chulainn dans la *Táin Bó Cuailnge*, le mythe principal de ce cycle, témoigne de nombreux points communs avec Marduk dans le mythe babylonien *Enuma Elish*.

Toutefois, ces théories sont relativement nouvelles puisqu'elles ont rencontré beaucoup de résistance de la part d'intellectuels irlandais pour lesquels toute la culture irlandaise part de saint Patrick – comme James Carney qui a maintenu jusqu'à sa mort en 1989 que la *Táin* était d'origine monastique, ce qui est soutenu encore récemment par ses anciens élèves¹²⁷. La christianisation est la principale difficulté dans l'interprétation de ces sources, en particulier pour le prisme par le biais duquel nous l'analysons. Des exemples de cette christianisation seraient la chasteté et modestie d'Emer¹²⁸ comme vertu, alors que dans *Le Raid du bétail de Cooley* les femmes ulates se mettent nues pour apaiser la colère de Cú Chulainn, qui en raison de son jeune âge est forcé à détourner les yeux par pudeur¹²⁹.

Plus tard dans la chronologie, Cú Chulainn est amené à tuer son fils avec sa lance magique, la *gae bolga*. La particularité de cette arme est que si l'on suit un rituel particulier avant de la projeter, elle s'enfonce dans la cible et fait pousser des épines dans chaque veine et interstice du corps, rendant l'extraction très difficile et garantissant une blessure fatale¹³⁰. Ce détail est absent quand il est question de la mort de Connla, le fils de Cú Chulainn¹³¹ : nous pouvons donc supposer qu'il est plus tardif et souhaite minimiser les éléments païens.

Le défaut récurrent dans l'archétype héroïque indo-européen est une colère excessive incontrôlable. On retrouve cela chez Héraclès, Achille, Rostam¹³² et Cú Chulainn, par exemple. Chez Cú Chulainn, il s'agit de sa *ríastrad*, qui se manifeste pour la première fois à 5 ans – elle lui est donc intrinsèque¹³³. Cette colère le rend, comme Héraclès, dangereux à côtoyer et leur communauté respective a peur d'eux, contrairement aux héros de tradition chrétienne comme saint George ou Lancelot¹³⁴. Néanmoins, contrairement à Rostam qui pare son casque de la tête du démon blanc ou Héraclès qui porte la peau du lion de Némée, Cú

¹²⁶ Note : toutefois, Olmsted le confond avec Fraech dans ce texte, un autre personnage du Cycle d'Ulster mais pas le fils du héros.

¹²⁷ OLMSTED, 1994, p. 14-15 (avant-propos).

¹²⁸ *La Courtise d'Emer (Tochmarc Emire)*, p. 5.

¹²⁹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cuailnge)*, p. 54.

¹³⁰ Note : comme lors de la fin épique du duel entre le héros et Fer Diad, par exemple.

(*Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cuailnge)*, p. 160.)

¹³¹ *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*, p. 3.

¹³² Note : le plus fort des héros de la Perse antique.

¹³³ MONETTE, 2013, p. 123..

¹³⁴ *Ibid.*, p. 239.

Chulainn devient le monstre, plutôt que d'en porter le trophée¹³⁵, ce qui véhicule une signification distincte mais cohérente dans l'aspect totémique. Le héros indo-européen le plus similaire à Cú Chulainn est Rostam, et dans notre volonté d'inscrire Cú Chulainn à une tradition qui n'est pas simplement le fruit des croyances gaéliques (ou des moines chrétiens), prenons un moment pour souligner leurs parallèles.

D'abord dans leur jeunesse et premiers faits d'armes¹³⁶ :

<i>Cú Chulainn demande à être admis à Emain Macha au sein de la troupe d'adolescents, mais il est trop jeune. Il ne peut être dissuadé et y va quand même.</i>	<i>Rostam demande à rejoindre l'armée perse pour combattre Turan, mais il est trop jeune. Il ne peut être dissuadé et y va quand même.</i>
<i>Cú Chulainn tue un animal semi-domestique dangereux (chien de garde) et prend son nom (chien de Culann¹³⁷).</i>	<i>Rostam tue un animal semi-domestique dangereux (éléphant) et prend son nom (corps d'éléphant).</i>
<i>Cú Chulainn demande des armes, et les brise jusqu'à ce qu'il reçoit des armes royales.</i>	<i>Rostam demande des armes et reçoit une arme royale.</i>
<i>Cú Chulainn se voit offrir un char. Il les brise tous jusqu'à ce qu'il en trouve un qui puisse résister à sa force.</i>	<i>Rostam se voit offrir un cheval. Il leur brise tous la colonne jusqu'à ce qu'il en trouve un qui puisse résister à sa force.</i>
<i>Lugh dit à Cú Chulainn que ses chevaux sont nés destinés pour lui.</i>	<i>Un berger dit à Rostam que son cheval lui est destiné.</i>
<i>Cú Chulainn entreprend un raid audacieux seul contre les fils de Nechta, les ennemis héréditaires d'Ulster et son oncle.</i>	<i>Rostam entreprend un raid audacieux seul contre la Montagne blanche, les ennemis héréditaires de sa famille.</i>

Les parallèles entre eux continuent dans leur symbolisme en tant que représentants de l'aristocratie guerrière montée. Ils sont associés aux chevaux, qui se montrent capables d'intelligence et défendent leur maître violemment (ce que l'on retrouve aussi dans le Cycle

¹³⁵ MONETTE, 2013, p. 248.

¹³⁶ *Ibid.* p. 68-69.

¹³⁷ (sic)

ossianique lorsque Flamme noire défend Fionn mac Cumhaill¹³⁸) – Rakhch, le cheval de Rostam, meurt juste avant lui, tout comme Le Gris de Macha avant son maître Cú Chulainn¹³⁹. Le fait qu'ils reçoivent tous les deux des armes royales de la part de leur souverain est probablement symbolique d'une relation de roi et de vassal¹⁴⁰.

Ils sont tous les deux conseillés par un aîné qui leur sert de mentor, Laeg chez le Celte et Zal pour le Perse¹⁴¹. Ils se battent tous deux dans un duel épique à la fin tragique face à un autre héros, Cú Chulainn contre Fer Diad et Rostam contre Esfandiar¹⁴². Tous deux tuent leur propre fils, le *Shâhnamêh* (« *le Livre des rois* ») étant ici en parallèle avec l'*Aided Óenfhir Aífe* (« *la Mort tragique du fils unique d'Aífe* ») : ils engendrent un enfant spécial, auquel le père laisse un bijou en partant. Avant de s'en aller, le père explique à la mère l'interdiction formelle au fils de révéler son identité, ce qui mène plus tard à la mort du fils aux mains du père¹⁴³. Le texte lyrique d'origine lombarde *Hildebrandslied* présente aussi des similarités avec les histoires que nous venons d'évoquer¹⁴⁴.

🌀 L'assimilation canine et lupine dans la société celtique.

Parmi les caractéristiques reconnaissables chez les membres du **kóryos* que dénombre Gerhard Meiser en 2002, quelques-unes sont particulièrement pertinentes aux Celtes¹⁴⁵. On note la nudité rituelle par exemple qui sera abordée en détail plus tard, mais un archaïsme des plus marquants est pertinent ici : l'adoption totémique de comportements et caractéristiques du loup que l'on peut constater par l'adoption de noms laténiens qui reflètent cette assimilation. Parmi eux nous trouvons Cunovindus¹⁴⁶, le loup blanc, Cunittus¹⁴⁷, le chien/le loup, Cunomagus¹⁴⁸, prince des chiens/des loups, Cunorix¹⁴⁹, roi des chiens/des loups et bien sûr Cunobelinos que nous avons déjà abordé. Ce préfixe prédateur est présent dans les noms gaéliques aussi, sous la forme de Conall, Connla, Connor ou Conchobar¹⁵⁰.

En Irlande existent les *diberga* ou *feindidi* qui sont de jeunes hommes sans femmes qui pillent et chassent pour survivre en groupes de trois, cinq, neuf ou douze, neuf étant le plus

¹³⁸ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 157.

¹³⁹ MONETTE, 2013, p. 57.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 77.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 78.

¹⁴² *Ibid.*, p. 127-128.

¹⁴³ GAVETTI, 2016, p5.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p6.

¹⁴⁵ MALLORY, 2006, p. 94.

¹⁴⁶ *RIB 3477. Quarry-face Graffito*, Roman Inscriptions of Britain.

¹⁴⁷ MULLEN A., RUSSEL P., *Celtic Personal Names of Roman Britain (CPNRB)*.

¹⁴⁸ *RIB 3053. Fragmentary Altar to Apollo Cunomaglos*, Roman Inscriptions of Britain.

¹⁴⁹ *RIB 3145. Tombstone for Cunorix*, Roman Inscriptions of Britain.

¹⁵⁰ MONETTE, 2006, p. 55.

courant (trois multiplié par trois puisant dans la sacralité de ce même chiffre.). Leur comportement est décrit explicitement comme étant celui de loups ou chiens. Ici aussi des noms à consonances lupines sont présents, comme Cenn Faelad (« tête-de-loup ») et Coinnchenn (« tête-de-chien »)¹⁵¹. Cela nous permet de comprendre que lorsque le père de Conall Cernach, Amorgin, appelle les maraudeurs et pillards des « loups » dans la *Togail Bruidne Dá Derga*¹⁵², il ne s'agit pas que d'un surnom ou une insulte. Il les désigne comme de jeunes hommes en armes hors de la société et des considérations morales, qu'il faut donc traiter comme des animaux sauvages.

L'association canine la plus évidente reste bien sûr Cú Chulainn, le « chien de Culann », de par son nom mais aussi son tabou de manger de la viande de chien, dont l'infraction amène à l'affaiblir suffisamment pour qu'il soit assassiné peu de temps plus tard. Bien que Cú Chulainn n'ait pas de compagnon canin, Fionn mac Cumhaill lui en a¹⁵³.

Sainte Ciwa au Pays de Galles est, selon sa légende, allaitée par des loups et surnommée La Louve. Cet élément évident de persistance païenne malgré la christianisation témoigne de la puissance de ce symbole à l'époque¹⁵⁴. Les personnages allaités par une louve sont une récurrence indo-européenne, comme chez Romulus et Rémus à Rome, Cormac mac Airt en Irlande et Afrasiab en Perse pour ne citer qu'eux¹⁵⁵. Cette assimilation au loup se trouve dans le monde germanique aussi, voisin de longue date du monde celte, comme dans les noms anglo-saxons qui comportent la racine « *wulf* » – Aethelwulf, Wulfgar, Wulfhere et Wulfstan. De cette « identité » animale là aussi suit le comportement et les fous de guerre nordiques qui sont décrits ainsi par Snorri Sturlusson dans la *Saga des Ynglingar* (écrite peu après 1220) :

« Les hommes de Woden étaient sans hauberts et s'enrageaient comme des chiens ou des loups. Ils mordaient leurs boucliers et étaient forts comme des ours ou des taureaux. Ils tuaient des hommes, et ni le feu ni le fer ne les blessaient. C'est ce qu'on appelle "*berserksgangr*"¹⁵⁶. »

Le nom même de Woden veut dire « furie », et son nom proto-germanique **Wodanaz* signifie « maître des possédés » ou « seigneur de la frénésie » avec le possessif « *-naz » (« maître de »)¹⁵⁷.

¹⁵¹ ADAMS et MALLORY, 1997, p. 31.

¹⁵² *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 328.

¹⁵³ MONETTE, 2013, p. 55.

¹⁵⁴ REES, 2022, p. 25.

¹⁵⁵ MONETTE, 2013, p. 55.

¹⁵⁶ SPEIDEL, 2002, p. 253.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 253.



Figure 3 : le chaudron de Gundestrup, 1^{er} siècle av. J.-C., musée de Copenhague, Danemark (photo par Malene Thyssen). La procession de fantassins est précédée par un loup ou un chien, tandis que les cavaliers suivent un serpent¹⁵⁸. Les principales interprétations sont qu'il s'agit d'un rite de passage, d'une transformation symbolique ou d'un procédé de réincarnation de guerriers tombés lors d'une bataille, tous les trois grâce au réceptacle du personnage géant, qui rappelle le chaudron du roi géant Brân capable de ressusciter les morts dans la mythologie galloise¹⁵⁹.

La symbolique du loup est importante car elle représente le statut d'élément extérieur à la société (problématique dont il sera là aussi question plus tard), en plus de sa férocité sauvage. Dans cette mesure, nous pouvons nous demander si certains de ces noms, comme Sétanta qui « devient » Cú Chulainn, ne seraient pas des titres, surnoms ou une forme d'*alter ego* auquel on transfère les horreurs de la guerre. Nous préciserons en quoi le guerrier en armes peut être un homme « autre », distinct du reste de la société. Ces exemples illustrent l'abandon de la raison et l'entrée dans un état second au profit de cette animalité, dont l'exemple le plus parlant chez les Celtes reste Cú Chulainn, puisqu'il se transforme littéralement.

Ces archaïsmes qui se démarquent par leur résistance au changement sont visibles dans le monde Celte, notamment avec l'exemple des Gésates, qui malgré le *topos* historiographique des Celtes (rapidement découragés d'après Polybe) mènent des charges suicidaires à la bataille de Télamon en 225 av. J.-C. en dépit de la défaite imminente¹⁶⁰. Leurs caractéristiques (groupe mercenaire itinérant, nudité, port du torse qui représente l'entrée dans un état second propre à l'homme en guerre¹⁶¹) sont les parfaites représentations de ce dont nous avons parlé lors de cette sous-partie.

¹⁵⁸ *The 'Warrior' Panel of the Gundestrup Cauldron*, Atlantic Religion.

¹⁵⁹ *Le Mabinogi de Branwen*, 1.27.

¹⁶⁰ Pol., II.30.7.

¹⁶¹ Voir plus bas au I) b), et II) a), b) et c).

L'utilité de fous de guerre vaut la peine d'être mentionnée. Leur éclat est fortement diminué lors de l'âge du fer mais ils ont un intérêt bien marqué à l'âge du bronze (dont les Celtes gardent un certain nombre de codes) – leur mobilité (essentielle puisqu'ils ne comptent pas sur leurs frères d'armes ou sur beaucoup d'équipement pour leur protection) est un avantage, car la cavalerie ne commence à apparaître que vers 1100 av. J.-C. au Moyen-Orient, et l'organisation balbutiante de rangs d'infanterie ordonnés est toujours largement capable d'être dispersée par des hommes sauvages et rapides¹⁶². L'utilité de ces hommes dans le contexte dans lequel évoluent les pratiques guerrières celtiques n'est pas à sous-estimer, et bien qu'ils aient presque totalement perdu leur viabilité, particulièrement face aux Romains, il était dans notre intérêt d'être conscients de l'impact que ce genre d'état d'esprit et mode de fonctionnement peut avoir même dans la psyché guerrière de La Tène.

b) Le guerrier celte et sa société : pivot ou bête noire ?

La société gauloise est complexe, et connaît des types d'alliances entre peuples qui engendrent du soutien militaire. César nous renseigne sur plusieurs d'entre elles. Les Trévires et Ambiorix sont unis par une alliance de *societate* et *foedere* (*Commentaires sur la Guerre des Gaules*, VI.2), tandis que les Suessions et les Rèmes sont *fratres consanguineique* (*Commentaires sur la Guerre des Gaules*, I.33/II.3)¹⁶³. Perceptibles même par un Romain, ces unions sont la concrétisation de liens sociaux et guerriers qui transcendent la porosité de la notion de peuple.

☪ Le guerrier : intrinsèque à la société celtique...

Les Celtes laténiens ont une culture guerrière, plutôt que des armées professionnelles. Ceci a plusieurs implications que nous explorerons en temps et en heure. Mais celle qui nous intéresse ici, c'est que la différence entre un non-combattant et un guerrier est plus floue qu'avec un soldat. Ainsi, analyser l'aspect guerrier des Celtes revient à se pencher sur une partie de leur culture et de leur société. Cette culture de la mise en armes entraîne par exemple une plus grande hétérogénéité des âges présents dans une armée, ce que souligne Ammien Marcellin :

¹⁶² SPEIDEL, 2002, p. 259.

¹⁶³ PERNET, 2010, p. 34.

« Le Gaulois est soldat à tout âge. Jeunes, vieux courent au combat de même ardeur ; et il n'est rien que ne puissent braver ces corps endurcis par un climat rigoureux et par un constant exercice. L'habitude locale en Italie de s'amputer le pouce pour échapper au service militaire, et l'épithète de "*murcus*" (poltron) qui en dérive, sont choses inconnues chez eux¹⁶⁴. »

Ainsi le guerrier est intrinsèque à la société celtique, puisque leurs conditions de vie sont propices à, d'après Ammien Marcellin, les endurcir jusqu'à ce que la guerre soit une seconde nature. On remarque la caractérisation ici d'hommes courageux et endurants grâce à leur train de vie particulièrement physique, très contraire au portrait dressé par beaucoup de textes.

Les auteurs antiques, dans leurs descriptions de ces sociétés, abordent cette thématique tout en exagérant à leur manière la différence constatée avec leurs propres repères. « Il semblait qu'à cette époque la Fortune affligeait tous les Gaulois d'une sorte d'épidémie de guerre¹⁶⁵ », nous dit Polybe en parlant des Cisalpins. Sa formulation suggère que c'est un pic d'activité à ce moment-là. Sa vision est évidemment influencée, puisque les événements dont il parle impliquent des tribus en cours de migration ou ayant migré relativement récemment. Il y a donc une sélection parmi les peuples d'origine. Il s'agit des individus les plus aptes et disposés à se déplacer et à prendre des territoires par la force, ou de leurs descendants. Strabon va plus loin et étend cela à beaucoup plus d'individus :

« Toute la race appelée aujourd'hui gauloise ou galate a la manie de la guerre ; elle est irascible, prompte à la bataille, du reste simple et sans malice. Aussi, une fois irrités, ils se rassemblent en foule pour courir aux combats, et cela avec éclat, sans aucune circonspection, de sorte qu'ils tombent facilement sous les coups de ceux qui veulent employer contre eux la stratégie¹⁶⁶. »

Ici la guerre n'est pas une horreur ou une mesure d'urgence mais simplement un état de fait, intrinsèque et presque naïf dans son expression spontanée. Ce lien entre la société et la guerre, et par extension le guerrier, doit être abordé.

L'homme en armes gaulois n'est pas, comme le décrit Polybe, un pion de la Fortune infecté par un état d'esprit belliqueux, ou comme selon Strabon un produit de circonstances *de facto* d'une sorte de condition gauloise. Il est vrai que les conflits claniques et tribaux que connaissent les Celtes entre eux, représentés par exemple par la rivalité entre le clan Morna et le clan Basna dans le Cycle ossianique¹⁶⁷, entraînent un état de guerre plus régulier et relevant davantage de l'occurrence sociale que ce que connaissent les Gréco-Romains – mais ces derniers encore une fois simplifient largement la question.

¹⁶⁴ Amm., XV.12.3.

¹⁶⁵ Pol., II.20.7.

¹⁶⁶ Str., IV.4.2.

¹⁶⁷ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 12.

Il y a toute une organisation qui régit la relation entre le guerrier et son environnement. Les ambactes, clients et compagnons d'armes des nobles, en sont un exemple parlant. Le lien entre eux dépasse la hiérarchie sociale et le lien de clientèle : il est question d'amitié virile et parfois de parenté¹⁶⁸. Ce genre de relation n'est pas sans rappeler le lien très symbiotique entre le guerrier, le cocher et même leurs chevaux lors du combat en char, plus archaïque¹⁶⁹. D'après César, les sociétés gauloises connaissent une tripartition, identique à celle d'Adalbéron, au sein de laquelle les guerriers sont une classe sociale à part entière, concept qui serait venu de l'île de Bretagne¹⁷⁰. César décrit peu après l'ordre des « chevaliers ».

C'est à eux et à leurs vassaux que revient le rôle de partir en guerre, ce qui peut arriver tous les ans. La seule influence qu'ils respectent est le nombre de vassaux et de clients qu'ils possèdent¹⁷¹. Particularité de la grille de lecture de Polybe et Strabon, comme nous venons de voir, ils mettent en scène les Celtes en armes comme des forces purement offensives. Cette présentation ne permet même pas de les envisager sous un aspect défensif. Pourtant, c'est une évidence que l'une des fonctions primaires des guerriers est de protéger leur communauté (à différencier de leur tribu, ou de leur peuple, comme nous le verrons plus tard), ce qui est illustré par Tacite en parlant des Calédoniens qui réagissent à l'arrivée d'Agricola – les femmes et les enfants sont mis en lieu sûr pendant que la jeunesse est mise en armes¹⁷².

Le conflit fait également partie de l'expression religieuse de certaines divinités. Comme les Grecs ou les Romains, ils n'ont pas une seule incarnation de la guerre dans tous ses aspects, et à l'époque gallo-romaine Mars est assimilé à plusieurs noms, comme Mulla, Caturix, Albiorix ou d'autres encore¹⁷³. Les Britons font de même avec Cocidius et Belatucadros¹⁷⁴. Pour aborder les habitudes cultuelles martiales des Celtes, les auteurs gréco-romains font référence à Mars, Minerve ou Vulcain. D'après Dion Cassius, les Icènes vénèrent un bois sacré consacré à la Victoire, sous le nom d'Andrasté¹⁷⁵.

☪ ... mais vu comme un éternel *outsider*.

La société doit se méfier des animaux sauvages. L'assimilation socio-culturelle répétée des guerriers à ces créatures indique qu'il faut se méfier de ces éléments de la société aussi¹⁷⁶.

¹⁶⁸ BRUNAU, 2004, p. 64.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 64.

¹⁷⁰ Caes., *G.*, VI.13.

¹⁷¹ *Ibid.*, VI.15.

¹⁷² Tac., *Agr.*, XXVII.

¹⁷³ BRUNAU, 2004, p. 90.

¹⁷⁴ *Cumbria Guide / New Finds on Show in Senhouse Roman Museum*.

¹⁷⁵ BRUNAU, 2004, p. 90.

¹⁷⁶ MONETTE, 2013, p. 80.

Nous voyons cette idée d'une classe sociale « autre », réellement à part, dans un passage de l'œuvre de César. Il cite comme une différence majeure entre les Gaulois et les autres peuples le fait qu'ils considèrent impoli et socialement tabou qu'un enfant trop jeune pour partir en guerre soit en présence de son père en public¹⁷⁷.

Le parallèle gaélique à faire ici est dans la puissance d'un guerrier et de ses fidèles, mesurable par le danger potentiel qu'ils représentent. Dans la *Táin Bó Cúailnge*, le paria Ferchu Longsech et ses douze hommes souhaitent tuer Cú Chulainn pour se racheter auprès des souverains Ailill et Medb. Ils l'attaquent en traître et se font tous décapiter, puis leurs têtes sont placées sur des rochers que Cú Chulainn a enfoncés dans la terre. Ferchu essayait donc de racheter son exil en débarrassant quelqu'un de puissant d'un plus grand danger que lui-même¹⁷⁸. Cette interaction illustre le statut de troupes armées, entre indépendance et participation à l'autorité en place, mais de plus en plus gênantes pour cette dernière.

Brunaux explique les migrations évoquées plus haut par des classes guerrières quasiment nomades qui assujettissent des populations autochtones parfois présentes depuis le néolithique. Cela répondrait à des difficultés économiques qui rendent la sédentarisation de ces « *bellatores* » difficile. Brunaux met en évidence le constat très similaire et évidemment romancé de Cicéron à leur propos¹⁷⁹ : « (Les Gaulois) trouvant honteux de se procurer du blé par le travail, vont les armes à la main couper la moisson sur les champs d'autrui¹⁸⁰. »

Néanmoins plus le temps passe et moins les guerriers sont une classe sociale insulaire. Ils sont obligés de s'adapter ou risquent d'être dépassés. Cette transition sociale, politique et militaire est longue et complexe, et les sources continentales sont insuffisantes pour en dresser un portrait net. Nous pouvons ici aussi nous tourner vers les récits irlandais – pas pour calquer parfaitement ce qu'il s'y passe ou tout interpréter comme des métaphores de réels événements, mais pour les prendre comme un exemple de la manière dont une société celtique avec des parallèles non négligeables interprète et représente ce phénomène partagé.

Le Cycle ossianique comporte des passages qui rappellent la mise à part des guerriers dans la société que décrit César. La *Fianna*, une troupe ou armée d'élite de mercenaires itinérants, est constituée de guerriers de très haut statut mais qui pourtant maintiennent un écart social important¹⁸¹. La *Fianna* est un pouvoir parallèle aux royautés, et elle les gêne. Par

¹⁷⁷ Caes., *G.*, VI.18.

¹⁷⁸ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 128.

¹⁷⁹ BRUNAUX, 2004, p. 19.

¹⁸⁰ Cic., *De rep.*, III.9.

¹⁸¹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 15.

extension, les pouvoirs et institutions se sédentarisent et s'unissent pour lui faire face¹⁸². Malgré la supériorité martiale indéniable de la *Fianna*, la population est mécontente du tribut qu'elle lui impose et se lève contre elle suite à l'instigation des rois¹⁸³. En plus du poids financier que représente le tribut, il y a l'impuissance des populations face à la *Fianna* qui constitue une gêne pour la société. Nous voyons cela aussi chez Cú Chulainn. Sa rage guerrière est à double tranchant, puisqu'elle protège son peuple mais en l'absence d'ennemis demande extériorisation¹⁸⁴. Malgré son caractère héroïque, il est craint à la manière d'Héraclès par sa communauté¹⁸⁵.

Ces tensions entre les besoins des guerriers et ceux de leur société sont mis en évidence lors du siège d'Avaricum pendant la Guerre des Gaules. Les hommes de Vercingétorix sont empêchés de fuir dans la nuit parce que les femmes de la ville paniquent à l'idée qu'ils les abandonnent. Leurs cris menacent d'alerter les Romains, donc Vercingétorix est contraint de rester malgré les progrès de César, ce qui mène à un immense massacre dont seulement 800 des hommes de Vercingétorix et lui-même ont pu s'échapper¹⁸⁶. C'est peut-être cet incident qui a motivé le traitement pragmatique mais glaçant des civils (et des Mandubiens, dont Vercingétorix a investi la ville) par Vercingétorix à Alésia, peu de temps plus tard¹⁸⁷.

Au niveau spirituel, il y a une idée d'isolement – voire de renaissance – pour devenir guerrier. Ceci peut passer par l'apparat, par le biais du torque par exemple. Porter les armes signifie un état de guerre, tandis que le torque, d'après Brunaux, fait de celui qui le porte le représentant guerrier de la divinité. Une fois qu'il a ses armes, le Gaulois n'est plus un homme comme les autres. Il est investi d'un pouvoir au-delà de lui-même et ne peut que partager la compagnie de semblables¹⁸⁸.

La nudité rituelle pourrait souscrire à ce schéma de pensée culturelle, il est pertinent et intéressant de demander si, en prenant en compte ce qui vient d'être mentionné sur le port des armes et du torque, cette nudité ne serait pas l'aboutissement d'une croyance autour du dépassement de soi : le guerrier renonce à ce qui le lie à la vie normale en se débarrassant de ses vêtements, avec le lien évident avec le totémisme animal que nous avons déjà exploré.

¹⁸² *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 202.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 204.

¹⁸⁴ MONETTE, 2013, p. 125, 247.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 239.

¹⁸⁶ *Caes., G.*, VII.26.

¹⁸⁷ *Ibid.*, VII.78.

¹⁸⁸ BRUNAUX, 2004, p. 86.

Cette renaissance intrinsèque à l'état de guerrier passe aussi par l'endossement d'une identité circonstancielle, une notion que nous avons également déjà abordée.

Certains noms comme Boduognatos (« connu de la Victoire ») ou Vercingétorix (« grand roi des guerriers ») peuvent être interprétés comme des surnoms, un changement rituel et symbolique où l'individu abandonne son rôle civil pour personnifier la force guerrière¹⁸⁹. À noter également l'association à la mort, à mettre en lien avec la spiritualité celtique qui repose sur une notion de cycles et de réincarnations. Plusieurs auteurs, dont McCone, ont interprété la scène du Chaudron de Gundestrup¹⁹⁰ – qui montre des hommes en armes en file devant un tonneau ou chaudron, dans lequel est immergé un homme – tel un rituel d'initiation qui les fait émerger comme les cavaliers sur le haut de l'image, avec une mort symbolique suivie d'une renaissance¹⁹¹.

Le personnage qui associe le mieux toutes ces caractéristiques est Sétanta : il « renaît » en tant que Cú Chulainn, le « chien de Culainn », un presque-adulte guerrier aux capacités dépassant l'entendement qui est immergé trois fois dans de l'eau pour « refroidir » son corps rendu bouillant par la *ríastrad* – sa fureur guerrière au cours de laquelle il se transforme en monstre difforme et terrifiant¹⁹². La *ríastrad* peut être interprétée comme une représentation du désordre, les récits irlandais tendant à l'exagération pour l'effet dramatique¹⁹³. Dans son étude de la *Togail Bruidne Da Derga* (« La Destruction de l'auberge du dieu rouge »), Amy Mulligan interprète les caractéristiques physiques comme le reflet social et surtout moral d'un personnage. Cette interprétation peut être étendue à la déformation de Cú Chulainn pendant sa folie guerrière. Sa *ríastrad* peut signifier narrativement le dépassement de ses bornes héroïques¹⁹⁴. Le risque encouru est le *fíngal*, ou le meurtre de proches, c'est-à-dire l'un des actes les plus déshonorables selon la narration gaélique. Comme le chien qu'il a tué pour prendre son nom, Cú Chulainn une fois déchaîné ne peut pas faire la différence entre un ennemi et un allié qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment¹⁹⁵.

Damian McManus questionne les aspects de dualité chez Cú Chulainn en demandant : « Est-il un dieu ou un homme, un animal ou un humain, un proche ou un étranger, un enfant ou un adulte ? À ces questions nous pouvons y ajouter une autre : est-il un bel héros ou un

¹⁸⁹ BRUNAUX, 2004, p. 87.

¹⁹⁰ Note : voir figure 3.

¹⁹¹ MALLORY, 2006, p. 93.

¹⁹² *Ibid.*, p. 94.

¹⁹³ ERNI, 2013, p. 53.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 54.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 55.

monstre difforme ? » Manifestement, il n'appartient pas à une catégorie en particulier¹⁹⁶. L'exemple de Cú Chulainn, l'idéal héroïque celte par excellence, est représentatif dans ses concepts de ce que nous évoquons ici.

Les guerriers restent, malgré leur intégration symbiotique à la société, quelque chose « d'autre ». Cette volonté de démarquer le guerrier de sa communauté peut être perçue de manières diverses en fonction des lieux et des époques – selon le poète Propertius, le roi Virdomaros des Gésates se vantait d'être né du Rhin¹⁹⁷, tandis que dans leur dialogue avec saint Patrick, malgré la christianisation évidente, la taille colossale de Caeilté et Oisín¹⁹⁸ (les deux seuls survivants de la *Fianna* et donc représentants de l'ancien ordre guerrier libre d'attaches royales durables) tendent vers la possibilité d'une origine divine ou semi-divine. La perturbation de l'ordre social est représentée dans la littérature gaélique par les difformités physiques, l'exemple principal étant le personnage récurrent dans la *Togail Bruidne Da Derga* : Ingcél¹⁹⁹.

Dans cette même littérature, certains guerriers sont des dangers tels qu'on ne peut les combattre ou les arrêter, seulement les détourner, comme lorsque Ailill sauve sa vie en trompant Cú Chulainn qui le confond avec Tamon²⁰⁰, ou la fureur de Fergus mac Róich qui nécessite une victime même quand il ne tue pas, ce qui l'amène à couper de son épée les sommets de trois collines²⁰¹.

Toutefois la séparation entre guerriers et pouvoirs en place n'est pas totale chez les Celtes laténiens, puisqu'il existe des chefs guerriers, bien que ceux-ci se fassent de plus en plus rares. Lors de la Seconde Guerre punique, les rois Vismaros et Moenicaptos sont tués à la bataille d'Auringis en 214 av. J.-C²⁰². Aulus Hirtius²⁰³ nous parle de plusieurs exemples similaires dans le livre qu'il contribue aux *Commentaires* de César sur la Guerre des Gaules. Une embuscade bellovaque meurtrit une partie des forces romaines et tue leur vieux chef Vertiscos. Aulus nous explique que c'est la coutume gauloise qui veut qu'il soit resté à la tête de ses forces et qu'il refuse qu'ils combattent sans lui²⁰⁴. Le dangereux Correos est décrit comme combattant courageusement et blessant plusieurs soldats de César. Il provoque les

¹⁹⁶ ERNI, 2013, p. 57.

¹⁹⁷ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 183.

¹⁹⁸ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 10.

¹⁹⁹ MULLIGAN, 2005, p. 10.

²⁰⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 125.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 229.

²⁰² Liv., XXIV.42.

²⁰³ Note : l'auteur des *Commentaires* est ici cité comme Jules César en raison de la surreprésentation de ses passages dans ce mémoire, mais Aulus Hirtius est l'auteur du huitième et dernier livre.

²⁰⁴ Caes., *G.*, VIII.12.

Romains et les encourage à lancer leurs projectiles sur lui²⁰⁵. L'un des derniers à résister à César, Drappès, est fait prisonnier lors d'une escarmouche contre les Romains et les Germains de Caninius²⁰⁶.

Là où les institutions politiques et les masses sociales ont eu beaucoup de mal à contrôler et canaliser les guerriers, les sociétés celtiques ont un contrepoids qui puise dans leur culture fondée sur l'honneur et l'oralité.

☪ **La question des bardes.**

L'éloquence chez les Celtes.

D'après Caton, les Gaulois cultivent avant tout l'art militaire et l'art oratoire²⁰⁷. Il serait imprudent de traiter l'un sans aborder l'autre. Nous sommes une fois de plus face à de l'exagération, mais il est pertinent de mentionner l'emphase que mettent Diodore de Sicile et Ammien Marcellin sur l'éloquence des Gaulois. Selon Diodore, les Gaulois sont hautains et menaçants, mais intelligents et capables de s'instruire, parlant peu et par énigmes pour laisser deviner ce qu'ils veulent dire, soit pour se grandir, soit pour mettre leur interlocuteur en difficulté²⁰⁸, ce qui dresse le portrait d'une société qui valorise la joute verbale et les duels oraux. D'après Ammien, « calmes ou courroucés, les Gaulois ont presque toujours dans la voix des tons menaçants et terribles²⁰⁹ ».

Ceci rappelle cette même impression d'une oralité combative laissée sur les Gréco-Romains, de la parole comme expression plus « parlante » que chez des cultures pratiquant couramment l'écrit. Cette emphase est également présente dans les textes celtes médiévaux, ce que l'on voit dans l'éducation de Fionn mac Cumhaill, qui comprend tant la prouesse à la guerre et la chasse, que l'éloquence et l'expression²¹⁰. On note encore cette emphase dans la description par MacRoth de l'une des troupes de guerriers ulates qui retient très durement contre son chef jeune et farouche (en dépit donc de ses qualités) le fait qu'il ait bégayé lors de son discours à ses hommes²¹¹.

Le barde et le guerrier.

Le rôle du barde est peu clair dans la période de La Tène finale (s'il existait encore sur le continent), notamment puisque César n'en mentionne aucun. Diodore de Sicile nous

²⁰⁵ Caes., G., VIII.19.

²⁰⁶ *Ibid.*, VIII.36.

²⁰⁷ BRUNAU, 2020, p. 11.

²⁰⁸ DS., V.31.

²⁰⁹ Amm., XV.12.2.

²¹⁰ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 15.

²¹¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 202.

renseigne sur l'influence des bardes sur les guerriers et leur capacité à apaiser des armées avec leur musique, et affirme que « même parmi les Barbares les plus sauvages, la colère cède à la sagesse, et (...) Mars respecte les muses²¹² ». Encore une fois l'exagération est flagrante, pourtant il serait imprudent de tout consigner à l'hyperbole et au dédain du monde extérieur. Il est impossible pour nous de comprendre l'importance d'un personnage comme le barde dans une société sans écriture courante et les sources classiques laissent un vide conséquent.

Le rôle de barde ou des équivalents existent néanmoins dans la société gaélique, vers laquelle nous pouvons nous tourner pour tenter de compléter les maigres références classiques. D'abord nous nous devons de mettre une emphase sur l'importance de la réputation et de l'honneur dans ces sociétés. Nous voyons cela dans la *Táin*, où la réputation constitue une grande partie de ce qui amène à la bataille finale – MacRoth cite de nom tous les grands guerriers venus prendre part avec leurs troupes²¹³. Dans le même récit la reine Medb convoite l'un des javelots de Cú Chulainn et, plutôt que d'envoyer quelqu'un à sa mort pour le combattre, elle emploie Redg le Satiriste, qui menace de l'humilier s'il n'acquiesce pas. Cú Chulainn lui « donne » le javelot en le lançant à travers sa bouche²¹⁴.

Plus tard, Medb emploie l'ancien frère d'armes de Cú Chulainn pour le tuer. Il s'agit de Fer Diad, ayant reçu le même entraînement que Cú Chulainn à l'exception de l'utilisation de sa lance magique, la *Gae Bolga*. En revanche, la peau de corne de Fer Diad le rend presque impossible à tuer. Il était réticent à combattre son ancien compagnon, mais accepte par peur que les druides et poètes qu'a envoyés la reine ne détruisent sa réputation – ils avaient écrit trois satires et trois discours moqueurs, pour provoquer trois cloques sur son visage : le Blâme, le Défaut et la Disgrâce. Fer Diad dit préférer mourir par les armes que par les mots²¹⁵.

Dans le Cycle ossianique, l'influence des bardes est présentée de manière plus positive lors de l'ultime bataille de la *Fianna*. Même fortement blessé, Oscar retrouve des forces grâce aux poètes qui parlent de la noblesse de son héritage. Et bien que par la suite mortellement blessé par Cairbre, qui par honneur le combattait seul malgré la présence de ses gardes du corps, il le tue lui aussi d'une lance à travers le cœur²¹⁶. Ainsi, les bardes, ou comme les textes irlandais les appellent les « poètes » ou « satiristes »²¹⁷, ont une très forte influence sur les

²¹² DS., V.31.

²¹³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 201-214.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 87.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 133.

²¹⁶ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 10.

²¹⁷ Note : il n'est pas impossible que la christianisation ait choisi d'occulter le terme de « barde », comme Armes Prydein qui les appelle « poètes cupides » (*agawr brydyd*).

guerriers. L'un des passages de Diodore, citant Posidonios, explique que les bardes chantent « tantôt des hymnes, tantôt des satire », la Louange étant inextricablement liée au Blâme. Les bardes ne se contentent donc pas de suivre l'action guerrière, ils la surveillent²¹⁸.

☞ **Le guerrier : assaillant ou protecteur des villes ? Les Celtes et la poliorcétique.**

Le processus de fortification des villages qui donne naissance aux *oppida* n'appelle pas forcément l'hypothèse parfois avancée d'une réponse à des catastrophes. Celle d'un moyen de renforcer la cohésion sociale et le contrôle politique est plus probable. Le rempart de l'*oppidum* est rarement d'une valeur militaire particulière – le « *murus gallicus* » n'était pas conçu pour résister à des machines de guerre comme celles employées par César, et cela devient vite clair. Avec leurs grandes portes impressionnantes, c'est une manifestation de pouvoir et de prestige²¹⁹.

Néanmoins, les invasions germaniques puis romaines mettent en évidence le besoin de se rassembler dans des lieux de refuge importants²²⁰. Cette adaptation ne s'est pas faite à la même vitesse et par exemple les textes des Irlandais (donc isolés et n'ayant pas été confrontés à ces invasions massives) en parlent non seulement très peu, mais dans des termes méfiants – dans le peu de références qu'ils y font. Par exemple, il y a une description monstrueuse de tours de siège noires couvertes de lances et de piques, remplies de guerriers « aux langues maléfiques et aux boucliers ronds²²¹ », ce qui pourrait peut-être illustrer la surprise et la terreur de certains Gaulois à la vue de tours d'assaut romaines. Jules César, de son point de vue romain, donne beaucoup de détails sur les sièges qui ont lieu lors de ses campagnes, avec des niveaux d'efficacité celtique extrêmement variables.

Les Atuatuques, par exemple, se rendent suite à la vue des tours de siège de César²²². C'était en réalité un piège, mais leur attaque surprise échoue et César n'a pas de difficulté à enfoncer la porte dès le lendemain, avant de piller la ville et de vendre les habitants comme esclaves²²³. D'autres sont plus performants – les Gaulois utilisent la formation dite de la tortue. Néanmoins elle est utilisée dans un contexte précis : elle est mentionnée par César lorsque les Belges sont en train d'assiéger les Rèmes. Elle ne sert pas ici, comme nous pouvons le voir dans des films, séries, jeux vidéo ou reconstitutions, à avancer sous une pluie de projectiles pour arriver au corps-à-corps. Elle couvre un effort de sape, après que des volées de projectiles ont diminué le nombre de défenseurs sur les murs. Pendant ce travail, des

²¹⁸ BRUNAUX, 2004, p. 133.

²¹⁹ BRUN, 2008, p. 135.

²²⁰ BRUNAUX, 2004, p. 71.

²²¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 215

²²² Caes., *G.*, II.31.

²²³ *Ibid.*

traits et pierres sont envoyés pour déloger les derniers défenseurs des murs²²⁴. Cette technique est utilisée plus tard par Vercassivellaunos et ses hommes à Alésia²²⁵. César nous renseigne aussi sur les excellentes qualités de sapeurs des Celtes d'Aquitaine, qui ont l'expérience des mines de cuivre²²⁶.

La coalition d'Ambiorix met en place le siège le plus efficace et réfléchi connu réalisé par une force celtique, face au fort habité par les troupes de Quintus Cicéron, en 54 av. J.-C. D'abord, ils attaquent les fourrageurs des Romains et les forcent à se replier vers le fort qu'ils encerclent²²⁷, et parviennent à intercepter avec succès les messagers de Cicéron²²⁸. Non seulement il est piégé à l'intérieur, mais son péril est totalement inconnu de César ou Labienus. Après avoir rempli les tranchées²²⁹, les hommes d'Ambiorix utilisent des techniques de siège apprises des Romains – ils créent autour de la forteresse des murs et des tranchées qui sont terminés en trois heures, puis construisent des tours et des crochets de fer. César exagère au point du comique l'ineptie des Gaulois dans leurs travaux, malgré la vitesse et la rigueur dont ils font preuve. Il mentionne également qu'ils doivent ces réalisations à des prisonniers romains qui leur apprennent comment faire²³⁰.

Au bout du septième jour, les Gaulois changent de tactique : ils lancent des javelots chauffés et des frondes envoient des balles d'argile brûlante qui, portés par le vent, mettent le feu à l'intérieur de la forteresse. Ils attaquent ensuite avec leurs tours et leurs échelles, mais les Romains tiennent bon²³¹. Les Gaulois finissent par lever le siège, car leurs éclaireurs leur apprennent que des renforts arrivent²³² – en dépit des stéréotypes persistants sur le laxisme dans leurs campements et de manque d'analyse de leurs alentours.

Lors du siège d'Avaricum, les Gaulois font preuve d'une forte capacité à improviser. Ils utilisent des nœuds coulants accrochés à des machines pour attraper et arracher les crochets utilisés par les Romains pour saper les murs²³³. Lors de ce même siège, le mur de la ville s'avère très résistant, même face aux Romains : César en profite pour nous dire que les murs gaulois, étant renforcés de pierres et de béton en ordres réguliers, ne peuvent pas être détruits par des béliers ou arrachés²³⁴, ce qui témoigne d'une grande hausse d'efficacité des

²²⁴ Caes., *G.*, II.6.

²²⁵ *Ibid.*, VII.85.

²²⁶ *Ibid.*, III.21.

²²⁷ *Ibid.*, V.39.

²²⁸ *Ibid.*, V.40.

²²⁹ *Ibid.*, *loc. cit.*

²³⁰ *Ibid.*, V.42.

²³¹ *Ibid.*, V.43.

²³² *Ibid.*, V.49.

²³³ *Ibid.*, VII.22.

²³⁴ *Ibid.*, VII.23.

murs de certains *oppida*, sans doute provoquée par ses propres campagnes.

Bien que la poliorcétique ne soit pas une forme de guerre particulièrement prisée par les Celtes, ils ne peuvent qu'avoir conscience des enjeux que celle-ci implique. L'exemple des Carnutes montre comment, lorsqu'une armée prend les villes principales ou la capitale d'un peuple pendant l'hiver, les conditions sont trop rudes pour les populations dispersées et celles-ci cherchent refuge parmi les autres tribus. C'est peut-être là l'une des causes de la disparition parfois de tribus entières²³⁵.

c) Équiper des guerriers celtes

*« L'armure des Gaulois est en rapport avec leur haute stature : elle se compose en premier lieu d'un sabre long qu'ils portent pendu à leur flanc droit, puis d'un bouclier de forme allongée, de piques longues à proportion et d'une sorte de dard ou javelot appelé "madaris". »*²³⁶

Un équipement simple, fonctionnel, et teinté d'une certaine hétérogénéité.

Il n'y a pas d'équipement standardisé et uniforme dans l'Antiquité, mais des multitudes d'options qui sont regroupées pour atteindre un résultat désiré. Une société guerrière, au sein de laquelle beaucoup repose sur l'initiative et les moyens personnels, exacerbe cette réalité. Nous devons donc interpréter les aspects culturels voire traditionnels de certaines structures et pièces d'équipements comme répondant à des nécessités ou réalités de formes de combat plus ou moins répandues.

Il semble que les Celtes insulaires, particulièrement les Calédoniens, mettent davantage l'accent sur les phases de tiraillement, ce qui nécessite des équipements plus légers. Tacite décrit à la bataille du Mont Graupius des rangs de Calédoniens qui grâce à leur adresse avec leurs projectiles ont le dessus et forcent Agricola à envoyer ses cohortes auxiliaires de Bataves et de Tongres au contact²³⁷, et vers un choc d'infanterie lourde auquel les Calédoniens ne sont pas prêts.

Les Celtes insulaires n'ont pas évolué à la même vitesse que les autres. Les Celtes continentaux, eux, s'étaient adaptés – les Nerviens avaient pu travailler leurs prouesses contre les Germains et les Volques avaient imité la phalange hoplitique. Les Gaulois ont alourdi leur équipement au même rythme que les armées méditerranéennes²³⁸. Cette réalité perdue à

²³⁵ Caes., *G.*, VIII.5.

²³⁶ Str., IV.4.3.

²³⁷ Tac., *Agr.*, XXXVI.

²³⁸ CUNLIFFE, 2001, p. 115.

l'époque du mur d'Hadrien et au-delà. L'armement et la structure des troupes armées au nord du mur n'a aucune volonté de s'adapter aux combats directs. L'une des tablettes de Vindolanda datant de juste avant la construction du mur indique que « ces diables de Britons²³⁹ refusent de s'arrêter pour se prêter au combat ». Le mur sert également à freiner la mise en place de grosses confédérations dans la moitié nord de la Grande-Bretagne actuelle. Sa présence empêche la reconstitution de l'alliance entre les Brigantes et les peuples au nord (Selgovaques, Votadiniens et Novantes), ce qui témoigne d'une puissance et d'un potentiel plus important que ce que les sources romaines suggèrent²⁴⁰.

☞ L'équipement défensif.

Pourquoi se protéger ? Le caractère naïf, évident de cette question décourage de la poser, mais il est pertinent de se pencher sur les risques précis encourus par quelqu'un dans une situation de combat de l'Antiquité. Un adulte de 70 kg a environ 5 litres de sang dans le corps ; 750 millilitres (15 %) peuvent être perdus sans grande conséquence, mais à partir de 1,5 litres (30 %) le souffle et les battements du cœur s'accroissent pour compenser le manque d'oxygène amené à la circulation. À partir de 2 litres (40 %), la vitesse de respiration double, le cœur s'accroît, l'individu est désorienté et il est proche de la mort. Au-delà de cela, la circulation sanguine devient inefficace et le cerveau ainsi que les autres organes sont asphyxiés. L'individu devient léthargique, perd conscience et tombe dans le coma, puis décède peu après²⁴¹.

Nous ne pouvons pas savoir avec certitude si les maladies et pathogènes susceptibles de s'infiltrer dans des plaies ouvertes sont les mêmes à l'époque qu'aujourd'hui, mais Gabriel et Metz ont avancé en 1991 que c'était le cas²⁴². Les trois menaces principales sont la septicémie, la gangrène et le tétanos²⁴³.

Pour des raisons d'endurance et de coût, les protections antiques de l'âge du fer sont étonnamment fines. Face à un coup porté avec beaucoup de force, elles servent davantage à minimiser la taille et la profondeur d'une blessure qu'à l'arrêter complètement. Il semblerait que dans la plupart des cas un fort coup d'épée à l'épaule d'une armure, même avec un

²³⁹ Note : le terme utilisé est « *Brittunculi* », un terme insultant et dévalorisant. Il pourrait se traduire par « sales petits Britons ».

²⁴⁰ GALLIOU, 2004, p. 53.

²⁴¹ JAMES, 2010, p. 49.

²⁴² *Ibid.*, p. 49.

²⁴³ *Ibid.*, p. 50.

rembourrage conséquent, casserait la clavicule de celui qui la porte²⁴⁴. Les Celtes utilisent longtemps des casques simples, des bols de bronze ou de laiton lisses sans bouton avec un faible protège-nuque, dans le style que nous appelons « Coolus-Mannheim »²⁴⁵.

Les Celtes développent par la suite des modèles beaucoup plus élaborés et performants en fer, au point que c'est là aussi au contact des Gaulois que le port du casque de fer se généralise chez les Romains²⁴⁶. Dans les territoires plus occidentaux du monde celtique sont portés les modèles que nous appelons « Port » ou « Alésia ». Les trouvailles provenant de Notre-Dame-du-Vaudreuil, d'Agen et de Giubiasco sont dotées de couvre-nuques plus longs que la visière, avec des échancrures latérales proches du point d'accroche des paragnathides²⁴⁷. Ces caractéristiques sont ce qui aboutira plus tard au casque dit « Weisenau », utilisé massivement dans l'armée romaine²⁴⁸.



Figure 4 : des exemples de casques de fer gaulois²⁴⁹. Remarquons la manière dont leur forme épouse celle du visage pour le protéger, sans gêner celui qui le porte.

²⁴⁴ JAMES, 2010, p. 50 ; Note : en plus de l'inconvénient évident que cela entraîne, mon expérience personnelle me permet d'affirmer que retirer l'armure de quelqu'un avec une blessure sous l'armure est très difficile – et douloureux.

²⁴⁵ PERNET, 2010, p. 116, p. 120-121.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 114.

²⁴⁷ Note : « protège-joues. »

²⁴⁸ PERNET, 2010, p. 114.

²⁴⁹ FEUGÈRE, 2013, p. 21 ; quelques casques en fer de type Alésia : 1 et 2. Agen et restitution de J.-M. Pastor (2007) ; 3a et b. Giubiasco (clichés : Rôm/-Germ.-Zentralmuseum Mainz ; dessin : d'ap. Schaaff 1988) ; 4. Notre-Dame-du-Vaudreuil

Malgré la très bonne qualité de ces pièces d'équipement, il ne faut pas exagérer leurs capacités défensives. Un casque robuste peut empêcher qu'une arme ne perce le crâne, mais l'impact du coup peut induire une commotion cérébrale ou sérieusement endommager le cou²⁵⁰.

Le bouclier est un élément essentiel de la panoplie et là aussi ne connaît pas d'uniformisation dans la taille et la forme selon les époques et les lieux. En outre, naturellement tout ce qui reste dans une immense majorité des cas est l'*umbo* de métal. Deux passages de deux mythes gaéliques illustrent le rôle du bouclier : en parlant à son père, Cú Chulainn dit que l'endroit de son corps avec le moins de blessures est sa main gauche, car protégée par son *umbo* elle ne comporte « que » 150 blessures²⁵¹. Lors de sa fuite de l'auberge du dieu rouge²⁵², il est expliqué que le bras gauche de Conall est transpercé par 150 lances passées à travers son bouclier, tandis que son bras droit est en lambeaux jusqu'aux deux-tiers et ne tient que par ses nerfs²⁵³.

L'exagération est évidente, mais narrativement il faut lire dans les deux passages une expression du danger extrême auquel ont survécu ces deux héros. La multiplication des adversaires, des circonstances et des angles d'attaque réduit l'efficacité du bouclier au strict minimum de ce qu'il peut protéger. Toujours dans la *Togail Bruidne Dá Derga*, le bouclier de Mac Cecht est décrit comme ayant un bord renforcé de fer et un *umbo*, de fer là aussi, ce qui montre une continuité dans les besoins auxquels répond ce genre de bouclier entre la période laténienne et les récits médiévaux²⁵⁴. Cette tendance inclut bien sûr des variations. Les zones méridionales ont une préférence pour l'*umbo* horizontal, tandis que les autres préfèrent l'*umbo* à ailettes pendant la majeure partie de leur histoire²⁵⁵.

☞ L'équipement offensif.

(d'ap. Pernet 2010) ; 5. Forêt de Rouvray (d'ap. Schaaff 1988) ; 6. Forêt de Louviers (d'ap. Schaaff 1988) ; 7. Vic-Fezensac (clichés : M. Feugère) (Éch. diverses).

²⁵⁰ JAMES, 2010, p. 50.

²⁵¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 189.

²⁵² Note : ou « l'homme rouge », sa description est ambiguë dans le texte.

²⁵³ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 327, 329.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 187-188.

²⁵⁵ LEJARS, 1996, p. 82.

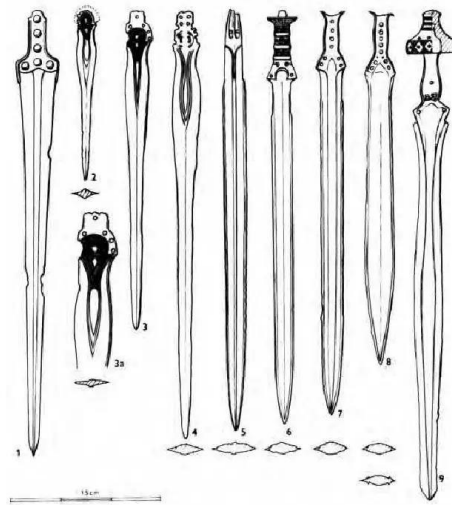


Fig. 1. The evolution of the European bronze sword

Figure 5 : des épées Hallstatt en bronze, les origines de l'épée longue celtique²⁵⁶. Nous voyons comment la forme optimise la lame pour frapper de taille.

Les Celtes ont la culture de l'épée depuis le début de leur histoire à la période dite d'Hallstatt. Quelque 3 000 épées de bronze ont été trouvées en Europe centrale, datées entre l'âge de bronze moyen et le début de l'âge du fer²⁵⁷. Certaines de ces épées possèdent des pommeaux perforés, ce qui peut suggérer la présence de lanières – indispensables pour un cavalier²⁵⁸. Le développement d'épées plus longues capables de trancher avec beaucoup plus de force a été mis en lien avec un changement dans l'équipement : boucliers en métal (comme le type *Herzsprung*) et apparition d'armures plus résistantes et dans certains cas combat monté, à cheval ou en char²⁵⁹.

Toutefois, d'après Gordon en 1953, l'usage efficace d'une épée à cheval nécessite des étriers, dont les populations européennes de l'âge de bronze ne disposent pas. Bien que cette affirmation semble trop large et catégorique pour être prise au pied de la lettre, il faut effectivement se garder de voir anachroniquement de la cavalerie à une époque où elle n'est pas réellement mise en place, socialement ou militairement. Contrairement à la dichotomie

²⁵⁶ PLEINER, 1993, p. 8.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 6.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 9.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 9.

excessive qui rattache le bronze à Hallstatt et le fer à La Tène, il y a des épées de l'époque d'Hallstatt en fer, qui étaient des objets d'une valeur immense²⁶⁰. L'adoption du fer permet aux épées de s'allonger davantage avec moins de risques de casse qu'avec du bronze. Au début de La Tène, la longueur moyenne des épées (britanniques comprises) est, en comptant la garde, de 72 cm, avec des exemples entre 55 et 95cm. Le centre de gravité de ces épées à cette époque glisse de plus en plus vers la pointe, ce qui faciliterait les coups de taille. Quant aux épées plus tardives, les exemplaires comme celles de La Tène et de Port font régulièrement entre 105 et 130 cm de long²⁶¹.

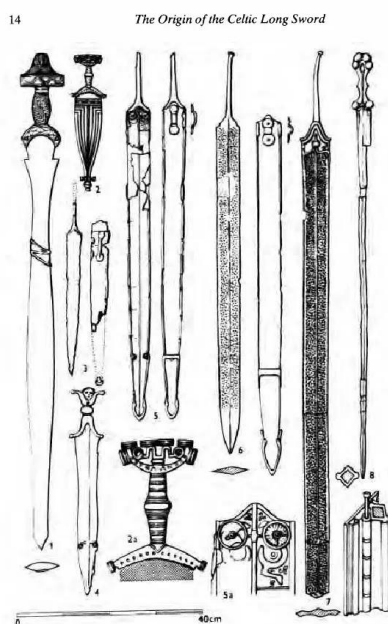


Fig. 2. Hallstatt and La Tène period iron swords and daggers

Figure 6 : quelques exemples d'épées celtiques continentales, de Hallstatt à La Tène²⁶². Malgré la description simple et catégorique d'« épées barbares immenses », nous voyons la diversité et la richesse des options disponibles aux guerriers fortunés.

Malgré l'association (justifiée) des Celtes à l'épée, leur arme prédominante est, comme pour presque tous les peuples antiques, la lance. Ce constat est soutenu par la rareté des tombes guerrières contenant des épées mais pas de lances²⁶³, ce qui semble être une constante – dans le Cycle ossianique, les lances et boucliers sont omniprésents, mais les épées

²⁶⁰ PLEINER, 1993, p. 15.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 62-63.

²⁶² *Ibid.*, p. 14.

²⁶³ *Ibid.*, p. 39.

ne sont que très rarement mentionnées²⁶⁴. Il faut voir cela comme un reflet de réalités matérielles et pratiques, pas d'une préférence culturelle. La pluralité de lances magiques dans la littérature celtique est à attribuer à l'omniprésence de la lance dans leurs armées, pas l'inverse. Néanmoins, les capacités celtiques à la lance et au javelot sont si conséquentes que les termes *lancea*, *mataris*, *saunion* et *gaesum*, désignant en latin plusieurs genres de lances et de javelots, sont des imports du gaulois²⁶⁵. La seule hampe de lance celte de La Tène ayant survécu fait 2,50 m, à compléter d'après la paraphrase de Posidonios par Diodore qui évoque un fer d'une coudée de long et près de deux paumes de large. Selon l'analyse du bois conservé dans l'oxyde des fers de talons de piques qui ont été découvertes à Gournay et Ribemont, il s'agit principalement (dans cette région et à cette époque) de chêne²⁶⁶.

Bien que cette arme soit davantage associée à la péninsule Ibérique et à l'époque des guerres puniques, dans la nécropole du Grand Bassin II à Mailhac les tombes 14 et 57 contenaient des javelots composés d'une unique tige de fer. Appelés *soliferra* (singulier *soliferrum*, un surnom latin voulant dire « que du fer ») et datés du VI^e ou V^e siècle av. J.-C., leurs extrémités sont amincies pour former un talon et une pointe. Le *soliferrum* de la tombe 14, en meilleur état, comporte sur la pointe très plate une nervure centrale et des barbelures²⁶⁷. La brièveté de l'utilisation de cette arme peut être due à deux raisons : il ne s'agit pas d'une arme traditionnelle, donc la culture soutient moins son usage, ou bien elle répond à un besoin spécifique temporaire et est devenue obsolète.

Le poids et l'impact évident induits par la composition du *soliferrum* en font peut-être une arme de duels entre champions lourdement armés, ce qui pourrait peut-être expliquer qu'il ait perduré chez les Ibères et Celtibères – ceux-ci combattent les Romains, dont l'équipement plus lourd que le leur justifierait ce recours. Quant aux Celtes, ils ont peut-être fait le pari de ne plus s'en servir parce qu'ils ont besoin d'armes plus faciles à produire plus massivement et à transporter sur de longues distances. Le *soliferrum* est peu pertinent au modèle militaire de l'âge du fer, qui voit le nombre de soldats et leur mobilité monter en flèche dans des armées où les armures lourdes restent l'exception.

La tenue des Celtes semble avoir marqué leurs contemporains gréco-romains, surtout le port des braies. Strabon nous dit que « Les Gaulois sont habillés de saies, ils laissent croître leurs cheveux et portent des anaxyrides ou braies larges et flottantes, et, au lieu de tuniques,

²⁶⁴ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 10.

²⁶⁵ PLEINER, 1993, p. 27.

²⁶⁶ BRUNAU, 2004, p. 52.

²⁶⁷ CUNLIFFE, 2001, p. 106.

des blouses à manches qui leur descendent jusqu'aux parties et au bas des reins²⁶⁸. » Cette tenue témoigne de la polyvalence des Celtes, elle tient plus chaud que celle des Méditerranéens et permet plus facilement de monter à cheval, deux qualités indispensables pour des peuples itinérants qui vivent une réalité plus fluide et moins sédentaire que beaucoup de leurs contemporains pendant une bonne partie de leur histoire.

Diodore nous dresse un portrait plus complet en parlant des Gaulois en armes. Il dit qu'ils portent des tenues multicolores, des chaussures et des saies rayées à petits carreaux attachées à l'épaule avec des agrafes. Quant aux armes, il en parle ainsi : ils ont des boucliers « aussi hauts qu'un homme » et que « chacun orne à sa manière », des casques d'airain ornés de saillies, de cornes ou de figures en relief d'oiseaux ou d'animaux, et des cottes de maille – certains à l'inverse « contents de leurs avantages naturels, combattent nus ». Ils sont armés d'épées longues « guère moins grandes que les javelots des autres nations », des saunies (javelots) qui « ont les pointes plus longues que leurs épées » aux lames « les unes droites et les autres recourbées, de sorte que, non seulement elles coupent, mais encore déchirent les chairs, et en retirant le javelot on agrandit la plaie », et enfin des piques²⁶⁹.

Cette récurrence, puisque nous ne pouvons pas parler d'uniformisation, est corroborée par l'archéologie, notamment sur le célèbre site de Ribemont-sur-Ancre. Le matériel y est étonnamment homogène, plus encore que dans d'autres nécropoles celtiques (ce qui tend vers le constat que les nécropoles nobles surreprésentent les particularismes dans l'équipement). Les épées et leur fourreau n'appartiennent qu'à deux types majeurs, tandis que les chaînes sont presque toutes de la forme à maillons torsadés. Les *umbones* eux aussi se classent dans deux grands types – à coque étroite et parfois faiblement nervurée, et à ailettes en forme d'écusson ou tréflées. Les lances se répartissent en trois grandes classes : classique à flamme large, pique de type baïonnette et javelot. Quant aux fibules, elles sont toutes du type dit « schéma de La Tène moyenne »²⁷⁰. Chez les guerriers suffisamment fortunés, l'utilisation du bouclier, de l'épée et la lance, du casque et de la cote de maille²⁷¹ crée un fantassin lourd extrêmement dangereux.

Les contributions celtiques au monde militaire méditerranéen.

²⁶⁸ Str., IV.4.3.

²⁶⁹ DS., V.30.

²⁷⁰ BRUNAUX, 2004, p. 108.

²⁷¹ CUNLIFFE, 2001, p. 104.

C'est aux Gaulois qu'il faut, en l'état actuel des connaissances, attribuer l'invention de la cotte de mailles²⁷², une forme de protection très efficace et souple, mais lourde et chère. Ce n'est pas la seule de leurs contributions. Ils sont aussi à l'origine de la formation de la tortue, ainsi que des tactiques de mélange d'infanterie et de cavalerie que les Germains utilisent²⁷³. Arrien affirme quant à lui que c'est le synaspisme grec qui a servi d'inspiration à la tortue romaine en raison de sa densité, mais il a tendance à exagérer les apports grecs à la culture romaine. Bien que dans ses textes ils soient l'antithèse de la mesure des légions romaines, Polybe avait déjà identifié le rôle des Celtes dans le développement de la compétence martiale des Romains²⁷⁴. L'équipement celtique est également utilisé par des Étrusques de classe moyenne²⁷⁵. Malgré l'origine espagnole du glaive, Brunaux avance qu'au V^e et IV^e siècles les Gaulois utilisent une épée courte pour l'estoc, adoptée par les Romains après import par les Cisalpins via les Étrusques. Le terme de « glaive espagnol », plus tardif, apparaît au moment des guerres puniques – cette épée est alors toujours utilisée par les Espagnols, mais plus par les Gaulois. En outre, le terme « *gladius* » vient du Gaulois « *cladio* »²⁷⁶. Les Celtes utilisent une sorte de pilum, semblable dans la forme et a priori l'usage, plus léger que celui des Romains car ne dépassant pas 1 kg²⁷⁷. En l'état actuel des connaissances, il est impossible de savoir s'il s'agit d'un import, d'une inspiration ou simplement d'évolution convergente.

Un équipement peu fiable ? Un topos particulièrement tenace.

La qualité de beaucoup de pièces d'équipement celtique est indéniable²⁷⁸. Néanmoins les sources gréco-romaines en sont très critiques, ce qui a provoqué l'observation suivante de la part de Brunaux : « Concevrait-on qu'une nation qui avait toujours le fer à la main n'en ait connu ni la qualité ni la trempe, et qu'avec de telles armes elle eût gagné des batailles ²⁷⁹ ? » Les témoignages de Plutarque et Polyen sur la mauvaise qualité des épées celtes viennent semble-t-il de Polybe²⁸⁰. Il y a deux notions que nous devons aborder : la qualité de l'arme et l'absence de pointe. Pourtant, la paléo-métallurgie confirme que les lames ont été débarrassées de leurs impuretés, et le corroyage crée une arme dure sur les bords et plus souple au centre²⁸¹. Quant à l'absence de pointe, elle est indiquée par exemple chez Tacite :

²⁷² BRUNAU, 2020, p. 12.

²⁷³ *Ibid.*, p. 84.

²⁷⁴ CUNLIFFE, 2001, p. 101.

²⁷⁵ BEEK, 2017, p. 41.

²⁷⁶ BRUNAU, 2020, p. 226.

²⁷⁷ LEJARS, 2014, p. 411.

²⁷⁸ BEEK, 2017, p. 41.

²⁷⁹ BRUNAU, 2020, p. 224.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 226.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 228.

« (...) Agricola exhorta quatre bataillons de Bataves et deux de Tongres d'en venir au corps-à-corps avec la pointe de l'épée ; une manœuvre qu'ils connaissent bien par expérience et difficile pour l'ennemi dont les boucliers étaient petits et les épées trop longues ; car les épées des Britons, sans pointes, étaient peu utiles contre des rangs serrés et en combat rapproché²⁸². »

Contrairement aux sources antiques, à quelques exceptions près datant de la fin de l'époque de La Tène, les épées ne sont pas « *sine mucronibus* », ou « sans pointe ».

En effet, l'archéologie montre que la plupart des épées laténiennes antérieures au premier siècle avant notre ère sont dotées de pointes marquées et sont capables de frapper d'estoc. L'absence de pointe serait due à l'utilisation exclusive de coups de taille, entraînant donc le topos que les Celtes ont du mal à se battre en rangs serrés par peur de blesser leurs compagnons avec leurs épées trop longues²⁸³. César donne de nombreux exemples de Gaulois au corps-à-corps et il n'est jamais fait mention de l'épée comme source de gêne²⁸⁴.

En revanche, l'archéologie a mis au jour un défaut de fabrication récurrent : dans certains cas les traces de soudage indiquent qu'un côté de la lame possède un bord acéré de très bonne qualité, tandis que l'autre est négligé et mal soudé, ce qui suggérerait un bord favori, utilisé tout le long d'une bataille voire tout au long de l'utilisation de l'épée²⁸⁵. De plus, des analyses métallographiques d'épées laténiennes conduites par Pleiner en 1993 indiquent que les propos de Polybe sur l'épée gauloise peuvent être vrais dans certains cas, mais ne sont absolument pas généralisables²⁸⁶, un entre-deux s'impose.

☪ Des cas particuliers d'armes offensives.

Les épées anthropoïdes.

Il existe parmi les épées de la période de La Tène ce que l'on appelle des épées « anthropoïdes » ou « pseudo-anthropoïdes ». Celles-ci ont une poignée qui, avec la garde, forment une sorte de X, comme une personne bras et jambes écartés, et un pommeau qui fait office de tête. Il est pertinent de préciser que c'est une tendance, et certaines épées longues peuvent être anthropoïdes mais c'est beaucoup plus rare. Leur lame fait entre 29 et 55 cm en moyenne. Elles sont décorées et suspendues dans des fourreaux de la même manière que les épées longues. Quelque 40 exemplaires sont connus, de la côte ouest de l'Irlande aux Carpates, en passant par la Gaule. Toutes remontent à la période de La Tène. Pleiner voit pourtant cette arme uniquement comme un objet de statut, qui ne serait pas utilisé sur le

²⁸² Tac., Agr., XXXVI.

²⁸³ PLEINER, 1993, p. 33, 66.

²⁸⁴ Caes., G., I.25.

²⁸⁵ PLEINER, 1993, p. 85.

²⁸⁶ BISHOP, 2020, p. 23.

champ de bataille²⁸⁷.

Les épées à sphères, ou « *knollenknaufschwert* ».

Appelée « *knollenknaufschwert* » en allemand (« épée à bosses protubérantes », en référence à la poignée) et parfois surnommée la « rapière gauloise » par les références anglophones, moins d'une vingtaine d'exemplaires (en 1993) de cette épée dite « à sphères » ont été retrouvés entre la Gaule centrale et le sud de la Germanie (plusieurs ont été trouvées au Pont-de-l'Ouen et une identique près de Nantes qui est actuellement au musée Dobrée²⁸⁸). En 1962 elles sont datées par Krämer de la fin de la période d'Hallstatt au début de La Tène²⁸⁹, ce que Lejars étend à La Tène finale²⁹⁰. Manifestement une arme d'estoc – la plus étroite connue fait 3 cm de large²⁹¹ –, elle va totalement à l'encontre de l'idée des épées celtes qui ne serviraient qu'aux coups de taille. On retrouve des bosses qui ressemblent à ce qui existe sur les épées laténiennes plus classiques pour améliorer la prise. Pleiner trouve l'attache du fourreau très peu pratique pour le fixer à une ceinture, et il est de l'avis que cette arme sert lors de duels exceptionnels (James est également de cet avis²⁹²) ou cérémoniels, voire rituels, et qu'elle n'a jamais vu le champ de bataille. Elle ne ferait donc pas partie de la panoplie guerrière habituelle²⁹³.

Peut-être pouvons-nous avancer l'hypothèse d'une utilisation lors de duels exceptionnels entre personnages de haut rang et donc fortement protégés, sa forme très particulière ayant pour utilité de frapper avec précision des points faibles ou de traverser certaines armures (comme une flèche perce-maille du Moyen Âge) ou des boucliers (comme le *pilum* romain).

²⁸⁷ PLEINER, 1993, p. 69.

²⁸⁸ LEJARS, 2019, p. 33.

²⁸⁹ PLEINER, 1993, p. 69.

²⁹⁰ LEJARS, 2019, p. 35.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 34.

²⁹² JAMES, 2010, p. 43.

²⁹³ PLEINER, 1993, p. 70.

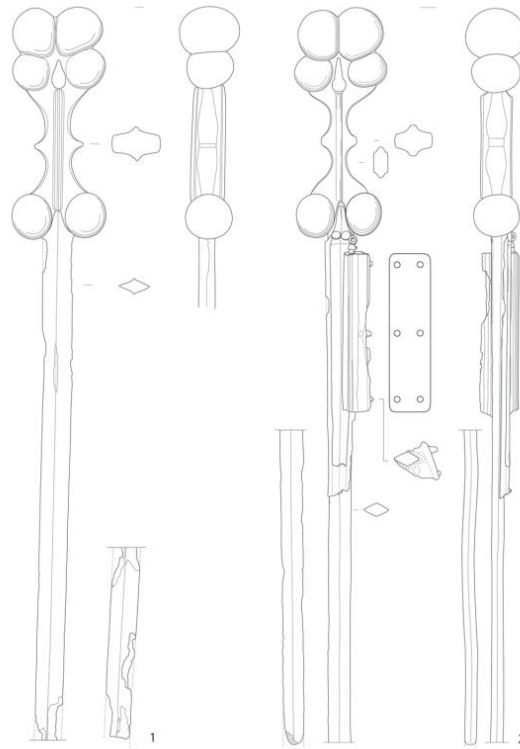


Fig. 3 1 Loire près de Nantes, épées à sphères (inv. n° 930.1.959). – 2 Pont-de-l'Ouen, épée à sphères 1 (inv. n° 913.3.1). – Dessins Th. Lejars. – Echelle 1:2.

Figure 7 : des épées à sphères, très reconnaissables par rapport aux épées laténiennes plus classiques²⁹⁴.

Le culte des armes dans la culture gaélique.

L'intérêt des informations suivantes est de citer des exemples frappants d'armes intégrées à la mythologie celtique plus tardive. Étant donné l'omniprésence d'objets d'équipement nommés et magiques dans les mythologies voisines de celles des Celtes, il serait imprudent d'affirmer que rien de tel n'existe dans la culture laténienne. Les exemples suivants peuvent donc donner une idée de ce que pourraient être les équivalences laténiennes.

Plusieurs armes ont des capacités et origines magiques, comme le forgeron divin Culainn²⁹⁵. Mentionnée dans le Cycle mythologique²⁹⁶, l'épée du dieu Nuada (un possible équivalent du dieu gaulois Nodens) s'appelle « *Fragarach* » ou « *Freagarthach* »²⁹⁷, ce qui signifie « La Contreuse » ou « La Répondeuse ». Une fois sortie de son fourreau, elle ne peut pas être arrêtée par l'adversaire et personne n'y survit – en 1946 O'Rahilly y voit même une représentation de la foudre divine²⁹⁸. Dans le Cycle d'Ulster, il est fait mention d'une lance

²⁹⁴ LEJARS, 2019, p. 6.

²⁹⁵ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 29.

²⁹⁶ Note : le Premier des quatre cycles de la mythologie irlandaise.

²⁹⁷ Note : en irlandais moderne, ces deux orthographes se prononcent de la même façon.

²⁹⁸ PLEINER, 1993, p. 32.

magique gardée dans l'auberge du dieu rouge, dans la chambre de Sencha, Dubthach et Gobniu, le fils de Lurgnech. Un chaudron rempli d'un poison noir et terrible est nécessaire pour empêcher la lance de prendre feu « de sorte à ce que l'on croirait qu'un dragon de feu est dans la maison ». Pour cette raison, elle est quasiment aussi dangereuse pour celui qui la manie que ses adversaires, mais chaque fois qu'elle est lancée elle tue neuf hommes, dont un roi, un prince ou un chef²⁹⁹.

La plus célèbre arme magique est la *Gae Bolga* de Cú Chulainn, dont nous avons déjà parlé. Narrativement, c'est elle qui fait la différence entre lui et son ancien frère d'armes Fer Diad³⁰⁰. Dans le Cycle ossianique, le héros majeur Fionn mac Cumhaill possède une lance qui lui parle et bouge toute seule en signe d'un combat périlleux en approche³⁰¹, ainsi qu'un bouclier magique conçu sous l'ordre du dieu de la mer Mannanan³⁰². L'arme celtique ayant de loin la plus grande postérité est celle de *Fergus mac Róich*, « Caladcholg », ou « dure épée », qui apparaît dans plusieurs histoires. Mallory a établi les termes irlandais « Caladbolc » et « Caladbolg » comme une forme transitoire entre ladite « Caladcholg » et l'épée galloise « Kaladwlch », présente dans l'histoire « Culhwych et Olwen » compilée vers l'an 1100. Elle n'appartient à nul autre que le roi Arthur et nous la connaissons aujourd'hui sous le nom d'« Excalibur »³⁰³.

d) L'application militaire de structures sociales

Suite à l'accroissement de leur population mais aussi au contact des Grecs et Étrusques, les Celtes adoptent graduellement une organisation de plus en plus urbaine et étatique, ce qui engendre en tandem un accroissement des inégalités³⁰⁴. Nous manquons de sources sur la manière dont ces inégalités sont vécues, mais peut-être prennent-elles la même forme que ce que nous voyons dans la *Táin Bó Cuailnge* : lorsque Sualtaim, le père de Cú Chulainn, cherche à avertir la cour de Conchobar, on ne l'écoute pas parce que son empressement ignore l'ordre de parole protocolaire. Cathba le renvoie et critique son non-respect de l'autorité³⁰⁵. Dans la sphère militaire, ceci se voit également dans la relation entre un noble et ses ambactes que nous avons déjà abordée, ou dans le lien très fort entre un guerrier et son ou ses valets, ou son cocher dans le cas d'une équipe sur un char. Cette structure sociale est ce qui rend particulièrement taboue la trahison de Vellocatos, le « porteur

²⁹⁹ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 299-301.

³⁰⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cuailnge)*, p. 133.

³⁰¹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 197.

³⁰² *Ibid.*, p. 247.

³⁰³ PLEINER, 1993, p. 33.

³⁰⁴ BRUN, 2008, p. 81.

³⁰⁵ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cuailnge)*, p. 190.

d'armure » du noble Venutios au milieu du premier siècle de l'ère commune, et qui a contribué à la justification de sa révolte à la tête des Brigantes contre les Romains³⁰⁶.

Du collectif à l'individuel les hiérarchies sont fortement présentes dans les armées celtiques. Au sommet de celles-ci, il y a les conseils armés pour préparer la guerre décrits par César, qu'il qualifie de traditionnels chez les Gaulois³⁰⁷. À bien plus basse échelle, l'exemple le plus connu de différences régies par les structures sociales est l'équipement des guerriers. En nous basant sur la proportion d'épées dans des tombes communautaires, il semblerait que ceux qui la portent sont des chefs de petites unités sociales, qui servent de base pour les grandes masses mises sur pied pour mener des raids ou des migrations³⁰⁸. Le statut peut passer par la décoration, ce qui semble avoir perduré puisque nous retrouvons dans la littérature gaélique la mention récurrente d'épées à poignée d'ivoire³⁰⁹, sans doute une métaphore pour un guerrier de haut statut. Toutefois, l'exemple le plus parlant n'est peut-être pas l'équipement, mais le char.

☪ Le char de guerre celte.

Le combat en char est un mode de combat archaïque qui a été abandonné à différents moments en fonction des lieux. Plus de 250 tombes à char ont été découvertes sur les quelque 15 000 tombes des V^e et IV^e siècles fouillées dans la zone située entre l'Aisne et la Marne. Le char peut être de guerre ou d'apparat, et à quatre comme deux roues³¹⁰. Le char à deux roues de La Tène remplace les wagons à quatre roues que l'on retrouve dans les tombes aristocratiques de la période Hallstatt.



Figure 8 : denier d'Hostilius Saserna, daté à 48 av. J.-C., représentant d'un côté un guerrier celte, peut-être Vercingétorix, et de l'autre un char de guerre monté par un combattant et un cocher³¹¹.

³⁰⁶ CUNLIFFE, 2001, p. 111.

³⁰⁷ Caes., G., V.56.

³⁰⁸ PLEINER, 1993, p. 42.

³⁰⁹ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 51, 175, 197, 213, 297, 306.

³¹⁰ BRUN, 2008, p. 95.

³¹¹ CoinArchives.com Search Results: Hostilius Saserna.

Un style de combat efficace où différentes classes sociales font équipe.

Le char est construit avec une plateforme qui repose sur des roues de 90 cm de diamètre environ et qui est attachée à un timon, auquel sont reliés les (deux) chevaux³¹². Ce qui est particulièrement pertinent ici, c'est son incarnation de la relation entre noble et vassal. Jules César donne une description détaillée de la manière dont ceux-ci combattent, à l'occasion de sa première invasion du sud de la Grande-Bretagne actuelle, en 55 av. J.-C. :

« Les barbares (...) envoyèrent leur cavalerie et leurs auriges³¹³, des guerriers qu'il est coutume chez eux d'employer en grande quantité, et suivis du reste de leurs troupes luttèrent pour empêcher nos hommes de débarquer³¹⁴. » ; « Voici comment ils combattent de ces chars. Ils commencent par courir de tous côtés en tirant, la peur qu'inspirent leurs chevaux et le fracas des roues suffisent en général à jeter le désordre dans les rangs, puis, ayant pénétré entre les escadrons, ils sautent à bas de leur char et combattent à pied. Cependant les conducteurs sortent peu à peu de la mêlée et placent leur char de telle manière que, si les combattants sont pressés par le nombre, ils puissent aisément se replier sur eux. Ils réunissent ainsi dans les combats la mobilité du cavalier à la solidité du fantassin (...) leur entraînement et leurs exercices quotidiens leur permettent, quand leurs chevaux sont lancés au galop sur une pente très raide, de les retenir, de pouvoir rapidement les prendre en mains et les faire tourner, ils ont aussi l'habitude de courir sur le timon et de se tenir ferme sur le joug, et de là, de rentrer dans leur char en un instant³¹⁵. » ; « Cette tactique inattendue troublait nos soldats, et César vint fort à propos les secourir, car à son arrivée les ennemis s'arrêtèrent, et les nôtres se ressaisirent³¹⁶. »

À cela se rajoute le témoignage de Dion Cassius : « L'attaque des chars sème la confusion dans les rangs romains, puis ils égalisent la situation en ouvrant leurs rangs et quand les chars passent entre eux, ils lancent leurs projectiles³¹⁷. » Ce dernier témoignage semble plus douteux – charger de l'infanterie lourde armée de projectiles présente beaucoup de risques, mais peut-être si Dion Cassius dit vrai les Britons ont-ils sous-estimé la cohésion des soldats de César, et espéraient-ils les disperser. Diodore de Sicile ajoute justement un détail crucial : le soutien.

« Les Gaulois³¹⁸ utilisent des chars à deux chevaux, qui portent le cocher et le guerrier, et quand ils combattent des cavaliers d'abord ils lancent leurs javelots puis mettent pied à terre et font usage de leur épée. (...) Ils amènent aussi avec eux leurs hommes libres pour les servir, choisissant parmi eux les pauvres, et ces valets ils utilisent au combat comme cocher et porteur de bouclier³¹⁹. »

Il s'inspire probablement de Posidonios. Cette description est cohérente avec le portrait qu'en fait César. Tacite quant à lui parle de quelque chose de similaire, mais affirme que le noble conduit le char pendant que le valet se bat³²⁰. Bien que cela soit possible au cas par cas, cette version est non seulement contradictoire avec le récit de Diodore, mais aussi

³¹² CUNLIFFE, 2001, p. 110.

³¹³ Note : des conducteurs de char.

³¹⁴ Caes., *G.*, IV.24.

³¹⁵ *Ibid.*, IV.33.

³¹⁶ *Ibid.*, IV.34.

³¹⁷ DC., XL.2.4.

³¹⁸ Note : en faisant donc référence à des Celtes plus archaïques, le char ayant disparu sur le continent beaucoup plus tôt.

³¹⁹ DS., V.29.

³²⁰ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 178.

avec les témoignages celtiques décrivant notamment la relation entre Cú Chulainn, le guerrier/héros, et Láeg, son cocher/valet, dans la *Táin Bó Cuailnge*. La description de Diodore d'un trio autour du char, avec le guerrier, le cocher et le porteur de bouclier, est cohérente avec celle d'Athénée, qui parle d'une triade guerrière avec un guerrier, un porteur d'armure et un porteur de lance³²¹.

Dans les deux cas, il s'agit d'une relation militaire mais aussi sociale et nous pouvons supposer qu'un valet ou serviteur qui se distingue au combat puisse s'attirer de nombreuses faveurs de la part du noble qu'il assiste. La présence d'un guerrier et d'un cocher est aussi attestée par les termes en vieil irlandais pour dire « guerrier » (« *eirr* » signifie littéralement « celui qui est assis derrière », **er-seds*) et « cocher » (« *arae* », « celui qui est assis devant », **are-seds*). Comment expliquer chez César l'absence du troisième homme dont parlent Diodore et Athénée ? La réponse est peut-être dans son moindre statut comparé au cocher et au noble guerrier. De plus, César, un Romain n'ayant pas l'habitude de ce genre de tactique, peut avoir négligé cet élément car il ne reconnaissait pas l'aspect symbiotique du char et du coureur.

Bien que nous sachions que des coureurs assistent des chars depuis le Moyen-Orient de l'âge de bronze, et que leur présence dans le dispositif guerrier de La Tène soit plus que probable, il est également possible que ce système de trio n'ait été en usage qu'en Europe continentale³²². Son utilité pouvait être multiple : le coureur porte des munitions pour son noble pendant la phase d'échange de projectiles, ce qui expliquerait le terme de porteur de lances. Il peut bien sûr assister le guerrier une fois que celui-ci met pied à terre. Enfin, il peut protéger le char pendant que le guerrier combat. Cette interprétation est cohérente puisque tout comme les cavaliers ibériques du VI^e et V^e siècles avant l'ère commune, les cavaliers d'Hallstatt même tardifs étaient plutôt de l'infanterie montée³²³.

Il est possible d'envisager le déclin du char comme un témoignage de l'une des évolutions de l'âge du fer par rapport à l'âge du bronze : la mise sur pied de forces beaucoup plus nombreuses. La guerre en char nécessite des coureurs pour les soutenir et achever les blessés, mais peu à peu ces coureurs prennent une place plus importante et sont capables de neutraliser les chars ennemis tout seuls, d'où le déclin du char au Moyen-Orient, bien que cela nécessite de grands effectifs³²⁴. Même si les Anciens savent dans une certaine mesure traiter

³²¹ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 178.

³²² *Ibid.*, p. 181.

³²³ *Ibid.*, p. 182.

³²⁴ SPEIDEL, 2002, p. 258.

les blessures et les risques inhérents, en l'absence d'un système d'évacuation des blessés nous pouvons estimer qu'une grande partie des morts au combat le sont de soif, affaiblis par la perte de sang et n'ayant pas pu s'extraire du lieu où ils ont été blessés³²⁵. L'utilité d'avoir des hommes disponibles et rapides pour éviter cela est également évidente, et dans une société guerrière incombe à ceux qui ne sont pas prioritaires pour aller au combat. Même si le coureur reste une énigme, les chars ont perduré chez les Celtes insulaires beaucoup plus longtemps. Ils sont attestés chez les Calédoniens à la fin du I^{er} siècle de l'ère commune par Tacite³²⁶, et très présents dans le Cycle d'Ulster. La dernière mention de chars en Europe continentale vient de Florus, qui relate la défaite du roi arverne Bituitos en 121 av. J.-C.³²⁷.

Les Celtes utilisent-ils des chars à faux ?

La notion de plateforme mobile est applicable à quasiment toutes les descriptions de chars celtiques, sauf deux occurrences qui mentionnent des chars à faux. Le char « spécial » de Cú Chulainn, muni de faux, de piques et de pointes en tous genres, n'apparaît qu'une fois.

« Il (Láeg) revêtit les chevaux de manteaux de maille en fer décorés d'or, pour les protéger de la tête aux jambes. Le char était clouté de pieux et de petites lances, de manière à ce que des pointes dépassent en toutes directions, et que chaque coin, bord et face du char soit un danger de laceration. (...) Ensuite le valeureux héros sauta sur son char de guerre à faux, avec ses serpes de fer, ses lames fines, ses crochets et dures pointes³²⁸. »

Toutefois, dans l'histoire ce char est présenté comme un présent d'origine romaine. Plus historiquement, Lucien de Samosate parle d'un mélange entre chars « normaux » et chars à faux dans l'armée des Galates qui font face à Antiochus vers 274 av. J.-C. – « (...) au centre, quatre-vingts chars armés de faux tout prêts à s'élancer, et deux fois autant de chars attelés de deux chevaux³²⁹ ». Ils sont battus par la charge surprise des 16 éléphants d'Antiochus qui renvoient en panique leurs chars sur l'infanterie des Celtes, et il semblerait que ce soit les chars à faux qui aient fait la plupart des dégâts, ce qui augmente la crédibilité de leur présence. Dans ces deux cas le char à faux est une parenthèse. On peut raisonnablement supposer que les Galates tiennent cette pratique de l'influence orientale. Il s'agit donc d'un import, extérieur à la culture celtique et en conséquence beaucoup moins ancré dans les pratiques sociales et la hiérarchisation des rôles au combat.

Le char comme arme de choc.

³²⁵ JAMES, 2010, p. 50.

³²⁶ Tac., Agr., XXXV.

³²⁷ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 177.

³²⁸ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 113.

³²⁹ Luc., Zeux., VIII.

Nous pouvons développer la question du mode d'utilisation du char. D'abord, il serait imprudent d'affirmer qu'il n'est employé que comme plateforme. Le char est clairement capable de frapper frontalement, ce que nous voyons à la bataille de Sentinum en 295 av. J.-C. – lorsque les Gaulois et les Samnites s'allient face aux Romains – où ils font forte impression sur leurs adversaires.

« (...) engageant la lutte au milieu même des escadrons ennemis, un combat d'un nouveau genre les effraie ; debout sur ses chars de guerre et sur ses chariots, l'ennemi, armé, arrive à grand bruit de chevaux et de roues, et effraie les chevaux des Romains qui n'étaient pas habitués à ce vacarme. Ainsi, cette cavalerie victorieuse, une peur touchant à la folie la disperse ; chevaux et hommes, se ruant, s'abattent dans cette fuite irréfléchie ; ils troublent même les enseignes des légions, et nombreux sont les fantassins des premiers rangs écrasés par l'élan des chevaux et des chars entraînés à travers l'armée ; enfin, les lignes gauloises, suivant le mouvement dès qu'elles virent leurs ennemis effrayés, ne leur donnèrent pas le temps de respirer et de se reprendre³³⁰. »

Cette utilisation est présente dans les textes celtiques aussi, où lors de la bataille finale de la *Táin* Conchobar utilise ses chars pour enfoncer les ailes de l'une des armées de Medb³³¹. Nous pouvons donc très certainement envisager un système similaire aux cavaliers celtibères décrits par Diodore de Sicile³³², c'est-à-dire qui utilisent leur masse et leur élan pour disperser l'ennemi et rompre ses rangs avant de mettre pied à terre pour combattre et éliminer les adversaires paniqués.

Une réflexion sur les cochers.

Dans la littérature celtique, la représentation des cochers est très différente de celle des sources classiques. Chez les Celtes, le char est une manière de valoriser le héros et de le mettre au sens propre et figuré sur un piédestal. Prenons une fois de plus l'exemple de la *Táin*, que nous utilisons beaucoup car il s'agit de loin du texte le plus pertinent à ce mémoire. Le combat y est omniprésent et sur les 242 pages de la traduction principale que nous utilisons, il y a 119 mentions d'épées, 123 de lances et 137 de boucliers. Plus présent encore est le char, mentionné 178 fois, avec les cochers, 70 fois. Ces derniers sont beaucoup plus présents dans les histoires celtiques et figurent souvent parmi les victimes de Cú Chulainn quand il combat des guerriers de haut statut – par exemple lorsque Lon, Ula et Diliu macArach veulent venger la mort d'Orlam, ils s'attaquent à Cú Chulainn qui non seulement les décapite eux, mais aussi leurs cochers³³³, qui constituent donc une menace à éliminer.

Ils sont là vus comme complémentaires avec les guerriers et ils peuvent représenter le statut social de ceux-ci. Tuer un cocher, c'est comme tuer le cheval ou dévaster les terres d'un

³³⁰ Liv., V.28.

³³¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 201.

³³² DS, V.33.

³³³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 58.

chevalier dans une chanson de geste. Il en va de même lorsque Lethan défie Cú Chulainn – son cocher Mulcha est également tué. Néanmoins, remarquons que la tête des cochers n'est jamais prise : ils ne constituent pas un trophée digne, car ils ne sont pas représentatifs au sein du récit de l'ordre guerrier, ce qui renforce leur appartenance à un certain rang social, inférieur à celui des nobles et des « vrais » combattants.

☞ La cavalerie comme reflet des structures sociales celtiques.

L'utilisation de cavalerie et de chars n'est pas mutuellement exclusive, ce que nous pouvons voir chez les Britons de Cassivellaunos qui les déploient en tandem contre César³³⁴. La cavalerie prend l'ascendant sur le char pour plusieurs raisons. D'abord la réalité migratoire, mais aussi mercenaire, la rend beaucoup plus pratique³³⁵ : un cheval seul est bien plus « tout-terrain » qu'un char, ce qui explique également que le char ait perduré plus longtemps chez les Celtes insulaires. En outre, la cavalerie présente beaucoup d'avantages par rapport aux chars en plus de sa polyvalence sur des terrains inégaux : elle est moins vulnérable car plus maniable et c'est une cible plus petite, elle est plus pratique pour la reconnaissance, et deux chevaux équivalent à deux guerriers, ce qui revient à déployer davantage de combattants pour un coût moindre³³⁶.

Dans la mise en pratique sur le champ de bataille, nous pouvons faire le parallèle avec le déclin des chars dans l'empire néo-assyrien au IX^e siècle av. J.-C. – un noble tire à cheval pendant que son garde ou valet tient les deux rênes, répétant le duo du cocher et de l'archer³³⁷. Chez les Celtes, un système similaire est mis en place, qui nous est expliqué par Pausanias :

« À chaque cavalier est rattaché deux valets, eux-mêmes de bons cavaliers et qui, comme leur maître, avaient un cheval. Quand les cavaliers gaulois combattent, les valets restent en retrait et se montrent utiles de la manière suivante. Si un cavalier ou son cheval tombe, l'esclave lui amène un nouveau cheval à monter ; si le cavalier est tué, l'esclave monte son cheval à sa place ; si le cavalier et son cheval sont tous deux tués, un autre cavalier est prêt. Quand un cavalier est blessé, un esclave le ramène au camp, tandis que l'autre prend sa place dans les rangs. (...) Cette organisation s'appelle dans leur langue "*trimarkisia*"³³⁸, car je vous informe que « marka » est le nom celtique pour un cheval³³⁹. »

Ces deux systèmes montrent une sorte de conservatisme et de goût pour le maintien de la hiérarchie malgré l'innovation. La *trimarkisia* peut donc être une nouvelle réalité du combat interprétée à travers le prisme de cet héritage et de la notion celtique de sacralité du

³³⁴ Caes., *G.*, V.9.

³³⁵ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 183.

³³⁶ *Ibid.*, p. 183.

³³⁷ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 184.

³³⁸ Note : il s'agit là de l'orthographe la plus courante. « *Trimarcisia* » et « *trimarrisia* », et par extension « *marca* » et « *marra* » existent aussi, mais nous utiliserons « *trimarkisia* » ici.

³³⁹ Paus., X.XIX.9-11.

chiffre trois³⁴⁰. L'un des intérêts évidents d'un système tel que la *trimarkisia*, c'est que sachant qu'ils seront remplacés et protégés en cas de blessure ou de fatigue, les hommes peuvent se battre plus féroce­ment et des guerriers frais seront fournis régulièrement³⁴¹.

D'après Asclépiodote la profondeur de formation est moins importante chez les cavaliers que les fantassins tant qu'elle est suffisante pour maintenir une cohésion ferme et une ligne, puisque quand les cavaliers commencent à se gêner les chevaux prennent peur³⁴². Cette nécessité de flexibilité soutient l'utilité de la *trimarkisia*, puisqu'on ne peut de toute façon pas envoyer tous ses cavaliers au combat en même temps pour éviter un effet de panique des chevaux.

Malgré ces avantages, il faudra du temps pour qu'émerge une cavalerie « pure ». Les Celtes d'Illyrie, par exemple, pratiquent le tandem entre cavaliers et fantassins. Dans l'exemple que nous donne Tite-Live, 10 000 cavaliers sont appuyés du même nombre d'hommes qui courent aussi vite que les chevaux³⁴³. Malheureusement, Tite-Live ne nous renseigne pas sur la relation entre le cavalier et le fantassin, mais il ne serait pas déraisonnable de penser que nous voyons encore une fois la concrétisation militaire de liens entre nobles et vassaux, clients, valets ou apprentis. Xénophon, quant à lui, nous parle de cavaliers gaulois et ibériques mercenaires qui harcèlent une armée thébaine à coups de javelots, fuient le contact, puis se reposent à pied à distance avant de retourner au combat³⁴⁴. Les Celtes développent fortement en peu de temps les capacités de leur cavalerie. Les éperons sont peut-être une énième invention celtique, bien qu'à l'époque qu'un seul n'est porté par personne.

³⁴⁰ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 184.

³⁴¹ BRUNAU­X, 2004, p. 65.

³⁴² Asclépiod., VII.4.

³⁴³ Liv., XLIV.26.

³⁴⁴ BRUNAU­X, 2020, p. 73 ; BRUNAU­X, 2004, p. 52.



Figure 9 : éperon gallo-romain de bronze orné d'argent, retrouvé dans la Seine près de Paris³⁴⁵.

C'est probablement au IV^e siècle av. J.-C. en Italie que les Celtes découvrent les chevaux méditerranéens, comparables aux double-poneys actuels et plus gros que ceux qu'ils connaissaient auparavant. Là aussi cela a très probablement contribué à ce que la cavalerie prenne l'ascendant sur les chars. Ces facteurs engendrent une cavalerie plus concrètement établie, ce que confirme la découverte d'épées laténiennes tardives sans pointe. Ceci témoigne d'un développement social vers une « vraie » cavalerie, puisqu'il s'agirait d'une arme de cavalerie pure. Ces exemplaires sont sans doute à l'origine du cliché moderne des épées gauloises à pointe ronde que nous avons déjà abordé, puisqu'il est probable que les auteurs du premier siècle avant l'ère commune en aient vu des exemples sans savoir qu'il existait des versions à pointe classique³⁴⁶. Ces exemples d'épées sans pointe seraient, là aussi, indicatifs d'un haut statut dans la société car adaptées spécifiquement à une forme de combat noble.

En parlant des Trévires, César met clairement en évidence ce qui est attendu de chaque classe sociale au combat : « Ce peuple, de tous ceux de la Gaule et de loin, était redoutable par sa cavalerie et possédait de très nombreuses troupes à pied³⁴⁷. » Il y a une confusion quant à la traduction de ce passage, qui peut ne pas être clair quant à savoir si l'infanterie des Trévires est grande par sa qualité ou sa quantité, selon les versions. Le texte latin d'origine dit : « *Haec ciuitas longe plurimum totius Galliae equitatu ulaet magnasque habet copias peditum* ». Le verbe « *ulaet* » a un sens de qualité pour la cavalerie (« *equitu* ») et « *magnas copias* » un sens de quantité pour les fantassins (« *peditum* »). Tout cela est renforcé par l'usage du partitif (« *totius Galliae* »), de l'adjectif « *plurimum* » et même de l'adverbe

³⁴⁵ CAMPBELL, 2021, p. 53.

³⁴⁶ PLEINER, 1993, p. 62.

³⁴⁷ Caes., *G.*, V.3.

« *longe* » qui, puisqu'ils sont en amont du syntagme, portent sur tout ce qui suit – la qualité de la cavalerie et la quantité des fantassins³⁴⁸.

Ceci nous renseigne sur ce qui est attendu de chaque corps de l'armée : la cavalerie (des hommes ayant dévoué une grande part de leur vie à l'art de la guerre) est là pour accomplir de grandes choses et grossir sa propre réputation ; l'infanterie (au sein de laquelle se mélangent une infanterie lourde aussi performante que les cavaliers et des jeunes tirailleurs inexpérimentés) sert de point d'ancrage pour les nobles de par son nombre. Par ailleurs, le tribut en hommes que César exige des Gaulois, là aussi, est une taxe de cavaliers qui s'applique à tous les peuples³⁴⁹, et lui confère un bras armé monté très important tout en le retirant à ses rivaux³⁵⁰. Les Nerviens, qui se trouvent à l'écart de ce développement et n'emploient ni chars, ni cavaliers en grande quantité, sont une exception à cette tendance³⁵¹.

☞ **La société en état de guerre : une rétrospective sur les effectifs des armées celtiques d'après les sources classiques.**

La plupart des fantassins celtiques, moins protégés pour la plupart que chez les Grecs ou les Romains, comptent sur le nombre pour l'emporter – ou du moins, c'est le portrait que dressent les historiens de l'époque. En effet, si une armée méditerranéenne repousse une armée de Celtes de taille équivalente mais beaucoup moins bien équipée qui décide de se retirer du champ de bataille, ce n'est pas particulièrement glorieux. Les auteurs classiques, par souci de grandir les personnages dont ils parlent, vont donc relater des batailles où des hordes de barbares innombrables sont écrasées et laissent des pertes catastrophiques sur le terrain (pour autant, nous n'excluons pas naïvement l'idée que cela ait pu être vrai à certaines occasions).

D'abord rappelons que lors de la Guerre des Gaules, la décision de Vercingétorix de lever tous les hommes en mesure de porter les armes n'est pas jugée faisable, pour des raisons d'organisation et de ravitaillement. Il est donc décidé d'une quantité fixe à lever pour chaque peuple en fonction de ses moyens³⁵². Ainsi, pendant cette période – et sans doute à d'autres époques également – les armées ne représentent pas tous les effectifs possibles d'un peuple, mais seulement un groupe choisi. D'après Brunaux, le modèle gaulois de combat est très meurtrier, même pour eux, et ne permettrait donc pas de le répéter trop régulièrement d'un

³⁴⁸ Merci à Marie-Ludivine Cadot pour ces informations, voir la section « Remerciements ».

³⁴⁹ *Caes., G.*, VI.4.

³⁵⁰ *Ibid.*, VII.4.

³⁵¹ *Ibid.*, II.17.

³⁵² *Ibid.*, VII.75.

point de vue démographique, ce qui les contraint à des opérations à plus petite échelle³⁵³. Nous devons remettre en question ce constat, d'abord de par la fréquence des attaques majeures que nous avons abordée plus haut, puis parce qu'il semble improbable qu'un modèle militaire garde un même taux de pertes pendant des siècles sans s'améliorer. En outre, le postulat de base doit se fonder sur une confiance peut-être imprudente envers les sources classiques.

L'exemple des Galates.

Les auteurs antiques ont tendance à fortement exagérer les taux de pertes parmi les armées dites « barbares », et Pausanias en est sans doute particulièrement coupable lorsqu'il parle de l'invasion gauloise de la Grèce au début du III^e siècle av. J.-C. Invasion qui, d'après les textes grecs, se serait arrêtée suite à une grande victoire grecque à Delphes, mais rappelons que l'archéologie n'a, en l'état actuel des recherches, rien trouvé à ce propos³⁵⁴. Certaines des tribus (a priori) vaincues se rabattent vers l'est, dans la Turquie actuelle. La « Galatie » devient une entité géographique à partir du moment où les Trocmes et les Tolistoboges s'installent dans le territoire avoisinant Ankara (où sont déjà établis les Tectosages à cause d'une défaite majeure vers 232) et qu'ils signent un traité avec Attale, le roi de Pergame. Ce droit à la terre vient en échange de l'arrêt des pillages du domaine pergaménien ou des territoires d'intérêt pour le roi, ce qui naturellement canalise les efforts belliqueux des Galates vers l'est. Il semblerait que ce soit à cette époque qu'ils étendent leur territoire par-delà la rivière Halys³⁵⁵.

Pausanias, au début de l'expédition, parle de 152 000 fantassins et 61 200 cavaliers³⁵⁶ sous les ordres du chef de guerre Brennos³⁵⁷. Les Gaulois sont initialement repoussés par les Grecs aux Thermopyles et « il ne fut pas possible d'évaluer exactement leur perte, beaucoup d'entre eux ayant disparu dans la vase de la mer³⁵⁸ ». Le détachement envoyé pour accabler les Calliens est attaqué par les Patréens et les Étoliens, et perd la moitié de ses effectifs d'origine de 40 800 hommes³⁵⁹. Il en meurt encore 6 000 dans la Phocide, auxquels il faut ajouter 10 000 morts de froid ou de « démence » qui les mène à s'entretuer, et 16 000 morts

³⁵³ BRUNAUX, 2004, p. 70.

³⁵⁴ CUNLIFFE, 2001, p. 91 ; Note : nous pouvons néanmoins nuancer ce qu'avance Cunliffe dans cet argument : Polybe parle de la défaite des Gaulois à Delphes plus de 200 ans avant Pausanias, dans *Histoire Générale*, II.XX.6.

³⁵⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 191.

³⁵⁶ Paus., X.19.9.

³⁵⁷ Note : il s'agit là probablement d'un titre plutôt que d'un nom personnel.

³⁵⁸ *Ibid.*, X.21.7.

³⁵⁹ *Ibid.*, X.22.7.

de famine par la suite³⁶⁰. Les Étoliens harcèlent constamment les Gaulois, qui sont attirés dans une embuscade par les Maliens et les Thessaliens qui « se jetèrent sur eux et en firent un tel carnage, qu'il n'en retourna pas un dans leur pays³⁶¹. » À ces pertes il faut ajouter les déserteurs, les morts de maladie, de petites escarmouches et lors des victoires celtiques contre les Macédoniens, Thraces et Thessaliens. Malgré tout cela et la défaite aux mains d'Attale, les Celtes sont en mesure non seulement de s'établir en créant leur propre région et de s'implanter durablement, comme nous l'avons vu dans l'introduction. Ils mènent également des expéditions contre leurs voisins et sont une source fiable de mercenaires. D'après Kruta, le nombre d'hommes en armes au début de l'expédition est plus près de 85 000³⁶².

Nous pouvons appliquer un raisonnement similaire aux pertes qu'ils ont subies, ce qui nous amène à la conclusion qu'en prenant en compte la densité de population plus faible à l'époque, les effectifs et pertes annoncés par les auteurs classiques ne sont pas soutenables par des sociétés qui dépendent également de la plupart de leurs effectifs pour d'autres rôles – puisque ce ne sont pas des armées professionnelles. À cet ajustement numérique peut s'ajouter une supposition. Les armées hellénistiques étant très riches en cavalerie, une armée vaincue, surtout une « cohue » celtique comme elles sont présentées, serait écrasée. Il serait très imprudent de présumer que les armées celtiques sont réduites à néant à chaque défaite. Il faut donc en conclure que, contrairement à ce que les sources classiques avancent, les Celtes sont capables de se retirer en bon ordre. En effet, contrairement à des armées de métier, l'avenir d'une part non négligeable de leur société dépend de leur retour. Il serait très imprudent de présumer que les armées celtiques sont réduites à néant à chaque défaite. Il faut donc en conclure que, contrairement à ce que les sources classiques avancent, les Celtes sont capables de se retirer en bon ordre.

(Faible) densité de population contre concentration des forces : un avantage romain.

Nous savons que l'expansion romaine en Cisalpine est contrariée par la Première Guerre punique et par la nécessité pour les Romains de diviser leurs forces³⁶³. Ce problème pour eux s'empire lors de la Seconde Guerre punique, plus précisément en l'an 216 av. J.-C., puisque se cumulent les désastres de Cannes aux mains d'Hannibal et de la Silva Litana, où près de 25 000 soldats et leur chef, Albinus, sont massacrés par les Boiens. Ce revers pousse le Sénat romain à adopter une stratégie de l'ignorance face aux Celtes, quitte à les laisser

³⁶⁰ Paus., X.23.10.

³⁶¹ *Ibid.*, X.23.12-13.

³⁶² KRUTA, 2000, p. 493.

³⁶³ CUNLIFFE, 2001, p. 85.

reprendre l'initiative, pour se focaliser sur ses tentatives d'endiguer le général carthaginois³⁶⁴. Une fois que le Sénat en est débarrassé, la Cisalpine est annexée dès 183 av. J.-C.³⁶⁵ L'unité de Rome et son urbanisation largement supérieure lui permettent d'aligner de grandes armées, ainsi que de renouveler ses pertes plus souvent sans conséquence sur son infrastructure ou son autosuffisance, puisque comme nous venons de le souligner il s'agit de soldats de métier. Mais de quel genre de levée – puisqu'il s'agit bien de levées, les Gaulois ne disposant pas d'armée permanente mais seulement de noyaux quasiment aristocratiques – les Celtes sont-ils capables ?

D'après Polybe, la confédération celtique présente à la bataille de Télamon en 225 av. J.-C. est au nombre de 50 000 fantassins accompagnés de 20 000 cavaliers et auriges³⁶⁶. Il est question de seulement trois groupes majeurs, les Boïens, les Insubres et les Gésates (ils sont accompagnés de peuples plus petits comme les Taurisques). Mais il s'agit d'une part de deux peuples particulièrement guerriers et belliqueux (d'où leur présence en Cisalpine) et d'autre part d'un groupe qui peut être aussi bien un peuple qu'un groupe de mercenaires itinérants. Bien que ces chiffres soient peut-être exagérés, les effectifs se montent donc à une armée de 70 000 hommes au sein d'une coalition dont nous aborderons plus tard le caractère exceptionnel. À titre de comparaison, Polybe estime le nombre total de Romains en mesure de porter les armes à cette époque à 700 000 fantassins et 70 000 cavaliers. Malgré l'immense armée celtique présente à Télamon, il semblerait que les Romains, forts de deux armées, aient été en supériorité numérique³⁶⁷.

Plus tard, lors de la Guerre des Gaules, lorsque la coalition de Vercingétorix lève des troupes en masse, les plus grandes forces sont deux armées de 35 000 hommes chacune : l'une composée de Ségusiens, d'Ambivarètes, d'Aulerques Brannovices et menés par les Éduens, et l'autre d'Eulètes Cadurques, de Gabales, de Velauniens et menés par les Arvernes³⁶⁸. Quand César est amené à concentrer ses forces comme à Alésia, il peut aligner entre 60 et 75 000 hommes, légionnaires et alliés confondus³⁶⁹. Cette armée colossale peut écraser n'importe quelle tribu individuelle, en plus d'être mieux armée et entraînée. Comparé à ces armées celtiques exceptionnelles de 35 000 guerriers, des forces plus locales ne peuvent pas aligner de quoi les menacer. Selon les rapports de la stratégie de Correos et des autres nobles de sa

³⁶⁴ Liv., XXIII.24.

³⁶⁵ BRUNAU, 2012, p. 191.

³⁶⁶ Pol., II.23.4.

³⁶⁷ *Ibid.*, II.XXIV.3-16.

³⁶⁸ Caes., *G.*, VII.75.

³⁶⁹ KEPPIE, 2002, p. 97.

confédération, les Celtes sont prêts à combattre contre trois légions, plus que cela et il leur faut rester en retrait et les empêcher de fourrager. Et ce alors qu'il s'agit de « tous les Bellovaques, prêts à porter les armes, (...) et à leurs côtés les Ambiens, Aulerques, Calètes, Véliocasses et Atrébates³⁷⁰ ».

En partant du principe que les « Aulerques » sont les Aulerques Cénomans et Éburovices, mais pas Brannovices puisqu'ils sont clients des Éduens, nous pouvons utiliser les chiffres de César pour dénombrer les renforts envoyés à Alésia³⁷¹. Et si chaque tribu dispose d'une armée équivalente à celle qu'elle aurait envoyée à ce moment-là, ce qui n'est pas déraisonnable mais qui constitue une estimation haute, nous arrivons à un chiffre de 27 000 hommes (soit une force de taille similaire à trois légions et leurs compléments alliés), sans compter les Calètes et Véliocasses qui n'étaient pas mentionnés.

S'ils sont prêts à affronter directement une partie des forces de César – et n'ont donc pas été meurtris par le bilan humain d'Alésia – et que ces effectifs sont choisis selon la puissance et la taille des États en question, alors le nombre d'hommes suggéré pour la coalition semble cohérent. Ainsi, lorsque les Romains sont en mesure de concentrer leurs efforts, la nature disparate des tribus empire leur infériorité démographique, ce qui laisse leur modèle social vulnérable à celui de Rome. Le fait d'avoir des chiffres si précis n'est pas déraisonnable, certains Celtes gardent des archives de leurs effectifs : César trouve par exemple des documents écrits en grec dans le camp des Helvètes après les avoir battu, qui citent 360 000 individus dont 92 000 armés (répartis en 263 000 Helvètes, 36 000 Tulinges, 14 000 Latovices, 32 000 Boïens et 23 000 Raurarques) qui ont brûlé leurs 12 *oppida* et 400 et quelques villages, et desquels 110 000 ont survécu³⁷². Qu'il déforme les chiffres ensuite n'est pas exclu, mais il ne s'appuie manifestement pas que sur des estimations de son propre camp.

³⁷⁰ Caes., *G.*, VIII.7.

³⁷¹ *Ibid.*, VII.75.

³⁷² CUNLIFFE, 2001, p. 99.

II) Les modes d'expression d'une culture guerrière

a) Un comportement martial manifestement ritualisé

☞ **Les guerriers nus : stéréotype méditerranéen, exception ou occurrence culturelle à part entière ?**

Chez les Celtes, le corps est un reflet de la personne de manière semblable à ce que l'on constate chez les Gréco-Romains. Nous voyons cela dans ce que dit Éphore à leur propos : selon lui, les Celtes ont pour pratique de punir d'une amende tout garçon dont le ventre excède une ceinture réglementaire, pour encourager leurs jeunes hommes à rester suffisamment en forme³⁷³. L'omniprésence de descriptions physiques relevant du beau et du noble dans le récit de *La Destruction de l'auberge du dieu rouge* soutient ce propos. Elles sont si nombreuses – ce qui relève aussi très certainement des origines orales de ces histoires, qui se prêtent à un niveau de détails fabuleux pour favoriser l'écoute – que plusieurs traductions modernes les résument ou en suppriment même certaines pour rendre le texte plus digeste à lire³⁷⁴. Il ne serait peut-être pas déraisonnable de rapprocher ces constats des occurrences de combat nu que nous connaissons chez ces peuples. Les deux passages les plus connus à ce propos sont ce texte de Polybe :

« Les Insubres et Boïens étaient vêtus de pantalons et manteaux légers, mais les Gésates avaient enlevé leurs vêtements du fait de leur confiance en eux-mêmes, et étaient nus, avec seulement leurs armes, à l'avant de l'armée, pensant qu'ils seraient ainsi plus efficaces, car il y avait beaucoup de ronces qui se prendraient dans leurs vêtements et gêneraient l'usage de leurs armes³⁷⁵. »

Ainsi que « Quelques-uns d'entre eux méprisent la mort au point de s'exposer nus et n'ayant qu'une ceinture autour du corps³⁷⁶. » chez Diodore de Sicile.

La question de ces guerriers nus est source de débats. Brunaux par exemple est en désaccord dans l'un de ses ouvrages avec l'idée d'une nudité littérale qu'il considère comme un topos. Il interprète la ceinture décrite par Diodore (qui reprend Poséidonios) plutôt comme un lambrequin, comme ce qui est visible sur le guerrier de Roquepertuse³⁷⁷, ce qu'il étend

³⁷³ Str., IV.4.6.

³⁷⁴ MULLIGAN, 2005, p. 2.

³⁷⁵ Pol., II.28.7-8.

³⁷⁶ DS, V.29.

³⁷⁷ BRUNAUX, 2004, p. 59.

même au groupe le plus associé à cette pratique, les Gésates³⁷⁸. Seize ans plus tard, il a une opinion beaucoup plus favorable à la question, dont nous reprendrons certains arguments. Cunliffe est d'un avis favorable et y voit une récurrence rituelle³⁷⁹. Il faut se pencher sur les mentions ou exemples de guerriers celtes nus elles-mêmes.

Tout d'abord, la description de guerriers Gésates nus de Polybe n'est pas à rejeter comme une invention folklorique, puisqu'il s'appuie sur Fabius Pictor, qui était présent dans les rangs romains à Télamon³⁸⁰. La décision des Romains de rester en retrait et de mitrailler longuement les Gésates est inhabituelle, et passe pour une adaptation face à leur manque de protection³⁸¹. Bien que cela ne traduise pas forcément une forme de nudité, il faut y voir un degré de protection moindre à celui des troupes celtiques plus habituelles, qui sont elles-mêmes déjà peu protégées. Les représentations méditerranéennes de Celtes nus ne manquent pas, et ne se limitent pas à l'exemple célèbre du Galate mourant³⁸². Notons par exemple les Gaulois dits « en cavale » d'une frise en terre cuite d'un temple de Civitalba en Ombrie, où ces derniers pillent probablement un sanctuaire. Certains y sont nus mais pas tous, avec des représentations réalistes de moustaches, de capes, de torques et d'armement. Il ne s'agit donc pas d'une généralité stéréotypée³⁸³.

2. Panneau d'une stèle funéraire (nécropole étrusque de la Certosa, Bologne) (cliché Fotofast, Bologne).



Figure 10 : datée du début du IV^e siècle av. J.-C., cette stèle funéraire représente un combat entre un Étrusque et un Gaulois. Nous pouvons remarquer, outre la nudité du fantassin gaulois, sa taille immense comparée au cavalier étrusque³⁸⁴.

³⁷⁸ BRUNAU, 2004, p. 60.

³⁷⁹ CUNLIFFE, 2001, p. 109.

³⁸⁰ BRUNAU, 2020, p. 235.

³⁸¹ SPEIDEL, 2002, p. 264.

³⁸² BRUNAU, 2020, p. 237.

³⁸³ CUNLIFFE, 2001, p. 29 ; BRUNAU, 2020, p. 239.

³⁸⁴ PEYRE, 1969, p. 171.



Figure 11 : ce vase daté d'entre 400 et 350 av. J.-C. met en scène des Étrusques ou autres Italiques triomphant de Gaulois nus, dont les cadavres se font dévorer par des vautours³⁸⁵.

Ces deux représentations étrusques sont en l'état actuel des connaissances parmi les plus anciennes ayant été retrouvées et réalisées par les voisins des Celtes. Il est particulièrement intéressant qu'ils les représentent déjà nus. Il serait peut-être imprudent de considérer les références étrusques, romaines et grecques comme un seul et même cliché de barbares partagé malgré leurs différences géographiques et temporelles. Des exemples d'art de guerriers nus existent aussi chez les Celtes, comme le guerrier d'Hirschlanden daté au Hallstatt tardif³⁸⁶. Puisque cette représentation vient d'une tombe noble, l'idéalisation est possible, mais l'intérêt d'un idéal est que l'on cherche à l'émuler ou l'incarner. Le combat nu n'est pas forcément une occurrence en bataille rangée et peut représenter du duel ritualisé ou une forme de statut de champion, des notions que nous aborderons plus tard. Plus tardivement, la broche de Bragançe montre un guerrier dénudé équipé de manière celtique ou importée des Celtes, mais sa provenance n'est pas certaine et donc la datation se place de manière indécise entre 250 et 150 av. J.-C.³⁸⁷

³⁸⁵ LAMBLARD, 2014.

³⁸⁶ Hirschlanden "Warrior", *Iron Age "Celts"*, Université du Texas à Austin.

³⁸⁷ QUESADA-SANZ, 2011, p. 154.



Figure 12 : le guerrier d'Hirschlanden, reconnaissable par son couvre-chef, l'épée qu'il porte à la ceinture et l'inégalité entre ses membres inférieurs et supérieurs. Il est aujourd'hui conservé au Landesmuseum Württemberg à Stuttgart³⁸⁸.



Fig. 83:
Braganza fibula.
Detail of helmet and
sword hilt and scabbard.
(Foto: Archivo Au, A. Perea)

Figure 13 : le guerrier de la broche celtibère de Braganza, aujourd'hui conservée au British Museum de Londres³⁸⁹. Ce style d'art est récurrent chez les Celtibères, souvent dans des statuettes de bronze³⁹⁰.

³⁸⁸ Hirschlanden "Warrior", Iron Age "Celts", Université du Texas à Austin.

³⁸⁹ QUESADA-SANZ, 2011, p. 144.

³⁹⁰ SPEIDEL, 2002, p. 264.

Contrairement à la tendance habituelle que nous observons où les Celtes insulaires préservent les archaïsmes du continent, les mentions de ceux-ci combattant nus sont rares. En l'absence d'une source nous donnant une raison culturelle à cela, la différence climatique évidente entre les îles Britanniques et le bassin méditerranéen est une explication suffisante. Des exemples existent néanmoins, notamment chez Conaire dans le Cycle d'Ulster. Sa nudité est un signe de séparation de sa communauté d'origine, qui marque le début de sa quête pour le trône de Tara – ce qui soutient notre interprétation rituelle de ce dénudement³⁹¹. La nudité évoque la spontanéité de l'action. Peu avant la bataille finale de la *Táin Bó Cuailnge*, Laeg motive les hommes d'Ulster au combat. Ils ont tellement hâte d'en découdre qu'ils sont entièrement nus hormis leurs armes et ceux dont les tentes s'ouvrent vers l'est, plutôt que de sortir et d'en faire le tour, les traversent et les déchirent en ligne droite vers l'ouest³⁹².

Bien que la question soit intéressante, elle est parasitée par le caractère fantasmé de guerriers nus et sauvages, défiant la civilisation de par l'ancienneté de leurs coutumes et les prouesses physiques qui en découlent. Speidel est un exemple criant de cette tendance à surinterpréter (qu'il est important de ne pas répéter ici) : selon lui, les soldats germaniques nus ou semi-nus employés par Trajan d'après Tacite sont issus de la tradition du **koryos* qui perdure jusque dans l'ère romaine³⁹³. Speidel étend cela au récit de Paul Diacre sur les Hérules combattant les Lombards en 560³⁹⁴. Plus douteux encore, il interprète à sa manière la mort de Julien l'Apostat en 363, dont Ammien Marcellin raconte qu'elle est due à l'oubli de sa cuirasse, « *oblitus loricae* ». Speidel explique qu'en réalité il s'agirait d'un acte délibéré pour induire une folie guerrière de la part de ses hommes, qu'il qualifie d'une « prouesse *berserk* par un empereur qui, du début à la fin, comptait sur de sauvages guerriers du nord³⁹⁵ ».

☞ Les reflets culturels dans les occurrences guerrières.

Nous aborderons dans la sous-partie suivante l'importance du combat singulier chez les Celtes, mais deux exemples sont d'un intérêt tout particulier ici : il s'agit des duels de Titus Manlius et Marcus Valerius face à des champions gaulois en prélude à des batailles, en 361 et 349 av. J.-C. respectivement. Jean-Louis Brunaux, Henri Hubert et Raymond Bloch ont développé des interprétations selon lesquelles les histoires héroïques de Manlius et Valerius

³⁹¹ MULLIGAN, 2005, p. 11.

³⁹² *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 223.

³⁹³ SPEIDEL, 2002, p. 267.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 268.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 283.

rapportées par Tite-Live sont en réalité des extraits de mythologie gauloise conservés³⁹⁶. Ces considérations sont évidemment d'une immense importance pour notre propos, puisqu'elles permettraient de contextualiser les dires des sources classiques avec des échos de croyances ou récits contemporains. Commençons par Manlius. En approchant de son rival, il commence par vanter ses ancêtres qui auraient précipité de la roche Tarpéienne les Gaulois qui tentaient de prendre le Capitole, ce qui selon Brunaux est un « comportement gaulois »³⁹⁷. Ce premier lien est critiquable puisqu'il le fait en parlant à son chef, le dictateur Titus Quinctius Pennus³⁹⁸, pour le persuader de le laisser relever le défi lancé par le Gaulois, et non pour intimider ou injurier son adversaire. Manlius prend l'initiative.

« (Manlius) se glisse entre le corps et l'armure de l'ennemi, lui plonge par deux fois son glaive dans le ventre et dans l'aîne, et l'étend sur le sol, dont il couvre un large espace. L'ayant ainsi renversé, il épargna toute injure à son cadavre ; mais lui ôta son collier, qu'il passa, tout mouillé de sang, à son cou³⁹⁹. »

Puisque le Gaulois est blessé au bas-ventre, Brunaux émet la réflexion que cela signifie qu'il y aurait eu décollation du cadavre, le torse ayant été pris avec la tête du vaincu⁴⁰⁰. Nous pouvons ajouter à cela que le texte dit clairement que le corps n'est pas injurié. C'est une mention curieuse puisqu'elle semble servir à dédouaner Manlius de ce qui aurait pu être vu comme une action barbare et expliquer au lecteur qu'il ne s'agit pas d'un acte de sauvagerie. Manlius prend même par la suite l'*agnomen* de Torquatus⁴⁰¹, référence au trophée dont il se saisit sur le corps de sa victime. Quant à Valerius, l'anecdote est plus particulière. Tite-Live la décrit ainsi :

« Pendant que l'armée passait le temps (...), un Gaulois s'avança, remarquable par sa haute taille et par son armure : il frappa de sa lance son bouclier, et quand il eut obtenu silence, il provoqua, par interprète, un des Romains à combattre avec lui. Il y avait là (...) M. Valerius, qui, (...) après en avoir demandé la permission au consul, s'avança (...). L'intervention des dieux dans cette lutte fit perdre à l'homme une part de sa gloire. En effet, au moment où le Romain venait de commencer la lutte, un corbeau se percha sur son casque, faisant face à l'ennemi, ce que d'abord le tribun vit avec joie comme un augure envoyé du ciel ; puis il pria, s'il en était ainsi, le dieu ou la déesse qui lui avait envoyé cet heureux message, de vouloir bien lui être propice. Chose merveilleuse ! Non seulement l'oiseau demeura au lieu qu'il avait choisi, mais chaque fois que le combat recommençait, se soulevant sur ses ailes, il attaquait du bec et des ongles le visage et les yeux de l'ennemi, jusqu'à ce qu'enfin, effrayé à la vue d'un tel prodige, les yeux et l'esprit troublés tout ensemble, le Gaulois tombe égorgé par Valerius ; et alors le corbeau prend son vol vers l'Orient et disparaît⁴⁰². »

Il est intéressant (et renforcé par la référence directe aux dieux) que l'aide divine vienne d'un corbeau, pourtant animal totémique celte (tant sur le continent que les îles Britanniques). Brunaux, en reprenant Bloch, interprète cela comme un rite de l'*evocatio*, ou le

³⁹⁶ BRUNAUX, 2004, p. 88.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 88.

³⁹⁸ Liv., VII.9.

³⁹⁹ *Ibid.*, VII.10.

⁴⁰⁰ BRUNAUX, 2004, p. 88.

⁴⁰¹ Liv., VII.10.

⁴⁰² *Ibid.*, VII.26.

fait de demander de l'aide à l'un des dieux de ses ennemis en échange d'une dévotion à l'avenir. Ici, Valerius commence à dépouiller le Gaulois, ce qui déclenche une ruée sur sa position par des hommes des deux camps⁴⁰³.

Ce n'est pas la seule mention d'une intervention animale sortant de l'ordinaire avant une bataille. Le prélude à la bataille de Sentinum est très pertinent ici. Lors du troisième jour de face-à-face entre les Romains et les Gallo-Samnites a lieu un moment semi-légitime où un loup et une biche se retrouvent entre les deux armées avant de se séparer. Le loup se dirige vers les Romains qui s'écartent par respect, tandis que la biche va vers les Gaulois qui la tue⁴⁰⁴. Le récit de cette bataille est étrange dans l'historiographie romaine, surtout pour Tite-Live, car les Gaulois se battent avec acharnement et manquent de peu de battre les Romains⁴⁰⁵. Le récit est marqué de spiritualité : la bataille débute par le présage animal, atteint son paroxysme avec la *devotio* suicidaire de Decius et finit sur la consécration par le consul Fabius des dépouilles de l'ennemi à Jupiter Victor. Curieusement aussi, les Samnites sont montrés comme inférieurs aux Celtes dans leur vaillance, endurance et ténacité face aux difficultés. Il est donc possible que Tite-Live se base au moins en partie sur des versions pro-celtiques, si ce n'est celtiques de la bataille⁴⁰⁶.

Nous pourrions peut-être étendre cette réflexion aux passages concernant Manlius et Valerius, qui relèvent d'un point de vue teinté de culture celtique dans la mémoire de ces événements. Les particularismes de ce récit peuvent nous mener à une interprétation alternative : l'action de la part des Gaulois qui tue la biche sert de sacrifice de substitution pour se garantir la protection d'un dieu et éviter des retournements de situation imprévus si ce n'est funestes – face à la stupeur inactive des Romains, dont la révérence lupine est quelque peu entachée par le massacre de tous les loups qui pénètrent dans leur cité-mère⁴⁰⁷. Cette opposition est présente dans l'art celtique, sur le chaudron de Gundestrup.

⁴⁰³ Liv., VII.26.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, X.27-29.

⁴⁰⁵ BAYET, 1974, p. 170.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 171.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 176.



Figure 14 : le célèbre dieu cornu du chaudron de Gundestrup⁴⁰⁸, souvent considéré être Cernunnos. Le face-à-face qu'il sépare, entre un cerf et un loup, n'est pas sans rappeler le présage animal de la bataille de Sentinum⁴⁰⁹.

L'importance de cette trouvaille est débattue car certains, comme Garrett Olmsted, y voient une version gauloise de la *Táin Bó Cuailnge*⁴¹⁰.

Les Celtes pratiquent des rituels de pré-bataille qu'il nous faut mentionner. Il semblerait qu'ils aient recours à des danses de guerre, considérées avec beaucoup de mépris par les auteurs classiques, comme chez Denys d'Halicarnasse :

« En effet, pas même leurs tentatives d'effrayer leurs ennemis avant le combat ne devraient vous inquiéter, comme si nous étions nouveaux à l'art de la guerre. (...) Ils caracolent maladroitement, brandissent leurs armes inutilement, frappent leurs boucliers, et toutes les autres démonstrations de confiance barbare et insensée, à travers les gestes comme les sons, ponctués de menaces envers leurs adversaires – quels avantages est-ce que cela représente pour ceux qui attaquent bêtement, et quelle peur pour ceux qui tiennent calmement leur position face au danger⁴¹¹? »

La vision qu'il a de cette pratique témoigne clairement de l'absence de volonté de la comprendre. Nous disposons toutefois d'un point de vue gaélique qui, en employant des mots bien différents, désigne manifestement la même chose. Quand il constate la taille de l'armée de Medb, Cú Chulainn « secoue son bouclier, brandit ses lances et manie son épée ». Il finit en poussant « le cri du héros » (un pouvoir héroïque capable de faire mourir de peur ceux qui l'entendent⁴¹²) auquel répondent démons et gobelins, attirant l'attention de la déesse Nemain qui sème la confusion chez l'armée de Medb, la menant à s'entretuer⁴¹³. Plus tard Ferdiad fait une démonstration de ses prouesses martiales, en pratiquant des gestes qu'il n'a appris de personne – ni de Scáthach, ni de sa fille Uathach, ni de leur rivale Aífe –, pour s'échauffer et

⁴⁰⁸ AGUILERA MARTÍN, 2021.

⁴⁰⁹ BAYET, 1974, p. 178.

⁴¹⁰ OLMSTED, 1976, p. 1.

⁴¹¹ DH., XIV.9.4.

⁴¹² BORSJE, 2005, p. 174.

⁴¹³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 109.

intimider Cú Chulainn⁴¹⁴. Là où Denys d’Halicarnasse et les Méditerranéens voient des gestes risibles, sauvages et dénués de sens, il faut voir un mélange de facteurs – un échauffement physique, un échauffement technique entre le *kata* japonais et le *haka* maori une glorification de soi, une tactique d’intimidation et une manière de se « vider la tête » pour être plus en lien avec ses divinités.

☪ L’équipement du guerrier : des occurrences culturelles et culturelles.

Il existe chez les Celtes – bien que cela ne leur soit absolument pas exclusif – de l’équipement que l’on dit « de parade », c’est-à-dire des pièces fortement décorées qui servent à affirmer le statut, la grandeur et la richesse de la personne qui les porte. Ce qui est pertinent à la ritualisation de cette pratique est que cet équipement de parade, n’est pas « juste » une copie plus chère, précieuse et fragile de pièces réellement utilisées, mais il est décoré de symboles qui s’inscrivent dans une continuité artistique martiale, également présente dans certains cas dans l’art plus général.



Fig. 2. — Casque d'Amfreville : tranche développée du décor restitué (côté droit) et reconstitution hypothétique de l'applique latérale.

Figure 15 : le casque d'Amfreville, daté du IV^e siècle avant l'ère commune et aujourd'hui conservé au musée de Rouen⁴¹⁵. L'art laténien, détaillé et géométrique, y est particulièrement reconnaissable. Il s'agirait peut-être d'une offrande votive⁴¹⁶.

⁴¹⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 154.

⁴¹⁵ KRUTA, 1977, p. 410.

⁴¹⁶ BRUN, 2008, p. 104.



Figure 16 : le bouclier de Battersea est un bon exemple insulaire de ce dont nous parlons. L'estimation de sa date est difficile, variant entre 350 et 50 av. J.-C. Il est aujourd'hui conservé au British Museum de Londres⁴¹⁷.

À ces exemples s'ajoutent des significations totémiques avec la présence d'animaux au sommet des casques, comme le casque à l'oiseau de Ciumesti⁴¹⁸, ou les guerriers au casque surmonté de sangliers, de cornes et d'oiseaux sur le chaudron de Gundestrup (voir figure 3).

La ritualisation de la mise en armes s'étend non seulement à l'« avant » et au « pendant », mais aussi à l'« après », dans le traitement des armes notamment. Les trouvailles d'épées recourbées sur elles-mêmes sont à la source de clichés défavorables sur leur qualité, et sans doute de l'interprétation erronée de Polybe à leur propos⁴¹⁹. Salomon Reinach avance pour la première fois l'interprétation d'un rite funéraire de désarmement de l'épée qui aurait été mal compris⁴²⁰. C'est à nuancer aujourd'hui avec la possibilité d'un rite d'offrande d'armes d'adversaires vaincus⁴²¹ : on soumet le guerrier dans ses symboles et ses signes distinctifs après l'avoir battu littéralement. Des pointes de lances ont été retrouvées dans le même état, ce qui contredit fortement l'idée que ces épées soient tordues à cause de défauts de fabrication⁴²².

Là où les sources classiques sont muettes sur la création de l'art celtique, un point de vue insulaire survit grâce à l'histoire « *Le bouclier de Cú Chulainn* » du cycle d'Ulster. Il est fait mention d'une loi passée en l'absence du héros qui veut que chaque gravure et motif de

⁴¹⁷ *The Battersea Shield*, British Museum.

⁴¹⁸ CUNLIFFE, 2001, p. 108.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 104.

⁴²⁰ BRUNAUX, 2020, p. 229.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 231.

⁴²² DULEBA, 2009, p. 17.

bouclier doivent être différents. Cú Chulainn va donc voir Mac Endge et le menace de mort s'il refuse ou échoue. L'artisan s'applique et lui crée le bouclier *Dubán*, ou « noiraud ». Son motif est dessiné dans des cendres par un étrange invité de Mac Endge avec « un outil à deux pointes ». Nous pouvons supposer qu'il s'agit là d'un compas, nécessaire dans la création des formes géométriques typiques de l'art de La Tène⁴²³.

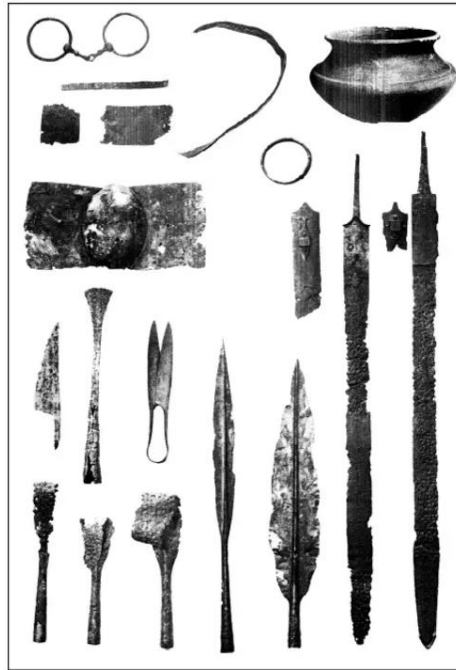


Fig. 3. Grave furnishing chariot-burial from Odzaci in Serbia
after GUŠTIĆ 1984

Figure 17 : ce mobilier retrouvé dans une tombe celtique en Serbie actuelle contient deux pointes de lance rituellement désarmées⁴²⁴. Il serait déraisonnable de supposer qu'une telle déformation puisse avoir lieu suite à une utilisation quelconque.

La réalité mobile et migratoire des armées laténiennes encourage l'utilisation d'équipement plus pratique, qui est également décoré. Il peut s'agir notamment de fourreaux ornés dans un même style que ce que nous avons vu⁴²⁵, ou de marques de poinçon sur les lames par exemple⁴²⁶. Le totémisme se rencontre là aussi, avec par exemple le bouclier de Witham. Il en a été retrouvé une face en bronze et la trace d'un profil de sanglier cloué à travers le bois, dans un autre métal. Curieusement, le sanglier n'a pas de grande crête dorsale comme sur les autres représentations de cet animal par les Celtes.

⁴²³ *Le Bouclier de Cú Chulainn*, p. 17.

⁴²⁴ DULEBA, 2009, p. 17.

⁴²⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 40.

⁴²⁶ DULEBA, 2009, p. 1.

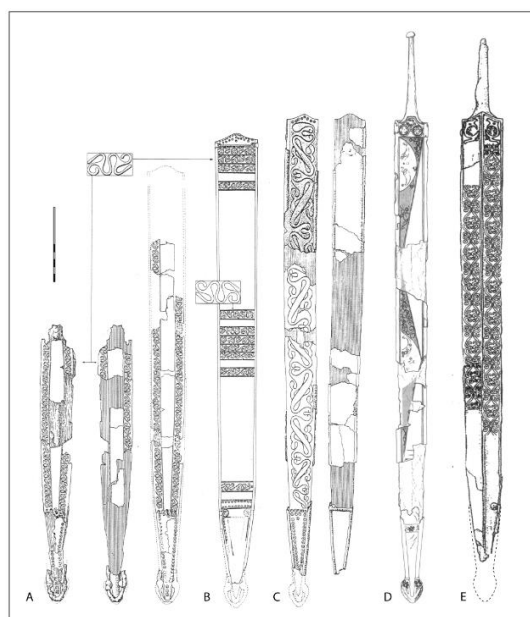


Fig. 10. Fourreaux ornés de Style végétal continu.
 A - Moscano di Fabriano, relevé de l'arme dans son état actuel avec positionnement aléatoire des plaques ornées, et proposition de restitution de la plaque antérieure (d'après Rapin, 2008).
 B - Fourreau d'Epilati, Rhin, France, avec estampille commune avec l'arme de Moscano di Fabriano (d'après Rapin, 2008).
 C - Pliotivano, relevé de l'arme dans son état actuel (d'après Rapin, 2008). D - Varone (d'après Rapin, 2009).
 E - Casalecchio di Reno, tombe 53, restitution du décor (d'après Vitali, 2011).

Figure 18 : des fourreaux celtiques décorés dans un style laténien. Notons la paire de têtes au sommet de l'illustration "E"⁴²⁷.

Il existe un symbole laténien pan-européen courant et récurrent dans la symbolique intégrée aux armes. Elles sont décrites le plus souvent comme des dragons⁴²⁸, ce qui est particulièrement présent dans l'art laténien oriental (la celtisation progressive des Alpes à la Transylvanie mène à des mélanges de styles laténiens et une tradition esthétique plus animalière qui crée un art que nous appelons laténien oriental⁴²⁹). Il pourrait s'agir du résultat de l'influence scythe sur l'art des Celtes⁴³⁰. Les marques et certains symboles que l'on peut retrouver sur des épées celtiques selon Bulard en 1980 auraient peut-être une signification apotropaïque. R. Pleiner étend ce raisonnement au passage de « l'épée du roi » (a priori Arthur) dans l'histoire galloise « *Le Songe de Rhonabwy* » (*Breuddwyd Rhonabwy*) compilée au XII^e siècle dans l'œuvre intitulée *Le Livre rouge d'Hergest*. Lorsque le duc des Cornouailles Kadwor la tire de son fourreau face aux Saxons, la lame révèle l'image de deux serpents crachant des flammes, dont la vue est dite être insoutenable⁴³¹. Peut-être pouvons-nous faire le parallèle entre cette histoire et les paires de dragons ou de serpents que l'on trouve sur tant de fourreaux celtiques. Ceci tendrait vers la survie d'un fragment de croyance militaire celtique de La Tène plus d'un millénaire après sa subjugation sur le continent.

⁴²⁷ LEJARS, 2014, p. 414.

⁴²⁸ JOHNSON, 2022.

⁴²⁹ CUNLIFFE, 2001, p. 96.

⁴³⁰ MAC CONGAIL (sic), *Brotherhood of the Dragon? – Celtic Dragon-Pair Scabbards*, Balkan Celts.

⁴³¹ PLEINER, 1993, p. 36.

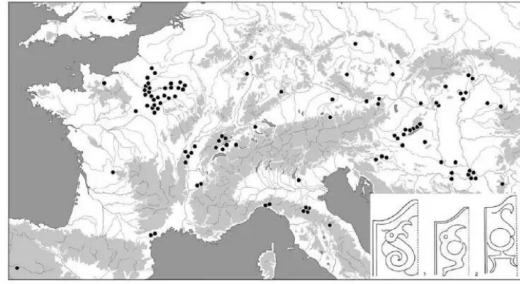


Figure 19 : carte de répartition des trois types de "paires de dragons" d'après la classification de J.-M. De Navarro⁴³².

☞ Le *geis* et le rôle de la promesse avant le combat.

Une société basée sur l'honneur et l'oralité valorise tout naturellement la notion de promesse, ce que nous voyons clairement dans les récits gaéliques. Fergus mac Róich est envoyé par Medb combattre Cú Chulainn, mais ils trouvent un compromis. Fergus est proche de Conchobar et de beaucoup d'Ulates et ne veut donc pas combattre Cú Chulainn. Il lui demande de battre en retraite, en échange de quoi il jure de battre en retraite à son tour lorsqu'il se tiendra de nouveau face à lui⁴³³. La bataille finale du récit prend fin lorsque Fergus bat en retraite devant Cú Chulainn comme il l'avait promis. Ses hommes le suivent et les derniers à rester sont ceux de Connacht, que Cú Chulainn massacre⁴³⁴. On note également l'exemple d'Iliach mac Cass, qui attaque l'armée coalisée seul en char après avoir promis à Dochè mac Maga de le laisser le décapiter une fois qu'il serait épuisé. Ses armes finissent par se briser et il continue son assaut avec des pierres, avant de rouer de coups un dernier adversaire à mains nues. Il se donne ensuite à Dochè qui le tue⁴³⁵.

À ces promesses « classiques » nous devons ajouter la notion de *gaesa*, le pluriel de *geis*, c'est-à-dire des engagements à caractère sacré et immuable. Cú Chulainn combat rituellement autour d'un *geis* de combat obligatoire sur de l'herbe face aux fils de Necht. Il annonce comment il les tuera et le fait⁴³⁶. Briser un *geis* équivaut à briser un pacte avec les dieux, et donc à perdre ainsi leur faveur et leur aide⁴³⁷. C'est ce qui mène à la mort de Connla qui refuse de briser ses trois promesses de vie imposées avant sa naissance⁴³⁸ : celle de Cú Chulainn qui touche de la viande de chien (ce qui contredit son *geis* et l'affaiblit

⁴³² GINOUX, 2012, p. 180 ; JOHNSON, 2022.

⁴³³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 126.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 230.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 185.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 50-52.

⁴³⁷ GAVETTI, 2016, p. 3.

⁴³⁸ *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*, p. 2.

considérablement⁴³⁹) et celle de Conaire Mór, roi de Tara (qui brise une succession de *gaesa* et en conséquence finit par en mourir⁴⁴⁰).

Nous n'avons pas de formule pour ces promesses, s'il y en avait une, mais il est peut-être pertinent de signaler que dans le Cycle ossianique le soleil et le vent sont qualifiés de pouvoir éternels, sur lesquels on peut jurer⁴⁴¹. Ces informations peuvent certainement éclairer un célèbre passage de la *Guerre des Gaules* où, selon César, Vercingétorix prépare une attaque sur les colonnes romaines en déplacement et ses cavaliers se lient par « un serment des plus sacrés » : il ne leur serait pas permis d'être accueillis sous un toit ou de revoir leurs enfants, leurs parents ou leur famille tant qu'ils n'ont pas traversé les rangs ennemis deux fois. Il pourrait y avoir une notion de pacte divin qui échappe à César⁴⁴².

b) Le combat héroïque et l'importance culturelle de champions chez les Celtes

Les Celtes ont durablement intégré à leur société la notion d'un guerrier qui surpasse les autres, un héros, que nous qualifierons ici de « champion ». Nous le définirons comme un guerrier dont les prouesses et l'autorité sont un exemple pour ceux qui l'entourent, tout en constituant un danger plus considérable pour ses ennemis. Ce genre de concept – qui regroupe des notions sociales, culturelles, culturelles et militaires – semble plus typique de sociétés orales, puisque celles-ci nécessitent un exemple imagé à suivre en l'absence de témoignages écrits ou de manuels d'instruction. Cet exemple induit un sentiment de fidélité, comme ce que nous avons décrit pour les ambactes, il ne s'agit pas que de clients. César nous parle des 600 *soldurii* d'Adcantuannos. Il s'agit là de compagnons d'armes qui entourent leur chef et le protègent tout en bénéficiant des avantages de son influence. La contrepartie est que si le chef meurt, il est attendu qu'ils se battent jusqu'à la mort et ne lui survivent pas⁴⁴³.

Il ne s'agit pas simplement de gardes du corps mais de compagnons de combat d'un personnage qui, par la nature de son engagement, va montrer l'exemple et combattre personnellement pour justifier le rapport qu'il a avec ceux qui l'entourent. Cette idée de champion ou de héros dépasse donc l'institution simple de chef. Dans *La Destruction de*

⁴³⁹ BORSJE, 2005, p. 184.

⁴⁴⁰ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 326.

⁴⁴¹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 58.

⁴⁴² Caes., *G.*, VII.66.

⁴⁴³ *Ibid.*, III.22 ; DELAMARRE, 2005, p. 49.

l'auberge du dieu rouge, il y a une différence faite dans l'entourage du roi : les « gardes serviteurs » équipés de boucliers courbes (cela veut probablement dire cintrés), de grandes épées et de kilts rouges, et les « gardes royaux » qui arborent des crinières blondes, des tabliers courts, des capes à points, et sont armés de « boucliers frappeurs » et d'épées à la poignée d'ivoire⁴⁴⁴. Ces gardes royaux – avec leur description plus élaborée, leur escrime ambidextre a priori plus agressive et les poignées d'ivoire qui comme indiqué plus haut nous considérons comme une métaphore pour un haut statut – pourraient représenter un statut similaire aux *soldurii*, tandis que les gardes serviteurs représentent une relation de vassal (sans pour autant s'y limiter) qui rappelle les ambactes. C'est sans doute cette même dynamique qui motive les fidèles de Brennus à le protéger et à tenir tête aux Grecs qui les attaquent de toutes directions alors que celui-ci est blessé⁴⁴⁵.

Cette aura qu'impose la présence du champion induit une question d'honneur qui remplace en quelque sorte la discipline manquante dans les armées tribales – il y a une question de devoir qui dépasse la seule motivation guerrière. Bien que Cú Chulainn présente des divergences avec le modèle que nous évoquons du fait de son caractère solitaire, nous pouvons attribuer ces différences à son jeune âge et au fait qu'il soit destiné à mourir tôt. La description qui en est faite au début de son mythe principal montre l'éclat de l'idéal qu'il représente : « Il manie sa *Gae Bolga* ; avec son épée et son javelot ; voyez l'homme à la cape rouge ; mettre le pied sur toutes les collines ! Deux lances de la gauche de son char ; il projette sauvagement ; son apparence que je vois jusque maintenant ; je sais à présent changera d'aspect⁴⁴⁶ ! » Son absence de clients ou compagnons durables est éclipsée par son caractère surnaturel, clair dans les textes moins christianisés : toutes les femmes sont amoureuses de lui pour ses talents, sa beauté et son éloquence qui dépassent l'entendement. Curieusement, il a 7 doigts par main et 7 orteils par pied⁴⁴⁷.

Il représente non seulement l'aristocratie guerrière, mais la part particulièrement belliqueuse de celle-ci, ceux qui entretiennent et jouent le rôle le plus actif dans leur culture de la gloire du combat. Nous voyons cela notamment dans le fait que lorsqu'il part séduire Emer, il le fait en char et avec ses armes⁴⁴⁸.

⁴⁴⁴ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 296-297.

⁴⁴⁵ Paus., X.XXII.6.

⁴⁴⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 13.

⁴⁴⁷ *La Courtise d'Emer (Tochmarc Emire)*, p. 2.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 3.

Ces caractéristiques peuvent montrer comment les Celtes laténiens conceptualisent et décrivent les plus habiles d'entre eux. Nous pouvons rationnellement supposer une révérence sociale similaire, sans doute appuyée auprès du peuple par les bardes qui cimentent leur place dans la hiérarchie sociale. Cette hiérarchie, comme nous l'avons noté plus tôt, se donne à voir sur le champ de bataille : Diarmuid ua Duibhne, fou de rage, attaque une armée seul et la fait fuir après avoir tué et blessé beaucoup d'adversaires avec son épée⁴⁴⁹. Ceci représente la capacité de guerriers bien entraînés et équipés à écraser des troupes moins motivées et capables sur les plans techniques et matériels, et l'usage de l'épée, très rare dans ce texte, y est d'autant plus important. La présence de ces champions est à double tranchant, puisque comme nous l'avons vu leur mort ou leur retrait peut induire une panique auprès de leurs fidèles moins hardis, ce dont les Celtes ont conscience : Caeilté mac Ronan admet avant une bataille que si Fionn meurt la *Fianna* en serait très affaiblie⁴⁵⁰.

Cela arrive pour le camp adverse lorsque la mort de Cairbre brise son armée⁴⁵¹. Nous connaissons de vrais exemples de telles déroutes, comme lorsque la coalition d'Indutiomaros se dissout et les Éburons et Nerviens rentrent chez eux quand il est tué par les hommes de Labienus pendant la Guerre des Gaules⁴⁵². Indutiomaros correspond à la niche politique de « l'homme fort » que nous aborderons plus tard, mais cet exemple illustre la réalité de ce qui est précédemment cité dans le Cycle ossianique. La reddition de la confédération menée par les Bellovaques lorsque leur chef Correos meurt au combat en est un autre exemple⁴⁵³.

☪ Les Celtes et le duel.

Les Celtes ont une culture exacerbée du duel par rapport à leurs voisins et contemporains, culture qu'ils intègrent au sein même de batailles grâce à une codification du prélude au combat. Diodore de Sicile nous explique ceci.

« Avant de livrer bataille, ils ont coutume de sortir des rangs et de provoquer les plus braves des ennemis à un combat singulier, en branlant leurs armes pour effrayer leurs adversaires. Si quelqu'un accepte le défi, ils chantent les prouesses de leurs ancêtres et vantent leurs propres vertus, tandis qu'ils insultent leurs adversaires et les appellent des lâches⁴⁵⁴. »

Il s'agit d'un processus d'intimidation avant la bataille visant à provoquer et dévaloriser l'ennemi tout en se grandissant eux-mêmes⁴⁵⁵. Notons que le duel verbal précède

⁴⁴⁹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 116.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 205.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 208.

⁴⁵² *Caes., G.*, V.58.

⁴⁵³ *Ibid.*, VIII.21 ; BRUNAUX, 2020, p. 10.

⁴⁵⁴ *DS*, V.29.

⁴⁵⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 111 ; CANESTRELLI, 2022, p. 25.

le duel physique – l’importance de l’image et l’honneur dans ce dispositif martial ne doit pas être sous-estimé. Il est pertinent de souligner que cet incipit au duel survit jusqu’à la littérature gaélique, ce que nous pouvons illustrer par l’exemple du duel entre Ferdiad et Cú Chulainn. Malgré le passé commun et la fraternité des deux personnages, ils commencent en s’insultant, se dévalorisant et se menaçant l’un l’autre. Ferdiad rappelle que Cú Chulainn était son valet quand ils s’entraînaient chez Scáthach et Cú Chulainn répond en critiquant le manque d’honneur de son adversaire de sacrifier leur amitié ainsi⁴⁵⁶. Les Romains préservent le souvenir de ce rituel par le biais des anecdotes de Manlius et de Valerius, dont l’adresse bat les champions Gaulois⁴⁵⁷. Ces duels servent à glorifier les grandes familles romaines⁴⁵⁸, à grand renfort de détails moralisateurs et patriotes des auteurs romains : le Romain, sobre et aux armes simples, tue un adversaire géant, qui brille d’arrogance dans son attitude et ses armes rutilantes peu propices à la réalité du combat⁴⁵⁹.

Il est généralement admis que si des événements tels que ceux qui sont décrits ont réellement eu lieu, les Celtes en question n’auraient pas porté d’équipement particulièrement ornementé. Toutefois, nous pouvons nuancer cette vision avec l’exemple suivant : celui de l’homme de North Bersted, dont la tombe contient une très grande crête pour son casque. Une analyse de son squelette montre des problèmes de cervicales, ce qui suggère qu’il ne s’agissait pas d’un ornement occasionnel, mais que la crête était portée régulièrement⁴⁶⁰. Ainsi, l’utilisation de telles décorations n’est pas si exceptionnelle que l’on peut le croire.

Des exemples moins détaillés de duel existent⁴⁶¹ – Marcellus à la bataille de Clastidium (222 av. J.-C.) tue le chef des Gésates, Viridomaros, un géant à l’armure fortement décorée d’or et d’argent⁴⁶² ; Publius Cornelius Scipion, avant de devenir l’Africain, abat d’une javeline Crixos, un allié d’Hannibal et roi des Boïens et des Sénons⁴⁶³ qui avait sauvagement pourfendu plusieurs Romains en 218 av. J.-C.⁴⁶⁴ ; Publius Cornelius Scipion Émilien vers 150 av. J.-C. vient à bout d’un immense guerrier celtibère arborant, une fois n’est pas coutume, une armure splendide⁴⁶⁵. Le thème récurrent est flagrant : un géant armé davantage pour impressionner que pour être efficace bat ou terrifie les Romains, jusqu’à ce qu’un noble

⁴⁵⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 144-149.

⁴⁵⁷ CUNLIFFE, 2001, p. 113.

⁴⁵⁸ PLEINER, 1993, p. 30.

⁴⁵⁹ BRUNAU, 2020, p. 85.

⁴⁶⁰ CANESTRELLI G., 2022, p. 91.

⁴⁶¹ PLEINER, 1993, p. 30.

⁴⁶² Plut., *Marc.*, VIII.

⁴⁶³ Note : la mention d’un roi pour deux peuples est douteuse.

⁴⁶⁴ Sil., IV.

⁴⁶⁵ App., *Iber.*, IX.53.

champion s'avance et vainque le Celte en dépit de son immense force. Nous voyons là bien sûr l'empreinte de l'historiographie romaine, empreinte de cet archaïsme héroïque qui souhaite conforter le lecteur dans la supériorité en duel face aux Celtes et qui, néanmoins, l'entretient en tant que coutume bien plus longtemps, car faisant part intégrante de la société et de l'expression culturelle des Romains.

Nous pouvons nous interroger sur l'éventuelle différence en équipement entre un duel et une bataille. Lors du duel entre Cú Chulainn et Ferdiad notamment il est fait mention d'armes « de prouesses ». Canestrelli interprète cela comme des armes émoussées destinées à l'entraînement plutôt que capables de tuer, comme l'épée en bois de Ballykilmurry en Irlande⁴⁶⁶. Nous pouvons remettre en question cette interprétation, puisque le terme de « prouesse » est utilisé dans d'autres contextes (et dans d'autres récits comme nous le verrons), par exemple : description des « prouesses venimeuses⁴⁶⁷ » (vicieuses, imprévisibles) de Cú Chulainn ; surnom donné à ce dernier et à Illann Ilarchless (« aux grandes⁴⁶⁸ » et « aux nombreuses⁴⁶⁹ » prouesses respectivement) ; évocation de prouesses techniques lors du combat et pendant la phase d'échauffement et d'intimidation⁴⁷⁰. Il s'agit donc plutôt d'un terme qui désigne un geste martial particulièrement technique et impressionnant, ou bien un exploit. Nous avancerons plutôt l'hypothèse qu'il s'agit là d'armes faites pour le duel, qui peuvent être plus légères et plus maniables – peut-être les Celtes laténiens avaient-ils quelque chose de similaire, comme suggéré pour l'épée à sphères par exemple.

☪ Le combat singulier comme institution sociale.

« Ils (les Gaulois) prennent leurs repas non pas assis sur des sièges, mais accroupis sur des peaux de loups ou de chiens, et ils sont servis par de très jeunes enfants de l'un et de l'autre sexe. À côté d'eux sont des foyers flamboyants, avec des chaudières et des broches garnies de quartiers entiers de viande. On honore les braves en leur offrant les meilleurs morceaux de viande. (...) Les Gaulois invitent aussi les étrangers à leurs festins ; et, après le repas, ils leur demandent ce qu'ils sont et ce qu'ils viennent faire. Souvent, pendant le repas, leurs discours font naître des querelles, et, méprisant la vie, ils se provoquent à des combats singuliers⁴⁷¹. »

Plusieurs sources classiques parlent du banquet celtique et des activités qui y sont livrées, principalement l'emphase mise sur l'affirmation de son propre honneur tout en mettant en doute celui de ses rivaux, grâce au combat. Cela vient du livre XXIII de Poséidonios, mais il faut y voir un mécanisme social particulier, pas une beuverie au hasard⁴⁷². L'aspect rituel et codifié, peu compris des Méditerranéens, est contextualisé par

⁴⁶⁶ CANESTRELLI, 2022, p. 27.

⁴⁶⁷ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 160.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 161.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 173.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 154.

⁴⁷¹ DS, V.28.

⁴⁷² BRUNAU, 2004, p. 46.

l'un des passages principaux d'un récit gaélique, *Le Récit du porc de Mac Dathó (Scél Mucci Mic Dathó)*. Ledit passage est une démonstration de la pratique de *curadmír*, ou la portion du champion, pendant laquelle le guerrier que l'on accepte comme le plus brave présent lors d'un banquet reçoit le droit de choisir pour lui-même la meilleure portion.

Dans le passage qui nous intéresse, le favori est Cet mac Mágach de Connacht, qui provoque tous les membres de l'assemblée en combat singulier pour le droit de découper la viande. De nombreux champions s'avancent, mais perdent leur courage lorsque Cet déclare les avoir déjà vaincus, puis explique comment, et quelles blessures ou cicatrices ils arborent en conséquence⁴⁷³. Enfin, Conall Cernach d'Ulster arrive, qui déclare avoir dormi chaque nuit avec la tête d'un homme de Connacht sous la sienne et ne pas avoir passé un seul jour ou une seule nuit sans avoir blessé un homme, ce depuis qu'il est en âge de tenir une lance. Cet lui reconnaît la supériorité et lui dit : « Tu es un plus grand héros que moi. Si Anlúan (le frère de Cet) était présent, il t'offrirait une autre lutte. C'est dommage qu'il ne le soit pas. » « Pourtant, il l'est », lui répond Conall, en décrochant la tête d'Anlúan de sa ceinture et la jetant sur Cet si fort que du sang jaillit sur ses lèvres. Conall prend la place de Cet près du porc, mais donne une portion si maigre aux hommes de Connacht qu'un violent conflit éclate⁴⁷⁴. Nous avons déjà abordé le duel entre Cairbre et Oscur à la bataille de Gabhra, où malgré la présence de gardes du corps ils choisissent de combattre seuls, par honneur et respect du duel, et se tuent mutuellement. Ce genre d'occurrences a lieu parce que chez les Celtes le combat est une occasion sociale, les femmes et enfants regardent et sont investis⁴⁷⁵, tandis que les bardes jugent. Il y a un détachement de la gravité du combat, du fait de sa dimension sociale.

Nous voyons cela clairement dans le duel entre Cú Chulainn et Ferdiad. Il dure plusieurs jours, et à la fin du premier jour ils se font la bise, leurs chevaux sont mis ensemble et leurs cochers sont au même feu⁴⁷⁶. Le combat progresse, et ils lamentent leur condition, puisque la seule chose qui les force à se battre est la parole donnée par Ferdiad à Medb⁴⁷⁷, ce qui témoigne là aussi de l'importance des promesses. Lorsqu'ils rendent leurs armes aux cochers à la veille du dernier jour de combat, ils ne sont plus au même feu et les chevaux sont dans différentes étables⁴⁷⁸. Malgré tout, Cú Chulainn est inconsolablement triste à la mort de

⁴⁷³ *Le Récit du porc de Mac Dathó (Scél Mucci Mic Dathó)*, IX-XIV.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, XVI-XVIII.

⁴⁷⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 112.

⁴⁷⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 150.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 154.

Ferdiad et se lamente longuement sur sa mort⁴⁷⁹. Cette culture de l'honneur leur donne une raison de se battre parfois différente du (relatif) pragmatisme caractéristique gréco-romain. Même au milieu de la bataille de Gabhra, la Fianna cherche au sein de l'armée du roi Cairbre le clan Morna, ses ennemis jurés⁴⁸⁰. Même face au risque de tuer son propre fils, par honneur Cú Chulainn ne peut pas être dissuadé de le combattre⁴⁸¹.

Cette institution sociale s'étend même au domaine du sacré : César explique que parmi les druides il y en a un qui préside sur les autres. À sa mort, s'il n'a pas d'égal pour le remplacer, il y a une élection qui peut se solder par des duels entre druides⁴⁸². Les Celtes considèrent le combat comme un acte public, ce qui entraîne un regard sur l'échec ou la défaite, socialement inacceptables, dont la solution se trouve dans les suicides de chefs vaincus, comme Brennos après Delphes ou Boudica⁴⁸³ après Watling Street⁴⁸⁴. Cette notion est si persistante dans la culture celtique que même en 1014 à la bataille de Clontarf, la première action est un duel. Plait, du côté de Brian Boru, injurie et recherche parmi les rangs ennemis Domnall mac Eimin, qui se présente. Les deux combattants, de leur main libre, s'attrapent par les cheveux et se transpercent de leurs épées, se tuant mutuellement⁴⁸⁵. Rappelons que notre principale source pour le conflit entre les Norrois et les Irlandais provient d'une œuvre propagande des descendants de Brian, et qu'il pourrait donc s'agir là d'une référence au duel entre Oscar et Cairbre.

Malgré l'importance du combat singulier, sa noblesse n'est pas toujours respectée, ce qui ne devrait pas être une surprise : il est impossible de faire parfaitement respecter une croyance auprès d'une multitude de peuples et sur plus de deux millénaires, qui plus est en la longue absence de lois écrites – ces tendances culturelles et cultuelles comme celles-là ne sont pas des monolithes. Les Celtes eux-mêmes intègrent cela à leur mythologie, puisque lors du duel entre Cú Chulainn et Loch, son plus grand défi avant son combat face à Ferdiad, c'est nul autre que la déesse Morrígan qui intervient en faveur de Loch grâce à ses pouvoirs de métamorphose. Sous la forme de 51 génisses enchaînées entre elles pour entourer le héros, il frappe d'un tir de fustibale et détruit un des yeux de la déesse avec une pierre. Sous la forme d'une anguille noire qui lui lie les pieds, il lui fracasse le crâne d'un coup de talon. Sous la forme d'un loup qui lui mord le bras, il lui crève un œil avec son javelot. Le tout pendant que

⁴⁷⁹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 161-168.

⁴⁸⁰ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 206-207.

⁴⁸¹ *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*, p. 3.

⁴⁸² *Caes., G., VI.13.*

⁴⁸³ Note : malgré la popularité des orthographes « Boudicca » et « Boadicée » il s'agit là de la plus correcte.

⁴⁸⁴ CUNLIFFE, 2001, p. 115.

⁴⁸⁵ *Les Guerres des Irlandais contre les étrangers (Cogadh Gaedhel re Gallaibh)*, p. 179.

Cú Chulainn combat Loch, qui parvient à le blesser aux reins avant d'être lui-même mortellement touché par le héros.

L'intervention de Morrígan n'enlève pas à Loch la gloire du combat, puisqu'en dernière volonté il demande à Cú Chulainn de le laisser se relever pour qu'il meure face à l'est sur le visage, plutôt que sur le dos comme s'il était en train de reculer, ce que Cú Chulainn accorde. Il semble aussi fier d'être tué par la Gae Bolga⁴⁸⁶. Bien qu'il s'en prenne à une déesse, cela n'est jamais retenu contre lui et le texte ne sous-entend jamais que gravement blesser un membre majeur du panthéon celtique soit un acte choquant ou tabou. Nous ne pouvons pas attribuer cela à la christianisation, puisqu'il s'agit d'une moralisation qui concerne la culture celtique de l'honneur et du duel, pas une diabolisation entière de cette déesse. En effet, peu après Cú Chulainn (sans le savoir) la guérit de ses blessures⁴⁸⁷ et elle apparaît à d'autres moments de manière beaucoup plus neutre⁴⁸⁸. Ainsi le texte met en scène l'inéluctabilité d'éléments extérieurs qui perturbent la ritualisation de cette pratique, mais donne l'ascendant moral à la noblesse du combat singulier.

☪ L'issue du combat : la prise de trophées.

Le trophée le plus emblématique dans le combat celtique est la tête de l'ennemi vaincu, que l'on prend rituellement sur le cadavre. Cette pratique est, pour les gréco-romains qui en ignorent les tenants et aboutissants culturels, d'une sauvagerie choquante qui les marque fortement. Si l'on interprète la décollation – c'est-à-dire la décapitation d'un corps décédé – comme un pur acte de barbarie, elle réduit le soldat grec ou romain, pourtant fort de sa discipline et de sa civilisation, à un état animal – animal qui devient alors le trophée du chasseur qui l'a tué⁴⁸⁹. Strabon parle de cette habitude ainsi :

« Avec leurs habitudes de légèreté, ils ont cependant certaines coutumes qui dénotent quelque chose de féroce et de sauvage dans leur caractère, mais qui se retrouvent, il faut le dire, chez la plupart des nations du nord. Celle-ci est du nombre : au sortir du combat, ils suspendent au cou de leurs chevaux les têtes des ennemis qu'ils ont tués et les rapportent avec eux pour les clouer, comme autant de trophées, aux portes de leurs maisons. Poséidonios dit avoir été souvent témoin de ce spectacle, il avait été long à s'y faire, toutefois l'habitude avait fini par l'y rendre insensible. Les têtes des chefs ou personnages illustres étaient conservées dans de l'huile de cèdre et ils les montraient avec orgueil aux étrangers, refusant de les rendre même quand on voulait les leur racheter au poids de l'or⁴⁹⁰. »

⁴⁸⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 102-103.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 108.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁸⁹ BRUNAUX, 2004, p. 110.

⁴⁹⁰ Str., IV.4.5.

L'ajout des têtes des ennemis les plus illustres à la maison de Celtes sert d'outil de reconnaissance de la valeur guerrière au sein de l'*ager publicus*⁴⁹¹. Silius Italicus précise ce détail : « Les Celtes se plaisent à vider les crânes, les entourent d'un cercle d'or, et s'en servent les barbares ! Comme de coupes dans leurs festins⁴⁹² ! » Aujourd'hui cette pratique fait couler beaucoup d'encre de par sa nature fortement imagée dans la culture populaire. Gérard Poitrenaud expose son interprétation très profonde du rôle de la tête dans la société celtique, qu'il résume ainsi :

« Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la décapitation du guerrier est un commencement... du point de vue symbolique : comme la tête couronnée de bois de cerf, la tête coupée est une tête magnifiée dont le pouvoir spécial est mis en valeur. On peut supposer que l'une et l'autre symbolisent la force fécondante du héros : un feu de vie dont la tête est le foyer. Cette puissance réside dans la tête du guerrier tué au combat, parce qu'il était puissant lui-même et qu'il est mort avant l'épuisement de sa force. Ce potentiel peut ainsi être capté au bénéfice d'un individu puis d'une communauté. (...) Elle est manifestement perçue comme le siège d'une force qu'on peut s'approprier⁴⁹³. »

Son interprétation met en place une argumentation totémique autour d'une symbolique solaire et relevant de significations de fécondité et renaissances, ce qui dépasse les limites de ce mémoire. Mais la magnification de la tête et l'appropriation de la gloire du vaincu par le vainqueur sont très pertinents ici.

Les textes celtiques contiennent de très nombreuses références à cette pratique. Cú Chulainn prend beaucoup trop de têtes comme trophées pour être listées ici, mais citons par exemple celles de Foill, Tuachall et Fandall en succession rapide⁴⁹⁴. Autre exemple qui reflète cette notion de trophée, lorsqu'il attaque, tue et prend la tête d'Orlam⁴⁹⁵, mais pas celles de Lon, Uala et Diliu macArach qui sont tués et décapités (pendant le combat) avec leurs cochers, mais il n'est pas fait mention de prise de trophées⁴⁹⁶. Il en est de même pour les têtes de Lethan⁴⁹⁷ et Nathcrantail⁴⁹⁸, qui visiblement ne constituent pas des trophées à la hauteur du héros. Fionn mac Cumhaill prend la tête du dangereux sorcier Aillen macMidna, ce qui sert de preuve de sa victoire et de la libération du peuple de Tara de son joug, et Conn s'exclame que Fionn n'a d'égal dans toute l'Irlande⁴⁹⁹ – la tête ajoute immédiatement au prestige de Fionn et la dangerosité du sorcier est maintenant sienne.

⁴⁹¹ BRUNAUX, 2004, p. 111.

⁴⁹² Sil., XIII.

⁴⁹³ POITRENAUD, 2016, p. 1.

⁴⁹⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 50-52.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 57.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 81.

⁴⁹⁹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 35.

La mort imminente de Conaire qui hante le récit de *La Destruction de l'auberge du dieu rouge* finit par arriver et ses assaillants cherchent à prétendre à ce trophée de taille. Mac Cecht décapite l'un des hommes qu'il surprend en train de couper la tête de Conaire, tandis qu'un autre finit le travail et fuit avec. Mac Cecht l'arrête en lui lançant un pilier dans le dos qui lui brise la colonne et ensuite le décapite lui aussi. Mac Cecht donne à boire à la tête de Conaire qui le complimente et lamente brièvement sa mort avant de succomber⁵⁰⁰.

La pertinence de ces textes vis-à-vis de l'analyse des pratiques martiales laténiennes est indéniable. Si la notion abordée par Jackson en 1964 selon laquelle la littérature irlandaise est une fenêtre ouverte sur l'âge du fer est peut-être dépassée, comme l'ont souligné Karl en 2005 et Pérez-Rubio en 2015, elle apporte néanmoins un point de vue indigène sur des pratiques culturelles partagées⁵⁰¹, qui peut au moins partiellement éclairer les lacunes sévères de l'historiographie antique méditerranéenne.

Les exemples cités nous renseignent sur l'importance rituelle et cultuelle de la tête comme trophée chez les Celtes laténiens, et par extension sur les occurrences suivantes. Lors du passage de Silius Italicus qui décrit l'attaque sauvage des Boïens à la bataille du Tessin, il raconte longuement les derniers instants d'un Quirinus qui est tué par des Gaulois. Italicus nous livre la description de la mêlée et des derniers instants d'un Romain.

« (Ligaunos) frappe son adversaire à l'articulation flexible qui unit le bras à l'épaule. Le bras, qu'a détaché cette profonde blessure, reste encore un instant suspendu aux rênes flottantes, et la main, par une contraction fébrile, fait un effort pour les retenir, et semble encore imiter par habitude le geste de gouverner le frein. Vosegos tranche alors la tête du guerrier qui ne se soutient plus, l'attache avec son casque à la crinière de son cheval, puis offre aux dieux, avec les clameurs particulières à sa nation, cette tête ainsi captive⁵⁰². »

À la bataille de Télamon, le consul Atilius Regulus attaque trop tôt et se fait tuer, puis sa tête est apportée aux rois celtes.⁵⁰³ Nous avons déjà abordé la bataille de la Silva Litana – une fois le consul Lucius Postumius tué, sa tête est prise, vidée et son crâne est orné d'un cercle d'or pour servir de vase de libations et de coupe pour les prêtres du temple le plus respecté⁵⁰⁴. La tête la plus prestigieuse prise par une armée celtique l'est très certainement pendant leur invasion des Balkans au début du III^e siècle avant l'ère commune : en 298 Cimbaules mène une expédition en Macédoine mais est repoussé. En 280 Bolgios

⁵⁰⁰ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 323.

⁵⁰¹ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 173.

⁵⁰² Sil., IV.

⁵⁰³ Pol., II.28.10.

⁵⁰⁴ Liv., XXIII.24.

recommence et bat Ptolémée Keraunos, qui finit décapité et sa tête promenée en triomphe sur une lance⁵⁰⁵.

Ce triomphe est d'une importance évidente, mais le caractère exceptionnel de cet événement a fait naître une interprétation que nous pouvons qualifier d'imprudente – en 2006, Koch argumente que Belgios est déifié après cet épisode et que son nom inspire celui des Belges. Il étend ce raisonnement au fait que Belgios ait inspiré le personnage de Beli Mawr dans la littérature galloise, ici père de Cassivellaunos d'après les *Mabinogion* – plutôt que l'explication plus traditionnelle que cela viendrait d'une déformation étymologique en moyen-gallois⁵⁰⁶. Sans nous avancer autant que Koch, un constat intéressant peut-être fait : en nous penchant sur les références à la prise de tête dans les sources classiques et les récits celtes abordés, et pas seulement ces derniers exemples, il y a trois classifications de têtes.

La première appartient à des guerriers jeunes ou pas particulièrement expérimentés, la seconde à des guerriers confirmés, la troisième à des personnages illustres. Comme nous nous basons sur le constat de Cunliffe que le combat est une occurrence sociale dont dépend le prestige au sein de sa communauté, la grandeur du trophée reflète la grandeur du guerrier. Ainsi des têtes ayant moins de valeur ne seront pas forcément prises, car cela équivaldrait à s'abaisser à leur niveau. Les têtes de moyenne valeur sont importantes à l'individu, et le grandissent : ce sont celles de combattants comme Quirinus ou Orlam, dont le prestige ou le contexte de prise vient grandir le guerrier qui la prend, ce qui le rapproche de cet idéal de champion ou de héros tant recherché dans une société hiérarchisée par l'honneur.

Nous pouvons suggérer que c'est ce même honneur qui interdit à Cú Chulainn de prendre la tête de Ferdiad, pourtant son seul égal, et le seul adversaire contre lequel il a besoin d'aide. C'est peut-être pour cette raison que Ferdiad reproche la manière de sa mort. Ainsi nous pouvons penser que Cú Chulainn ne se sent pas légitime dans la prise de son ancien frère d'armes comme trophée⁵⁰⁷. Les têtes de grande valeur, en suivant le raisonnement de Poitrenaud évoqué plus haut, sont celles dont l'éclat brille sur la communauté et représente un triomphe collectif qui les grandit tous ensemble, comme celles de Ptolémée Keraunos, Postumius ou Aillen macMidna.

La prise de têtes comme trophées a laissé des traces intéressantes dans l'archéologie. Le torque en or massif retrouvé à Ribemont-sur-Ancre montre des traces de lame sur la tige et

⁵⁰⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 89.

⁵⁰⁶ KOCH, 2006, p. 200.

⁵⁰⁷ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 160.

le tampon, vraisemblablement des dérapages du couteau utilisé pour la décollation. Nous pouvons peut-être partir du principe que la prise du torque, et par extension son port, accompagne la prise de la tête⁵⁰⁸. Ce champ de bataille présente beaucoup de pointes de lances et d'*umbos*, quelques épées et de nombreux squelettes, mais aucun crâne. La présence de nombreuses vertèbres cervicales permet d'attester la manière de décollation : un couteau est utilisé sur un corps allongé déjà mort⁵⁰⁹.

Beaucoup de tombes guerrières contiennent des poignards, qui gardent un style simple et efficace de la fin de la période Hallstatt au long de la période de La Tène, mais les petites variations rendent une typologie difficile. La présence de fourreaux métalliques similaires à ceux des épées indiquent néanmoins une utilisation militaire. De longs couteaux sont parfois retrouvés également. Entre l'arme et l'outil, ils peuvent être utilisés comme arme d'urgence, sur le camp et pour manger comme les *machaira* que mentionne Poséidonios qui servent à couper la viande pendant des banquets⁵¹⁰ – ou peut-être pour pratiquer la décollation, qui nécessiterait ce genre de complément utilitaire. Il est préférable pour un guerrier d'accomplir cette tâche avec une arme plus petite pour des raisons pratiques et pour éviter d'émousser son épée sur un torque. De plus, cela permet à des soldats de classe plus basse, et donc se battant à la lance plutôt qu'à l'épée, de ramener un ou plusieurs trophées à la maison à l'issue d'une bataille ou d'une campagne.

Le personnage celtique qui allie le mieux les caractéristiques du champion que nous avons abordé ici est, encore une fois, Cú Chulainn – qui à l'occasion d'un événement social est paré d'armes magnifiques et tient en main 19 têtes coupées⁵¹¹, ce qui constitue un message clair à ses alliés et à ses ennemis.

La récupération moderne de concepts antiques.

Malgré la relative obscurité des Celtes sur le continent jusqu'au XVIII^e siècle, leur influence a perduré plus longtemps pour des raisons évidentes dans les îles Britanniques et ils ont été brandis comme outil de patriotisme et symbole de résistance face à un envahisseur étranger bien avant que la France ne fasse de même avec Vercingétorix. Il est humain de se tourner vers des champions. C'est jusqu'à une période récente la base de l'Histoire pour tisser une sorte de narration vers laquelle les peuples concernés se tournent pour suivre cet exemple et s'inscrire dans une continuité. Les Celtes n'ont bien sûr pas échappé à ce schéma.

⁵⁰⁸ BRUNAUX, 2004, p. 89.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 106-107.

⁵¹⁰ CANESTRELLI, 2022, p. 20.

⁵¹¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 119.

Cunobelinos, le petit-fils de Cassivellaunos qui a combattu César en 54 av. J.-C.⁵¹², est un personnage qui fut connu en Angleterre pendant des siècles, mais qui ne l'est plus aujourd'hui. Il apparaît notamment dans *Nero Caesar* d'Edmund Bolton en 1624, où il est une figure rassurante face à la « tempête noire » que représente le retour des Romains⁵¹³. L'exemple le plus connu de cette popularité est évidemment le *Cymbeline* de William Shakespeare (vers 1611), qui lui-même est fortement inspiré des *Chroniques* de William Caxton (1480). Il y a aussi des similarités non négligeables avec *La Plainte de Guidericus* de Thomas Blenerhasset (1578) au niveau linguistique, dans la forme des noms de personnages et de lieux. Là le discours de Guidericus, qui a probablement inspiré le discours des Britons à Caius Lucius chez Shakespeare⁵¹⁴, n'est pas sans rappeler celui de Calgacos chez Tacite⁵¹⁵.

Cet intérêt pour les Britons et leur mise en valeur viennent à une époque tout juste antérieure au schisme d'Henri VIII, père d'Élisabeth I^{re} dont Shakespeare est contemporain, avec le Pape et la création de l'Église anglicane. La volonté de prendre ses distances avec l'Église catholique et de valoriser une identité autre que romaine passe donc par les Celtes. Pourquoi pas les Saxons ? Élisabeth I^{re} est aux prises avec l'Invincible Armada espagnole de Philippe II, fils de Charles Quint, non seulement duc de Milan, roi de Naples et de Sicile et archiduc d'Autriche, mais également marié à Marie Tudor, demi-sœur aînée et ennemie politique et religieuse de la reine... La piste germanique est donc hasardeuse. L'adoption du roi Arthur des Gallois, en partie pour décourager leur résistance, n'aura pas été en vain. Il s'installe dans le Royaume d'Angleterre un état d'esprit que l'on pourrait qualifier de « nos ancêtres les Britons » – Britons, un terme que les Britanniques utilisent à ce jour pour se désigner eux-mêmes⁵¹⁶. Malgré ladite distance prise avec l'héritage de Rome, il y a aussi à cette période les débuts d'un mythe national rattaché aux mythes classiques romains.

William Warner présente en 1586 dans *L'Angleterre d'Albion* une origine de la Grande-Bretagne dont le nom viendrait d'un « Brutus », descendant de Jupiter via son père Posthumus Silvius, lui-même fils d'Énée. Le nom de la femme de Brutus, « Innogen », a très certainement donné le nom de la princesse « Imogène » dans *Cymbeline*. Imogène présente des parallèles évidents avec la représentation de la future reine Élisabeth dans *Henry VIII* de John Fletcher et William Shakespeare : elles sont héritières d'une prophétie transmise à la lignée royale, sont remarquées pour leur vertu et leur chasteté, sont associées à la paix et

⁵¹² GALLIOU, 2004, p. 11.

⁵¹³ FORSYTH, 2019, partie 2.

⁵¹⁴ *Ibid.*, partie 4.

⁵¹⁵ Tac., Agr., XXX-XXXII.

⁵¹⁶ FORSYTH, 2019, partie 4.

l'abondance, et reprennent la symbolique du cèdre pour représenter leur royauté. L'association régulière d'Élisabeth I^{re} à Boudica est le produit d'une historiographie moderne qui met cette dernière beaucoup plus en avant comme « la » reine celte de Bretagne, alors qu'à l'époque plusieurs figures remplissent ce rôle⁵¹⁷. La popularité de ces personnages, réels et fictifs, crée un sentiment d'ancienneté et de racines profondes qui servent non seulement à légitimer des questions d'identité mais aussi à stimuler l'intérêt académique pour la passé celtique.

Sur ce thème, un cas à part est à mettre en évidence : celui des Pictes. Les Anglais n'étant pas les seuls habitants des îles Britanniques, l'héritage celte a été déchiré entre des revendications contradictoires au fil de diverses recherches de légitimité, en particulier suite aux conflits avec les Gaëls (pour simplifier pour des raisons de temps et d'espace). Il s'est exercé une pression autour des diverses théories sur les origines culturelles et ethniques des Pictes. Généralement considérés comme appartenant au patrimoine écossais, s'il s'avère que c'est un peuple germanique, alors les turbulents peuples gaéliques perdent une importante assise culturelle face à l'Angleterre quant à leur implantation dans les îles Britanniques. Ils sont perçus de manière exagérément exotique en raison de leur isolation⁵¹⁸. L'exagération de la différence entre Pictes et Britons vient aussi en partie de Bède, qui en rationalisant son respect pour les premiers et son opposition aux seconds les présente comme des peuples totalement distincts⁵¹⁹.

L'antiquaire John Pinkerton (1758-1826) maintient que les Pictes sont les anciens ancêtres des Anglais, ce qui ferait des Écossais des descendants d'envahisseurs Irlandais sans légitimité historique pour rester en Écosse. À l'inverse, des historiens comme James Macpherson et William Forbes Skene ont surinterprété l'identité picte. Les travaux du second au XIX^e siècle ont cherché à conclure que la langue picte était une forme de gaélique. Ces conclusions sont évidemment influencées par la persécution brutale qu'ont subie les populations gaéliques suite à la défaite des Jacobites après la bataille de Culloden en 1746⁵²⁰. Dans ces cas, les Pictes ont été utilisés comme des « champions » idéologiques dans les luttes politiques et identitaires des îles Britanniques.

⁵¹⁷ FORSYTH, 2019, partie 6.

⁵¹⁸ RHYS, 2020, p. 16.

⁵¹⁹ *Ibid*, p. 17.

⁵²⁰ RHYS, 2020, p. 17.

c) La guerre psychologique : des tactiques de choc culturel ?

Face au pragmatisme méditerranéen et leur élaboration de sciences militaires toujours plus perfectionnées, nous l'avons dit, la ritualisation passe pour un archaïsme – certains effets de celle-ci réveillent une peur primale, plus ancienne encore, chez nombre des ennemis des Celtes. Nous ne pouvons pas reléguer l'entièreté de ce que nous lisons dans les sources à de la diabolisation et de folles exagérations folkloriques, ou de l'alarmisme pour justifier des expéditions punitives. Nous savons que la guerre est une chose terrible et mentalement épuisante pour ceux qui y participent : nous allons voir ici pourquoi l'expression martiale des Celtes exacerbe cette réalité.

☪ **Les cicatrices celtiques dans la psyché des Gréco-Romains.**

Les sources classiques abordent ce sujet et nous laissent entrevoir l'inquiétude, si ce n'est l'effroi tout particulier que les Celtes inspirent sur le champ de bataille et lors de leurs excursions armées. Polybe nous indique que les Romains ont dû s'adapter à la pression infligée par les Gaulois au long du IV^e siècle avant l'ère commune non seulement pour gagner, mais pour survivre.

« De toutes ces luttes les Romains ont développé deux avantages importants. Tout d'abord après s'être fait tant massacrer par des Gaulois, ils ne pouvaient ni vivre ni s'attendre à quoi que ce soit de pire, et deuxièmement, grâce à ceci, quand ils combattirent Pyrrhus ils étaient devenus des athlètes parfaitement entraînés à l'art de la guerre⁵²¹. »

Ceci nous renseigne sur le fait que le modèle de guerre mobile et dynamique des Celtes a forcé le pragmatisme romain à s'y adapter, ce qui a créé une ténacité presque choquante pour Pyrrhus et plus tard Hannibal.

Lorsque la confédération des Insubres, Boïens et Gésates est mise sur pied, les Romains sont en état d'alerte bien avant qu'elle ne quitte son territoire. Ils signent hâtivement un traité avec Hasdrubal qui laisse à celui-ci le champ libre pour soumettre les Ibères, contrairement à la position de force de Rome après la Première Guerre punique, tant ils sont préoccupés par la situation en Italie⁵²². Du point de vue grec, Pausanias fait un constat plus imagé :

« Avec colère, en furie, sans raisonnement ils marchaient contre leurs adversaires comme des bêtes sauvages. Et même pourfendus d'un coup de hache ou de sabre, leur folie, tant qu'ils respiraient, les quittait pas ; percés de traits, de javelots, ils ne perdaient rien de leur fureur, tant que le souffle leur demeurait. Il y en eut qui,

⁵²¹ Pol., II.20.8-9.

⁵²² Pol., II.20.7-11.

arrachant de leurs blessures les dards dont ils avaient été frappés, les lançaient contre les Hellènes, ou s'en servaient pour combattre de près⁵²³. »

Nous devons prendre en considération l'exagération que nous avons déjà abordée, mais les témoignages de Pausanias ne sont pas de l'ordre du fantastique. Des exemples contemporains montrent qu'un homme adulte peut, dans un cas extrême, courir 400 mètres après avoir été poignardé à travers le cœur avant de succomber⁵²⁴.

Les biais historiographiques sont évidents, mais il est imprudent de tout consigner à l'hyperbole. En tenant compte des étapes rituelles, qui permettent certainement d'atteindre une forme de dépassement de soi, cette détermination et cet acharnement sont atteignables par certains individus. D'autant qu'ils baignent dans cette culture martiale, puisqu'ils appartiennent pleinement à la classe des *bellatores* que nous avons décrite, sans compter la grande probabilité d'une ferveur religieuse que nous n'avons pas assez d'outils pour explorer convenablement. Nous ne devons pas, comme dans des exemples déjà cités, nous emporter dans une vision théâtralisée des Celtes comme des surhommes et oublier le recul critique sur les sources. Certains auteurs décontextualisent des passages pour soutenir ces idées, comme Guy Christian Messa qui explique le recours répété aux Celtes par leur culture téméraire en citant Tite-Live qui les appelle « les plus belliqueux des peuples⁵²⁵ ».

Le problème est que ce passage parle également des Thraces et qu'il manque le contexte : le souhait de mettre les Celtes sur un piédestal par rapport aux alliés lydiens, phrygiens et numides des Romains, pour valoriser la prouesse au combat de ces derniers. L'une des raisons pour la peur qu'inspirent les Celtes est l'horreur des Gréco-Romains pour la décollation : l'intégrité et l'identité du corps sont bafouées. On lui retire à la fois son identité et son lien d'appartenance à sa collectivité, puisque les têtes s'intègrent à la cité ou au peuple victorieux en servant d'outil à sa grandeur.

La hantise méditerranéenne du sacrifice humain

L'exotisme et le danger que représentent les Celtes font voir leurs coutumes d'un mauvais œil à leurs voisins, qui leur attribuent des pratiques qui sont, a priori, des fabrications – comme lorsque Diodore affirme que les Britons et les Goïdels (ancêtres des Gaëls, il s'agit à cette époque des Celtes d'Irlande) sont cannibales⁵²⁶. Cette réaction face aux Celtes est en particulier provoquée par la peur du sacrifice humain, que les Gréco-Romains pensent être un

⁵²³ Paus., X.21.3.

⁵²⁴ JAMES, 2010, p. 48.

⁵²⁵ MESSA, 2019, p. 46.

⁵²⁶ DS, V.32.

rituel celtique relativement courant, et qu'ils décrivent sous diverses formes. D'après Strabon :

« Il était d'usage, par exemple, que le malheureux désigné comme victime reçût un coup de sabre, puis l'on prédisait l'avenir d'après la nature de ses convulsions, vu que jamais ils n'offraient de sacrifices sans que des druides y assistassent. On cite encore chez eux d'autres formes de sacrifices humains : tantôt, par exemple, la victime était tuée à coups de flèches, tantôt ils la crucifiaient dans leurs temples, ou bien ils construisaient un mannequin colossal avec du bois et du foin, y faisaient entrer des bestiaux et des animaux de toute sorte pêle-mêle avec des hommes, puis y mettant le feu, consumaient l'holocauste⁵²⁷. »

César mentionne que ceux affligés par des maladies étrangement sévères ou partant au combat demandent aux druides de faire des sacrifices humains dans un échange de vies, et il parle aussi d'« hommes d'osier » remplis d'hommes qui sont ensuite brûlés⁵²⁸. Ce dernier constat est partagé par Diodore qui explique que les prisonniers de guerre sont immolés mélangés à des animaux, tandis que les malfaiteurs sont emprisonnés cinq ans, empalés puis brûlés⁵²⁹. Selon lui, il existe des sacrifices où l'on tranche la gorge d'une victime et ses convulsions, sa chute et l'écoulement de son sang permettent de prédire l'avenir⁵³⁰.

La récurrence des « hommes d'osier » est intéressante, mais n'oublions pas que ces sources s'appuient fortement sur Poséidonios – il ne faut donc pas se laisser tromper par la multiplicité des sources. Chez Diodore, les hommes sont d'abord empalés, donc l'immolation n'est pas la cause de la mort. Chez Strabon la cohabitation d'hommes et de bêtes semble peu crédible et chez César rien n'indique une pratique cultuelle. Le fait que les hommes soient vivants et tués ainsi relève de l'interprétation⁵³¹.

Les récits gaéliques ne parlent pas de sacrifice humain, mais il y a néanmoins dans l'archéologie des traces de pratiques qui peuvent s'y apparenter. L'homme de Gallagher est un homme des tourbières découvert en Irlande et datant de l'âge du fer, entre 470 et 120 avant l'ère commune. Des cordes de saule tressées ont été retrouvées autour de son cou, ce qui suggère une mise à mort ritualisée, mais il n'est pas clair s'il s'agit d'une exécution ou d'un sacrifice humain. Il avait la vingtaine tout juste passée, faisait un peu plus de 1m80 et son corps était nu mis à part une cape en peau de cerf⁵³².

Un autre homme des tourbières, celui d'Oldcroghan, date de 350 à 175 avant l'ère commune. Il ne reste que son torse et ses bras, mais à partir de cela il semble avoir fait 1m98

⁵²⁷ Str., IV.4.5.

⁵²⁸ Caes., G., VI.16.

⁵²⁹ DS., V.32.

⁵³⁰ *Ibid.*, V.31.

⁵³¹ BRUNAU, 2004, p. 114.

⁵³² Gallagher *Man, a bog body from Co. Galway*, 2015, p. 1.

et a été percé et entaillé avant d'être démembré⁵³³. Nous connaissons aussi l'homme de Lindow, daté du I^{er} siècle. Il est mort à la fin de sa vingtaine, faisait 1m68 pour entre 60 et 65 kg, et avait un corps fort mais peu habitué au travail manuel intense. Ses ongles, cheveux et sa pilosité sont entretenus. Il a été frappé violemment à la tête, peut-être avec une hache qui a enfoncé son crâne dans son cerveau, un autre coup dans le dos lui a fracturé le cou et au moins une côte, des marques semblent indiquer qu'il a été étranglé avec une cordelette⁵³⁴, et sa gorge a été coupée d'une oreille à l'autre. De plus, des analyses de sa peau montrent qu'il aurait été peint avec des pigments cuivreux⁵³⁵.

Ces corps montrent des caractéristiques très particulières. Nous pouvons peut-être rapprocher la nudité de l'homme de Gallagher à celle des guerriers nus, autour d'une volonté d'entrer dans l'outre-monde nu, dans l'idée d'une renaissance. L'acharnement qu'a subi le corps de l'homme d'Oldcroghan montre qu'il ne s'agissait pas d'un acte spontané et irréfléchi. L'homme de Lindow a été frappé, étranglé et égorgé – l'idée qu'il subisse une « triple mort » peut indiquer une mort rituelle.

Dans une société sans loi écrite, une exécution va naturellement présenter des éléments rituels et peut donc être comprise par un observateur externe comme un sacrifice humain – il ne serait pas raisonnable de penser que les Celtes ne connaissent pas les peines de mort. Nous pouvons même nous demander si la distinction entre exécution et sacrifice humain est pertinente, puisque dans les deux cas il y a une volonté de renfort et de maintien des structures sociales. L'absence de textes de loi crée la nécessité de justifier le droit de vie et de mort qu'ont certaines autorités. Une partie de cela au moins peut raisonnablement s'appliquer au domaine rituel. L'exécution de prisonniers peut également revêtir une dimension culturelle – créant grâce à ces éléments une impression de sacrifices humains généralisés, que l'on croise évidemment avec la tendance déformante de l'historiographie antique.

☪ L'intimidation : à la conquête des yeux et des oreilles.

« (...) De tous les peuples d'Asie, les Gaulois sont réputés les plus belliqueux. C'est au milieu des peuples les plus pacifiques qu'est venue s'établir cette nation farouche, après avoir couru le monde entier. Stature gigantesque, longs cheveux roux, larges boucliers, épées démesurées, chants guerriers au moment de charger l'ennemi, hurlements, trépignements terribles, cliquetis d'armes et de boucliers heurtés d'après un usage national, tout semble combiné chez eux pour inspirer la terreur⁵³⁶. »

⁵³³ *The Perfect Corpse, Bog Bodies of the Iron Age*, s.d., p. 3.

⁵³⁴ Note : il est possible qu'il s'agisse d'une sorte de collier, qui l'aurait étranglé avec les gonflements du cadavre.

⁵³⁵ CRAIG et SAMMUT, 2019, p. 1.

⁵³⁶ Liv., XXXVIII.17.

Ce portrait par Tite-Live est classique et encore une fois destiné à un public bien particulier, déjà acquis à ses idées sur les Celtes. Nous avons déjà abordé l'équipement de ces guerriers, qui n'est pas si différent que ce qu'il décrit. Mais si la terreur qu'ils inspirent ne vient que de leurs armes, cette réaction est de l'ordre de l'artifice – il est donc pertinent de nous pencher sur les éléments plus intrinsèques : leur taille et leur sonorité.

L'aspect de la « stature gigantesque » peut être exploré grâce à un champ de bataille du III^e siècle qui a été retrouvé à Ribemont-sur-Ancre et montre les os de plus de 500 hommes, en grande majorité de jeunes adultes. La taille moyenne est de 1m73, plusieurs atteignant 1m80. Ils sont bien nourris et possèdent une forte musculature. Ce sont des Belges, et donc des Gaulois selon la différence établie par Poséidonios d'Apamée⁵³⁷. Nous retrouvons également cette idée dans le portrait des Gésates que dresse Polybe, qui explique que « particulièrement terrifiante était l'apparence et les gestes des guerriers nus à l'avant, tous des hommes dans la fleur de l'âge et bien bâtis, et tous les meneurs décorés richement de torques d'or et de bracelets⁵³⁸. » Ils sont plus grands que des Méditerranéens, mais loin des tailles quasi-mythologiques décrites. La discordance sonore semble aussi ancrée dans la réalité, exprimée par ce que l'historiographie a appelé le *tumultus gallicus*⁵³⁹.

Cette notion n'est évidemment pas tangible par l'archéologie. Les textes – comme celui de Tacite qui décrit les Calédoniens se préparant au combat avec des chants discordants et des hommes plus téméraires qui défient l'ennemi⁵⁴⁰ – peuvent aussi bien décrire une réalité qu'un topos sur les anciens guerriers cisalpins repris pour l'effet narratif. Nous pouvons donc nous demander s'il s'agit d'un comportement commun, voire d'un trait culturel ou d'une évolution convergente. Mais il est difficile de trancher en l'absence de confirmation que ce ne sont pas des stéréotypes employés par Tacite pour faciliter la lecture à son public⁵⁴¹. Nous pouvons nous tourner vers le carynx, la trompette de guerre celtique dont le son terrifiant est mêlé aux cris de guerre des combattants⁵⁴². L'utilisation de trompettes est une évidence sur le champ de bataille pour faire passer des directives simples et elle est connue dans la littérature gaélique.

D'après le dictionnaire en ligne d'Oxford, la *Dord-Fian* serait le cri de guerre de la *Fianna*, et il y a une idée reçue qui relie les paroles de ce cri de guerre à la devise des forces

⁵³⁷ BRUNAUX, 2020, p. 90.

⁵³⁸ Pol., II.29.7-8.

⁵³⁹ BRUNAUX, 2020, p. 38.

⁵⁴⁰ Tac., Agr., XXXII.

⁵⁴¹ CUNLIFFE, 2001, p. 103.

⁵⁴² Pol., II.29.6.

spéciales irlandaises actuelles : *Glaine ár gCroí* ; *Neart ár nGéag* ; *Agus beart de réir ár mbriathar*⁵⁴³ (« pureté du cœur ; force des membres ; et la détermination envers notre promesse »). Cette affirmation est douteuse et le Cycle ossianique décrit explicitement la *Dord-Fian* comme une trompette de guerre : « (...) ces anciens guerriers étaient Fionn et ses héros, qui attendent là, plongés dans un long sommeil, la venue du jour où la musique de guerre de la “*Dord-Fian*”, la grande trompette de la “*Fianna*”, retentirait dans la caverne⁵⁴⁴. » Sans pour autant assimiler la *Dord-Fian* à un carnyx, ce passage nous montre que même plusieurs siècles plus tard ces instruments ne sont pas que des outils pour transmettre des ordres et relèvent d’un aspect symbolique, qui annonce l’arrivée de grands guerriers.

Polybe (II.XXIX.5-9) mais aussi Diodore de Sicile (V.30) décrivent le son des carnyx et leur aspect rauque. Il y a peut-être aussi un aspect religieux d’appel aux dieux, à mettre en parallèle avec la danse et le chant de guerre qu’entame le chef de guerre qui affronte Manlius avant leur duel⁵⁴⁵. Il y a très certainement une notion culturelle autour d’un bruit assourdissant, puisque la littérature celtique met une emphase particulière dessus. Quand Cú Chulainn part au combat contre Ferdiad dans son char, il y est décrit comme une force de la nature autour de laquelle crient gobelins et démons, jusqu’à ce que même les Tuatha De Danann amplifient cette cacophonie⁵⁴⁶. Avant la bataille finale, l’arrivée au loin de l’armée d’Ulster hante trois pages au cours desquelles le bruit des chars, des chevaux et des hommes qui s’approchent pèse sur le texte⁵⁴⁷, et très certainement sur la diction de ceux qui racontent l’histoire.

En suivant ce genre d’interprétation, nous pouvons suggérer avec une prudence extrême les points communs suivants entre les descriptions que nous avons de guerriers laténiens et de héros de la littérature celtique plus tardive. Diodore de Sicile décrit la manière dont des Gaulois se coiffent en se hérissant les cheveux avec « une lessive de chaux, ils les retirent du front vers le sommet de la tête et la nuque, de sorte qu’ils ont l’aspect de Satyres et de Pans. Grâce à ces moyens, leurs cheveux s’épaississent tellement qu’ils ressemblent aux crins des chevaux⁵⁴⁸. » La raison pour cette pratique peut être trouvée dans une part de la transformation monstrueuse de Cú Chulainn, dont l’histoire est plus ancienne que la séparation entre Celtes continentaux et insulaires – dont les cheveux deviennent des épines

⁵⁴³ FITZGERALD, 2019.

⁵⁴⁴ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 250-251.

⁵⁴⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 113.

⁵⁴⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 141.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 197-199.

⁵⁴⁸ DS, V.28.

dangereuses⁵⁴⁹. La récurrence d'une lumière divine au niveau de la tête pourrait être une connexion plus symbolique. Cú Chulainn manifeste la « lumière du champion » (*Lon Laith*) de son front et est entouré d'une brume de sorcellerie. Fionn mac Cumhaill, lorsqu'il fait face à la puissante armée des Tuatha de Danann, est décrit ainsi : « Alors que l'ennemi regardait Fionn leurs cœurs se remplirent de terreur, car autour de sa tête brille la lumière rouge de la bataille, et parfois la forme d'un serpent enflammé se tord et se contorsionne autour de lui (...)»⁵⁵⁰. »

Nous savons que la tête endosse un rôle particulièrement important dans l'aspect cultuel de la martialité celtique. S'il existe la croyance d'une lumière, littérale ou symbolique, qui en provient – en sachant comme nous l'avons dit que les Gaëls considèrent le soleil comme sacré –, il n'est pas déraisonnable de penser que cette pratique capillaire cherche à émuler ce concept, sans doute connu chez une forme archaïque des héros que nous avons mentionnés, si ce n'est ce qui servira plus tard d'inspiration à ces passages.

On pourrait suivre le même raisonnement pour une autre part importante de la transformation de Cú Chulainn : sa bouche grandit jusqu'à ce que l'on puisse voir sa gorge et ses poumons, tant elle est béante⁵⁵¹. De même, le Gaulois qui fait face à Manlius lui tire la langue – là où Tite-Live l'interprète comme « (...) ils le mènent en face du Gaulois, qui dans sa joie stupide (c'est un détail que les anciens ont cru digne de mémoire), tirait la langue par raillerie⁵⁵². » Il est séduisant de conclure qu'il existe des caractéristiques dans la culture celtique représentant le dépassement de soi et la transformation de l'homme normal au guerrier qui viennent compléter ce que nous avons déjà abordé. Mais en l'état actuel des connaissances, nous ne pouvons pas faire plus que suggérer un ancêtre commun et souligner la cohérence avec des notions en lien. Ces hypothèses montrent la limite de l'une des approches que nous avons choisies pour ce mémoire – les sources sont insuffisantes pour dresser un portrait satisfaisant et il ne faudrait pas trop facilement s'appuyer sur des récits plus tardifs, malgré les liens et points de pertinence évidents (et moins évidents).

Étape essentielle au dépassement de soi : le dédain pour la douleur et la mort.

Malgré le topos des barbares facilement effrayés, il y a de nombreux exemples de Celtes prêts à se sacrifier pour leurs efforts de guerre et faisant preuve d'un acharnement qui

⁵⁴⁹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 115.

⁵⁵⁰ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 200.

⁵⁵¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 92, 115.

⁵⁵² Liv., VII.10.

marque leurs adversaires. Plus qu'un produit des circonstances dont il sera question, nous pouvons avancer l'idée que cela relève de croyances autour du geste guerrier et donc de son aspect traditionnel. Tite-Live décrit leur fougue au combat dans des termes qu'il n'utilise jamais pour désigner des Romains :

« Leurs blessures éclatent aux yeux, parce qu'ils combattent nus, et que leur corps sont charnus et blancs, n'étant jamais découvert que dans les combats : aussi le sang s'échappe-t-il plus abondant de ces chairs massives ; les blessures sont plus horribles, la blancheur de leur corps fait paraître davantage le sang noir qui les inonde⁵⁵³ » ; « mais ces plaies béantes ne leur font pas peur : quelques-uns même déchirent la peau, lorsque la blessure est plus large que profonde, et s'en font gloire⁵⁵⁴. » ; « la pointe d'une flèche ou de quelque autre projectile s'enfonce-t-elle dans les chairs, en ne laissant à la surface qu'une petite ouverture, sans qu'ils puissent, malgré leurs efforts, arracher le trait, les voilà furieux, honteux d'expirer d'une blessure si peu éclatante⁵⁵⁵. »

Ce qu'il décrit là – en tenant compte comme toujours de l'exagération possible, bien qu'il serait imprudent de rejeter tous ces extraits – est une forme de passion pour la guerre, des combattants animés par une gloire du combat qui semble exotique et bien loin de la discipline et de la dévotion professionnelle des légionnaires romains.

César nous indique que les Gaulois utilisent des relais pour renvoyer régulièrement des hommes disponibles au combat au siège d'Avaricum. Leur absence de peur de la mort est visible dans le fait qu'ils sont tués successivement par des carreaux romains et se remplacent pour continuer leurs efforts sur les murs malgré une mort certaine⁵⁵⁶. Ce passage peut être contextualisé par le fait que d'après César les Celtes croient en l'immortalité de l'âme et en la réincarnation, ce qui les motive au combat et réduit leur peur de la mort⁵⁵⁷. Diodore décrit plus longuement cette croyance :

« Ils ont fait prévaloir chez eux l'opinion de Pythagore, d'après laquelle les âmes des hommes sont immortelles, et chacune d'elles, s'introduisant dans un autre corps, revit pendant un nombre déterminé d'années. C'est pourquoi, pendant les funérailles, ils jettent dans le bûcher des lettres adressées à leurs parents décédés, comme si les morts les liraient⁵⁵⁸. »

Le problème habituel d'illusion de multiplicité des sources n'est pas forcément applicable ici, car bien qu'il semble certain que César et Diodore aient lu un même passage de Poséidonios à ce propos, César en parle lors du sixième chapitre de son ouvrage – donc après avoir passé plusieurs années au contact de Gaulois. La littérature gaélique est assez peu loquace sur le sujet et nous manquons d'informations. Fionn explique au lâche Conan qu'il n'y a pas de raison de refuser la mort car « quand cette vie est finie nous irons aux Îles Heureuses, où habitent Ceux Qui Vivent Pour Toujours, où seuls les valeureux et sages ont

⁵⁵³ Liv., XXXVIII.9.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, XXXVIII.10.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, XXXVIII.11.

⁵⁵⁶ Caes., *G.*, VII.25.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, VI.14.

⁵⁵⁸ DS, V.28.

leur place⁵⁵⁹ ». Ce passage est étrange et son caractère catégorique semble déplacé. De plus, la description de personnages immortels dans un lieu qu'il faut mériter présente une différence colossale avec ce que nous savons de la spiritualité celtique. Il faut donc interpréter cet extrait comme une déformation – voire un ajout – de la christianisation des textes.

Il existe aussi des exemples de dédain pour la mort par passion pour la culture traditionnelle guerrière. Un exemple frappant mais méconnu est celui de Cethern macFintan dans le Cycle d'Ulster, qui incarne la violence sauvage et le mépris total de ce qu'il peut endurer pour l'extérioriser. Pendant que Cú Chulainn se remet de ses blessures :

« Un homme sauvage, entièrement nu, dans un char s'approche (...), sans armes, sans armure du tout sauf un pieu de fer en main. (...) Ainsi arriva Cethern fils de Fintan, et le camp et sa garnison furent si surpris qu'il blessa tous autour de lui dans toutes les directions et de tous les côtés et ils le blessèrent dans toutes les directions et de tous les côtés⁵⁶⁰. »

Suite à la demande de Cú Chulainn il est traité par le talentueux Fingin, qui lui donne le choix de se rétablir pendant un an ou de pouvoir encore combattre trois jours au prix de sa vie. Il choisit la deuxième option et son corps est en partie réparé avec des morceaux de char⁵⁶¹. En vue des similarités, un tel exemple serait sans doute très pertinent aux Celtes laténiens et l'histoire de Cethern est certainement le produit de valeurs culturelles et martiales qu'ils avaient en commun.

Comme nous l'avons abordé, le dépassement des bornes sociales et physiques classiques dans l'acte martial est importante dans la construction culturelle du guerrier celtique. Les Celtes présentent une sorte d'esthétique guerrière qui est aux antipodes du citoyen soldat méditerranéen. La *ríastrad* de Cú Chulainn est le paroxysme guerrier de la culture celtique insulaire. Elle a lieu lorsque sa colère le dépasse et déforme son corps autrement sublime et le rend monstrueux : ses pieds se tournent vers l'arrière, ses mollets recouvrent ses tibias, un œil rentre dans son crâne tandis que l'autre ressort complètement, sa bouche devient si grande qu'une tête d'homme pourrait y rentrer, ses poils se hérissent jusqu'à devenir des épines avec une goutte de sang au bout de chacun. Dans cet état il ne fait plus la différence entre alliés et ennemis, et les hommes de Connacht l'appellent ainsi *Ríastartha*, ou « le difforme »⁵⁶².

Pire que cet aspect déjà terrifiant, au fur et à mesure que l'histoire progresse ses transformations deviennent plus grotesques et plus tard il est décrit ainsi : sa chair tremble et

⁵⁵⁹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 144.

⁵⁶⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 170.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 173-177.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 92.

tourbillonne sous sa peau. Ses pieds, tibias et genoux se tournent vers l'arrière, tandis que ses talons et mollets passent devant. Chaque « nœud » de ses mollets fait la taille du poing d'un homme. Sa tête s'élargit tout autour de son cou, les « nœuds » faisant la taille de la tête d'un enfant d'un mois. L'un de ses yeux rentre si loin dans sa tête qu'une grue aurait du mal à l'en sortir, l'autre dépasse et pend sur sa joue. Sa bouche devient si béante que sa gorge est visible et ses poumons volettent dans sa bouche et sa gorge. Il fait claquer ses mâchoires et crée des étincelles énormes. Son cœur tonne et fait le bruit d'un limier qui crie. Au-dessus de sa tête il y a des nuages de poison et un brouillard empli d'étincelles enflammées. Ses cheveux deviennent des épines et l'on pourrait poser une pomme sur le bout de chacune d'entre elles⁵⁶³.

Bien que Cú Chulainn soit un idéal inestimable dans l'ancienneté de son archétype – dont les Laténiens reconnaissent très probablement quelques caractéristiques si ce n'est une forme archaïque –, il semble très improbable qu'un dieu aussi important que Lugh n'ait eu un fils que si tard⁵⁶⁴. Avec l'importance que nous connaissons de la tête dans la culture celtique, la mention de déformation au niveau des yeux est intéressante puisque le thème est abordé par d'autres récits. Dans *La Destruction de l'auberge du dieu rouge*, une grande partie du texte est raconté du point de vue du maraudeur Ingcél et de manière à impliquer le lecteur (ou à l'origine, l'auditeur) par le regard de son œil unique à trois pupilles⁵⁶⁵. Il est une manifestation littérale du mauvais œil et sa seule présence dangereuse suffit à déstabiliser le bouffon Taulchaine au point de manquer un jonglage dont il est pourtant capable depuis son enfance. L'aspect difforme d'Ingcél nuit à l'expression et à l'adresse du bouffon⁵⁶⁶.

Cette notion n'est pas non plus étrangère à Cú Chulainn – puisque son aspect transformé grotesque peut être vu comme un reflet de son grand-père, Balor, le monstrueux chef des Fomoriens vaincu par Lugh, qui possédait un œil⁵⁶⁷ imprégné de poison capable de tuer du regard⁵⁶⁸.

⁵⁶³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 115.

⁵⁶⁴ Note : il n'est pas pertinent ici d'aborder l'interprétation de Cú Chulainn comme étant une sorte d'incarnation jeune et guerrière de Lugh plutôt qu'un demi-dieu distinct, nous nous tiendrons donc à cette remarque.

⁵⁶⁵ MULLIGAN, 2005, p. 1.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 3.

⁵⁶⁷ Note : dans le Cycle mythologique, il n'est pas clair si Balor est un cyclope ou s'il s'agit d'un troisième œil.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 115.



Figure 20 : cet anneau de harnachement en bronze du début du III^e siècle av. J.-C., venant peut-être des environs de Paris, présente une suite de visages très expressifs⁵⁶⁹. La présence d'un œil rétréci et d'un autre énorme pourrait être rapprochée de la "ríastrad" de Cú Chulainn.

Lors d'un moment de colère particulier suite à la mort d'une majorité des jeunes d'Ulster, Cú Chulainn est décrit comme devenant « sauvage comme une roue de tonnerre », ce qui est le symbole du puissant dieu gaulois Taranis : cette référence n'est certainement pas là par hasard. Ce passage pourrait laisser entrevoir une bien plus grande part de divin dans l'aspect guerrier de notre héros, si ce n'est son histoire en général, dans de plus anciennes versions davantage marquées de polythéisme. Se déformer, physiquement et mentalement, permet d'être changé de manière surnaturelle également et ainsi de pouvoir augmenter ses performances au combat. Ces éléments suggèrent comment les Celtes de La Tène auraient pu s'y prendre. Dans la littérature gaélique il existe le concept de terreur, ou *úathbás*, qui est intériorisée par des héros qui deviennent un vecteur, et même une incarnation de celle-ci. Cela peut être interprété comme un idéal à endosser par les guerriers qui cherchent à terrifier leurs adversaires⁵⁷⁰.

☪ Les Celtes décrits comme un cataclysme.

Cette volonté de se « déformer » pour endosser une animalité primaire et méconnaissable par les peuples méditerranéens semble fonctionner et provoque un effroi jamais rencontré avec d'autres peuples adverses, comme les Carthaginois, les Parthes ou même les Scythes et leurs descendants Sarmates.

Les Grecs et les Romains inculquent à leurs enfants une vision « d'ennemi de l'extérieur », de barbare et donc d'homme d'une nature autre, dont la biologie et l'esprit fonctionnent différemment, ce que l'on voit dans leurs clichés historiographiques – la charge

⁵⁶⁹ KRUTA, 1992, p. 839.

⁵⁷⁰ MONETTE, 2013, p. 248.

suivie du désespoir ou leur imprévisibilité de caractère⁵⁷¹. Le chaos et la sauvagerie viennent intrinsèquement d'un aspect primitif à mettre en opposition avec leur propre civilisation⁵⁷². Justin les décrit comme sauvages, impétueux et belliqueux, les premiers depuis Hercule à traverser le froid inhabitable des Alpes. Leur réputation est telle que tous les rois sauf Ptolémée les achètent pour être épargnés⁵⁷³. Le biais de Justin est visible dans le fait que Ptolémée les combat sans l'aide des Dardaniens et avec des troupes – selon lui – faibles en nombre et en discipline, par inconscience due à la folie qu'ont engendré ses crimes. Sosthènes quant à lui ne souffre pas de cet aspect moralisateur lorsqu'il repousse Bolgios mais succombe face à Brennos, en raison du faible nombre de ses hommes⁵⁷⁴. Le poète grec Callimaque décrit quant à lui un an après le pillage de Delphes les Galates comme une « race prise de démence⁵⁷⁵ ».

N'oublions pas toutefois que l'invasion de 280 av. J.-C. n'est pas le premier contact militaire entre Grecs et Celtes. Il y a eu du mercenariat de Celtes (ainsi que d'Ibères) pendant le conflit entre Sparte et Thèbes⁵⁷⁶, qui n'a pas donné lieu à de telles descriptions – ce qui est cohérent avec la notion que nous avons déjà abordée d'une opinion grecque des Celtes en deux temps. Une autre nuance est le fait que les récits de Tite-Live et Trogue-Pompée font des portraits des migrations gauloises calquées sur celles des Cimbres et des Teutons⁵⁷⁷. Malgré cela les succès des armées gauloises semblent avoir été minimisés par les Romains plutôt qu'exagérés, puisqu'en plus du constat de Polybe que nous avons mentionné plus tôt (II.XX.8-9.), Diodore rappelle que les Gaulois ont « détruit de nombreuses et puissantes armées romaines⁵⁷⁸ ».

L'image que les Celtes présentent d'eux-mêmes sur le champ de bataille a, nous venons de le voir, été prise comme une généralité sur leurs peuples et sociétés par nombre d'auteurs classiques. Cette notion est particulièrement visible chez Florus, qui appelle les Sénonis « *gens natura ferox* » dans l'extrait suivant :

« Les Gaulois sénonais étaient un peuple naturellement farouche, et de mœurs grossières : leur taille gigantesque, leurs armes énormes, tout en eux contribuait à inspirer l'effroi ; ils semblaient nés pour la destruction du genre humain et la ruine des villes. Partis en foule de l'extrémité de la Terre, et des rivages de

⁵⁷¹ CUNLIFFE, 2001, p. 13.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 14.

⁵⁷³ Just., XXIV.4.

⁵⁷⁴ Just., XXIV.6.

⁵⁷⁵ BRUNAUX, 2014, p. 138.

⁵⁷⁶ CUNLIFFE, 2001, p. 12.

⁵⁷⁷ BRUNAUX, 2020, p. 42.

⁵⁷⁸ DS, V.32.

l'Océan, vaste ceinture de l'univers, après avoir tout ravagé sur leur passage, ils s'étaient établis entre les Alpes et le Pô ; et, non contents de ces limites, ils se débordaient sur l'Italie⁵⁷⁹. »

Il appuie cette observation dans un autre extrait : « Les Gaulois insubres et les peuples voisins des Alpes avaient un naturel de bêtes sauvages et une taille plus qu'humaine⁵⁸⁰. »

☞ **Le contrecoup de la guerre, la psychologie des guerriers eux-mêmes.**

L'effet direct de la guerre est évident. Non seulement son bilan humain est terrible, mais il crée une sorte de sélection par le bas dans le cas de conflits très meurtriers, voire perdus. Tacite explique la survie des Calédoniens par le fait que ce sont les plus lâches, les premiers à fuir, tandis que tous les braves sont morts ou défaits au combat⁵⁸¹. Le bilan psychologique est bien plus difficile à analyser, en l'absence de témoignages celtiques d'époque.

Le récit irlandais « *Buile Suibhne* » (« *La Frénésie de Suibhne* ») décrit la folie d'un roi irlandais, Suibhne, maudit par le clergé irlandais pour avoir tué l'un de ses membres⁵⁸². Cette malédiction se manifeste par (entre autres) un état de panique lorsqu'il entend des armées ou du combat, et son état mental se détériore⁵⁸³. Ses terreurs sont comparables à celles que nous connaissons chez des soldats aujourd'hui, racontées de manière adaptée à un public médiéval. Lorsqu'il est confronté à des situations violentes, Suibhne devient agité et voit des spectres ou apparitions qui le tourmentent et hurlent. Le texte nous fait comprendre que ces sons sont mélangés avec des cris de guerriers et le bruit du choc des armes. Après avoir fui le lieu d'une bataille, il décide de « tourner le dos à l'humanité ». Ses pieds tremblent et son audition devient hypersensible à travers « les horreurs de sa folie⁵⁸⁴ ».

Il n'est pas le seul exemple de ce genre de thème dans la littérature celtique. Dans le Cycle d'Ulster, le bruit de l'agonie de guerriers ulates réveille le jeune Cú Chulainn, âgé alors de cinq ans. Il voit son roi Conchobar, qui lui reproche son exposition aux terreurs de la guerre ainsi : « *'Cid d'ía t'ánac isin n-ármag', ol Conchobar, 'co ndeochais úathbás and?'* », « “Pourquoi es-tu venu sur le champ de bataille ?” dit Conchobar, “où tu pourrais mourir de terreur⁵⁸⁵ ?” »

⁵⁷⁹ Flor., I.13.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, II.4.

⁵⁸¹ Tac., Agr., XXXIV.

⁵⁸² *La Frénésie de Suibhne (Buile Suibhne)*, p. 13.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 23.

⁵⁸⁴ SAILER, 1997, p. 194.

⁵⁸⁵ BORSJE, 2005, p. 174.

Néanmoins, il existe une référence de ce type à propos de Celtes dans l'histoire antique : Pausanias décrit une sorte de démence infectieuse qui leur fait entendre des ennemis et des chevaux là où il n'y en a pas peu après le sac de Delphes. La panique généralisée les mène à s'entretuer et à ne plus se reconnaître entre eux⁵⁸⁶. Les exagérations de Pausanias et de la christianisation du récit de Suibhne mis à part, ces textes pourraient décrire ce que nous appelons aujourd'hui le stress post-traumatique, affection a priori inévitable pour des individus confrontés à des événements aussi violents que la guerre. Il ne faut donc pas caricaturer les Celtes comme étant des guerriers nés pour la guerre et presque surhumains dans leurs rites et leur dévouement à la gloire du combat, tant ils terrifient leurs voisins « civilisés » – ce sont des êtres humains comme les autres, endurcis, mais non moins vulnérables dans certains aspects.

d) La pratique du geste guerrier celtique – des sources à aujourd'hui

Nous traiterons ici la question de savoir comment interpréter, voire essayer de reproduire, les gestes réalisés par les guerriers celtiques au combat. Il n'y a pas de manuels d'instruction et il serait fort imprudent d'imaginer une sorte d'art martial ou d'enseignement général dans le monde laténien. La biomécanique peut davantage nous renseigner : le fonctionnement du corps, en relation avec l'équipement utilisé, sont deux facteurs qui réduisent considérablement le champ de possibilités pour ne laisser que ce qui est réellement envisageable. Il est pertinent de rappeler ici que nous ne pouvons rien affirmer avec certitude. Nous avançons seulement le possible et dans le meilleur des cas le probable.

☪ L'absence de technicité d'après les sources gréco-romaines.

Les Celtes, nous l'avons vu, sont caricaturés comme des sauvages par leurs voisins, ce qui a pour objectif premier de justifier toute prise d'armes à leur rencontre, qui n'en devient que naturelle. C'est ce qu'affirme Denys d'Halicarnasse :

« La manière barbare de combattre, étant en grande mesure frénétique et semblable à des animaux sauvages, est irrégulière, et manque de science militaire. Ainsi, ils peuvent lever leur épée et frapper violemment tels des sangliers, mettant tout le poids dans leur coup comme des bûcherons coupant du bois ou des hommes creusant à la pioche, et ensuite frapper horizontalement sans viser, comme s'ils voulaient tailler en pièces le corps entier de leurs adversaires, armure comprise (...)»⁵⁸⁷.

⁵⁸⁶ Paus., X.XXII.7.

⁵⁸⁷ DH., XIV.10.17.

La qualité des armes celtiques est plutôt variable, mais frapper de telle sorte semble irréaliste avec du métal de l'époque. Remarquons que Denys parle d'hommes armés d'épées, peut-être pour puiser dans le stéréotype des barbares aux armes démesurées, mais il mentionne l'enchaînement d'un coup vertical, puis horizontal : donc réalisable uniquement par quelqu'un au premier rang d'une formation, avec de la place pour combattre. Son récit est probable si l'on suppose qu'il désigne des guerriers confirmés, nobles dans leur équipement et pleinement investis dans leur dévotion guerrière.

L'erreur, ou la déformation, qu'a opérée Denys est de généraliser cela à une « manière barbare de combattre », alors que l'archéologie et les contraintes matérielles et humaines imposent un combat plutôt à la lance, de manière distante et plus tournée vers la préservation de soi que ce que nous voyons ici. Il ne faut pas non plus oublier que nous ne sommes pas le public cible des auteurs que nous abordons. De notre point de vue cet extrait semble excessif, mais il n'est pas non plus impossible que seule une minorité d'individus soit très active et que donc les autres ne soient pas dignes de mention – les lecteurs de Denys ayant tout de même conscience de leur présence (du côté « barbare » comme du côté « civilisé »). L'extrait suivant est également intéressant :

« (...) À l'inverse, la défense et contre-attaque des Romains face aux barbares étaient inébranlables et les laissaient bien protégés. Pendant que leurs adversaires eurent encore le bras armé levé, ils se mettent accroupis et levant leur bouclier, ils rendent inutiles les coups venant sur eux, visés trop haut, alors qu'eux, frappant d'estoc, touchent à l'aine, pénètrent leurs flancs, et enfoncent le torse jusqu'aux parties vitales. Si leur adversaire cherche à se protéger, ils tranchent les tendons des genoux ou chevilles et les font tomber, mordant leur bouclier et poussant des cris semblables à des bêtes sauvages⁵⁸⁸. »

Ce qui nous intéresse ici, c'est la différence entre le Romain et le Gaulois dans la manière de se couvrir avec son bouclier. Comparé à la garde compacte des légionnaires imposée par le scutum, il semble y avoir un écart entre le corps du guerrier et son bouclier, qui le laisse vulnérable. C'est un réflexe de vouloir tenir le danger loin de soi-même. À l'image de boxeurs néophytes qui contre-productivement tendent les bras pour se protéger, nous pouvons supposer qu'un guerrier inexpérimenté, trahi par son réflexe, découvre son corps et expose son flanc à la pointe d'un glaive. Nombre de jeunes guerriers apeurés sont sans doute morts ainsi, mais pas ceux de l'extrait, qui se battent à l'épée et sont sans doute des combattants confirmés.

Tendre le bras est une meilleure défense contre des coups de taille que contre des coups d'estoc. Les Celtes ont plus souvent l'habitude de combattre des semblables, et auraient donc plus souvent tendance à se défendre de coups de taille portés de plus loin qu'un estoc de

⁵⁸⁸ DH., XIV.10.18.

glaive, quand ils sont face à des épées. Il est également cohérent de penser que des guerriers tribaux seraient moins prêts psychologiquement à briser la distance que des soldats professionnels, et qu'ils seraient donc moins capables à cette distance. Nous pouvons aussi y voir une volonté de gêner le mouvement de l'arme adverse tout en couvrant sa main, nuance que Denys n'a peut-être pas pu ou voulu comprendre.

La peau humaine est élastique et demande une pointe acérée pour être transpercée. Mais une fois que cela est accompli, il n'y a rien pour empêcher la percée vers les organes. Les reins et le foie sont particulièrement faciles à pénétrer, et sont beaucoup moins résistants que la peau ou le cartilage. D'où l'intérêt évident de protections, mais celles-ci ne sont pas présentes partout et dépendent de la richesse et de la nécessité de mouvement de chacun. La cage thoracique protège particulièrement de blessures venant d'au-dessus, donc nous pouvons supposer une position penchée vers l'avant – ce qui est cohérent avec la supposition que les guerriers, comme tous les hommes, ont la même peur de blessures aux parties génitales que nous connaissons chez les soldats aujourd'hui⁵⁸⁹.

C'est cette tendance à tendre le bras que l'on retrouve dans le duel de Titus Manlius dont nous avons parlé (Tite-Live VII.10). Le choc du bouclier de Manlius sur celui de son adversaire n'aurait pas découvert son ventre si le bouclier du Gaulois avait été plaqué à lui. Le duel de Valerius quant à lui comporte un détail intéressant. La traduction de la Loeb Classical Library décrit le geste de l'épée du Gaulois ainsi : « Le combat ayant duré longtemps, le Gaulois vise Valerius de son épée, comme pour la plonger à travers son bouclier dans son flanc (...)»⁵⁹⁰. » Le texte grec dit :

« Ὡς δὲ πολὺς ἐγγέγονει τῇ μάχῃ χρόνος, ὁ μὲν Κελτὸς φέρων ἐπὶ τὸν Οὐαλέριον τὴν μάχαιραν ὡς διὰ τῆς προβολῆς εἰς τὰ πλευρὰ βάψων (...) »

Cela peut être traduit par « Comme (au sens causal) le combat s'éternisait (littéralement : beaucoup de temps était attribué au combat), le Celte porta (littéralement : portant, c'est un participe apposé qui doit être conjugué en français) son arme (ce n'est pas le mot grec pour « épée » à l'époque de Denys) pour (au sens d'un but au participe futur) la plonger (*βάψων* est un participe futur sans équivalent en français donc il faut adapter à la syntaxe de la subordonnée de but en français) dans son flanc à travers sa garde (car le mot « *προβολῆ* » signifie la garde et c'est le sens utilisé ici) (...)»⁵⁹¹. ». Il faut donc visualiser un

⁵⁸⁹ JAMES, 2010, p. 48.

⁵⁹⁰ DH., XV.1.3.

⁵⁹¹ Merci à Marie-Ludivine Cadot pour ces informations, voir la section « Remerciements ».

mouvement fulgurant d'estoc, probablement accompagné ou précédé d'un déplacement vers la gauche pour plus efficacement contourner le bouclier de Valerius – s'il reste de face son geste sera facilement bloqué ou risque de coincer son épée dans ledit bouclier. Beaucoup de reconstituteurs ayant l'habitude de se battre en rangs ont des déplacements très linéaires et frontaux, ce qui rend leurs attaques plus prévisibles. Ce problème est plus présent chez les « Romains », dont l'équipement est moins adapté au mouvement latéral que celui des « Celtes ». On peut raisonnablement supposer qu'un tel champion serait habitué au combat singulier et donc en parfaite maîtrise des déplacements en toutes directions.

L'interprétation de ces gestes se fait avec une part de subjectivité. D'autant plus lorsque l'on essaye de les reproduire, puisque des questions d'opinion et de préférences, ainsi qu'un contexte différent, accentuent les risques d'une mauvaise compréhension du peu de sources qui existent. L'un des facteurs à déterminer est l'étendue de la différence entre les combats individuels et groupés. César par exemple fait référence à la volonté des soldats de se mettre en avant devant leurs officiers pour être notés pour leur bravoure. En plus de l'héroïsation évidente de ses hommes, cela peut nous indiquer un type de combat moins mécanique et plus spontané que ce qui est souvent présenté pour appuyer la discipline romaine, et des initiatives personnelles au-delà de l'idée que l'on peut se faire du combat en formations⁵⁹².

☞ **Convergences et divergences dans la littérature gaélique.**

Cette préférence pour les coups de taille se retrouve aussi dans ce que les récits celtiques décrivent. Lors du duel épique entre Cú Chulainn et Ferdiad, le texte mentionne clairement des attaques de taille visant les épaules et les cuisses⁵⁹³, ce que l'on retrouve dans les textes classiques aussi. Plutarque explique qu'au combat « (...) la plus grande force des Gaulois consistait dans leurs épées, qu'ils maniaient en Barbares, sans aucun art, et avec lesquelles ils abattaient les têtes et les épaules des ennemis (...)»⁵⁹⁴. Ces cibles sont logiques quand on prend conscience que la réalité du combat impose de viser ce qui dépasse du bouclier adverse, en s'adaptant à celui que l'on porte.

Cela indique qu'il y a une tendance biomécanique plutôt que culturelle à trancher autour d'un point central protégé. La mention des cuisses comme cible semble montrer qu'ils utilisent des boucliers plus petits que ceux des Laténiens du continent. C'est logique : ces

⁵⁹² Caes., *G.*, VIII.42.

⁵⁹³ PLEINER, 1993, p. 32.

⁵⁹⁴ Plut., *Cam.*, 53.

derniers ont besoin de se protéger de projectiles et d'attaques qui peuvent venir de toutes directions et d'être en mesure de se battre en formation, alors que ces champions gaéliques sont au milieu d'un duel fortement ritualisé où un bouclier de petite taille est plus approprié lorsque l'on recherche une plus grande technicité.

Les champions gaéliques utilisent ce que les textes, particulièrement le Cycle d'Ulster, décrivent comme des « prouesses ». Nous avons déjà abordé cette notion, mais les textes ne sont pas clairs à leur propos : ils peuvent désigner des gestes exécutés de manière particulièrement vaillante ou efficace, ou des techniques précises. Certains textes tendent vers cette deuxième interprétation – par exemple l'entraînement de Cú Chulainn est achevé une fois qu'il a appris toutes les « prouesses » que peut lui apprendre Scáthach⁵⁹⁵, ce qui suggère la nécessité d'une maîtrise de gestes guerriers.

Cú Chulainn est parfois décrit au combat comme utilisant des enchaînements de gestes très particuliers – dans son duel contre Nathcrantail, il s'appuie sur l'umbo de son adversaire pour prendre de la hauteur par rapport à lui et le décapite avant de le couper en deux verticalement⁵⁹⁶. Les deux possibilités sont que Cú Chulainn le fasse avec un coup de pied et prenne littéralement appui pour sauter en l'air, ou qu'il frappe du bord de son bouclier qu'il pose sur l'umbo de Nathcrantail pour bloquer sa garde et ainsi lui couper la tête. Cette dernière option semble plus logique, réalisable et sûre – mais Cú Chulainn tente cette technique par trois fois contre Ferdiad, qui les trois fois le fait tomber en poussant son bouclier. Là il semble clair que Cú Chulainn est debout sur l'umbo de son adversaire⁵⁹⁷. Bien que cette action ne soit pas explicitement citée comme une « prouesse » par le texte, il s'agit bien là d'une technique particulière, contre laquelle il existe des ripostes.

L'existence de techniques précises apprises à des nobles champions par des maîtres d'armes comme la légendaire Scáthach suggère un enseignement pratique censé améliorer les capacités de ces champions au combat singulier. Ceci les rend ensuite plus avantageux pour soutenir leur peuple lors de combats ou duels judiciaires. Bien que nous ne puissions pas l'affirmer pour La Tène, il serait peut-être imprudent de penser qu'une société qui pratique autant d'échanges matériels et culturels n'ait jamais mis en place au moins parmi ses classes guerrières une forme d'enseignement martial organisé par gestes, par situations ou un mélange des deux.

⁵⁹⁵ *La Courtise d'Emer (Tochmarc Emire)*, p. 13.

⁵⁹⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)* p. 81.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 155-156.

Selon G. Canestrelli, les textes gaéliques en langue originale utilisent le terme « *faencless* » pour désigner une percussion de bouclier avec la tranche du bas⁵⁹⁸. L'existence d'un tel terme serait très intéressante et pourrait suggérer tout un lexique technique, mais l'auteur ne cite que la *Táin Bó Cuailnge*, sans préciser de traduction en particulier ou de passage.

Dans *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, on trouve la description d'un enchaînement fait par Mac Cecht : « (...) Il fait une prouesse inclinée avec son bouclier et une prouesse de lame avec son épée, avant d'assener une attaque hostile sur eux (les maraudeurs)⁵⁹⁹. » Nous ne savons pas quel genre de bouclier Mac Cecht utilise, mais il est décrit comme sombre, de bois couvert de fer, avec un umbo a priori métallique et ayant une bordure renforcée⁶⁰⁰. Rien n'indique s'il y a un maniple vertical ou horizontal, donc le sens de l'inclinaison est discutable. Ce qui est intéressant, c'est que Mac Cecht le fait avant de manier son épée. La traduction anglaise du gaélique « *an edge-feat of the sword about his head* », plus précisément le mot « *about* », sous-entend un mouvement circulaire autour de sa tête, donc visant a priori la partie supérieure du corps de ses adversaires. Ainsi, le mouvement de son bouclier peut être offensif ou défensif : soit il frappe, du bord ou de l'umbo, pour créer de la distance et déstabiliser sa cible ; soit il couvre son bras droit et sa main pour frapper avec plus de sécurité pour lui-même. Quoi qu'il en soit, le bouclier et l'épée sont utilisés en tandem avec des techniques qui leur sont propres, et non pas comme dans notre culture populaire qui traite le bouclier comme un contrepoids gênant. Ce passage est également un contre-argument à l'interprétation du terme de « prouesse », « *feat* » en anglais, que fait Canestrelli.

☪ Avantages et limites de l'archéologie.

L'archéologie est un outil indispensable pour corroborer les dires des textes étudiés, mais comporte ses limites. D'abord, comme dans l'exemple suivant, la part d'interprétation peut se trouver exacerbée par la nécessaire utilisation de connaissances et moyens externes pour comprendre ce qui est découvert. Concernant l'archéologie et le combat, elle peut donner des résultats tronqués : les blessures visibles vont dans une majorité des cas être celles qui endommagent des os et laisser sous-entendre une surreprésentation de coups capables de blesser ainsi. L'analyse de squelettes ne peut pas montrer des blessures telles qu'une gorge tranchée, qui peuvent très bien ne laisser aucune trace exploitable par l'archéologie.

⁵⁹⁸ CANESTRELLI, 2022, p. 26.

⁵⁹⁹ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 318.

⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 187-188.

La position des armes dans les tombes de guerrier est, en l'état actuel des connaissances, représentative de l'endroit où elles étaient portées du vivant de l'individu. Dans une majorité de cas l'épée est posée à la droite du corps, a priori pour dégainer plus facilement sans être gêné par le bouclier, porté à gauche. Dans certains cas, nous voyons l'épée posée à gauche ou à l'épaule, pour des raisons de préférence personnelle⁶⁰¹.

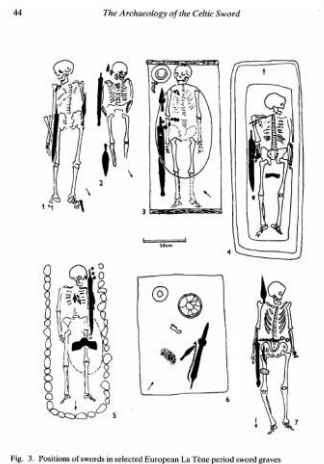


Figure 21, variations des dispositions d'armes dans les tombes laténiennes : remarquons la prédominance de l'épée à la hanche droite⁶⁰². Peut-être pouvons-nous étendre l'interprétation de la préférence personnelle aux pointes de lance : comme nous le voyons sur l'image, certaines sont orientées vers le haut, d'autres vers le bas. Ainsi, nous pouvons concevoir, si ce n'est une préférence pour une prise basse ou une prise haute, la différence entre un cavalier (pointe vers le haut) et un fantassin (pointe vers le bas).

Attiré dans un traquenard, le chef gaulois Commios, un ancien allié de César ayant changé de camp, est gravement blessé à la tête par un coup d'épée de la part du centurion Caius Volusenus Quadratus⁶⁰³. Pourtant il survit, ce qui pourrait sembler improbable, mais l'archéologie montre que cela est possible. L'un des squelettes trouvés au cimetière de Bathgate en Angleterre montre une blessure terrible à la tête, assenée par une épée ou une hache, qui a percé le crâne et enfoncé une grosse partie de l'os pariétal. Pourtant, le crâne montre que l'individu a survécu, et a même été traité par trépanation pour les effets secondaires évidents, même s'il a été décapité ultérieurement. Bien que la survie de l'individu porte un caractère a priori remarquable, elle est à noter⁶⁰⁴.

L'un des avantages des armures de bronze pour ce genre d'analyse est qu'elles préservent les traces d'impact beaucoup mieux que des cottes de maille plus tardives, car beaucoup sont en une seule pièce. Conservée au musée de Saint-Étienne en Hongrie et datée

⁶⁰¹ JAMES, 2010, p. 43.

⁶⁰² PLEINER, 1993, p. 44.

⁶⁰³ Caes., G., VIII.23.

⁶⁰⁴ JAMES, 2010, p. 42.

de l'âge du bronze tardif entre 1200 et 1100 av. J.-C., la cuirasse dite du Danube est un bon exemple : elle porte une ouverture de 4 cm sur la face et un petit impact à l'intérieur de la partie dorsale juste en face. Il semblerait qu'une épée ait pénétré l'armure en estoc et traversé le corps, la pointe s'arrêtant à la plaque dorsale. De plus, la plaque dorsale montre une forte pénétration de la gauche de la nuque à la droite de la colonne, suggérant que le guerrier a ensuite été à moitié décapité⁶⁰⁵. Cela dévoile plusieurs éléments : d'abord le caractère bâclé de la décapitation indique qu'il ne s'agit pas d'une exécution, mais d'un coup tranchant porté violemment pour achever son adversaire, peut-être par un adversaire gaucher. L'épée a peut-être été retirée relativement rapidement du torse du perdant de ce duel, si l'on part du principe qu'il s'agit de la même arme, ou même la même personne.

Il est impossible de savoir s'il s'agissait d'un duel ou d'un combat de groupe, bien que le statut impliqué par l'armure (et l'épée qui l'a endommagée) puisse indiquer un combat de champions. Le coup d'estoc est rentré au niveau de la clavicule droite, donc l'adversaire a semble-t-il réussi à outrepasser le bouclier du porteur de l'armure. Cela peut se faire de trois manières principales : les deux combattants sont face-à-face et l'assaillant fait une supination du poignet pour contourner le bouclier ; l'assaillant se déplace vers sa gauche pour créer une ligne droite entre son bras armé et l'ouverture entre le torse et le bouclier ; l'assaillant est gaucher et donc peut plus facilement contourner la garde d'un adversaire droitier. Ces trois possibilités sont pertinentes aux Celtes laténiens et devraient figurer dans toute conceptualisation d'une escrime celtique. Contrairement aux Romains qui nécessitent et imposent à tous leurs soldats de se battre en droitiers pour que leur système martial fonctionne, un Celte pourrait se battre en gaucher dans un duel, d'autant plus puisque le cône de protection créé par l'extension du bras est beaucoup plus viable qu'une garde compacte si l'on inverse l'arme et le bouclier, étant donné que le cône couvre quand même le corps alors qu'une garde compacte laisse une ligne droite directe de l'arme adverse à la partie découverte du corps.

⁶⁰⁵ MÖDLINGER M., 2018, p. 195.



Figure 22 , la cuirasse de Graye-et-Charnay, découverte à Saint-Amour en 1860 et aujourd'hui conservée au Louvre⁶⁰⁶ : il s'agit d'un excellent exemple de l'apport des armures de bronze à la conceptualisation du combat antique.

La cuirasse de Graye-et-Charnay est un bon exemple celtique. Cette pièce de l'époque Hallstatt datée entre 625 et 575 av. J.-C. a été transpercée sur le flanc droit par une pointe de lance ou d'épée. Là aussi, nous voyons que le côté découvert est la cible finale et que l'armure s'avère insuffisante pour totalement protéger celui qui la porte, bien qu'ici nous ne puissions pas affirmer avec certitude que cette blessure a été fatale. Ainsi les trouvailles archéologiques peuvent nous renseigner sur les risques que comportent certains gestes, mais pour tenter de comprendre ces derniers il faut les pratiquer, ce qui peut aujourd'hui se faire de plusieurs façons.

☪ Le combat celtique dans l'histoire vivante.

Au sein de la reconstitution.

La tête est une cible idéale lors d'un combat, en raison de la sévérité des blessures aux yeux, au cerveau et à la gorge⁶⁰⁷. L'omniprésence des boucliers sur le champ de bataille rend cela inévitable. La particularité de la reconstitution réside dans le fait que puisque l'on ne cherche pas à tuer son adversaire, il y a un jeu de contournement du bouclier que l'on n'est pas en mesure de briser. Les touches au visage sont le plus souvent de accidents, ce qui induit certains en erreur quant à la nécessité de le protéger. Nous ne voyons pas non plus, par sécurité, le risque de dégâts aux cervicales dus à de grands coups dans le casque. Les cibles de prédilection dans ce genre de simulacre sont plutôt les épaules et le torse – pourtant parmi les parties du corps les plus faciles à protéger.

Nous perdons la vitesse et l'intention du geste puisqu'une simple touche suffit souvent. Le peu de danger encouru et l'absence de risque de pénétration de l'arme déforment

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 195.

⁶⁰⁷ JAMES, 2010, p. 48.

l'escrime : il n'y a pas besoin d'aligner le tranchant ou la pointe de l'arme de manière particulièrement dangereuse, donc il est courant de voir des jeux d'épée imprécis avec des appuis instables pour trouver « la touche à tout prix ». Jules César nous apprend que lorsque Caius Volusenus Quadratus se retrouve avec son escorte à poursuivre Commios et une poignée de ses fidèles, ce dernier fait volte-face : il prend Volusenus pour cible et plante violemment sa lance dans la cuisse du Romain⁶⁰⁸, se vengeant pour la trahison évoquée plus tôt. Si Volusenus a pu survivre à cette blessure terrible, on comprend que les égratignures suffisantes en reconstitution nous donnent une fausse idée de ce qu'il faut vraiment pour tuer un adversaire déterminé.

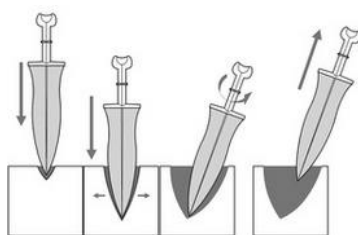


Figure 23 : diagramme de blessures infligées à l'arme blanche, ici un "pugio" romain. Comme l'illustre cette image⁶⁰⁹, les blessures que l'on peut subir lors d'affrontements antiques ne sont pas de simples entailles ou percées droites et chirurgicales. La sévérité de deux blessures peut être totalement différente, avec des gestes et des armes identiques. Ceci va évidemment à l'encontre de la propreté exigée par la reconstitution, où une touche nette suffit bien souvent à « tuer » instantanément.

Étude de cas : un stage de combat avec reconstituteurs « romains » et « gaulois ».

Les 18 et 19 mars 2023, un stage orienté vers le combat antique se déroule à Péronne, près d'Amiens. Les individus présents sont issus de deux troupes : d'une part les Ambiani, qui reconstituent une tribu celtique de l'époque de la Guerre des Gaules et d'autre part Ave Bagacum, qui font de même avec une légion romaine tantôt haute-impériale tantôt tardo-républicaine. J'y ai été très gentiment invité comme observateur et participant dans le but de réalisation de ce mémoire par Gildas Auzou, pilier des Ambiani, aux côtés de ces derniers et cette partie repose sur mon expérience dans ce cadre. L'objectif de ce stage est d'entraîner les troupes dans leur style de combat respectif, puis de les opposer entre elles pour concrétiser les apprentissages, tout en développant la relation de confiance entre les divers membres – ce qui est primordial en reconstitution, puisque même au combat la priorité est la sécurité des pratiquants. Il est très important de préciser que même chez des troupes de reconstitution, il est impossible de « reconstituer » un réel combat antique. Nous pouvons seulement en

⁶⁰⁸ Caes., G., VIII.48.

⁶⁰⁹ *Pugio*, Legio X Fretensis.

évoquer certains thèmes, mouvements (d'unités comme de corps) et résultats – pour des raisons de condition physique, de mentalité et par souci de ne pas gravement blesser ou tuer son opposition.

Ainsi le visage est à éviter, pour la même raison qu'il s'agit d'une cible privilégiée dans une vraie situation, car c'est l'une des seules zones du corps qui peut aussi fréquemment éliminer un adversaire si on la touche. Ceci est valable pour les lances et épées, mais aussi pour les percussions au bouclier, car même du bois sans renfort métallique peut être dévastateur. L'absence de douleur suite à un coup porté fausse évidemment les gestes, la garde ou la posture. Prenons l'exemple du coup de pied : sans le risque d'être frappé à la jambe par un bouclier ou de se le faire planter ou trancher, il est possible de se permettre d'utiliser cet outil de percussion et de maintenir la distance comme une troisième arme. Alors que sur un véritable champ de bataille antique, être blessé à la jambe est presque une condamnation à mort.

Le contact est faussé par les prérogatives de sécurité qui imposent de contrôler son geste pour la sécurité de son adversaire – qui en réalité est davantage un partenaire. Le contrôle des armes de jet est plus difficile. En « batailles », flèches et balles de fronde sont à proscrire à moins de chorégraphier une phase de protection de la part des défenseurs, pour que leurs assaillants puissent plus facilement toucher les boucliers et minimiser le risque d'un accident. Le bon compromis est le javelot, projectile dont le mouvement est « téléphoné » et dont la taille permet de le dévier ou de le bloquer au réflexe. Ce qui est plus difficile est de mettre en place des volées de javelots, mais le stage a montré que c'était faisable sans blessure. Les « Romains » jettent leur *pila* contre les boucliers en face sur un ordre donné en latin, tandis que les « Gaulois » se protègent. Les « Gaulois » touchés posent leur bouclier pour simuler l'effet neutralisant du *pilum* et le combat s'ensuit. Ceci est de l'ordre du spectacle plus que de l'historicité, puisqu'il manque les blessures à travers le bouclier, la gêne des corps sur le sol, la poussée des rangs qui empêche les hommes à l'avant de se protéger, d'éviter ou de reculer, ou encore simplement le fait qu'en combat réel, les légionnaires n'ont aucune raison de viser le bouclier de leur adversaire.

Chez les « Gaulois », l'omniprésence de la lance nécessite des factices avec des bouts larges généralisés chez les reconstituteurs. Cela permet de faire un geste crédible mais peu risqué quand on cherche à toucher quelqu'un pour simuler une blessure infligée. L'utilisation de ces armes factices entraîne un problème différent de ce que nous venons d'aborder. Lorsque les « Gaulois » sont en formation compacte, voire en phalange, les deuxièmes et

troisièmes rangs doivent éviter les bras, armes et têtes du premier rang quand ils frappent pour éviter de se gêner. Les deuxièmes et troisièmes rangs se permettent donc de frôler les bras et têtes des premiers pour pouvoir plus efficacement exploiter des failles dans la formation romaine. Comme il est préférable de ne pas frapper à l'aveugle pour ne pas risquer de blesser quelqu'un, les « Gaulois » sont plus précis dans leurs frappes, ce qui met en valeur un problème qui devait exister à l'époque : il n'est pas réaliste que chaque homme frappe en ligne droite parfaite devant lui et encore moins pour les rangs après le premier. Il semble ainsi très difficile d'éviter que les pointes des lances des hommes derrière n'écorchent dans la panique de la mêlée les bras et mains de ceux de devant. Peut-être pouvons-nous là aussi y voir une raison pour l'adoption de piques dans les rangs gaulois : les lances plus courtes pourraient imposer un combat relativement dispersé, problème amoindri par le resserrement au maximum des rangs, puisque la portée des deuxièmes rangs est au-delà des bras et têtes des premiers.

Malgré cela, il y a des éléments d'un très grand intérêt qui ressortent des combats de reconstitueurs. Autour des mouvements individuels, nous voyons avec la pratique apparaître une fluidité, qui semble évidente mais qui est difficile à visualiser si l'on ne se réfère qu'à la culture populaire. Lors de duels entre « Romains » et « Gaulois », irréalistes aussi en raison de la place dont dispose ce dernier pour battre en retraite, la différence d'équipement exige du Romain qu'il soit proactif et casse la distance. Celui-ci a du mal à être explosif et surgir vers l'avant s'il est trop de profil. C'est une erreur très courante chez les reconstitueurs romains inexpérimentés qui préfèrent recevoir des impacts dans leur bouclier appuyé sur leur épaule plutôt que sur le renfort du front de leur casque.

Ce qui ressort particulièrement, c'est que l'équipement gaulois est beaucoup plus intuitif pour un néophyte, en raison de la mobilité et de la polyvalence qu'il offre. Il est plus difficile de s'entraîner à combattre comme le légionnaire romain dans une infanterie lourde de choc, ce qui s'est vu lorsqu'une grande majorité des duels étaient à l'avantage des « Gaulois ». Le combat de reconstitution étant fondé sur des touches légères tout en décourageant les fortes percussions, le légionnaire peine à casser la distance et dans ce genre de combat singulier la mobilité du « Gaulois » est un meilleur atout que la taille du *scutum*. Ceci illustre la capacité des Celtes à mettre sur pied des troupes dangereuses à moindre coût et l'investissement nécessaire pour former des hommes capables de leur tenir tête en dehors de purs combats de formations.

Ceci amène le sujet des oppositions en groupes et en formations. Entre deux phalanges celtiques, la plus motivée va vite gagner du terrain sur l'autre, dont la poussée sera moins décisive. Le fait d'éliminer un membre d'une phalange adverse peut créer un effet boule de neige, puisque tant que l'on maintient ses nombres suffisamment longtemps le nombre de pointes de lances relatif à celui de la première ligne adverse commence à rapidement se déséquilibrer. Il est aussi intéressant de noter que puisque la phalange dépend de la poussée, qui est réalisée en majeure partie par les rangs de derrière, cette masse ne peut pas être très réactive aux changements de pression par l'opposition. Les « Romains » ont pu gravement disloquer la phalange plusieurs fois en allant au contact, avant de reculer, de laisser des failles se créer dans ladite phalange qui continue de pousser dans le vide, et ensuite de revenir à la charge. L'intensité d'une vraie bataille ne permettrait pas à de véritables Romains d'utiliser régulièrement cette telle tactique de manière intentionnelle, mais l'on peut avancer que cette situation ait pu se produire par accident à de nombreuses reprises.

Il est plus agréable de dévier un coup imminent plutôt que de l'encaisser et le bloquer. Ce principe s'applique aux « Gaulois » et particulièrement à leur phalange – avant d'arriver à une réelle distance de frappe, les reconstitueurs dévient les hampes adverses avec les leurs et il y a tout un jeu de contrôle du faible de l'arme adverse à partir du fort de la sienne. Il est plus que probable qu'il s'agisse là d'une réalité applicable à l'Antiquité, puisque le peu de protections des combattants antiques induit assurément une volonté d'éviter les impacts directs. Cela ne fonctionne pas avec des épées : celles-ci sont plus courtes et donc l'extrémité de la pointe est beaucoup plus proche de la main du légionnaire – il est impossible de faire levier. Une fois que les « Romains » cassent la distance, les « Gaulois » n'ont que leurs boucliers et l'intensité de leurs attaques pour se défendre. Un estoc au visage avec une lance peut être dévié avec la sienne, tandis que s'il est porté avec une épée c'est impossible. Le bouclier ne protège pas assez et la formation est trop dense pour se défendre efficacement, la tête ou les membres inférieurs se retrouvent très vite en danger. Ce problème peut en partie contribuer à la nécessité de casques dans les armées gauloises, d'où l'augmentation de leur nombre dans la Guerre des Gaules.



Figure 24, une opposition lors du stage de combat à Péronne les 18 et 19 mars 2023, entre les Ambiani (à gauche) et Ave Bagacum (à droite) : une forme de « fair-play » est nécessaire, et il n'est pas intéressant de simplement contourner la formation adverse – cela n'apporte aucune donnée intéressante et serait irréalisable sur un champ de bataille qui s'étend sur des kilomètres. (Photo par Méry Lorza Saladini)

Les apports de l'expérimentation gestuelle.

Il faut être prudent concernant l'expérimentation – l'archéologie expérimentale sert à montrer ce qui aurait peut-être été réalisable, pas ce qui est certainement arrivé⁶¹⁰. Nous ne pouvons pas considérer les casques et armures de l'Antiquité comme des artefacts n'attendant qu'à être frappés. Ils sont portés par quelqu'un qui est attentif aux dangers potentiels et qui cherche lui-même à faire des dégâts : il va de soi qu'esquiver une attaque, ou la dévier grâce au bouclier, sont les modes de défense préférables. Le casque et l'armure sont à considérer comme les toutes dernières protections avant d'arriver au corps, plutôt que comme ses principaux défenseurs⁶¹¹. D'où les limites des tests d'armes sur une cible ou sur une armure statique.

Néanmoins, l'expérimentation permet de confirmer ou de démentir des hypothèses, et surtout les déclarations faites avec peut-être trop de certitudes. Brunaux donne en 2004 une interprétation curieuse concernant l'usage du bouclier celte :

« L'usage particulier du bouclier comme une sorte de rempart portatif est la raison principale de sa curieuse manipulation (...). Il n'est, en effet, pas imaginable que ce bouclier (en parlant des boucliers avec un maniple horizontal, comme chez les Romains et les Celtes) fixé sur la rotule centrale que serait le poignet ait pu servir d'arme quasi offensive, comme certains ont pu l'envisager. La rotation en tous sens autour du pivot que formait le bras tenant le maniple était source de blessures multiples pour le guerrier qui tenait le bouclier : le bord supérieur du plat entraîné par un coup (...) pouvait heurter son visage, le bord inférieur (...) pouvait heurter le genou ou la cuisse ; dans tous les cas c'est le poignet qui risque de se briser (...). Il faut donc conclure que le

⁶¹⁰ BISHOP, 2020, p. 65.

⁶¹¹ JAMES, 2010, p. 51.

bouclier gaulois n'était utilisé qu'en défense statique ou pour dévier des coups et certainement pas de manière offensive⁶¹². »

Nous avons vu ce que des armes, certes de bronze elles aussi, ont fait à des cuirasses de bronze. Il serait peu réaliste d'imaginer qu'un bouclier de bois ne soit pas rapidement démoli si l'on essaye de s'en servir de rempart. De plus, biomécaniquement, des attaches plus similaires à l'*aspis* grec ou à l'écu médiéval seraient plus judicieuses pour un rempart portatif : la reconstitution et l'expérimentation autour du combat d'une phalange hoplitique face à des Gaulois ou des Romains montrent un avantage décisif pour la phalange, dont le bouclier permet d'être plus compact tout en s'appuyant sur une plus grande surface du corps. Brunaux est visiblement conscient des retours de bouclier, problème récurrent pour tout reconstitueur ou expérimentateur, mais ne cite pas les nombreuses manières de l'atténuer – plaquer le bouclier contre soi, le stabiliser avec sa main droite, son avant-bras ou le pommeau de son épée, se tenir à distance, poser sa tête (préférentiellement casquée) dessus... L'idée que le poignet est mis en péril pour toutes formes de manipulations est démentie par la mise en place de combats avec une réelle intention de toucher, tels que ceux menés par les Trimatrici, Beberos, Acta, plus généralement la Fédération française de pentathlon moderne, ou d'autres encore.

Enfin, la dernière affirmation est peut-être la plus contestable. Une défense statique serait suicidaire pour un Celte peu protégé. De plus, dévier les coups est une évidence, mais exclure l'utilisation offensive du bouclier conduirait à se rendre prévisible, puisque l'on divise par deux la source de danger pour notre adversaire – cela reviendrait à lui laisser l'initiative, situation très dangereuse pour un combattant en panoplie gauloise qui dépend de cette distance pour utiliser ses armes efficacement.

Étude de cas : l'escrime antique pratiquée chez Acta

L'entreprise Acta a créé une forme d'escrime antique reconnue par la FFPM⁶¹³ qui oppose en combats singuliers des panoplies de légionnaire romain, hoplite grec et guerrier gaulois. Le légionnaire est équipé d'un *scutum* et d'un simulateur de *gladius* avec lequel il ne peut frapper qu'en estoc, l'hoplite dispose d'un *aspis* et d'un simulateur de *xiphos* avec lequel il peut frapper d'estoc et de taille, et le guerrier gaulois possède un bouclier celtique et un simulateur d'épée longue laténienne avec lequel il ne peut frapper que de taille. Les protections sont assurées par un casque de métal simple renforcé d'un masque d'escrime

⁶¹² BRUNAUX, 2004, p. 55.

⁶¹³ Note : la Fédération française de pentathlon moderne.

moderne qui protège le visage et la gorge, une *manica* pour le bras droit et un gant rembourré sur la main droite.

Ces protections permettent de frapper plus fort qu'en reconstitution. Ainsi, les petites touches ne sont pas comptées, afin de reproduire la nécessité de planter ou trancher correctement pour blesser un adversaire. De plus, les touches mutuelles ne sont pas comptées, ce qui non seulement encourage une emphase sur les déplacements, mais rappelle qu'hormis certains cas, un homme même gravement blessé peut continuer de se battre – le pratiquant simule ainsi les efforts désespérés de quelqu'un mortellement touché qui cherche à emporter également son bourreau. Ainsi, le « Gaulois » doit ici aussi maintenir une distance pour se protéger des épées plus courtes des panoplies adverses et frapper efficacement avec la sienne. Là, l'usage du bouclier est primordial. La pratique de cette escrime met en valeur l'une des manières les plus efficaces pour le « Romain » de tuer son adversaire – se couvrir grâce à une frappe du *scutum* et toucher en estoc par en dessous : le bouclier celtique, trop mince et plaqué contre le corps de son utilisateur, est facilement contourné par le glaive qui fait souvent mouche. La plus grande différence avec ce qui est vu en reconstitution est l'utilisation du bouclier.

Souvent employé « à la romaine » en percussion horizontale pour frapper et maintenir la distance, ici il est presque exclusivement question d'une percussion verticale ou du cône de protection. Comme un bouclier plat n'a pas le même centre de gravité qu'un bouclier cintré, il ne retombe pas si naturellement sur l'épaule, un mouvement qui prépare en quelque sorte une percussion horizontale avec le bord du bouclier. Pour Brice Lopez (le fondateur de la société de spectacle vivant historique et sports antiques Acta), l'effort supplémentaire nécessaire pour orienter un bouclier plat vers une percussion horizontale n'est pas avantageux, surtout contre les ennemis les plus fréquents des Celtes – d'autres Celtes – dont les armes auront tendance à être trop longues pour que le bouclier puisse frapper et protéger (comme le *scutum* romain) en même temps.

La possibilité de frapper au visage change beaucoup la donne. Elle fait prendre conscience du « luxe » que représente un contact visuel permanent avec son adversaire, puisqu'ici il faut le protéger derrière son bouclier beaucoup plus souvent. L'encouragement de l'estoc chez le légionnaire et l'hoplite – bien que toujours contrôlé et encore loin de la férocité de vrais combats – les rend beaucoup plus dangereux qu'en reconstitution et force le guerrier à s'adapter à ce danger beaucoup plus direct. Ces considérations et le fait de pouvoir par

exemple porter un coup capable de décapiter, rapprochent ce système de combat de l'art martial – mais il y a des imperfections ici aussi.

L'impossibilité pour la panoplie du guerrier de frapper en estoc est un énorme désavantage et fausse la garde de son adversaire : celui-ci peut tenir son bouclier sur la gauche et donc davantage libérer son bras droit et ses jambes, puisque la ligne droite entre l'épée du « Gaulois » et le flanc, épaule et bras droit de son adversaire ne peut pas être exploitée. Un coup de taille est évidemment possible, mais sera plus facile à intercepter. Ensuite, la présence de la manica et de la grille peuvent aussi fausser la garde, puisque même si l'on cherche à éviter des coups dessus, il n'y a aucune crainte de blessure sur ces zones. Par exemple, on perd l'habitude d'éviter les retours de bouclier dans le nez ou les dents, puisqu'il ne fait que rebondir sur la grille.

Il est évidemment interdit de porter des coups réellement dangereux, comme écraser les pieds avec son bouclier. Ce système produit donc des constats similaires à la reconstitution, mais avec la possibilité d'appuyer le geste de son arme, ce qui est une différence très importante. Dans les deux cas, le risque très réduit pour soi-même dénature la réaction face au geste de l'adversaire. L'histoire vivante permet donc d'évoquer un combat antique et de mieux comprendre ce qui est décrit par les sources, mais pas de le reconstituer.

III) Les conceptions martiales celtiques mises à l'épreuve par leurs voisins

a) L'âge du fer, entre dangers et opportunités

Le fer permet de profonds bouleversements dans la mise en place de dispositifs militaires : la grande quantité de minerai et son exploitation facile permet la production d'armes en plus grandes quantités. Le bronze impose un combat statique et frontal, le fer permet d'innover⁶¹⁴, mais aussi de mener à bien des excursions militaires plus lointaines, plus régulièrement.

☪ Un paroxysme d'échanges culturels : l'exploration de cultures voisines.

Malgré la notoriété des échanges premiers et contacts entre les Celtes et Rome, ce sont les Grecs qui font connaissance avec les peuples celtiques les premiers, suite à cette nouvelle mobilité. Les Celtes apparaissent dans l'histoire avec la fondation de Massalia par les Phocéens. Dans la conscience culturelle grecque, leurs seuls contacts antérieurs sont auprès de héros légendaires comme Héraclès et la version de Timée des Argonautes⁶¹⁵. Trogue-Pompée dit que « *Les Phocéens adoucirent la barbarie des Gaulois et leur enseignèrent une vie plus douce* ». Les Grecs qualifient même certains Gaulois de philhellènes⁶¹⁶. Les Hellènes se font une vision quasi mythologique des Celtes – à l'époque de Socrate ils racontent que des guerriers affrontent l'océan Atlantique avec leurs épées, que les enfants sont endurcis dès la naissance en les laissant nus ou dans des rivières. Suite aux migrations en Cisalpine et dans les Balkans, les sources deviennent beaucoup plus hostiles⁶¹⁷.

Les auteurs anciens s'accordent sur le fait que les Celtes migrant vers 400 av. J.-C. sont aussi partis vers l'est. Ils commencent à se faire connaître dans les Balkans à partir de 355, ce qui corrobore cette idée⁶¹⁸. Néanmoins, cette notion est difficilement perceptible

⁶¹⁴ BRUNAU, 2004, p. 37.

⁶¹⁵ BRUNAU, 2020, p. 8.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 23.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 9.

⁶¹⁸ CUNLIFFE, 2001, p. 87.

archéologiquement⁶¹⁹, en plus d'être éclipsée par les 200 000 envahisseurs⁶²⁰ du siècle suivant qui parviennent à tuer Ptolémée, le roi de Macédoine⁶²¹.

Hormis les échanges matériels et les agressions, nous pouvons nous demander si les Celtes ont appris des Grecs en les combattant – ou en travaillant pour eux comme mercenaires, à défaut de cela. Les Grecs en phalange macédonienne auraient trois formes d'écart entre eux pour les fantassins, répartis en coudées (environ 45 cm). En formation dispersée, chaque homme a quatre coudées (180 cm) d'écart avec ses compagnons en longueur et en largeur ; en formation intermédiaire, ils ont deux coudées (90 cm) ; en formation serrée les boucliers se chevauchent (ils sont « verrouillés ») et il n'y a qu'une coudée entre les hommes⁶²².

L'exactitude de ces mesures dépend de l'armement utilisé et de la nécessité d'uniformiser la densité d'une formation comme la phalange. Néanmoins, ce genre de classification circonstancielle semble nécessaire pour agir efficacement. Il est possible de s'interroger sur l'utilisation celtique de ce genre de mesures et le cas échéant de définir s'ils les ont adoptées des Grecs ou s'ils les connaissaient déjà, ou n'en pratiquaient que certaines. La formation dispersée est une évidence pour eux, en raison de l'équipement plus adapté que celui de leurs voisins à l'expression de gestes par l'individu. Asclépiodote note que la formation dispersée est la plus naturelle et il ne lui donne donc pas de nom particulier – il appelle les deux autres des formations « forcées », parce qu'il faut contraindre ou ordonner aux hommes de l'adopter⁶²³. La formation intermédiaire est utilisée pour attaquer et la formation serrée pour se défendre. La mention d'espacements plus efficaces pour différentes situations est intéressante, puisque Asclépiodote écrit au II^e siècle av. J.-C., donc à une époque où la phalange est en déclin au profit de groupes armés plus mobiles assez similaires à de l'infanterie lourde celtique. Son utilisation du terme « phalange » n'est pas problématique puisqu'il mentionne des « phalanges de chars⁶²⁴ ». Sauf mention explicite, il s'en sert pour désigner des formations denses.

Le contact avec les Grecs et l'évolution convergente suggèrent que les Celtes auront eu au moins conscience de ces notions, s'ils ne les ont pas développées eux-mêmes. N'ayant pas d'armée professionnelle, ils sont probablement moins efficaces pour passer d'un

⁶¹⁹ CUNLIFFE, 2001, p. 88.

⁶²⁰ BRUNAU, 2020, p. 59.

⁶²¹ Just., XXIV.4.

⁶²² Asclépiod., IV.1.

⁶²³ *Ibid.*, IV.3.

⁶²⁴ *Ibid.*, VIII.1.

espacement à l'autre. Cela peut expliquer le manque de succès de leur part, surtout sur la défensive – particulièrement si l'on part du postulat que leur espacement de référence est la formation dispersée, « la plus naturelle », qui va manquer de densité pour résister à des chocs appuyés. En outre, il est probable que le légionnaire romain plus tardif se batte dans un ordre de combat plus espacé qu'auparavant, au moins en partie à cause de son utilisation d'une épée plus longue. Ainsi, il n'est pas déraisonnable de partir du principe que la même chose soit également vraie pour les Celtes⁶²⁵. Cela a aussi pu influencer les estimations élevées du nombre de guerriers présents, si les Romains jugent la taille d'une armée par la mesure de la place qu'elle prend.

Les Celtes échangent aussi avec des peuples plus lointains comme les Scythes. Mais comme ceux-ci n'ont pas d'histoire écrite non plus, il faut se référer à l'archéologie. Les épées celtiques déposées dans des tombes scythes comme à Verkhnjaja sont certainement là grâce à des échanges d'armes et des mariages entre aristocraties⁶²⁶. Des découvertes plus anodines ont lieu, comme des pointes de flèches trilobes en bronze dans un style apparenté aux pointes scythes. Même si les arcs sont rarement mentionnés comme faisant partie des armées celtiques, ces exemples témoignent d'un échange entre ces mondes⁶²⁷.

☞ **Une autre ouverture sur le monde : le mercenariat.**

La culture du combat itinérant des Celtes fait dire à Théodore Mommsen qu'ils étaient les lansquenets de l'Antiquité⁶²⁸. Là, les effectifs prouvent que la guerre n'est plus une affaire d'aristocrates. Nous pouvons le voir par exemple dans la multiplication de trouvailles de lames n'ayant qu'un bord tranchant plutôt que de réelles épées laténiennes, ce que nous pouvons interpréter comme des signes de militarisation chez les membres moins fortunés de la société⁶²⁹. Les Celtes insulaires sont connus des Méditerranéens depuis longtemps. Le Carthaginois Himilcon s'aventure vers les îles Britanniques à la fin du VI^e siècle av. J.-C. – mais les Britons ne deviennent pas mercenaires pour des raisons démographiques et géographiques⁶³⁰.

À l'inverse, le mercenariat est très important chez les Gaulois et Hérodote mentionne des Élésiques⁶³¹ de la région de Narbonne qui se battent pour les Carthaginois dès 480 av. J.-

⁶²⁵ BISHOP, 2020, p. 59.

⁶²⁶ CUNLIFFE, 2001, p. 190.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 106.

⁶²⁸ BRUNAUX, 2020, p. 68 ; BRUNAUX, 2004, p. 10.

⁶²⁹ CANESTRELLI, 2022, p. 55.

⁶³⁰ GALLIOU, 2004, p. 7.

⁶³¹ Note : s'il s'agit d'un peuple celte, ibère autochtone préceltique ou ibère celtisé est débattu.

C⁶³². D'après Hérodote (VII.165-166), des Gaulois élésiques font partie de l'armée carthaginoise à la bataille d'Himère (480 av. J.-C.)⁶³³. Diodore, quant à lui, mentionne des Celtes là encore au contact avec Carthage à la bataille du Crimisos contre Timoléon en 341 av. J.-C⁶³⁴. Cette récurrence d'employeurs puniques est intéressante : notamment puisqu'il n'y a pas eu de migration celtique majeure en territoire carthaginois, donc le bilan d'échanges culturels semble avoir été moindre. De plus, c'est principalement la Sicile qui est en jeu, les luttes intenses entre Carthaginois et Syracusains ne leur laissant pas de place pour s'y établir⁶³⁵.

La Sicile est en effet un tremplin pour le mercenariat : cela commence avec Denys l'Ancien, tyran de Syracuse. Il emploie les mercenaires en grand nombre comme une arme politique pour garder le contrôle sur Syracuse et comme arme diplomatique parce qu'il les prête à ses alliés : 2 000 Celtes et Ibères sont envoyés pour aider les Spartiates contre les Béotiens, ce qu'ils font en infligeant de lourdes pertes à ces derniers⁶³⁶. Denys l'Ancien a même une base de recrutement à Adria près de Venise. Il fournit aux Celtes des armes pour les encourager à rester⁶³⁷. Denys profite de ladite base pour conclure un accord avec les Gaulois – non seulement pour lui fournir des hommes, mais également pour qu'ils occupent les arrières des Romains⁶³⁸. Des Celtes employés par Agathocle, parmi d'autres mercenaires, participent à une invasion de la Libye et à la victoire de la bataille de Tunis en 310 av. J.-C. contre des Carthaginois bien plus nombreux⁶³⁹.

Plus à l'est, les affaires sont plus difficiles. Par deux fois les Celtes proposent leurs services à Alexandre le Grand, qui refuse⁶⁴⁰. Cela est immortalisé par le célèbre échange au cours duquel Alexandre demande aux ambassadeurs gaulois ce qu'ils craignent le plus, persuadé qu'ils vont le désigner – mais ils répondent qu'ils ne craignent que la chute du ciel sur leur tête⁶⁴¹. À la mort d'Alexandre, les Celtes guettent la fragilisation de son empire⁶⁴², ce qui aboutit au péril celtique du III^e siècle av. J.-C. – ils n'ont pas besoin du mercenariat pour migrer, même s'ils préfèrent passer par cette étape, qui semble être parfois un prétexte. Les

⁶³² BRUNAUX, 2020, p. 43 ; p. 71.

⁶³³ PERNET, 2010, p. 24.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁶³⁵ BRUNAUX, 2004, p. 77.

⁶³⁶ BRUNAUX, 2020, p. 72.

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 73.

⁶³⁸ CANESTRELLI, 2022, p. 30.

⁶³⁹ BRUNAUX 2020, p. 74.

⁶⁴⁰ BRUNAUX, 2004, p. 77.

⁶⁴¹ Str., VII.3.8.

⁶⁴² CUNLIFFE, 2001, p. 89.

puissances hellénistiques font néanmoins usage de leurs services, notamment Attale I^{er} qui leur cède des terres en 218 av. J.-C⁶⁴³.

Les considérations immédiates sont loin d'être les seules raisons pour la mise en armes de Celtes. Ils sont capables de reconnaître leurs propres intérêts, comme lorsque Ambigat défend Massalia contre les Ligures salyens, selon Tite-Live⁶⁴⁴. Les mercenaires n'opèrent pas au hasard et maintiennent un aspect de leur structure sociale en obéissant à un chef qui sert d'intermédiaire. Ils ont un tarif fixe : 10 pièces d'or par cavalier, 5 par fantassin et 1 000 pour le chef, selon Tite-Live⁶⁴⁵. Ces paiements vont non seulement vers les mercenaires eux-mêmes, mais assurent aussi les charges supplémentaires pour les non-combattants, car ils peuvent se déplacer avec femmes et enfants.

Ceci semble contradictoire avec la nature migratoire et explosive des attaques celtiques, mais peut venir du fait que ces troupes mercenaires sont envoyées de plus en plus loin, et ne s'attendent donc pas à revenir puisqu'ils ont tendance à s'établir près de leurs employeurs fréquents. On pourrait se poser la question de savoir si le goût de la guerre et le mercenariat viendraient en fait des employeurs qui louent leurs services. Mais cela ne semble pas être le cas, puisque les Celtes ont répondu à cette demande car justement ils étaient belliqueux⁶⁴⁶. Ils s'établissent durablement à Tyllis en Thrace et au Cappadoce et créent même une présence durable en Égypte⁶⁴⁷. La collecte de têtes présente un avantage évident dans ce cas-ci, puisqu'elle peut servir à prouver la valeur des troupes au combat, surtout au moment de verser le salaire⁶⁴⁸. Si c'est le cas, il s'agirait de la dénaturation d'une pratique traditionnelle vers une utilisation plus pragmatique et dénuée de sens culturel. Il pourrait également y avoir un parallèle à faire entre l'allègement des hoplites grecs au IV^e siècle et la généralisation de la pique lourde chez les mercenaires celtes du III^e siècle – ces deux adaptations sont peut-être dues au mercenariat et aux échanges culturels⁶⁴⁹.

Il semblerait que l'armée attalide n'utilise pas de phalanges, probablement car elle est trop petite pour que ce soit viable⁶⁵⁰. Cette information est sans doute à mettre en relation avec l'adoption de beaucoup d'équipements qui rappellent la panoplie celte⁶⁵¹, qui aboutissent

⁶⁴³ Pol., V.77.2.

⁶⁴⁴ BRUNAUX, 2014, p. 110.

⁶⁴⁵ BRUNAUX, 2020, p. 74.

⁶⁴⁶ BRUNAUX, 2004, p. 39.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 76.

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 112.

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 51.

⁶⁵⁰ COURTIEU, 2011, p. 12, note 28.

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 28.

dans le monde hellénistique aux *thureophoroi* et *thorakitai*. Nous pouvons donc suggérer que la manière celte de guerroyer est adaptée aux groupes de petite taille, aux raids et aux migrations proches. Ceci est cohérent avec la vision de Cunliffe selon laquelle le mercenariat est une variante plus extrême du raid. Les Galates par exemple se font malmener lors de conflits majeurs, comme par Cnaeus Manlius Vulso en 189-188 av. J.-C. ou encore par Attale I^{er}⁶⁵².

Combattre en petits nombres permet de mettre en valeur la culture guerrière, comme nous le voyons dans ce passage de César :

« Ajoutez à cela qu'ils ne combattaient jamais par masses, mais en ordre dispersé et à de très grands intervalles, et qu'ils avaient des postes de réserve échelonnés de distance en distance, ce qui leur permettait de s'offrir mutuellement à tour de rôle, une ligne de retraite et de remplacer les combattants fatigués par d'autres dont les forces étaient intactes⁶⁵³. »

Ce passage montre des Britons qui utilisent leur vitesse et leur irrégularité pour prendre l'avantage. Il s'agit ici de chars et de cavaliers. Dans une plus grande bataille, ils n'auraient pas eu la place de faire ce genre de manœuvre et l'infanterie les aurait gênés, ce qui là aussi montre une plus grande aptitude au combat à petite échelle – ce que les Romains ont l'intelligence de leur refuser en appliquant une pression dévastatrice grâce à leur capacité à imposer les batailles rangées.

Le mercenariat n'est pas exclusivement une affaire de Celtes qui louent leurs services aux puissances méditerranéennes. Il peut se faire entre Celtes, comme chez les Éduens qui avaient pour habitude de faire appel à des Belges en temps de guerre⁶⁵⁴. Dans une inversion des dynamiques des IV^e et III^e siècles, à l'époque de César les Celtes deviennent des acheteurs réguliers de mercenaires. César nous donne plusieurs exemples : les Gaulois à la frontière entre l'Aquitaine et de l'Hispanie recrutent des vétérans de la république parallèle de Quintus Sertorius pour mener leurs opérations⁶⁵⁵. Dès qu'il quitte leur territoire, les Belges appellent les Germains à l'aide et Labienus doit être envoyé pour les en dissuader⁶⁵⁶. Indutiomaros des Trévires fait de même⁶⁵⁷ et au long de la guerre les Gaulois ne cessent de recruter leurs voisins d'outre-Rhin⁶⁵⁸. Ainsi une question se pose : pourquoi la cavalerie

⁶⁵² CUNLIFFE, 2001, p. 94.

⁶⁵³ Caes., *G.*, V.16.

⁶⁵⁴ *Ibid.*, II.14.

⁶⁵⁵ *Ibid.*, III.23.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, III.11.

⁶⁵⁷ *Ibid.*, V.55.

⁶⁵⁸ *Ibid.*, VI.8.

germaine est-elle associée à César ? Il est possible que César cherche à camoufler son utilisation de nobles gaulois, et par extension ses jeux politiques, pour ne pas dévaloriser son triomphe, tout en se présentant comme capable de dompter les dangereux Germains qui ont fait trembler Rome un demi-siècle plus tôt.

☪ L'apogée et le déclin de « l'homme fort ».

Sans militarisation au sens professionnel, de ces groupes belliqueux et itinérants, souvent dépourvus d'attaches dans les contrées où ils migrent, émergent des « hommes forts » : il s'agit de chefs dont la puissance et le charisme attirent ceux qui les entourent jusqu'à développer un réseau d'influence qui dépasse les bornes de ce qui leur serait normalement revenu. Le premier véritable homme fort celte connu est Ambigat, roi semi-légendaire dont les neveux seraient à l'origine de migrations majeures⁶⁵⁹. La division de ses domaines à sa mort a peut-être entraîné une course pour combler le vide et, se faisant, accentué les divisions au sein de grandes puissances gauloises. D'après Brunaux il aurait peut-être existé, mais surtout sa confédération aurait pu être une réalité. Celle-ci aurait éclaté du temps de César, qui n'y fait référence qu'au tout début de son œuvre dans un contexte géographique⁶⁶⁰. Ce serait cohérent avec les conflits internes constants au sein des sociétés celtiques. D'après César, « *Il y a en Gaule des factions, non seulement dans chaque nation, village et parti, mais aussi dans presque chaque maison.* », tandis que Tacite explique que « *Autrefois, ils devaient obéissance à leurs rois, mais aujourd'hui ils se déchirent entre chefs rivaux.* »

Ces extraits ne sont pas anodins et servent à légitimer implicitement la conquête de ces peuples⁶⁶¹. Il serait toutefois très intéressant d'imaginer que dans les sociétés celtiques plus archaïques il existait des royaumes plus étendus ou de larges confédérations de petits royaumes. Ceux-ci auraient pu se morceler sur le continent et suite aux migrations en Grande-Bretagne actuelle, pour ne survivre que chez les Goidels qui maintiennent très tardivement le respect de la royauté et de son autorité en Irlande.

Cet « homme fort » n'a aucune obligation d'être lui-même celte : l'un des plus importants n'est autre que Jules César lui-même. Il présente de nombreux avantages pour la noblesse gauloise, notamment celui de les débarrasser des Germains⁶⁶², qu'ils avaient pourtant invités. Les Suessions et les Bellovaques se rendent à lui très vite et il ne semble pas y avoir

⁶⁵⁹ Liv., V.34.

⁶⁶⁰ BRUNAUX, 2014, p. 117.

⁶⁶¹ CUNLIFFE, 2001, p. 17.

⁶⁶² Caes., G., I.33.

de tabou moral à ce faire. D'ailleurs les Bellovaques souhaitent se placer « *sous la protection et le pouvoir* » de César : ils le reconnaissent comme un seigneur et eux ses vassaux⁶⁶³, ce qui rappelle la dette d'Ambiorix envers César en raison de son statut précédent de vassal des Aduatuques⁶⁶⁴. César le fait évidemment intentionnellement – il s'attaque à maintes reprises aux Germains pour éviter qu'ils affectent les Gaulois⁶⁶⁵, car il ne veut pas d'interférence avec son processus d'asservissement des nobles celtiques. Cette recherche d'un homme puissant est à double tranchant, puisque lorsque César est absent l'alliance des Gaulois chancelle. Plus le temps passe, plus les Gaulois ont conscience que César cherche à s'établir plus durablement et profondément qu'ils ne le pensaient. Ils tentent alors d'empêcher qu'il rejoigne son armée avant qu'eux-mêmes aient mis leurs propres plans en marche⁶⁶⁶.

Jules César n'est évidemment pas le seul à chercher à s'imposer parmi les tribus gauloises de plus en plus passives et sédentarisées. Les Belges seraient en grande partie des Germains venus s'installer à l'ouest du Rhin. Ils furent les seuls à parvenir à repousser les Cimbres et les Teutons à la suite de quoi ils prennent le contrôle des affaires militaires dans toute la région⁶⁶⁷. C'est cette implantation qui poussent les Nerviens à refuser l'idée de parlementer avec César – de la même manière qu'ils répudient « *le vin ou tout autre luxe* » sous prétexte que cela les affaiblirait. Par fierté ils se considèrent comme conquérants en territoires soumis, qu'ils ne veulent pas abandonner au nouveau venu romain⁶⁶⁸ – contrairement par exemple aux Bellovaques qui ne sont pas gênés de passer d'un seigneur à un autre.

Parmi ces grandes puissances, des chefs de tribu profitent du chaos pour gagner en influence, comme Viridovix⁶⁶⁹ ou Ambiorix⁶⁷⁰. Ces chefs jouissent d'un gain de puissance rapide mais dépendante de leurs succès. L'homme fort gaulois le plus mémorable n'est autre que Vercingétorix – il se démarque par une autorité plus polyvalente et capable de fédérer des forces plus dangereuses pour le projet du proconsul César.

Vercingétorix apparaît tardivement, au septième livre des *Commentaires* de César. Il est dit être le fils de Celtillos l'Arverne, qui aurait été assassiné car il convoitait le pouvoir suprême en Gaule – ce qui soutiendrait l'idée, si nous en croyons César, que les Gaulois ont

⁶⁶³ Caes., *G.*, II.12-13.

⁶⁶⁴ *Ibid.*, V.27.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, IV.6.

⁶⁶⁶ *Ibid.*, VII.1.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, II.4 ; Str., IV.4.3.

⁶⁶⁸ Caes., *G.*, II.15.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, III.18.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, V.38.

conscience d'une « Gaule ». Vercingétorix rassemble ses partisans et ses forces, est proclamé roi par son peuple et chasse son oncle Gobanitio qui l'avait précédemment chassé. Il confédère rapidement les Sénon, Parisiens, Pictons, Cadurques, Turons, Aulerques et Lémovices. Selon César, il utilise la force pour se faire respecter : pour les crimes sérieux, la punition est le bûcher et pour les moins sérieux, l'exil avec les oreilles coupées ou un œil crevé afin de dissuader les autres⁶⁷¹. Ce constat peut être le fruit de l'exagération de César, mais porter une part de vérité, puisqu'il semble vraisemblable que Vercingétorix ait eu à imposer son autorité par la force. Il a su comprendre la précarité de sa situation et qu'il n'avait pas de temps à perdre. Cette notion se constate aussi lorsqu'il se défend d'une accusation de trahison par ses hommes – malgré la science militaire qu'il apporte, ses guerriers finissent par de nouveau le suivre en faisant appel à leur fidélité tribale⁶⁷².

La coalition de 52 av. J.-C. devait à l'origine être menée par les Carnutes, confirmant un aspect religieux dans l'union face au risque de la domination romaine⁶⁷³. Peut-être est-il possible de rapprocher ce système du conseil des 300 des Galates, le *drunemeton* – de « *dru* », druide, et « *nemeton* », sanctuaire⁶⁷⁴. Vercingétorix en prend le contrôle rapidement, symbolisant la fin d'un cycle au profit de son pouvoir. Il met en place une première opération rapide, censée donner le temps au reste de la Gaule de se mobiliser : des commerçants, les yeux et les oreilles des Romains, et des garnisons vulnérables sont massacrés. Le Cadurque Lucterios a pour objectif de priver les garnisons du sud de la Gaule d'accès au centre et ainsi de les empêcher d'intervenir, pendant que Vercingétorix, profitant du séjour de César à Ravenne, fait de même avec les légions hivernant dans le nord-est⁶⁷⁵. Ce démarrage musclé de ses opérations impressionne les tribus, qui pour beaucoup lui attribuent un espoir salutaire. Il incarne très bien ce rôle d'homme fort de plus en plus nécessaire.

La prise de force dans un territoire passe souvent, paradoxalement, par l'utilisation de soldats étrangers à ce territoire, ce qui explique pourquoi plusieurs tribus se tournent vers ces hommes forts. Indutiomaros des Trévires cherche à recruter des Germains avant de tenter de mettre son propre peuple en armes. Il est plus judicieux pour lui de se tourner vers des hommes aguerris itinérants plutôt que vers des troupes enrôlées⁶⁷⁶, ce qui n'est pas sans rappeler la situation entre Arioviste et les Séquanes. César attribue à ce dernier la phrase

⁶⁷¹ Caes., *G.*, VII.4.

⁶⁷² *Ibid.*, VII.21.

⁶⁷³ BRUNAUX, 2020, p. 53.

⁶⁷⁴ BRUNAUX, 2014, p. 137.

⁶⁷⁵ BRUNAUX, 2020, p. 53.

⁶⁷⁶ Caes., *G.*, V.55.

suiuante : « *Les invincibles Germains, les plus habiles des guerriers, qui pendant 14 ans n'ont pas été sous un toit*⁶⁷⁷. » Cette phrase dit beaucoup plus qu'il n'y paraît : les Germains qui traversent le Rhin sont des guerriers largement capables de vaincre des armées de miliciens sédentarisés et féodalement liés à leurs seigneurs. Il s'agit de concentrations de guerriers compétents qui écrasent des troupes levées à la hâte. Être endurci par des guerres constantes, comme ce qui est décrit pour les Belges ou les Germains, rend la qualité de leurs mobilisations beaucoup plus élevée.

Nous trouvons la même chose dans la littérature gaélique. Le roi de Sorcha, dans le Cycle ossianique, emploie une division de la *Fianna* pour se défendre d'un royaume beaucoup plus puissant⁶⁷⁸. Lorsque la bataille commence entre eux et l'armée populaire des envahisseurs, plus nombreuse qu'aguerrie, l'avantage est clair : « *En ce jour les Fians étaient comme des aigles dévastateurs parmi un troupeau de brebis délicates, (...) la destruction sur les étrangers fut si grande que peu en réchappèrent pour dire à leur roi qu'ils avaient été vaincus*⁶⁷⁹. »

Le prix à payer est très souvent le même : les guerriers appelés à l'aide se rendent compte que personne ne peut les empêcher de s'établir et ils s'implantent chez ceux qui ont fait appel à eux – Arioviste par exemple, appelé par les Séquanes, brutalise les Éduens mais s'approprie par la suite un tiers du territoire de ses anciens employeurs⁶⁸⁰. Cette période de passivité, qui amène des tribus à s'en remettre à des hommes dynamiques à la puissance salutaire, s'achève par la soumission des tribus gauloises par César. L'assujettissement du foyer principal de civilisations et migrations des Celtes s'est avéré dévastateur pour le rayonnement de leur culture, dont l'expression est enfermée dorénavant dans un prisme romain. Des Celtes indépendants existent toujours dans les îles Britanniques, contraints à une posture défensive et dépourvus de l'endurcissement méditerranéen suite à une sélection naturelle imposée par plusieurs siècles de guerres acharnées.

☪ **Les Celtes sur la défensive au bout du monde connu.**

Malgré leurs succès multiples et une impressionnante longévit, les Celtes ont manifestement été battus à la longue. Denys d'Halicarnasse rationalise ainsi le succès des Romains :

⁶⁷⁷ Caes., *G.*, I.36.

⁶⁷⁸ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 119.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 120.

⁶⁸⁰ Caes., *G.*, I.31.

« (...) *Que tout le monde garde à l'esprit, d'abord, qu'une petite armée qui comprend ce qu'elle doit faire est supérieure à une grande armée sans instructions ; et, deuxièmement, à ceux qui se battent pour défendre leurs possessions la Nature elle-même donne un grand courage face au danger et un esprit frénétique comme s'ils étaient possédés par un dieu, alors que ceux qui cherchent à s'emparer des possessions des autres sont rapidement découragés par le danger*⁶⁸¹. »

Cette vision des choses est évidemment peu objective et surtout ne s'applique pas aux conquêtes de César, ou à celles de Claude qui auront lieu après Denys. Toutefois, il est pertinent de mettre en évidence la différence d'approche des Romains envers la guerre. Malgré le niveau de civilisation élevé des Celtes, ils ne semblent pas avoir réussi à égaler la science militaire gréco-romaine⁶⁸². Il serait même possible d'avancer l'idée que le terme de « science militaire » soit inapproprié pour parler des Celtes. En l'absence de traités ou de textes capables de relayer un raisonnement et des réflexions *post hoc* sur le sujet, on se réfère au cultuel, au traditionnel et aux témoignages de ceux qui ont pris les armes avant pour avoir des conseils de vétérans.

L'une des forces des Romains est d'être menés par des chefs plus dynamiques avec un contrôle plus direct sur leurs hommes – encore un avantage d'une armée professionnelle. Nous voyons cela avec Agricola : il soumet les tribus du Pays de Galles actuel en 78 avant de se tourner rapidement vers les anciens alliés de Venutios, les Novantes et les Selgovaques. Il sait faire usage d'un autre avantage romain : la marine, qui lui permet de surveiller les côtes. Agricola reconnaît qu'un assaut frontal des Highlands aurait été voué à l'échec. Il préfère donc concentrer ses forces sur les plaines côtières orientales, ce qui lui permet d'étouffer la résistance des Britons du nord⁶⁸³.

La Grande-Bretagne actuelle n'est pas une cible facile pour les Romains. Publius Crassus explore dès 57 av. J.-C. les îles entre la Gaule et celle-ci, donc César avait vraisemblablement prévu de s'y aventurer⁶⁸⁴. Sa première invasion est handicapée par le fait que les II^e et VII^e légions ainsi que 500 cavaliers ne peuvent pas débarquer à cause des conditions météorologiques. Une tempête soudaine détruit de nombreux bateaux, ce qui, en plus des raids réguliers des Britons sur ses forces, contraint César à partir⁶⁸⁵. Il est très important de souligner que même en cette posture de vulnérabilité, et de péril multiscalaire, les Britons n'attaquent pas directement César et ne tentent pas d'engagement majeur. En 54

⁶⁸¹ DH., XIV.9.3.

⁶⁸² PLEINER, 1993, p. 19.

⁶⁸³ GALLIOU, 2004, p. 21.

⁶⁸⁴ Str., III.5.11.

⁶⁸⁵ GALLIOU, 2004, p. 9.

av. J.-C., il revient avec 800 navires, 5 légions et 2 000 cavaliers. Cassivellaunos, l'équivalent briton de l'archétype de l'homme fort lors de la Guerre des Gaules, fait face à César dans plusieurs engagements de plus grande taille. Néanmoins César continue d'avancer, jusqu'à ce que Labienus l'informe que les Gaulois sont prêts à se soulever. César doit donc partir. Il conclut un traité avec Cassivellaunos et les chefs qui lui livrent un tribut, et s'en va.⁶⁸⁶ Ce tribut qui ne semble pas avoir laissé de traces est peut-être une invention de César pour ne pas perdre la face.

Les Romains reviennent près d'un siècle plus tard, tenant pour *casus belli* la politique anti-romaine de Caratacos et Togodumnos, les fils de Cunobelinos décédé en 40 ou 41. Ils s'emparent du royaume voisin des Dobunni, et de ce qui reste du territoire des Atrébates dont ils chassent le roi, Verica, un successeur de Commios. Son refuge à Rome, qui rappelle le traité de l'an 15 entre Auguste et Tincommios qui traite les Atrébates en alliés de Rome, ainsi que le massacre de négociants romains, motivent à la fin de l'année 42 la décision d'envahir la Bretagne. Au début de l'an 43, 4 légions (les II^e, IX^e, XIV^e et XX^e) et autant d'auxiliaires, soit 40 000 hommes, sont sur le pied de guerre. Initialement les légions refusent de partir, sous prétexte que l'océan marque la fin du monde et qu'au-delà il n'y a que des dangers⁶⁸⁷. Ce genre de mobilisation immense pour comparativement peu pourrait expliquer la passivité de beaucoup de peuples frontaliers avec Rome à cette époque. En raison de la puissance démesurée de Rome, il est plus raisonnable d'essayer d'attirer son attention le moins possible en dépit des traditions guerrières.

La situation excentrée de la Bretagne rend la concentration des forces des légions logistiquement très difficile. Là où les Gaules ont été soumises en moins d'une décennie, la tribu britonne des Silures a résisté à Rome de 47 à 74⁶⁸⁸. En raison de leurs plus faibles moyens matériels et financiers, de leur urbanisation balbutiante et de l'état archaïque de leur schéma militaire, cela semble contre-intuitif, surtout comparé aux Gaulois. Néanmoins, la distance entre ces Britons et le reste du monde a aussi été à leur avantage : leur territoire est toujours quasiment inconnu, donc Rome peine à savoir où concentrer ses forces. Leur guérilla habile décourage et grignote les effectifs romains, qui en plus de tourner en rond coûtent très cher à entretenir. De plus, Rome ne cherche pas à raser ces terres mais à les conquérir, et ne peut donc pas se permettre de tout détruire – au risque de ne pas pouvoir rentabiliser ces années de campagne.

⁶⁸⁶ GALLIOU, 2004, p. 10.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁶⁸⁸ BEVAN, 2015, p. 13.

Pendant cette période, le soutien des Britons du nord s'avère problématique pour les légions. Les tribus du nord deviennent donc une cible majeure. Falco parvient à réprimer les Brigantes, les Selgovaques et les Novantes, mais cette campagne met en évidence la nécessité d'une solution pour contrôler et filtrer les contacts entre les tribus du nord et les autres – ce qui aboutit à la construction du mur d'Hadrien⁶⁸⁹. Ce mur crée une zone de contact et d'échange, plutôt qu'un *no man's land* infranchissable⁶⁹⁰. Malgré ce constat, la civilisation celtique est symboliquement enfermée au bout du monde par le mur et les flottes de Rome, ce qui la piège dans une sorte de cycle archaïsant où les progrès sont rares. Coupée du monde extérieur, cette culture autrefois synonyme de vie et d'innovation est progressivement dépassée par ses contemporains. L'historiographie moderne suit son homologue antique, qui est peu loquace sur le Moyen et le Bas-Empire – ce qui entraîne un déséquilibre des sources en faveur du Haut-Empire. Nous voyons cela chez P. Galliou, qui condense 150 ans d'histoire en seulement deux chapitres expéditifs⁶⁹¹.

Il existe néanmoins des sources sur cette période, comme Hérodien. Il rapporte une révolte de Britons qui dépasse les moyens du gouverneur, au point où l'île de Bretagne entière est en péril et sujette au pillage. La réaction de Septime Sévère ne se fait pas attendre : il traverse la Manche avec une grande armée et recrute des conscrits locaux. Malgré le récit très favorable que fait Hérodien, les Britons, « *excessivement sauvages et belliqueux* », utilisent leurs connaissances des terrains marécageux et des forêts pour fuir l'armée de Sévère, ce qui ne fait que répéter le schéma des campagnes silures⁶⁹². Hérodien parle de combats fréquents, à l'avantage des Romains, mais à la mort de Septime Sévère son fils Caracalla signe immédiatement un traité avec les Celtes⁶⁹³. Il est improbable que les Britons soient en mesure de menacer la permanence des Romains sur leur territoire ou même l'armée impériale.

Néanmoins, ils sont trop flexibles et mobiles pour être vaincus de manière décisive et la nature instable de l'empire, surtout à cette période, rend la concentration de forces sur un front si lointain imprudent et la plupart du temps irréalisable. Il est pertinent de noter qu'il s'agit là de tactiques d'évitement, de harcèlement. Cela ne relève pas particulièrement des traditions de combat celtique et faire le lien avec l'importance du raid dans la culture indo-européenne serait excessif – il s'agit là de comportements presque utilitaires, courants parce que l'évolution convergente a démontré que cette manière de faire fonctionne.

⁶⁸⁹ GALLIOU, 2004, p. 30.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 54.

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 63.

⁶⁹² Hdn., III.14.

⁶⁹³ *Ibid.*, III.15.

Les Celtes ne sont pas enfermés littéralement : ils peuvent être au courant de baisses d'effectifs des garnisons sur et autour du mur, ainsi qu'être en mesure de lancer des attaques coordonnées entre peuples. Ce genre de renseignements est quasiment absent chez les Celtes continentaux et témoigne d'une capacité d'adaptation qui refuse de laisser systématiquement l'initiative aux Romains. L'attaque de 360 est un bon exemple de cela : les Scots et les Pictes attaquent simultanément le mur d'Hadrien et ses alentours, car ils savent que celui-ci est dégarni⁶⁹⁴. Cette situation atteint son paroxysme avec la Grande conspiration (*barbarica conspiratio*) dont parle Ammien Marcellin qui dure de 367 à 368. Au début de l'an 367, les Pictes soudoient les services de renseignement romains de la région, les *miles areani*, pour que leurs attaquants arrivent par surprise et font irruption dans le nord de la province romaine. Pendant ce temps, les Scots débarquent d'Irlande sur la côte ouest de l'île de Bretagne, tandis que les mystérieux *Attacotti* dévastent les terres britto-romaines. Des déserteurs des forces romaines et des Britons rebelles participent au chaos, tandis que simultanément des Saxons germaniques attaquent le sud-est de l'île et se joignent aux Francs pour piller le nord de la Gaule. Les autorités romaines sont complètement dépassées au début, jusqu'à ce que Flavius Theodosius écrase les diverses expéditions⁶⁹⁵. Les sources sur le sujet sont partielles et Ammien Marcellin, écrivant depuis Antioche, a peut-être embelli le triomphe de la réponse romaine – en effet, les Pictes et les Scots deviennent des pirates efficaces et harcèlent les mers précédemment dominées incontestablement par Rome⁶⁹⁶.

La conquête romaine de l'île de Bretagne prend plusieurs siècles mais repousse peu à peu la culture celtique. Dans son retrait, elle abandonne de plus en plus d'aspects reconnaissables de sa culture martiale, jusqu'à adopter des tactiques de survie pour ne pas être écrasée par les Romains. Les Celtes savent néanmoins se plier à cette situation et il semblerait que les plus excentrés d'entre eux soient tout à fait conscients que ce n'est que leur positionnement géographique qui les a sauvés – ils étendent leurs réseaux d'informations jusqu'à même infiltrer celui des Romains et se lancent dans la piraterie et les raids maritimes pour palier leur incapacité à vaincre les Romains en bataille rangée. Incapables de se permettre de mobiliser suffisamment de ressources pour détruire la menace celte une fois pour toutes, ils sont harcelés par ce nouveau modèle militaire jusqu'à leur abandon de l'île au début du V^e siècle.

⁶⁹⁴ GALLIOU, 2004, p. 161.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 162.

⁶⁹⁶ *Ibid.*, p. 166.

b) Les limites du modèle guerrier celtique et ses adaptations

☞ **La mise en exergue de lacunes celtiques au combat : entre réels constats et effets de style.**

Les auteurs gréco-romains dressent un portrait des Celtes pour lesquels la guerre est si intrinsèque qu'elle ne peut être réfléchie et est donc exprimée dans son état le plus primaire. Cette idée de la fougue celtique qui menace de tout emporter sur son passage, mais s'essouffle vite – ce qui affaiblit terriblement les guerriers –, est très présente dans leurs écrits. Florus en parle ainsi :

« Les Gaulois insubres et les peuples voisins des Alpes avaient un naturel de bêtes sauvages et une taille plus qu'humaine. Mais l'expérience a montré que si au premier choc, ils sont supérieurs à des hommes, au second ils sont inférieurs à des femmes. Leurs corps, nourris sous le climat humide des Alpes, présentent certaines ressemblances avec les neiges du pays. À peine échauffés par le combat, ils sont immédiatement trempés de sueur, et au moindre mouvement, ils fondent comme la neige sous les rayons du soleil⁶⁹⁷. »

Tite-Live partage également ce constat⁶⁹⁸, mais les *Commentaires* de César semblent aller à l'encontre de cette interprétation. Il décrit son armée aux prises avec les Helvètes de midi à la tombée de la nuit, lorsque ceux-ci commencent à reculer jusqu'à leurs wagons. Ils se cachent derrière et s'en servent de muraille : lançant des projectiles d'en haut et par-dessus, et frappant avec des lances par-dessous et entre les roues, ce qui semble meurtrir nombre de légionnaires⁶⁹⁹. Malgré la prise de deux des enfants d'Orgétorix⁷⁰⁰, les Helvètes sont capables de marcher toute la nuit et continuer sur trois jours, alors que César doit s'occuper de ses blessés et pendant ce temps ne bouge pas. Les Helvètes sont semi-nomades à cette époque, donc leur mobilité n'est pas si surprenante. Néanmoins, qu'ils puissent tenir si longtemps, se replier en bon ordre et continuer le combat, et se mettre en mouvement pendant des jours, alors que César est laissé immobile par ce combat, témoigne de la possibilité que les légionnaires n'étaient peut-être pas au niveau des guerriers helvètes dont la ténacité s'est avérée très impressionnante.

Les auteurs gréco-romains emploient plusieurs raccourcis lorsqu'ils font référence à leurs ennemis « barbares », comme Polyen, l'auteur du traité militaire du *Stratagemata*. Il écrit de manière caricaturale et transpose les histoires de Polybe sur les Gésates à sa propre

⁶⁹⁷ Flor., II.4.

⁶⁹⁸ Liv., X.28, XXXVIII.17.

⁶⁹⁹ Caes., G., I.26.

⁷⁰⁰ Note : le caractère symbolique de cette action sur laquelle César insiste est néanmoins diminué par le fait que le roi helvète Orgétorix est déjà mort lorsque cette bataille a lieu.

époque⁷⁰¹. Toutefois, ce témoignage de la part de César est détaillé et surtout ne le met pas en valeur, bien qu'il semble probable qu'il minimise ses difficultés. En outre, d'autres témoignages similaires existent. La bataille de Sentinum (295 av. J.-C.) est un cas particulier de l'historiographie romaine : les Samnites, des Italiques montagnards endurcis, cèdent face à la pression des Romains, tandis que les Gaulois tiennent bon jusqu'au moment où ils sont complètement encerclés et mettent leurs adversaires en péril du début à la fin. Il serait imprudent de penser que c'est la seule fois qu'une telle inversion des stéréotypes a lieu, mais il n'est pas fréquent que des sources romaines rendent cela si explicite.

Lors de cette bataille, les Gaulois se trouvent à la droite de l'armée coalisée, face à Decius et aux légions V et VI, tandis que les Samnites sont à gauche, contre Quintus Fabius qui commande les légions I et III. D'après Tite-Live, Fabius avait choisi la prudence :

« Les Romains de Fabius se défendaient plus qu'ils n'attaquaient, et l'on cherchait, là, à prolonger la lutte le plus possible, le général étant persuadé que les Samnites comme les Gaulois étaient fougueux dans leur premier élan ; qu'il suffisait alors de leur résister ; que, la lutte se prolongeant, l'ardeur des Samnites s'affaiblissait peu à peu ; quant aux Gaulois, c'étaient leurs corps mêmes, tout à fait incapables de supporter la fatigue et la chaleur, qui fondaient en eau : au début de leurs combats, ils étaient plus que des hommes ; à la fin, moins que des femmes. »

À l'inverse, Decius attaque tôt avec sa cavalerie et fait reculer son homologue celtique deux fois avant d'être attaqué par les chars. Il serait envisageable qu'il s'agisse d'une fausse retraite de la part des Gaulois, pour désorganiser les nobles Romains avant de les marteler avec leurs chars, dont le bruit effraie les chevaux qui n'en ont pas l'habitude. Les Romains fuient en panique et se ruent à travers les rangs de leur infanterie. Les fantassins gaulois maintiennent la pression et Decius accomplit sa *devotio*⁷⁰², dont l'effet aurait dévasté le moral des Celtes. L'avancée gauloise est arrêtée par des renforts menés par Caius Marcius et Lucius Cornelius Scipion sous les ordres de Fabius. Sans pour autant rejeter l'idée que le sacrifice de Decius ait affecté les Gaulois par le biais de leurs croyances, il faut plutôt attribuer leur perte de vitesse à l'intervention des renforts. Plutôt que des sauvages pris dans une chasse à l'homme aveugle, les Gaulois sont décrits ainsi :

« Aussi, comme les Gaulois, leurs boucliers imbriqués devant eux, se tenaient serrés, et que le corps-à-corps ne semblait pas facile, sur l'ordre des légats on ramasse à terre les javelots qui jonchaient le sol entre les deux lignes, et on les lance contre la tortue ennemie. »

⁷⁰¹ PLEINER, 1993, p. 22.

⁷⁰² Note : il s'agit ici du suicide rituel d'un commandant romain qui se sacrifie personnellement pour garantir la victoire de son armée à sa mort.

Visiblement les Gaulois ont formé un front solide que les Romains n'arrivent pas à briser. Ce témoignage est également en contradiction avec la notion habituelle selon laquelle les Gaulois sont inefficaces en rangs serrés et de près, en raison de leurs longues épées. Cette mention d'une tortue gauloise est intéressante et n'est pas une coquille de traduction : le terme latin utilisé par Tite-Live est « *testudinem* », mais fait probablement référence à une phalange, puisque les guerriers sont capables de repousser les légionnaires au contact. Il n'est néanmoins pas impossible qu'une phalange, sous une pluie de projectiles, se soit muée en une sorte de tortue – par nécessité des rangs arrière qui font passer leurs boucliers de manière à se protéger des traits qui viennent par-dessus, en cloche.

Cela montre en outre un degré d'adaptabilité plus élevé que ce que les Romains accordent habituellement aux Celtes. Les Samnites, quant à eux, sont brisés et fuient vers leur camp, tandis que les Gaulois gardent leur formation malgré l'encerclement qui les menace. Les coalisés perdent 25 000 hommes, et 8 000 autres sont faits prisonniers, alors que les Romains perdent 7 000 soldats du côté de Decius et 1 700 de celui de Fabius⁷⁰³. Ces détails, ainsi que ceux explorés dans la partie II) a) de ce mémoire, confirment que ce récit de la bataille de Sentinum est très particulier dans l'historiographie romaine, sans pour autant que les événements y soient particulièrement exceptionnels – ce qui soutient que des lectures moins biaisées des conflits entre Romains et Celtes auraient été possibles, même si désormais elles dépendent de l'interprétation.

L'exemple de Sentinum montre une persévérance très dangereuse au combat qui menace de submerger les Romains, sauvés par leur capacité à envoyer des réserves à des endroits et moments précis. C'est ce qui fait la différence, tandis que les Gaulois agissent manifestement comme une grande vague unidirectionnelle. Néanmoins le fait qu'ils ne soient pas vaincibles de front va à l'encontre de bon nombre d'idées reçues. Nous savons également qu'Hannibal utilise des Gaulois pour encaisser les plus gros chocs⁷⁰⁴. En déduire qu'ils sont « remplaçables » n'est pas suffisant, car cela n'a aucune incidence sur leur capacité à tenir les Romains en place pendant que les troupes plus mobiles d'Hannibal s'attaquent à leurs points faibles. Malgré cette caractérisation volatile des Celtes, à la bataille du Sabis contre César en 57 av. J.-C. les Nerviens se sont battus pratiquement à mort jusqu'à la presque annihilation de leur tribu⁷⁰⁵. Ils meurent en si grand nombre que les survivants grimpent sur les cadavres de leurs frères d'armes pour continuer le combat. Une fois la bataille terminée, ils passent de

⁷⁰³ Liv., X.27-29.

⁷⁰⁴ BRUNAUX, 2004, p. 65.

⁷⁰⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 114.

600 chefs à 3 et de 60 000 hommes en armes à 500⁷⁰⁶. Il est pertinent d'étudier cette bataille plus en détail.

Les Belges ont fait ici preuve d'une grande perspicacité tactique, mais d'un manque de flexibilité une fois le combat lancé. Ils avaient identifié le moment de faiblesse pour attaquer une armée romaine en train d'établir son camp : il faut s'y prendre lorsque la première légion est en train de construire le camp, où les bagages entre chaque légion sont en train d'arriver (et donc les gênaient) et que la deuxième légion est encore loin⁷⁰⁷. Les légionnaires étant plus lourdement équipés que le guerrier celtique moyen, il semble nécessaire de se battre généralement plus longuement pour les abattre. L'endurance au combat est donc indispensable, ainsi qu'une certaine aptitude puisque plus le temps passe, plus l'on a de risques d'être soi-même touché, tout en étant moins protégé. Peut-être que les Celtes, par habitude de combattre des semblables, s'attendent à créer beaucoup de pertes dès le départ du combat et sont pris de court par la capacité des Romains à les suivre immédiatement au moment de reprendre la distance.

Quoi qu'il en soit, la bataille commence par une attaque coordonnée de tous les Belges embusqués⁷⁰⁸, ce qui témoigne d'une capacité à se plier efficacement à une mission. Mais ils rencontrent semble-t-il des difficultés à diviser les tâches et à mener des opérations complexes après le début de la bataille – contrairement aux Romains qui, dans la même bataille, se montrent polyvalents et réactifs tout le long, même en l'absence (momentanée) de César⁷⁰⁹, et parviennent à repousser plusieurs offensives. Si l'on veut lire le texte de manière favorable aux Gaulois, le plan était d'attaquer, puis de feindre une retraite pour attirer les légions loin du camp avec les alliés, laissant ainsi le champ libre vers le camp pour Boduognatos et ses Nerviens⁷¹⁰. Cette idée est plausible, mais en fin de compte ne peut relever que de l'interprétation et ne peut donc pas être affirmée avec certitude. La situation était si périlleuse pour César que ses auxiliaires trévires, une fois arrivés sur le champ, sont partis annoncer à leurs chefs que les Romains avaient été mis en déroute et leur camp pris par les Belges.

L'impact et la ténacité des Celtes sont visibles même à travers le discours de César. La XII^e légion s'est faite brutaliser : les légionnaires sont trop écrasés entre eux pour utiliser leurs glaives, presque aucun de leurs centurions n'est ni blessé ni mort, tandis que la quatrième

⁷⁰⁶ Caes., *G.*, II.27-28.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, II.17.

⁷⁰⁸ *Ibid.*, II.19.

⁷⁰⁹ *Ibid.*, II.20-21.

⁷¹⁰ *Ibid.*, II.23.

cohorte a perdu tous ses centurions, son *signifer* et même le *signum*. Le primipile Publius Sextius Baculus est blessé, mais encourage ses hommes à avancer pour avoir plus de place et pouvoir se battre efficacement. Sa présence rassure ses hommes, qui commençaient de plus en plus à battre en retraite⁷¹¹. La hiérarchie militaire joue un rôle dans la ténacité au combat supérieure des Romains, qui s'exprime également dans la détermination professionnelle des légionnaires : même les légionnaires tombés de fatigue et de leurs blessures s'appuient sur leur bouclier pour continuer le combat. Grâce à cela et à l'arrivée des réserves de Labienus, la cavalerie revient au combat et les aides de camp participent même à cette ultime poussée⁷¹².

Ce même principe d'inflexibilité tactique est visible plus tard : Labienus a bien compris que les Gaulois ont du mal à s'extraire d'une poussée frontale et à s'adapter à une nouvelle situation. Il réussit à berner les Gaulois en ordonnant à ses hommes de feindre la peur et la désorganisation pour les attirer dans des pièges⁷¹³. D'après Asclépiodote, ce sont les Scythes et les Thraces qui ont inventé la formation en coin pour la cavalerie, formation dont l'utilité particulière dans les manœuvres réside dans le fait que tout le monde voit le chef, ce qui permet des changements de direction plus rapides⁷¹⁴. Si les Gaulois ne pratiquaient pas cette formation, cela renforcerait la difficulté à les manœuvrer efficacement.

En quelque sorte, les écrivains gréco-romains se plaisent à décrire les Celtes comme des sprinteurs et eux-mêmes comme des coureurs de fond. Ce topos n'est manifestement pas un reflet de la réalité, mais plutôt l'expression de l'histoire moralisante et socio-politiquement chargée de ces auteurs. Néanmoins, la professionnalisation des légionnaires à la fin du II^e siècle av. J.-C. leur permet de tenir bon là où la motivation guerrière seule ne suffit pas. La différence d'armement joue également. Les légionnaires ont pu s'adapter spécifiquement aux Celtes, tandis que ces derniers sont plus à même de se combattre entre eux et de mener des expéditions courtes contre leurs voisins. L'un des exemples de cela est le *pilum*, qui endommage les boucliers et disperse les rangs – les rangs des Helvètes par exemple⁷¹⁵. Le *pilum* est si efficace que les Celtes s'arment de javelots similaires, largement capables de pénétrer les *scuta* romains⁷¹⁶.

Cette situation de désorganisation est en fait le meilleur des cas de figure, car l'alternative rappelle la déroute des Gésates, décimés par une pluie de javelots à Télamon

⁷¹¹ Caes., *G.*, II.25.

⁷¹² *Ibid.*, II.27.

⁷¹³ *Ibid.*, VI.7.

⁷¹⁴ Asclépiod., VII.3.

⁷¹⁵ Caes., *G.*, I.25.

⁷¹⁶ *Ibid.*, V.44.

(225 av. J.-C.). Leurs alliés boïens, insubres et taurisques tiennent le coup, se battant avec le même courage que les Romains, leur faiblesse résidant dans l'inadéquation de leurs armes – celles des Romains étant plus efficaces⁷¹⁷. Nous savons de par la plume de César qu'il faut s'attendre à ce que des armes romaines commencent à se briser et à être inefficaces après six heures de combat⁷¹⁸. Sur la base des réflexions précédentes, les combats aussi longs que ce qu'il décrit à I.26 semblent donc être une exception – et les guerriers ne s'attendraient pas, en conséquence, à se battre si longtemps.

L'équipement ne fait toutefois pas toujours tout. Camulogène l'Aulerque s'oppose à Labienus près de la Seine. César note qu'il est choisi comme chef de guerre malgré son grand âge en raison de son savoir tactique exceptionnel⁷¹⁹. Ce qui différencie l'armée de Camulogène des autres forces celtiques, c'est qu'elle est particulièrement disciplinée et surtout bien équipée⁷²⁰. Les Celtes sont encerclés grâce à un contournement mené par la septième légion et le gros des troupes de Camulogène, y compris le vieux chef lui-même, n'étant pas préparé à contenir une telle concentration de forces, est tué – sans qu'aucun ne cherche à battre en retraite⁷²¹, ce qui illustre et résume parfaitement les notions abordées lors de cette sous-sous-partie.

☞ **Les Celtes continentaux et leur difficulté avec l'infanterie légère.**

L'opposition classique entre le guerrier celte et le légionnaire romain oublie ce qui constitue souvent les phases initiales du combat : les échanges entre tirailleurs et fantassins légers. En dépit du fait que l'équipement du Celte moyen se rapproche davantage du tirailleur que celui du légionnaire, il semblerait que les Romains aient l'avantage face aux Celtes continentaux lors de ces phases de tiraillement. À la bataille du mont Olympe en 189 av. J.-C., les Romains martèlent les Gaulois de traits et ces derniers n'ont aucune défense face à cela. Tite-Live nous décrit leur frustration impuissante :

« En effet, tant qu'on se bat de près, tant qu'on peut tour à tour recevoir ou porter des coups, ils sont forts de leur colère. Mais, quand ils se sentent frappés de loin par des javelines légères, parties on ne sait d'où, alors, ne pouvant donner carrière à leur fougue bouillante, ils se jettent les uns sur les autres comme des bêtes sauvages percées de traits⁷²². (...) D'autres se jettent sur l'ennemi et ils tombent sous une grêle de traits, ou bien, arrivant à portée des bras, ils sont percés par les vélites à coups d'épées⁷²³. (...) Les boucliers longs, mais étroits, des

⁷¹⁷ Pol., II.30.5-8.

⁷¹⁸ Caes., G., III.5.

⁷¹⁹ Ibid., VII.57.

⁷²⁰ Ibid., VII.59.

⁷²¹ Ibid., VII.62.

⁷²² Liv., XXXVIII.8.

⁷²³ Ibid., XXXVIII.12.

Gaulois les couvrent mal; et puis, ils n'ont bientôt plus d'autre arme que leur épée⁷²⁴, qui, tant qu'on n'en vient pas à l'arme blanche, reste inutile entre leurs mains; ils se voient réduits aux pierres, et, n'en ayant pas fait provision d'avance, ils n'en trouvent que d'énormes, ils n'ont que celles qui leur tombent au hasard sous la main, et, dans leur inexpérience, ils ne savent ni les diriger, ni leur imprimer de la force; cependant flèches, balles de plomb, javelots pleuvent sur eux de toutes parts; ils ne savent que faire, aveuglés qu'ils sont par la rage et la crainte, engagés dans une lutte à laquelle ils ne sont pas adaptés⁷²⁵. »

Manifestement, ces Gaulois n'ont pas d'unités spécialisées dans le combat à distance pour gêner les tirailleurs romains. Il faut accepter que Tite-Live a un intérêt dans la description de Gaulois uniquement capables de se ruer spontanément, mais la bataille est clairement régie par la domination à distance des Romains.

Lors de la Guerre des Gaules, l'un des avantages de l'armée de César est l'aspect cosmopolite de sa composition, loin d'un bloc monolithique de légionnaires. Cela permet de concentrer les talents de divers peuples et donc des éléments culturels dans des unités spécialistes efficaces, plutôt que de les diviser et donc de les diluer par nécessité. Son armée compte des archers numides et crétois, et les frondeurs des Baléares. Grâce à eux, les Rèmes résistent aux Belges, d'où l'importance de tirailleurs concentrés et coordonnés – surtout contre des guerriers légèrement armés comme les Celtes et cela constitue l'un des grands avantages de César par rapport à la plupart des autres généraux romains s'étant opposés aux Celtes⁷²⁶. Dans les armées celtiques, surtout continentales, le rôle d'infanterie légère est attribué aux plus jeunes, potentiellement peu motivés. C'est clairement un désavantage, dû à un système de hiérarchie sociale que l'on pourrait qualifier ici de caste : ils sont tirailleurs par nécessité et contre leur gré, condition intrinsèque à leur inexpérience au combat. Face à des professionnels issus de cultures qui valorisent les armes de jet, qui plus est mieux équipés, déployés et commandés, ces jeunes hommes ne font pas le poids.

Asclépiodote mentionne beaucoup d'usages différents pour l'infanterie légère, comme causer les premières pertes chez l'ennemi, les provoquer, rompre leur formation, éclairer des terrains, être les premiers à occuper des points stratégiques, préparer des embuscades et soutenir les fantassins lourds grâce à leur vitesse⁷²⁷. Dans une armée celte où ce genre de rôle se retrouve confié aux moins capables et endurcis, il y a une réelle lacune dans le soutien apporté à leurs éléments lourds. L'une des grandes forces de Vercingétorix est de tenter de régler ce problème. Il demande à ce que tous les archers disponibles chez les peuples de Gaule

⁷²⁴ Note : il s'agit semble-t-il d'un cliché romain, puisqu'il serait très difficile de produire des épées dans de telles quantités. Si elles sont produites en masse, cela pourrait toutefois élucider une partie du problème du topos des épées fragiles.

⁷²⁵ Liv., XXXVIII.21.

⁷²⁶ Caes., G., II.7.

⁷²⁷ Asclépiod., VII.1.

viennent à lui, ce que César commente en disant qu'en Gaule il y en a énormément⁷²⁸. Cette réflexion est curieuse, puisque les archers sont rarement mentionnés chez les Celtes de La Tène. Nous pouvons nous demander s'il s'agit de chasseurs, voire même si ces archers sont organisés en unités comme chez les Romains. En l'état actuel des connaissances, il est impossible d'affirmer s'il s'agit d'une réelle force militaire avec des arcs de guerre et des flèches adaptées, ou de groupes d'hommes disparates sachant tirer, ne servant qu'à renforcer les rangs des frondeurs.

Nous pouvons aussi nous demander si les flèches sont plus efficaces face aux légionnaires que les balles de frondes. Cette réflexion est soutenue par l'anecdote d'une attaque de Vercingétorix sur deux légions de César près de Gergovie. D'après les *Commentaires*, un grand nombre de Romains sont blessés, notamment par flèches⁷²⁹. Si les Gaulois avaient développé leur infanterie légère plus tôt, les armées de Rome n'auraient peut-être pas pu autant s'imposer sur le champ de bataille. Vercingétorix fait aussi combattre son infanterie légère mélangée à sa cavalerie, peut-être pour contrer les cavaliers germains de César qui font de même. Cette adaptation a elle aussi lieu trop tard, la présence de ces fantassins parmi eux pouvant peut-être expliquer les grandes pertes qu'essuie Vercingétorix lorsque ses troupes montées sont repoussées⁷³⁰.

L'un des seuls arcs laténiens retrouvés, un modèle simple et en if, provient du site éponyme, à La Tène⁷³¹. Culturellement, l'arc fait manifestement partie de la culture de la chasse. Il est utilisé lors de cas extrêmes, dans des sièges ou lors de levées en masse de paysans. Il n'est pas non plus impossible que des Celtes utilisent des arcs composites dans les zones les plus influencées par les Scythes – et l'arc de Glauberg tendrait vers l'idée d'influences des steppes dans la transition d'Hallstatt vers La Tène⁷³². Selon Strabon, les chasseurs celtiques à l'arc utilisent du poison pour abattre leurs cibles⁷³³, mais il ne semble pas qu'ils étendent cela à l'utilisation martiale.

Ce problème n'est pas présent chez les Celtes insulaires, dont le modèle militaire plus archaïque divise moins les guerriers. Plus légèrement armés, ils sont avantagés face aux tirailleurs romains dont la lenteur les pénalise devant les tribus de Britons⁷³⁴. Les Celtes

⁷²⁸ Caes., *G.*, VII.31.

⁷²⁹ *Ibid.*, VII.41.

⁷³⁰ *Ibid.*, VII.18.

⁷³¹ CANESTRELLI, 2022, p. 76.

⁷³² *Ibid.*, p. 22.

⁷³³ Str., IV.4.6.

⁷³⁴ Note : voir I) c).

danubiens sont peut-être plus adeptes du combat à distance du fait des influences des steppes – des échanges avec les Scythes, notamment de pointes de flèches en bronze, étant avérés⁷³⁵.

☞ **Rigoureux et organisés, le stéréotype du laxisme celtique mis à l'épreuve.**

Les Gréco-Romains stéréotypent les armées celtiques en les décrivant comme des cohues qui mélangent hommes, femmes et enfants, et se battent quasiment au hasard, par opposition à leur propre mesure réfléchie. Cela passe notamment par la prétendue incapacité des Celtes à éclairer leurs environs, comme des sauvages éternellement perdus et désorganisés – et il est certain que les Romains ont su profiter de ce genre de lacunes quand l'opportunité s'est présentée, comme lors du tout premier combat majeur entre Romains et Gaulois de la Guerre des Gaules, lorsque César attaque les Tigurins par surprise⁷³⁶. Les Romains ne sont pas les seuls à exploiter cela – selon César, les Helvètes sont régulièrement victorieux face aux Germains jusqu'à ce que ces derniers n'évitent le combat pendant des mois avant de les meurtrir dans une embuscade⁷³⁷. Lorsque la même mésaventure arrive aux Romains, comme quand les éclaireurs de César lui livrent de fausses informations par erreur⁷³⁸, cela ne devient pas un stéréotype récurrent. C'est même le cas inverse qui peut avoir lieu : une grande part du succès d'Ambiorix lorsqu'il met Cicéron en péril vient de son contrôle des routes aux alentours⁷³⁹.

Au combat, les Celtes présentent bien souvent des formations compactes, organisées et menaçantes, là aussi bien loin du chaos irréfléchi présenté par les sources méditerranéennes. Les Galates, par exemple, sont décrits par Lucien de Samosate comme formant leurs fantassins en phalange profonde et lourdement armée, et faisant partie d'un plus grand dispositif :

« Formés en phalange serrée, se développant sur un front de bataille de vingt-quatre hoplites de profondeur, tous couverts de leurs boucliers et de cuirasses d'airain, flanqués de vingt mille hommes de cavalerie sur chaque aile ; au centre, quatre-vingts chars armés de faux tout prêts à s'élancer, et deux fois autant de chars attelés de deux chevaux⁷⁴⁰. »

Cette armée se met en marche vers 274 av. J.-C., cinq ans seulement après la mort de « Brennos » à Delphes. Malgré les pertes essuyées par les Galates lors de leur traversée des Balkans et en dépit du style de commandement périlleux des chefs celtiques, il est

⁷³⁵ CUNLIFFE, 2001, p. 106.

⁷³⁶ Caes., G., I.12.

⁷³⁷ Ibid., I.40.

⁷³⁸ Ibid., I.22.

⁷³⁹ DC., XL.8.1.

⁷⁴⁰ Luc., Zeux., VIII.

impressionnant qu'ils soient toujours en mesure de s'organiser ainsi. Cela témoigne d'une armée endurcie et disciplinée.

De l'autre côté du monde celtique, les Helvètes sont décrits ainsi par César : « *Les combattants, après avoir rejeté notre cavalerie en lui opposant un front très compact, formèrent la phalange et montèrent à l'attaque de notre première ligne*⁷⁴¹. » Non seulement ils sont suffisamment bien organisés pour réagir à de la cavalerie et l'empêcher de passer, mais ils montrent la capacité d'utiliser plusieurs types de formations denses selon s'ils attaquent, s'ils défendent et selon contre quel type d'adversaire ils se battent. Cela serait impossible sans entraînement, cohésion et officiers – a priori sélectionnés parmi des chefs tribaux. Pendant la Guerre des Gaules, les Celtes montrent aussi une capacité surprenante à mettre sur pied des services de renseignements.

Les Gaulois des Alpes sont capables de savoir que la douzième légion de Galba manque d'hommes et ils veulent s'en servir à leur avantage⁷⁴². Il est envisageable qu'il s'agisse de membres de la douzième légion culturellement proches – si ce n'est de mêmes peuples – qui leur livrent ces informations. Vercingétorix quant à lui dispose d'un réseau d'espions et d'informateurs qui lui donnent des renseignements à tout moment de la journée. Cette toile d'influence lui permet notamment de harceler les fourrageurs de César avec succès, ralentissant ainsi ses opérations⁷⁴³.

Pendant ce même conflit, les Gaulois utilisent un système complexe de réserves selon lequel ils attaquent sur un signal désigné et se relaient quand ils fatiguent – par unités désignées⁷⁴⁴ ou comme dans l'armée de l'Andécave Dumnacos, où des groupes d'infanterie permutent pour soutenir les cavaliers⁷⁴⁵, ce qui dément l'idée d'une inflexibilité généralisée et rappelle que la pluralité des peuples impose une part de cas par cas dans les réflexions qui leur sont appliquées. Les Gaulois sont toutefois supérieurs sur mer aux Romains, ce que César exprime très clairement. Il doit improviser pour battre les Vénètes à leur propre jeu⁷⁴⁶.

En raison du biais évident des sources, il est difficile trancher pour analyser certains engagements. Comme lors des nombreuses situations où des Romains repoussent des Gaulois en mêlée, par exemple comme dans les *Commentaires* de César à III.6 – il n'est pas possible

⁷⁴¹ Caes., *G.*, I.24.

⁷⁴² *Ibid.*, III.2.

⁷⁴³ *Ibid.*, VII.16.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, III.4.

⁷⁴⁵ *Ibid.*, VIII.29.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, III.9, III.13.

de savoir s'il s'agit d'une déroute ou une retraite contrôlée pour attirer les Romains dans un piège. D'autres actions sont plus difficiles à interpréter et un contexte extérieur manque cruellement. Par exemple lorsque Vercingétorix semble choisir de jeter sa cavalerie, son élément le plus précieux, sur les légions, et ce sans soutien – en ordre de marche peut-être, mais groupées et sous le commandement direct de César⁷⁴⁷. Il pourrait s'agir d'une exagération de la part de César ou d'un manque de contrôle de la part de Vercingétorix, mais ces explications sont peu satisfaisantes. L'interprétation d'une forme continentale du *geis* avancée dans la partie II) a) pourrait éclaircir la notion de promesse avant le combat et le caractère entêté des cavaliers, mais cela n'expliquerait pas pourquoi le *geis* aurait été prononcé à ce moment-là – les connaissances actuelles ne nous permettent pas de le savoir, seulement de spéculer.

☪ Ruses et tactiques asymétriques chez les Celtes : tendance naturelle ou adaptation forcée ?

Cú Chulainn et Aífe⁷⁴⁸ se rencontrent « sur le chemin des prouesses » et se battent en duel avec de vraies armes. Cú Chulainn gagne par la ruse et obtient la garantie qu'Aífe le laisse concevoir un fils avec elle le soir même, et fasse la paix à Scáthach nÚanaind. Peu après, il impose (par le biais de *gaesa*⁷⁴⁹) trois conditions sur la vie de son fils avant même sa naissance⁷⁵⁰. La ruse n'est donc pas intrinsèquement déshonorable chez les Irlandais et peut même engendrer un *geis* – elle n'est donc en aucun cas offensante envers les dieux. Peut-être les Continentaux laténiens ont-ils une opinion similaire, mais la culture héroïque et ritualisée de beaucoup de combats semble décourager ce genre de stratagèmes.

Il est intéressant de noter que la ruse n'est jamais le premier recours et résulte d'une nécessité de complexifier les opérations suite à des défaites en combats plus classiques. Le jeu d'échecs entre Vercingétorix et Jules César en 52 av. J.-C. est caractérisé par le fait qu'ils savent tous les deux pertinemment que les Gaulois ne peuvent pas gagner une bataille rangée – et ils adaptent leurs tactiques en fonction⁷⁵¹. Même immédiatement après Gergovie, Vercingétorix ne mord pas aux provocations de bataille de César⁷⁵², ce qui semble être le choix logique puisque les fantassins gaulois témoignent maintes fois de leur infériorité vis-à-

⁷⁴⁷ Caes., *G.*, VII.67.

⁷⁴⁸ Note : il s'agit de la sœur et rivale de Scáthach, la guerrière légendaire qui entraîne Cú Chulainn.

⁷⁴⁹ Note : voir 2) a).

⁷⁵⁰ *La Courtise d'Emer*, p. 11-12.

⁷⁵¹ BRUNAUX, 2012, p. 54.

⁷⁵² *Ibid.*, p. 56.

vis de leurs homologues légionnaires⁷⁵³. C'est ce genre de constat qui mène L. Leeves à l'opinion inhabituelle que Caratacos a été un frein à la résistance des Britons face à Rome, à cause de son espoir de gagner une victoire décisive sur les Romains en bataille majeure⁷⁵⁴.

La mise en place d'embuscades chez les Celtes de La Tène.

À l'inverse, Ambiorix semble avoir perçu le suicide guerrier que représente une bataille rangée contre les légions. C'est grâce à une ruse élaborée qu'il gagne sa victoire majeure, à Aduatuca en Belgique actuelle en 54 av. J.-C. Il persuade les commandants Cotta et Sabinus de quitter leur camp avec leurs 7 000 et quelques soldats en se présentant comme un ami de Rome – il insiste sur les terribles dangers qui les attendent s'ils restent sur leur position. Les soldats forment une longue colonne avec beaucoup de bagages⁷⁵⁵. Après quelques kilomètres, l'embuscade d'Ambiorix se déclare et harcèle les extrémités de la colonne⁷⁵⁶. La réaction des Romains est de se former en orbe, un cercle défensif, ce qui les décourage et motive davantage les Gaulois⁷⁵⁷. En raison de la longueur de la colonne romaine, il ne semble pas possible que l'orbe comprenne tous les Romains. Il est donc peut-être constitué d'une ou plusieurs sections, ou simplement d'un noyau, tandis que les autres sections sont livrées à elles-mêmes.

Il est très intéressant de noter que les chefs gaulois expliquent à leurs hommes que le pillage sera garanti après. La condition est de gagner, pour qu'ils restent concentrés. Les Gaulois appliquent une plus forte pression sur les Romains, mais même dans cette mauvaise posture Ambiorix observe qu'au corps-à-corps les légionnaires ont l'avantage. Il ordonne donc de combattre à distance et de reculer si des Romains s'avancent⁷⁵⁸. Même les officiers sont en danger et ciblés par les guerriers – un centurion émérite, Titus Balventius, est blessé par des javelots dans chaque cuisse et Cotta lui-même est blessé à la bouche par une pierre de fronde⁷⁵⁹. Les Romains tentent de parlementer mais les Celtes refusent d'abandonner leur avantage : les émissaires romains et Sabinus sont tués. Les Gaulois crient « Victoire ! », une coutume chez eux d'après César, avec leur cri de guerre et attaquent, brisant ainsi les rangs des Romains⁷⁶⁰. Il s'agit là de la pire défaite essuyée par les forces de César lors de la Guerre des Gaules. La victoire gauloise est accomplie grâce à l'application d'une forte pression (les

⁷⁵³ BRUNAU, 2012, p. 82.

⁷⁵⁴ LEEVES, 2014, p. 4.

⁷⁵⁵ *Caes., G.*, V.31.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, V.32.

⁷⁵⁷ *Ibid.*, V.33.

⁷⁵⁸ *Ibid.*, V.34.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, V.35.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, V.37 ; *DC.*, XL.6.1-3.

chiffres exacts de l'armée gauloise sont inconnus) sur une petite force vulnérable et gênée par ses bagages. Peut-être est-ce là l'explication de la rareté de ce genre d'événement pour lequel il faut réunir beaucoup de facteurs qui ne s'accordent pas particulièrement avec la nature du conflit tribal : une embuscade d'une telle envergure ne s'improvise pas et la présence de nombreux alliés gaulois, non seulement dans les armées de César mais aussi dans les communautés aux alentours, réduit davantage les chances de succès.

La pire embuscade ayant touché les Romains, pire encore que la célèbre bataille de Teutobourg, est l'œuvre de Celtes pendant la Seconde Guerre punique. En 216 av. J.-C., Lucius Postumius et ses 25 000 hommes sont tués à la Silva Litana, la forêt litanienne, par les Boïens. Ceux-ci font une coupe avec le crâne de Postumius et s'en servent dans leur rite. Les Romains étant morts tout le long de la route de forêt, leur équipement est facile à trouver et constitue une prise très importante pour les Gaulois⁷⁶¹. L'état de panique imposé par la présence d'Hannibal en Italie a sans doute contribué à l'empressement des légions du nord de l'Italie, facilitant ainsi cette immense embuscade.

Le relâchement de l'état d'alerte constant des Romains est la cause d'une autre défaite sanglante, la bataille de Burdigala en 107 av. J.-C. : lors de leur approche de ladite Burdigala, Lucius Cassius Longinus, Lucius Calpurnius Piso, Gaius Popilius Laenas et leur 40 000 hommes sont attaqués par surprise en raison de l'absence d'éclaireurs et de la négligence de la discipline au sein des rangs – 10 000 d'entre eux sont tués par la coalition celto-germanique de Cimbres, Teutons, Tigurins helvètes, Volques tectosages et d'autres peuples⁷⁶². Remarquons ici que les coalisés semblaient être en avantage numérique et que leurs autres succès face à Rome indiquent que leurs troupes sont de bonne qualité. La ruse n'est donc pas utilisée par en désespoir de cause, mais reconnue comme une manière moins coûteuse en hommes de vaincre les légions. Dans la majorité des cas de conflits asymétriques chez les Celtes, il s'agit de situations où il serait manifestement suicidaire de faire face aux Romains en jouant à leur jeu⁷⁶³, comme à plusieurs reprises lors de la Guerre des Gaules : les Britons contre les fourrageurs de César⁷⁶⁴, au sein de la guérilla des Sotiates⁷⁶⁵, les attaques

⁷⁶¹ Liv., XXIV.13.

⁷⁶² TELFORD, 2014, p. 43.

⁷⁶³ Caes., *G.*, VIII.1.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, IV.32.

⁷⁶⁵ *Ibid.*, III.20.

dans les forêts des Ménapiens et des Morins⁷⁶⁶, et les attaques nocturnes de Drappès et Lucterios face à Caninius⁷⁶⁷.

L'appât et la fausse retraite dans l'arsenal tactique celtique

Utiliser un appât est une technique courante pour attirer une cible dans un piège et ce principe est applicable à la guerre. Les Celtes en font usage depuis longtemps, comme à la bataille de Faesulae (ou Fiesole) en 225 av. J.-C., peu avant Télamon. Les Gaulois cisalpins en camp face à celui des Romains partent discrètement et cachent leur infanterie dans le village de Faesulae. Les Romains mordent à l'hameçon et attaquent la cavalerie celtique, suite à quoi le gros des troupes gauloises les attaque par surprise. Malgré une résistance initiale, les Romains battent en retraite et fortifient une colline proche, après avoir perdu 6 000 hommes⁷⁶⁸. La même chose arrive aux Rèmes, alliés des Romains, lors de la Guerre des Gaules. Les Bellovaques tentent leur cavalerie avec une petite force montée pour les attirer et une fois qu'ils ont entamé la poursuite, l'infanterie bellovaque sort de la forêt et les encercle. Les forces des Rèmes sont meurtries et leur chef Vertiscos est tué⁷⁶⁹.

César remarque que c'est une tactique répétée des Celtes d'utiliser leur mobilité à bon escient face à ses troupes. Il l'exprime ainsi :

« (...) Nos soldats, trop pesamment armés, ne pouvant poursuivre l'ennemi s'il se retirait et n'osant pas s'écarter de leurs enseignes, étaient mal préparés à combattre un tel adversaire ; (...) d'autre part, notre cavalerie ne pouvait livrer bataille sans grave danger, parce que les ennemis cédaient le plus souvent par feinte⁷⁷⁰. »

Il ne s'agit donc pas forcément d'un trait culturel, mais plutôt une sorte d'évolution convergente pour répondre à des problématiques récurrentes. Les Helvètes utilisent cette tactique par exemple : leur cavalerie attire celle de César puis l'attaque soudainement, faisant battre ses cavaliers en retraite alors qu'ils ne sont eux-mêmes que 500, ce qui montre l'importance de l'initiative et d'une forte impression initiale. César minimise l'impact de cette action, mais il attend quand même plusieurs jours avant de reprendre des hostilités directes⁷⁷¹. Nous pouvons également interpréter la célèbre bataille de Gergovie comme étant le fruit de ce stratagème. Lors de cette bataille les Romains repoussent d'abord les Nitiobriges, puis selon César seule la dixième légion entend l'ordre de s'arrêter, alors que les autres avancent

⁷⁶⁶ Caes., *G.*, III.28.

⁷⁶⁷ *Ibid.*, VIII.34.

⁷⁶⁸ Pol., II.25.5-9.

⁷⁶⁹ Caes., *G.*, VIII.12.

⁷⁷⁰ *Ibid.*, V.16.

⁷⁷¹ *Ibid.*, I.15.

jusqu'au pied de la ville. Les femmes semblent se rendre et les attirer en demandant leur pitié en découvrant leurs poitrines⁷⁷². Les légionnaires fatigués sont trop loin de César et amenés à combattre des hommes frais qui arrivent en nombres grandissants de plusieurs directions⁷⁷³. Ils battent en retraite et tentent de regagner leurs positions.

Selon César, leurs pertes sont minimisées par la présence de la dixième et la treizième légions, en réserve et empêchant une poursuite de la part des Gaulois. Ils auraient perdu moins de 700 hommes, dont 46 centurions. Il est pertinent de souligner que Vercingétorix contrôle suffisamment ses hommes pour les empêcher de poursuivre les Romains⁷⁷⁴. Par ailleurs, il semblerait très improbable que plusieurs légions soient forcées de battre en retraite après la perte de quelques centaines d'hommes. Sans minimiser l'impact humain d'un tel événement, il ne semble pas logique que les légions ne puissent pas maintenir la pression après avoir perdu moins de deux cohortes. Il est très important de nuancer les propos de César avec ceux de Dion Cassius, qui rajoute que les Gaulois attaquent très régulièrement et font pression du début à la fin. D'après lui, ils ont la plupart du temps l'avantage, ce qui est important pour remettre en question les dires de César sur le bilan de cette bataille⁷⁷⁵.

Nous pouvons constater cette tendance à éviter les confrontations directes avec des ennemis plus lourdement armés dans l'histoire militaire celtique beaucoup plus tardive et que l'on ne peut pas qualifier de laténienne. Tout au long du VII^e siècle les Saxons imposent leur domination sur diverses communautés de britto-romains et soumettent même des territoires celtiques « libres », comme une part du royaume picte. Les Pictes se révoltent et lèvent une armée, que les Saxons poursuivent pour écraser leur résistance. Le 20 mai 685, les Pictes attirent les Saxons dans une étroite route de montagne grâce à une fausse retraite et anéantissent leur armée. Les Pictes tuent ou asservissent tous ceux qui n'ont pas fui. Grâce à cette victoire, ils regagnent leur liberté, tout comme certains Britons et Scots⁷⁷⁶.

Cette bataille est connue sous plusieurs noms, en raison des diverses traditions linguistiques présentes à cet endroit à cette époque. Le nom le plus commun est *Dun Nechtain*, une anglicisation de « *Blàr Dhùn Neachdain* » ou « *Dún Nechtain* » en gaélique écossais et irlandais respectivement. Les sources galloises parlent de « *Gueith Linn Garan* » ou « *Gwaith Llyn Garan* », et nous la connaissons sous le nom de « *Nechtansmere* » en vieil

⁷⁷² Caes., G., VII.46-47.

⁷⁷³ *Ibid.*, VII.48.

⁷⁷⁴ *Ibid.*, VII.51.

⁷⁷⁵ DC., XL.36.2-3.

⁷⁷⁶ BÈDE LE VÉNÉRABLE, IV.26.

anglais. Cette dernière dénomination était, jusque récemment, le nom prédominant dans l'historiographie. Ces multiples variantes, malgré la proximité géographique et dans la plupart des cas culturelle, témoignent de l'éclatement du « réseau celtique » qui existait lors de la période de La Tène. Il ne faut pas exagérer la dichotomie entre Pictes et Saxons comme ont pu le faire les chroniqueurs de l'époque. Le roi picte victorieux, Brudei, et son homologue saxon Egfrid sont cousins. Néanmoins, il s'agit d'un grand événement – les Pictes ne seront plus jamais asservis par les Saxons⁷⁷⁷.

c) Une culture en évolution : la politisation du conflit

Les aspects traditionnels et héroïques de la guerre chez les Celtes s'estompent avec le temps et le conflit se démocratise, tout en profitant paradoxalement à une nouvelle élite, politique plutôt que militaire. La mythologie des Celtes a identifié ce processus et l'a intégré à un épisode crucial : la chute de la *Fianna*. La bataille de Gabhra est une métaphore pour la suppression des éléments héroïques et sauvages de la société au profit de structures organisées – le soldat conscrit remplace le guerrier. D'après la chronologie du Cycle ossianique, cette bataille a lieu en l'an 283⁷⁷⁸. L'héroïsation et la tradition positive autour de Fionn négligent le fait que la *Fianna* avait exigé de Cairbre un tribut ou le corps de sa fille la nuit avant son mariage. Cairbre et les autres rois d'Irlande sont outragés et choisissent de rejeter la servitude à la *Fianna* qui leur est imposée, et se soulèvent. Ces guerriers itinérants constituent un pouvoir gênant à pour le leur et les populations aussi sont mécontentes du tribut que la *Fianna* leur impose. Les rois n'ont aucune difficulté à les pousser à rejeter son influence⁷⁷⁹.

Au I^{er} siècle, sur le continent, la noblesse est concurrencée par la richesse⁷⁸⁰, ce qui renforce la tendance déjà en place de séparation entre les pouvoirs politiques et militaires, qui ne sont plus synonymes comme jadis. Nous voyons un changement dans l'attitude envers les enterrements des guerriers : il devient de moins en moins courant de trouver des armes dans des contextes funéraires⁷⁸¹ – les casques deviennent rarissimes et les armures absentes⁷⁸². L'équipement est réduit à l'état d'outils, d'une panoplie utilitaire, plutôt que d'objets relevant

⁷⁷⁷ NENNIUS, LVII.

⁷⁷⁸ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 22.

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 202-204.

⁷⁸⁰ BRUNAUX, 2004, p. 85.

⁷⁸¹ LEJARS, 1996, p. 79.

⁷⁸² *Ibid.*, p. 81.

d'une forme de sacré. Tous ces facteurs nuisent à l'intimité entre guerre et religion et par extension à l'aspect sacré du combat⁷⁸³.

D'après Strabon, les tribus galates sont gouvernées par le *drunemeton*, mais aussi par des tétrarques, dont dépendent un chef de guerre, un juge et deux commandants⁷⁸⁴. Elles divisent donc le pouvoir civil, militaire et judiciaire : il n'est pas déraisonnable de supposer qu'au moins certains autres peuples celtiques fonctionnent de la même manière. Il ne faudrait donc pas imaginer une classe politique apparaissant *ex nihilo* au détriment de l'aristocratie guerrière – la multiplicité des pouvoirs est un phénomène ancien qui n'a fini que tardivement par profiter à certaines élites.

☪ La politique et la guerre.

La culture proprement guerrière cède de plus en plus la place aux intrigues et retournements politiques, suite à l'émergence d'une nouvelle forme de noblesse : une élite financière puissante dont l'intérêt pour la guerre diminue rapidement. Ces nouveaux intérêts permettent de transcender les conflits tribaux, base de la guerre chez les Celtes, et d'envisager des prises de pouvoir très différentes de ce qui avait cours avant cette évolution. Le témoignage principal pour ce genre de développement nous vient de César, car il a lieu relativement tardivement et peu d'auteurs ont été en mesure d'analyser la société gauloise de manière aussi détaillée.

Il est intéressant de remarquer qu'avant le début de ce que nous appelons la Guerre des Gaules, le roi des Helvètes Orgétorix aurait cherché une alliance avec le chef séquane Casticos et Dumnorix des Éduens pour soumettre le reste de la Gaule⁷⁸⁵. Il n'est pas impossible que César parle de cela pour justifier son intervention – une coalition de peuples « barbares », à moins d'un demi-siècle de la guerre des Cimbres et des Teutons, aurait été terriblement inquiétante pour les Romains. Il serait toutefois imprudent de rejeter ce commentaire totalement et il témoigne certainement de la part des Helvètes, puissants militairement mais géographiquement défavorisés, d'une volonté d'étendre leur réseau d'influence. Ce projet est non seulement très ambitieux, mais il témoigne d'une vision à long terme et montre que les conceptions celtiques archaïques du pouvoir évoluent. Rappelons toutefois qu'à la découverte de cette conspiration par le reste des Helvètes, Orgétorix est jugé – manifestement ce genre d'ambition n'est pas majoritaire parmi eux.

⁷⁸³ BRUNAUX, p.85.

⁷⁸⁴ CUNLIFFE, 2001, p. 191.

⁷⁸⁵ Caes., *G.*, I.13.

Chez les sociétés gauloises de la fin de la période de La Tène, le pouvoir semble être incarné par le Vergobret, qui est élu annuellement et a le pouvoir de vie ou de mort sur ses sujets⁷⁸⁶. Cette influence théorique n'est en réalité pas absolue : Liscos, le Vergobret des Éduens, explique qu'au sein de sa tribu il y a des particuliers avec davantage d'influence que les magistrats qui minent son autorité⁷⁸⁷. L'insularité de la classe dirigeante, qui fait implicitement partie des *bellatores*, est de moins en moins présente et des intérêts extérieurs viennent ralentir, accélérer ou détourner les initiatives du Vergobret et de ses magistrats. Des réseaux d'influence sont établis par ceux qui sont suffisamment puissants, l'un des meilleurs exemples étant l'Éduen Dumnorix. Sa mère et ses sœurs se sont mariées à des nobles haut placés de diverses tribus et sa propre femme est helvète (il s'agit de la fille d'Orgétorix, concrétisant ainsi leur alliance politique) – il a un soutien qui dépasse largement son propre peuple et il ne sert donc pas un intérêt traditionnellement martial. Il possède également beaucoup de clients (désignés comme des « cavaliers »), chez lui comme dans d'autres domaines⁷⁸⁸. Le fait qu'un noble puisse avoir des clients en dehors de son propre peuple témoigne de l'interconnexion du monde celtique et de la disparition graduelle des frontières traditionnelles entre tribus. César met aussi la responsabilité de la défaite de sa cavalerie sur ce Dumnorix, qui aurait ordonné au premier contingent d'Éduens de battre en retraite face aux Helvètes, entraînant ainsi une débandade.

Si ce détail est vrai, nous pouvons déduire que Dumnorix perçoit la stabilisation d'un *statu quo* qui lui est avantageux, mettant ainsi des bâtons dans les roues de César qui menace de tout perturber. Au-delà de ce *statu quo*, Dumnorix aurait très bien pu vouloir diviser la Gaule entre lui-même, Orgétorix ou son successeur, et Casticos – un plan politique très étendu et évidemment concurrent de celui de César. Il n'est pas impossible que cette ambition soit à l'origine de beaucoup des oppositions politiques à César. De même, il est plausible que des nobles gaulois souhaitant étendre leur réseau au-delà de leur propre peuple aient été initialement favorables à ce projet avant de se ranger du côté des Romains, les percevant comme le meilleur parti pour atteindre ce but. Cela pourrait expliquer la pacification relativement rapide de la Gaule après Alésia, les soulèvements ultérieurs étant caractérisés par leur localisation et leur petite échelle.

Ce schéma est visible chez les Bellovaques, dont la résistance jusqu'au-boutiste tenait à la détermination de leur chef Correos. Sa mort est perçue, du moins d'après César, comme

⁷⁸⁶ Caes., *G.*, I.16.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, I.17.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, I.18.

un avantage par le sénat bellovaque, dont l'influence auprès du peuple était muselée par celle de ce chef⁷⁸⁹. L'évolution des sociétés gauloises est accélérée par l'invasion romaine : les grands chefs et héros sont archaïques et gênants pour les intérêts des aristocrates. En présence des Romains la force militaire n'est plus l'atout qu'il était autrefois et la perspicacité politique gagne grandement en valeur. On peut supposer que ce constat est partagé par les populations, qui par conséquent ont moins à subir le bilan humain de conflits répétés. Il n'est pas non plus impossible que les Romains trouvent du soutien car ils apportent une solution à l'instabilité politique constante du système tribal. Les intrigues entre partis et factions multiplient les soulèvements et la révolte clivante de Vercingétorix amplifie cette réalité⁷⁹⁰, car elle présente un péril politique pour César qui est souvent ignoré au profit du domaine purement militaire.

L'affaiblissement de l'autorité quasi féodale est visible aussi dans le fait que Uxellodunum était vassal de Lucterios le Cadurque, mais en 51 av. J.-C. il doit la reprendre⁷⁹¹. L'autorité des « seigneurs » gaulois est révocable et parfois même fragile. Peu après, c'est Épasnactos, pourtant un Arverne, qui livre Lucterios à César⁷⁹², ce qui nuance la vision stéréotypée des Arvernes comme des « résistants » face aux Romains.

Cette adaptation politique est aussi nécessaire pour ne pas se faire dépasser par ses voisins, comme l'ont été les Galates. Guerriers émérites depuis longtemps, ils n'ont pas su voir le piège que leur tend Mithridate IV en 88 av. J.-C. quand il invite leurs chefs à Pergame. Des 60 venus un seul survit et Mithridate envoie des assassins après ceux qui n'étaient pas venus. Cette action décapite le commandement des Galates et rend leur territoire beaucoup plus facile à investir⁷⁹³.

Une culture marquée par la désunion.

Il est important d'établir que le pouvoir chez les Celtes n'est pas de droit divin, puisqu'il peut être remis en question notamment lors de querelles de frères, comme entre Divitiacos et Dumnorix, ou en 218 av. J.-C. lorsqu'Hannibal sert de médiateur entre tribus. Il en découle donc le postulat que le chef doit être reconnu par sa communauté⁷⁹⁴. Les alliances entre peuples sont également précaires : des migrations de Gaulois transalpins en Cisalpine poussent ceux déjà établis dans la région à leur donner de l'argent, puis à les rejoindre. Ils

⁷⁸⁹ Caes., *G.*, VIII.21.

⁷⁹⁰ *Ibid.*, VII.38.

⁷⁹¹ *Ibid.*, VIII.32.

⁷⁹² *Ibid.*, VIII.44.

⁷⁹³ CUNLIFFE, 2001, p. 192.

⁷⁹⁴ BRUNAU, 2004, p. 28.

s'adonnent à beaucoup de pillages, mais finissent par s'attaquer les uns aux autres⁷⁹⁵, ce qui nuit fortement à leur capacité à dominer la région et les rend par conséquent vulnérables face à la montée en puissance de Rome.

Selon César, la différence la plus marquante entre les Gaulois et les Germains est que les Gaulois sont parasités par des intrigues politiques constantes à l'échelle étatique jusqu'entre familles et que la direction d'un parti dépend de l'homme le plus influent – qui doit faire avancer ledit parti autant qu'il le peut au risque d'être déposé et remplacé. Selon César, chaque État de Gaule est divisé en deux factions⁷⁹⁶. Ceci pourrait expliquer la curieuse tendance qu'ont les peuples gaulois à se combattre même en ayant fourni des otages à leurs rivaux⁷⁹⁷ : au conflit martial se greffe le conflit politique et il serait possible d'interpréter cela comme la tentative d'une faction d'inciter le peuple rival à éliminer des otages d'une autre faction rivale à la leur.

À grande échelle, lors de la Guerre des Gaules, les deux factions majeures de Gaule avant l'arrivée de César sont celles des Éduens et des Séquanais. En raison de leur infériorité relative, ces derniers ont été contraints de faire appel aux Germains. César mentionne que ceux qui ont succédé aux Séquanais sont les Rèmes, pro-Romains au point où César donne pour instruction aux Gaulois hostiles aux Éduens de se rallier à eux⁷⁹⁸. Il serait intéressant de supposer que les anti-Romains étaient en fait minoritaires, au moins peu après le début de l'intervention de Jules César. Cela expliquerait aussi pourquoi César est si violent et le bilan de sa conquête est si lourd en morts et en esclaves – il sait qu'il n'y aura pas ou peu de vide, puisque les trous qu'il crée seront comblés par ses clients en Gaule et leurs sujets. Pour parachever ceci, César s'assure l'obéissance des Gaulois en faisant des cadeaux à leurs dirigeants et en allégeant les termes de leur subjugation⁷⁹⁹, de sorte à ce que les États, déjà épuisés par autant de pertes, n'ont plus de volonté de se battre.

Le rôle romain à jouer dans les luttes intestines

Les accords entre Romains et Celtes ne datent pas de la Guerre des Gaules. À la fin du III^e siècle av. J.-C., une part de la stratégie romaine pour contrer la dangereuse confédération celtique est de s'allier aux Vénètes et aux Cénomans⁸⁰⁰. Ceci force la confédération à laisser

⁷⁹⁵ Pol., II.19.1-4.

⁷⁹⁶ Caes., G., VI.11.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, III.3.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, VI.12.

⁷⁹⁹ *Ibid.*, VIII.49.

⁸⁰⁰ Pol., II.23.2.

des hommes en retrait pour assurer leurs arrières et les empêche ainsi de concentrer leurs forces. Pourtant, les sociétés gaéliques plus tardives considèrent le combat entre frères d'armes tabou⁸⁰¹, une mesure plus ou moins consciente pour éviter la destruction à grande échelle d'un royaume ou d'une province peut-être. Une notion qui, si elle a existé chez les Celtes continentaux, pourrait partiellement expliquer la réticence de tribus à prendre le contrôle sur les autres. Clairement, les Celtes continentaux laténiens se sont débarrassés de telles considérations beaucoup plus tôt.

La présence romaine est fortement implantée, malgré la caractérisation postérieure d'une fulgurante conquête par des Romains totalement distincts et étrangers aux Celtes. Dumnorix est entouré d'espions romains⁸⁰² et les activités gauloises sont connues en détail par César de la même manière – sans jamais que les Gaulois n'aient un tel avantage sur lui –, un outil inestimable dans sa conquête. Ce réseau d'informateurs permet à César d'éviter plusieurs problèmes potentiels : il est averti des agissements de la coalition menée par les Nerviens par Vertico, l'un des leurs, qui transmet un appel à l'aide à César⁸⁰³. Les Romains peuvent aussi extraire des informations plus directement : comme par le biais d'un prisonnier qui informe César que Correos le chef bellovaque prévoit d'attaquer ses fourrageurs par surprise avec 7 000 de ses meilleurs hommes⁸⁰⁴.

Les capacités martiales des Romains ainsi que l'aptitude déconcertante de César à savoir ce que les Gaulois prévoient poussent ces derniers à adopter des comportements autrement inattendus : de peur de César, les Carnutes livrent Guturvatos, qui endosse malgré lui un rôle de bouc émissaire pour avoir instigué une révolte contre Rome. Les légionnaires auraient demandé à ce qu'il soit puni et (d'après lui-même) César le fait à contrecœur fouetter à mort, puis décapiter⁸⁰⁵. Cette situation est favorable pour les Romains : non seulement une cible spécifique endosse la punition romaine, mais l'aveu qu'il s'agissait d'une rébellion justifie rétroactivement l'invasion du territoire carnute qui a eu lieu peu avant.

En particulier au début de la Guerre des Gaules, nous trouvons beaucoup de Celtes peu fiables, notamment chez ceux qui sont rangés du côté de César⁸⁰⁶. L'abondance de ce genre d'anecdotes vient certainement au moins en partie de ce qu'il est facile de rejeter la faute sur un parti autre que le sien. Mais César ne fait pas suffisamment confiance à ses cavaliers

⁸⁰¹ MONETTE, 2013, p. 129.

⁸⁰² *Caes., G.*, I.20.

⁸⁰³ *Ibid.*, V.45.

⁸⁰⁴ *Ibid.*, VIII.17.

⁸⁰⁵ *Ibid.*, VIII.38.

⁸⁰⁶ *Ibid.*, I.23.

gaulois pour qu'ils l'accompagnent lors de son entretien avec Arioviste⁸⁰⁷, ce qui indique une part de vérité dans l'inconstance des Gaulois. Il serait facile de dresser une dichotomie entre des Gaulois opportunistes rangés du côté des Romains par appât du gain mais peu décidés, face à des courageux résistants qui se battent pour leur liberté : la réalité est que l'on retrouve certainement cette même volatilité chez les Gaulois qui combattent face à César. La guerre à cette époque a perdu de sa gloire et n'est plus la priorité chez une majorité de peuples.

On peut raisonnablement avancer qu'une grande partie d'habitants des Gaules sont dans un entre-deux, sans avoir choisi de camp, et attendent un vainqueur. Néanmoins, cette réflexion n'est pas à exagérer. César suggère à Divitiacos de diviser la confédération belge en envoyant les Éduens ravager le territoire bellovaque pour limiter leurs capacités à contribuer à l'effort militaire⁸⁰⁸ : cela indique qu'en plus des armées mentionnées, d'autres troupes sont prêtes à être mises sur pied en fonction des besoins, et que donc certains peuples au moins ne manquent pas de guerriers prêts à prendre les armes. Prendre parti d'un côté n'est pas forcément définitif non plus. Selon César, même ses anciens alliés comme Commios l'Atrébate se retournent contre lui⁸⁰⁹.

La politisation grandissante de la guerre est encore exacerbée par la montée d'influence de Vercingétorix. Lors d'un concile entre Gaulois pour décider d'un chef à la coalition naissante, Vercingétorix gagne facilement. Les Éduens réagissent mal et ne se soumettent à Vercingétorix qu'à contrecœur⁸¹⁰. Le conseil de Bibracte limite les pouvoirs de Vercingétorix peu avant Alésia. Les Éduens particulièrement y investissent beaucoup de ressources et se retrouvent donc très haut placés dans la confédération⁸¹¹. Selon César, l'armée de secours à Alésia est au nombre de 240 000 fantassins et 8 000 cavaliers. Les commandants de cette immense force sont Commios l'Atrébate, Vercassivellaunos l'Arverne (cousin de Vercingétorix), ainsi que Viridomaros et Éporédorix les Éduens. Il est suspect d'accorder un commandement à 50 % aux Éduens, le peuple ayant le plus aidé César – et cela témoigne des alliances changeantes et surtout de la compétition entre factions au sein des tribus. Le moment de bascule sera Gergovie : une autre raison de penser que la défaite est massivement minimisée dans les *Commentaires*. La victoire de Vercingétorix persuade les

⁸⁰⁷ Caes., *G.*, I.42.

⁸⁰⁸ *Ibid.*, II.5.

⁸⁰⁹ *Ibid.*, VII.76 ; GALLIOU, 2004, p. 12.

⁸¹⁰ Caes., *G.*, VII.63.

⁸¹¹ BRUNAUX, 2020, p. 33.

Éduens de rejoindre sa coalition, à laquelle ils apportent leurs ressources, mais qu'ils rendent ainsi bicéphale⁸¹².

La bataille d'Alésia est un coup de maître militaire, mais peut-être aussi politique. L'armée de secours combat très peu par rapport aux assiégés et, voyant la panique dans la ville, plie bagages et part. À partir de minuit les cavaliers de César rattrapent l'arrière-garde gauloise et beaucoup sont tués. Après la bataille, il épargne l'esclavage aux Éduens et aux Arvernes pour essayer de gagner leur soutien et celui de leurs clients⁸¹³. César avait-il tout misé sur un succès éclatant pour faire partir l'armée de secours ? Ou peut-être y avait-il un accord entre lui et certains partis des deux tribus majeures de la coalition ? Bibracte étant remplie d'espions et de sympathisants romains, cette possibilité n'est certainement pas à écarter⁸¹⁴.

César retourne directement en territoire éduen, où il retrouve des ambassadeurs arvernes qui promettent leur obéissance⁸¹⁵. L'inactivité relative de l'armée de secours, même lorsque ses alliés sont aux prises avec les Germains, suivie du retour de pas moins de 20 000 prisonniers aux Arvernes et aux Éduens, pourrait témoigner d'une alliance cachée entre César et certains chefs gaulois, éduens particulièrement⁸¹⁶. Brunaux va jusqu'à interpréter que la rapidité de la fuite des Gaulois dans le camp extérieur indique qu'ils n'étaient pas sortis de leur camp quand ils prennent leurs bagages avec eux⁸¹⁷. Mais cela semble relever de l'extrapolation et, bien qu'il soit impossible de trancher de manière définitive, cela ne peut être affirmé de manière certaine.

Lorsque César commence à retirer ses troupes de Gaule, il en laisse chez les Belges et les Éduens – il estime que ce sont eux qu'il faut surveiller, parce que les premiers sont les plus valeureux et les seconds les plus influents⁸¹⁸. Ainsi, César ne fait toujours pas confiance aux Éduens et souhaite les surveiller ou du moins c'est ce que le passage à VIII.54. de ses *Commentaires* laisse sous-entendre. Il n'est pas déraisonnable de supposer que César cherche également à s'assurer que les Éduens ne seront pas vaincus par un peuple plus hostile. Quoi qu'il en soit, maintenir la désunion celtique est une garantie de stabilité pour les Romains.

☪ Les Romains comme source d'unification.

⁸¹² BRUNAUX, 2012, p. 62.

⁸¹³ Caes., *G.*, VII.88.

⁸¹⁴ BRUNAUX, 2012, p. 109.

⁸¹⁵ Caes., *G.*, VII.90.

⁸¹⁶ BRUNAUX, 2020, p. 267-268 ; BRUNAUX 2012, p. 108.

⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 105.

⁸¹⁸ Caes., *G.*, VIII.54.

La pression exercée par la supériorité militaire romaine affecte la répartition des Celtes près de leur frontière et surtout leur rapport à leurs terres, très à risque. Cette réalité pourrait être visible dès le début du III^e siècle av. J.-C. Il est possible que les attaques romaines sur les Sénon en 295 et 283 av. J.-C. et l'instabilité politique qui en a découlé aient convaincu des groupes de migrer vers l'est, ce qui aurait contribué à une masse de guerriers sans attaches, itinérants et donc une menace pour leurs voisins⁸¹⁹. Au-delà de cela, les Romains représentent un danger existentiel pour l'autonomie celtique car leur présence force une mutation socio-politique. Nous voyons cela chez les Britons qui, lorsque César revient en 54 av. J.-C., décident de donner davantage de pouvoir à celui qu'ils jugent le plus compétent, ce qui n'est pas sans rappeler la dictature comme mesure d'urgence dans la République romaine : « L'effroi causé par notre arrivée avait déterminé les Britons à lui (Cassivellaunos) donner le commandement suprême⁸²⁰. »

Cette prise de pouvoir semble avoir perduré sur plusieurs générations : la déstabilisation du *statu quo* permet aux Catuvellauniens de tirer leur épingle du jeu. L'invasion de César ne semble pas les affaiblir puisqu'un successeur de Cassivellaunos, Tasciovanos, qui règne 30 ans à partir de 20 av. J.-C., prend beaucoup de territoire aux Trinovantes et que son fils Cunobelinos (un homme suffisamment important pour avoir inspiré le personnage de Cymbeline chez Shakespeare) s'empare de leur oppidum à Camulodunum⁸²¹.

Malgré l'expertise politique et manipulatrice de César, les Gaulois perçoivent qu'il ne s'agit pas juste d'un nouvel homme fort et qu'ils risquent de voir leurs intérêts passer au second plan après ceux du Romain. Ainsi, les classes dirigeantes gauloises sont de plus en plus hostiles à César, les Sénon le plus explicitement qui chassent et tentent d'assassiner Cavarinos, leur roi qu'il avait élevé⁸²². Les choses progressent jusqu'à mener à une promesse d'assistance mutuelle dans une révolte contre César. Les Gaulois rassemblent leurs étendards de guerre auprès des Carnutes, qui ont juré d'entamer la guerre, pour garantir que personne n'abandonnera ou changera d'avis⁸²³. Il est intéressant de souligner que l'autorité druidique touche la justice et le sacerdoce notamment, et ne constitue pas les bases d'États. Cette union autour du domaine du sacré est une tentative de rempart face aux divisions que César

⁸¹⁹ CUNLIFFE, 2001, p. 89.

⁸²⁰ Caes., *G.*, V.11.

⁸²¹ GALLIOU, 2004, p. 11.

⁸²² Caes., *G.*, V.54.

⁸²³ *Ibid.*, VII.2.

provoque et utilise⁸²⁴, pour l'empêcher de concentrer ses forces sur des hostilités sporadiques faciles à écraser.

Il est important de souligner que les Celtes n'ont pas une tradition ancrée de résistance à l'influence étrangère comme ce que l'on pourrait schématiser. Le fait que César puisse trouver des alliés gaulois aussi régulièrement en est la preuve, chez les Séquanes et les Éduens par exemple. De 58 à 56 av. J.-C., ce n'est qu'une minorité de peuples gaulois qui résistent et que César doit vaincre⁸²⁵. C'est en 53 av. J.-C. que les Romains touchent à une sorte d'honneur gaulois. Cette année-là, César fait entériner de force par les députés « de toute la Gaule » la mise à mort du chef Acco, des Sénons. Ce revers à la clémence habituelle de César sidère notamment les peuples de Gaule celtique comme les Arvernes et les Éduens, qui n'apprécient guère ce tour de force⁸²⁶. Beaucoup de nobles qui avaient à gagner si Rome venait à vaincre commencent à relativiser, tant à cause de la mort d'Acco que parce qu'ils prennent conscience que leur pouvoir devient de plus en plus creux⁸²⁷.

Ils avaient visiblement raison : après Alésia, César n'a plus de rival sérieux et il n'a plus besoin de prétextes ou de se faire bien voir. Il dévaste le pays dit « d'Ambiorix » (donc semble-t-il le territoire des Éburons et peut-être ses environs), puis celui des Trévires, pour la seule raison qu'ils sont constamment en guerre contre les Germains et qu'ils sont donc au même faible niveau de civilisation qu'eux, selon lui. Il leur reproche aussi de ne lui vouer allégeance que lorsque son armée est proche⁸²⁸. Ce n'est pas le comportement d'un général ou d'un chef de guerre qui cherche à s'affirmer ou à étendre son influence. Ce sont des agissements de conquérant qui sait qu'il est trop tard pour les peuples de Gaule pour se défaire de son influence.

Cette attitude n'est pourtant pas sortie de nulle part. Le temps que Vercingétorix se fasse connaître, la Gaule subit une prédation quasiment jamais vue dans le monde antique : siège et destruction d'*oppida*, annihilation de la population masculine de tribus entières, récoltes réduites à néant et mode de vie de millions d'individus bouleversé⁸²⁹. Ce constat alarmant nous rappelle ce que Frontin disait à propos de cette manière de guerroyer : « César disait qu'il fallait vaincre les ennemis en employant les moyens dont se servent les médecins

⁸²⁴ BRUNAUX, 2020, p. 110-111.

⁸²⁵ *Ibid.*, p. 263.

⁸²⁶ *Ibid.*, p. 50.

⁸²⁷ *Ibid.*, p. 52.

⁸²⁸ Caes., *G.*, VIII.25.

⁸²⁹ CAMPBELL, 2021, 53.

dans les longues maladies ; c'est-à-dire par la faim plutôt que par le fer⁸³⁰. » Ce constat alarmant pousse nombre de Gaulois à s'unir : ce que met en place César n'est pas une doctrine martiale dont ils ont l'habitude. Le traitement que César réserve aux Vénètes est un exemple parlant de sa cruauté : il met à mort leur sénat et vend leur population comme esclaves, ce qu'il justifie par le fait qu'ils avaient emprisonné ses ambassadeurs⁸³¹, ce qu'il ne se prive pas de faire lui-même.

Il semble logique que professionnaliser la guerre ouvre la porte à des calculs plus froids et pragmatiques, où la fin justifie les moyens. À contrario, paradoxalement, une société où le conflit est une réalité sociale et culturelle, et où l'on va juger quelqu'un pour ce qu'il a fait ou non, sous-entend une forme de mesure. En effet, salir le rôle de guerrier revient à se manquer de respect à soi-même, à ses semblables et à la dimension culturelle du conflit. Face aux Gaulois, les légionnaires ne s'embarrassent pas de telles considérations – J. Keegan, dans *History of Warfare* (1993), insiste sur la férocité de l'armée romaine, qui ne serait surpassée que par celle des Mongols. Le non-respect de coutumes funéraires et la destruction intégrale de villes immenses comme Corinthe ou Carthage ont profondément choqué les Grecs, ce qui a très probablement joué un rôle dans la manière dont les divers peuples celtes envisagent leur relation avec Rome⁸³².

La mort de Clodius en 52 av. J.-C. mène à une baisse de puissance de César à Rome. Domitius Ahenobarbus essaye de lancer une enquête sur les agressions de César contre les Gaulois dans le but de lui faire retirer son armée⁸³³. Cette action est évidemment motivée par des différends politiques. Il ne s'agit pas d'une prise de conscience particulière quant au sort des Gaulois. Mais cette approche n'aurait pas été choisie s'il n'y avait pas eu de quoi invectiver César. L'urgence de sa situation politique frappe César et nous pouvons peut-être attribuer certaines de ses mesures plus radicales à cette évolution de la situation.

Un schéma similaire se produit chez les Celtes insulaires, à la différence que ceux-ci sont moins hostiles envers leurs voisins et donc plus difficiles à diviser. Lorsque l'invasion romaine menace le Pays de Galles actuel, seules deux tribus sont soumises après 30 batailles. Et même après cela, Caratacos mène une guérilla efficace après avoir été lui-même vaincu en bataille rangée⁸³⁴. Le péril que présentent les Romains amène à un réseau d'alliances et à une

⁸³⁰ Frontin., IV.7.1.

⁸³¹ Caes., *G.*, III.16.

⁸³² PERNET, 2010, p. 31.

⁸³³ BRUNAUX, 2020, p. 51.

⁸³⁴ GALLIOU, 2004, p. 16.

multiplicité de soulèvements chez les peuples occupés. Ostorius Scapula, gouverneur romain entre 47 et 52, s'éteint frustré de son incapacité à pacifier les tribus. Il a eu à combattre des soulèvements de la part des Silures, des Ordovices, des Brigantes et des Deceangliens. Peu après, les Silures infligent une défaite à la XX^e légion. Néanmoins, le sud de l'île ainsi qu'une multitude de nobles et aristocrates se romanisent, ce qui assure des arrières stables aux Romains. Stabilité relative, car malgré la politique favorable à Rome de Prasutagos, roi des Icènes, les griefs de sa tribu explosent lorsque sa veuve Boudica se révolte en 61. Elle est appuyée par les Trinovantes, mécontents de leur traitement par les colons de Camulodunum, la Colchester actuelle⁸³⁵.

Le puissant peuple des Brigantes, l'une des plus grandes tribus de l'île, est scindé en deux autour de la question romaine suite à la livraison aux Romains de Caratacos par leur reine Cartimandua en 51. Son ancien mari, Venutios, devient chef des anti-Romains. Une première révolte de sa part échoue, mais en 69 il s'allie à d'autres peuples et profite de l'instabilité politique suite à la fin de la dynastie julio-claudienne : il attaque Cartimandua et son prince consort Vellocatos, son ancien porteur de bouclier, et le royaume des Brigantes. La XX^e légion, en proie à une mutinerie, contraint Trebellius Maximus à quitter l'île. Vettius Bolanus, envoyé par l'empereur Vitellius, est incapable de venir à bout de Venutios. Ce dernier n'est plus mentionné suite aux campagnes de Cerialis et de la IX^e légion, mais les conflits contre les Brigantes se poursuivent sur plusieurs décennies – il n'y a donc pas eu de victoire décisive. Même après que la XIV^e légion a été remplacée et les effectifs remontés à 4 légions, il y a un jeu d'allers et retours romains entre le nord et l'ouest, à cause de soulèvements réguliers dus au danger romain perçu⁸³⁶. Peut-être serait-il possible d'avancer que l'isolement des Celtes insulaires rend la romanisation plus difficile et lente, contrairement aux Continentaux qui ont des contacts réguliers avec Rome depuis longtemps.

Les tribus plus au nord encore n'échappent pas à la nécessité de réagir à Rome, mais sont trop excentrées pour contenir des partis favorables aux Romains. À l'arrivée d'Agricola, les Calédoniens reconnaissent le danger et s'unissent, laissant de côté leurs différences pour mettre sur pied une armée de 30 000 guerriers. Celle-ci est vaincue au Mont Graupius en 83⁸³⁷, mais le rappel d'Agricola à Rome et la distance avec les centres d'autorité romains éliminent la nécessité de se romaniser ou de s'adapter à leur influence. La confédération calédonienne ne sort toutefois pas indemne de ce conflit. Elle est affaiblie et déstabilisée, et

⁸³⁵ GALLIOU, 2004, p. 18.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 17, 19-20.

⁸³⁷ *Ibid.*, p. 22.

doit se reconstituer. Les Calédoniens se consolident, et s'unissent avec les Maeates pour former une alliance que nous connaissons sous l'appellation de royaume des Pictes⁸³⁸. La défaite des Calédoniens au Mont Graupius a paradoxalement accéléré leur montée en puissance – et en a fait un plus gros danger pour les Romains proches, car c'est là que les Calédoniens réalisent le danger d'un système disparate et spontané.

D'après Tacite – qui souhaite critiquer certains éléments de l'autorité romaine, il ne faut pas l'oublier –, les Britons voient les Romains comme des rapaces et des voleurs qui ne font qu'accumuler les outrages, « des lâches, des poltrons, (qui) enlèvent nos demeures, ravissent nos enfants, imposent des levées⁸³⁹. »

c) La postérité des structures militaires laténiennes

La défaite de la plupart des peuples celtiques et leur absorption au sein de l'administration romaine ont mené à la perte de leur indépendance et à une romanisation au moins partielle de leurs populations. Ces diverses soumissions ont peu à peu étouffé beaucoup d'éléments de la culture martiale des Celtes suite aux efforts de pacification – et par extension à la répression – des Romains, particulièrement à l'époque impériale. Tacite exprime ce constat dans ses *Histoires*. Il remarque que des peuples celtes ont perdu leur éclat guerrier après leur défaite. À I.68 il décrit, au premier siècle, les Helvètes comme « *Gallica gens olim armis virisque mox memoria nomine clara* », ou « une tribu gauloise autrefois célèbre pour sa valeur guerrière, et maintenant seulement le souvenir de son nom »⁸⁴⁰. Manifestement, malgré leur grande réputation passée ils ne se sont jamais remis de leur défaite face à César.

La perte de caractères belliqueux, et donc l'abandon de traditions guerrières, peut s'amorcer de manière plus pacifique, comme par le biais du commerce – commerce à l'origine, par exemple, de la romanisation non négligeable du sud de la Grande-Bretagne actuelle entre les invasions de César et de Claude⁸⁴¹. Ce n'est pas une fatalité, bien sûr. Nous savons que, même après la conquête romaine, les peuples gaulois au sud des Alpes maintiennent des liens avec les tribus politiquement autonomes⁸⁴². L'autonomie des tribus

⁸³⁸ GALLIOU, 2004, p. 159.

⁸³⁹ Tac., *Agr.*, XV.

⁸⁴⁰ PLEINER, 1993, p. 37.

⁸⁴¹ GALLIOU, 2004, p. 12.

⁸⁴² PERNET, 2010, p. 131.

gauloises, surtout après César, fait justement débat. Certains veulent voir une résistance gauloise jusqu'à Vindex en 68, mais il faut sans doute plutôt y comprendre des nobles qui voient leurs intérêts parfois menacés et qui réagissent en fonction, plutôt que l'expression d'une identité culturelle et indépendantiste⁸⁴³.

Cela s'explique en partie par l'interdiction qu'impose Rome aux États subjugués ou clients de faire du mercenariat ou de payer des mercenaires⁸⁴⁴. A.L. Beek y voit une explication pour la grande utilisation de Germains par des Gaulois, mais cela semble relever davantage de sa propre opinion. Il est toutefois logique que ceci canalise les cultures guerrières d'États vaincus pour qu'ils deviennent utiles à Rome, en dirigeant ainsi la turbulente jeunesse masculine vers les rangs auxiliaires.

L'inclusion de Gaulois dans les rangs romains fait particulièrement débat aux XIX^e et XX^e siècles, et a été étudiée par Goudineau. La question des auxiliaires et des alliés gaulois est très sensible dans l'après-guerre, les Romains étant tantôt vus comme des sauveurs face à l'envahisseur germanique, tantôt comme les destructeurs de la « nation gauloise ». Soulever cette question revient à évoquer celle des collaborateurs, ce qui freine l'impartialité de la réflexion sur le sujet. E. Thevenot écrit en 1960 un article intitulé *Les Éduens n'ont pas trahi*. À l'inverse, Jullian fait quasiment le procès desdits Éduens, qu'il qualifie de traîtres calculateurs et de lâches dans le huitième chapitre du troisième livre de l'*Histoire de la Gaule*⁸⁴⁵ – et ce alors que le chef éduen Suros résiste à César jusqu'en 51 av. J.-C., tandis que les chefs des Arvernes ont déposé les armes depuis des mois⁸⁴⁶. Il convient de dépasser ces considérations politiques pour examiner dans quelle mesure le service de Celtes dans les troupes auxiliaires des armées de Rome constitue une prolongation des traditions martiales laténiennes.

☪ **Les Celtes de La Tène comme auxiliaires de Rome.**

L'utilisation de Celtes aux côtés des légions ne remonte pas à la conquête des Gaules par César. Les Vénètes d'Italie et surtout les Cénomans sont très présents comme alliés de Rome dès la fin du III^e siècle av. J.-C. et au début du II^e siècle⁸⁴⁷. Ce statut nébuleux d'alliés, qui varie dans les détails selon les circonstances, se complexifie au même rythme que la politique de la République romaine, dans laquelle les armées sont loyales à leur général, pas à

⁸⁴³ BRUNAU, 2012, p. 316.

⁸⁴⁴ BEEK, 2017, p. 43.

⁸⁴⁵ PERNET, 2010, p. 19.

⁸⁴⁶ Caes., *G.*, VIII.45.

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 131.

l'État. Auguste cherche donc à stabiliser ce système, et notamment le statut quasi-mercenaire des troupes auxiliaires⁸⁴⁸. Les Celtes s'intègrent différemment au système des *auxilarii* en fonction des époques. Sous la République, il peut s'agir d'alliés ou de peuples conquis, d'amis de Rome ou de levées temporaires – le terme est assez flou. Sous le Haut-Empire, les auxiliaires viennent de la classe sociale des pérégrins (*peregrini*) et seulement dans certains cas – et plus rarement – des citoyens (*cives*)⁸⁴⁹.

Les tombes tardo-républicaines dont on pense qu'elles appartenaient à des auxiliaires contiennent de l'équipement entièrement de tradition laténienne, à l'exception comme à Curno de têtes pyramidales de *pila*. On pourrait en conclure que l'équipement n'était pas fourni par l'armée ou que celle-ci n'était pas regardante sur les préférences personnelles culturelles au sein de ses rangs. Malgré la présence d'épées, de fourreaux et d'*umbones*, aucun élément de casque n'a été retrouvé. Les dépôts d'armes sont de plus en plus rares et leur fréquence chute lors de la période de La Tène D2⁸⁵⁰.

Les Gaulois deviennent une source de cavaliers fiables pour la République romaine. Le goût celtique pour la cavalerie est noté par Strabon par exemple, qui nous donne les opinions suivantes :

« Les Celtes sont donc tout naturellement propres aux combats, mais ils valent mieux comme cavaliers que comme fantassins, et la meilleure cavalerie des Romains leur vient de ces peuples. C'est toujours plus au nord et le long de l'Océan que sont les plus braves combattants⁸⁵¹. »

Il est intéressant de noter que César ne mentionne que peu les Gaulois alliés et quand il le fait les désigne par tribu. En revanche le huitième chapitre des *Commentaires*, œuvre d'Aulus Hirtius, y fait plus souvent référence et les désigne différemment dans des termes plutôt généraux – que César aurait certainement évités pour donner l'impression d'une masse de Gaulois hostiles ponctuée d'exceptions alliées. Ces passages mettent en évidence le rôle primordial des auxiliaires gaulois (et germains) dans les escarmouches régulières entre les forces de César et les armées autochtones, ainsi que leur utilité pour protéger ses fourrageurs et donc maintenir son explosivité stratégique⁸⁵².

L'expédition infortunée de Marcus Licinius Crassus en 53 av. J.-C. comprend des Gaulois, qui dans le récit de Plutarque sur la bataille de Carrhes sont les seuls de l'armée romaine à se distinguer. Lorsque les Romains sont submergés par les pluies de flèches

⁸⁴⁸ Caes., *G.*, p. 32-33.

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁸⁵⁰ PERNET, 2010, p. 130.

⁸⁵¹ Str., IV.4.2.

⁸⁵² Caes., *G.*, VIII.10, VIII.11.

parthes, Publius Licinius Crassus, le fils de Marcus, se jette sur les Parthes avec ses hommes pour essayer de les repousser. Mais il est attiré dans un piège et ses hommes sont criblés de projectiles, puis chargés par la cavalerie lourde ennemie. Plutarque décrit ainsi leur combat contre les Parthes :

« (Les cavaliers gaulois de Publius frappaient) avec des javelines courtes et faibles sur des cuirasses de cuir cru et de fer ; et c'était avec des épieux que les Parthes frappaient ses Gaulois, dont les corps étaient légèrement armés et découverts. C'est en eux cependant qu'il avait le plus de confiance ; et avec eux il (Publius) fit des prodiges de valeur. Ils saisissaient les épieux, embrassaient par le milieu du corps et jetaient à bas de leurs chevaux ces hommes dont les mouvements étaient embarrassés par le poids de leur armure. Plusieurs quittaient leurs propres chevaux et se glissaient sous ceux des ennemis ; ils leur plongeaient leurs épées dans le ventre. (...) Ce qui incommodait le plus les Gaulois, c'était la chaleur et la soif, qu'ils n'étaient pas accoutumés à supporter. (...) Ils furent donc contraints de se replier sur leur infanterie ; et ils emmenèrent Publius, qui déjà se trouvait fort mal de ses blessures⁸⁵³. »

Nous voyons donc les Gaulois au service de Crassus comme compétents, courageux, et capables de se replier en bon ordre après s'être défendus de l'attaque des cavaliers parthes, ce malgré la différence dans la lourdeur de l'équipement. Il est pertinent de souligner que Plutarque utilise le mot « barbare » pour désigner les Parthes, mais pas les Gaulois⁸⁵⁴.

Des troupes auxiliaires interviennent sous César et Octave dans les guerres civiles. Octave utilise des peuples celto-germaniques, voire simplement germaniques, principalement des Bataves et des Ubiens. Toutefois, s'il semble que la Gaule belge soit le plus grand foyer d'auxiliaires à cette époque, le territoire gaulois entier prend une grande importance comme source de recrutement. En prévision pour les opérations de 15 à 12 av. J.-C., beaucoup de troupes sont levées en Gaule pour longer le Rhin⁸⁵⁵. Les Celtes ont notamment pu s'imposer dans une niche au sein de l'armée romaine devenue de plus en plus nécessaire : la cavalerie.

La proportion de cavalerie auxiliaire monte progressivement au détriment de celle de la cavalerie légionnaire tirée de la noblesse romaine. Selon ce qui a été avancé par McCall en 2002, l'effacement de cette institution vieille de plusieurs siècles aboutira ensuite à la Guerre sociale, peut-être parce que l'armée – et particulièrement la cavalerie – ne favorisant plus autant les classes aisées. Cela expliquerait le désintérêt de l'ordre équestre pour le service militaire⁸⁵⁶. Les combats de cavalerie sont plutôt fluides, les cavaliers rentrent et sortent du

⁸⁵³ Plut., *Crass.*, XXX.

⁸⁵⁴ *Ibid.*, XXX, XXXII ; note : dans le texte, il s'agit de cavaliers dont les montures ont presque toutes été tuées ou blessées, une partie du combat et de la retraite se fait donc à pied.

⁸⁵⁵ PERNET, 2010, p. 183.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 33.

combat régulièrement – les chevaux antiques n'étaient que rarement entraînés pour une collision frontale au galop⁸⁵⁷.

Les Celtes au service de Rome sont aussi capables de mener à bien des opérations plus inattendues, sous le Principat notamment. Des auxiliaires celtes sont utilisés pour mener des attaques amphibies sur des positions occupées par des Britons lors des opérations romaines en Grande-Bretagne actuelle. Ils sont envoyés par Plautius traverser le fleuve Medway pour surprendre l'armée de Caratacos et Togodumnos en 43⁸⁵⁸, et font de même dans les eaux peu profondes lors de l'attaque d'Agricola sur l'île d'Anglesey⁸⁵⁹. Dans les deux cas, les traversées se font avec armes, armures et pour les seconds avec leurs chevaux aussi. Ceci témoigne de la flexibilité et de l'adaptabilité des Celtes (à la fois dans leur culture guerrière et grâce aux possibilités offertes par leur équipement, que les Romains généralisent à tous leurs fantassins auxiliaires lourds tant il est polyvalent et efficace). Cela met également en évidence leur goût pour les tactiques de choc à petite échelle, dont les Romains font bon usage.

Le positionnement des troupes auxiliaires témoigne également de cette réalité. Lors de l'utilisation du mur d'Antonin, les légionnaires demeurent entre celui-ci et le mur d'Hadrien, concentrés dans les garnisons de ce dernier, tandis que les auxiliaires sont le plus au nord. Cette position est d'autant plus précaire que le mur d'Antonin est placé au beau milieu du territoire des Damnonés et qu'elle revient aux soldats non citoyens⁸⁶⁰. Plus distants encore des légionnaires, il existe également le cas des *numeri* et *nationes*. Ces troupes de statut inférieur aux auxiliaires sont composées d'hommes se battant à leur propre manière pour les premiers et de levées temporaires pour les seconds. Parmi ces derniers, Arrien fait référence à des cris de guerre rhètes, gètes et celtiques – ce qui tendrait vers la survie d'éléments de tradition guerrière même après une forte période de romanisation⁸⁶¹.

Sous le Principat, les fantassins auxiliaires lourds et la cavalerie sont équipés d'une armure, souvent d'une cotte de maille, d'un *clipeus* plat et ovale avec un renfort métallique autour du bord et d'un *umbo* de fer ou de bronze, d'une lance de 1,80 m et d'une *spatha* (épée) dotée d'une lame de 54 à 91,5 cm de long et 3,5 à 6,5 cm de large⁸⁶². Le casque utilisé par la plupart des soldats de Rome, y compris les auxiliaires, est d'origine gauloise.

⁸⁵⁷ FIELDS, 2006, p. 51.

⁸⁵⁸ DC., LX.20. ; note : la traduction de la Loeb Classical Library parle de Germains, donc l'ambiguïté vient peut-être du fait qu'il s'agisse de Bataves.

⁸⁵⁹ Tac., *Agr.*, XVIII.

⁸⁶⁰ GALLIOU, 2004, p. 61.

⁸⁶¹ SOUTHERN, 1989, p. 110.

⁸⁶² FIELDS, 2006, p. 14-16 ; BISHOP, 2020, p. 5.

Visiblement l'équipement, généralisé semble-t-il à une majorité des soldats auxiliaires, est identique à celui d'un Celte fortuné, ce qui témoigne de l'efficacité et de la polyvalence des panoplies lourdes celtiques malgré les écrits peu flatteurs au sujet des guerriers qui les portent.

Une précision s'impose : l'association de l'auxiliaire à la *spatha* n'est pas à exagérer. L'archéologie lui attribue plutôt le glaive lors du premier siècle, la *spatha* restant longtemps une arme de cavalerie. La confusion vient du passage XII.35 des *Annales* de Tacite, où il explique que :

« (...) les Britons n'avaient pour se couvrir ni casque ni cuirasse ; et, s'ils essayaient de résister aux auxiliaires, ils tombaient sous l'épée et le javelot du légionnaire ; s'ils faisaient face aux légions, le sabre⁸⁶³ et les javelines des auxiliaires jonchaient la terre de leurs corps⁸⁶⁴. »

Il s'agirait d'une erreur, d'un effet de style ou il faudrait y lire que la cavalerie d'Ostorius Scapula avait mis pied à terre, auquel cas elle se battrait à la *spatha*. N'oublions pas que la distinction entre *gladius* et *spatha* est moderne, et n'aurait sans doute pas été reconnue ou d'un intérêt quelconque pour un soldat romain⁸⁶⁵. Les *spathae* romaines se brisaient si souvent qu'il est devenu récurrent et habituel de faire de la partie qui reste une « *semispatha* ». Le travail sur la lame est clairement visible, comme sur des exemples de Köngen et Künzing en Allemagne⁸⁶⁶. Pourtant, il n'existe pas de topos littéraire sur la fragilité des épées romaines, comme ce que les auteurs classiques ont pu créer pour les lames gauloises – une autre preuve de leur manque d'objectivité. Étant donné l'importance des épées en bronze dans les sociétés celtiques archaïques, il n'est pas impossible que les Celtes aient été confrontés à ce même problème et qu'une fois dotés de la connaissance du fer et de la capacité de le travailler, ils aient choisi de délibérément créer des lames plus souples pour éviter qu'elles ne se brisent, d'où le cliché romain.

Les auxiliaires combattent à une échelle plus petite que les légions – leurs plus grandes unités sont les cohortes doubles (*cohortes miliarie*) dont les effectifs approchent et parfois dépassent 1 000 soldats, ce qui semble cohérent avec les domaines de plus grande efficacité des groupes armés celtiques. Dans les cohortes mixtes (*cohortes equitatae*), le ratio de fantassin à cavalier est de quatre contre un, ce qui les rend tout à fait aptes à mener à bien des engagements plus localisés sans présenter de faiblesse particulière ou nécessiter le déploiement de moyens excessifs⁸⁶⁷. Il leur revient de patrouiller, chasser et éliminer des

⁸⁶³ Note : c'est ce terme qui est choisi pour désigner la *spatha*.

⁸⁶⁴ BISHOP, 2020, p. 4.

⁸⁶⁵ *Ibid.*, p. 5.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 18.

⁸⁶⁷ FIELDS, 2006, p. 4.

raids, longer les frontières et récolter les impôts. Ce genre de tâche consiste, en quelque sorte, à organiser « à la romaine » dans leur mobilité et leur équipement des troupes semblables aux groupes tribaux de Celtes armés. Et peut-être aussi leurs effectifs. Lorsque Commios recrute des Germains, il est mentionné qu'ils sont 500, ce qui correspond à la cohorte romaine. Des effectifs autour de 500 ou 600 guerriers pourraient avoir une signification qui en l'état actuel des connaissances nous échappe, dans l'organisation ou la manière de combattre – un nombre optimal pour ce genre d'opération pour des raisons de flexibilité, de vitesse de réaction ou de facilité à être commandé.

La contribution des mondes celtes aux rangs auxiliaires sous le Principat, particulièrement les troupes montées, est colossale. À la période flavienne, on estime que les cavaliers auxiliaires sont au nombre de 39 500, parmi lesquels les Gaules dites *Lugdunensis*, *Belgica* et *Narbonensis* contribuent 13 000, 3 500 et 1 000 hommes, soit 33, 9 et 2,5 % respectivement pour un total de 43,5%. Cette proportion énorme démontre la survie d'une culture martiale et plus précisément équestre en Gaule. Cette proportion enflamme encore lorsque l'on inclut les 1 500 (ou 4%) de *Britannia* et les 6 000 (ou 15 %) d'*Hispania Tarraconensis*, les foyers de cultures cousines des Celtes insulaires et des Celtibères, pour monter jusqu'à 25 000 hommes (ou 63,5 %) ⁸⁶⁸.

La taille minimale à cette époque-là pour rejoindre la cavalerie est de 1,78 m, le minimum absolu dans certains cas étant de 1,73 m, ce qui a pu amener à privilégier des populations plus grandes. Dion Cassius met en avant l'intérêt du recrutement de tant d'hommes d'une culture combattante. Parmi les avantages d'une armée régulière forte, il cite le fait qu'elle absorbe les recrues qui autrement se tourneraient vers du banditisme et poseraient problème à leurs provinces natales ⁸⁶⁹. Nous pouvons donc supposer qu'il y ait un effort conscient de canaliser l'esprit guerrier et la culture de la prise des armes chez les peuples celtes, ce qui pourrait partiellement expliquer leur surreprésentation.

La présence chez les auxiliaires de nombreux Celtes, porteurs de leur culture antérieure à la domination romaine, est appuyée par quelques marqueurs linguistiques et culturels. La *Tactica* d'Arrien nous renseigne sur certains termes d'origine gauloise adoptés par l'armée romaine pour les manœuvres et les escarmouches montées, comme « *petrinos* », qui désigne un lancer de javelot lors d'une conversion ou d'une manœuvre d'évitement ⁸⁷⁰. En

⁸⁶⁸ FIELDS, 2006, p. 6-7.

⁸⁶⁹ DC., LII.27.5.

⁸⁷⁰ FIELDS, 2006, p. 25 ; DOTTIN, 1918, p. 286.

outré, Arrien parle des termes « *xynema* », qui signifie lancer trois javelots rapidement avant de changer de direction, et « *stolutedgon* », lever le bouclier par-dessus la tête et plier le bras pour qu'il protège le dos du cavalier, afin de couvrir sa propre retraite⁸⁷¹. Nous savons que les Romains ont écrit sur les techniques de combat, mais aucune de ces œuvres n'a survécu, à l'instar du traité sur le lancer de javelot à cheval de Plin⁸⁷², qui aurait peut-être pu mentionner le *petrinos* ou le *xynema*, voire d'autres termes gaulois.

La chasse à la tête comme trophée est toujours présente chez les auxiliaires d'origine celtique et aurait peut-être pu se diffuser par leur biais. Nous voyons des représentations de têtes utilisées comme trophées sur les scènes 24 et 72 de la colonne Trajane⁸⁷³, un cavalier brandit une tête de Dace sur le métope 7 du *Tropaeum Traiani*⁸⁷⁴ et des auxiliaires gaulois présentent des têtes à l'empereur sur la scène 66 de la colonne de Marc-Aurèle⁸⁷⁵. De plus, une *spatha* de type « Straubing/Nydam » datée du III^e siècle a été retrouvée en Pologne avec plusieurs autres artefacts. La lame porte la marque de son fabricant – « NATALIS M » et elle était pliée sur elle-même trois fois, la « tuant » ainsi symboliquement⁸⁷⁶. Cette découverte indique une persistance de pratiques rituelles celtiques dans l'armée romaine du Moyen-Empire, ce qui semble cohérent étant donné la proportion de soldats d'origine celtique. Ce serait une erreur que d'imaginer la romanisation comme un processus total, forcé et écrasant les cultures précédentes.

☪ Les reflets tardifs de la culture de La Tène chez les Celtes insulaires.

Geoffroy de Monmouth : une rare vision alternative des invasions de 55 et 54 av. J.-C.

Les Celtes insulaires sont restés indépendants plus longtemps et ont survécu à la chute des ambitions romaines sur leurs territoires. Habitant au bout du monde connu, un ressenti parallèle, une « autre version » a perduré, contrairement au silence imposé aux Celtes continentaux. Le premier contact entre les Britons et les Romains n'a pas fait l'unanimité parmi ces derniers. Dion Cassius, Tacite, Orose et surtout Lucain, celui-ci animé par une haine tenace pour Néron, jugent négativement l'expédition de César en Grande-Bretagne actuelle dans leurs critiques des pouvoirs des *Princeps*⁸⁷⁷. Le résultat de cette expédition est effectivement ambigu. Lucain dit que « terrifié, il tourna le dos aux Britons qu'il avait

⁸⁷¹ CANESTRELLI, 2022, p. 117.

⁸⁷² BOSTOCK J. et RILEY H.T., 1855, p. 7 (préface).

⁸⁷³ FIELDS, 2006, p. 44 ; BISHOP, 2020, p. 6.

⁸⁷⁴ FIELDS, 2006, p. 52.

⁸⁷⁵ *Ibid.*, p. 53.

⁸⁷⁶ BISHOP, 2020, p. 16-18.

⁸⁷⁷ NEARING, 1949, p. 893.

agressés ». De l'autre côté de la Manche, le souvenir de l'invasion de César est peu flatteur, comme chez Geoffroy de Monmouth : « Ô vieux Britons admirables (...), avoir fait battre en retraite par deux fois celui qui eut soumis la Terre entière. Celui auquel le monde ne pouvait résister, ce peuple même après la fuite résistait, prêt à mourir pour son pays et sa liberté⁸⁷⁸. »

En effet, les Gallois ont leurs propres récits de ces événements, qui divergent fortement de ce que l'on peut lire dans les *Commentaires* de César. La version de Geoffroy de Monmouth mentionne des armées se battant « à l'arc et à l'épée », ce qui annonce le ton plus poétique des dires. Geoffroy de Monmouth narre que les hommes de deux des chefs Britons les plus prestigieux, Nennius et Androgeus⁸⁷⁹, se retrouvent contre les troupes commandées par César en personne. Les Celtes, « en rangs serrés », bousculent les Romains qui frôlent le désastre. Pendant cette action, Nennius affronte César et ressent « une grande joie de pouvoir frapper ne serait-ce qu'une fois un personnage si illustre ». Leur combat est décrit ainsi :

« César (...) tend son bouclier pour le (Nennius) recevoir, et de toutes ses forces le frappe dans le casque avec son épée sortie, qu'il relève avec l'intention d'achever la première frappe, et la rendre mortelle ; mais Nennius l'intercepte habilement avec son bouclier, dans lequel l'épée de César, déviée par le casque, s'enfonce si profondément que lorsque l'intervention des troupes aux alentours les empêche de continuer leur combat le général ne put la sortir. Nennius, ainsi devenu maître de l'épée de César, se débarrasse de la sienne, et en sortant l'autre, l'employa avec ferveur sur l'ennemi. Quiconque il frappe avec, finit soit décapité soit blessé sans aucune chance de survie. Pendant cet effort, il affronte Labienus, un tribun, qu'il tua dès le départ de l'engagement. »

Cette interaction est intéressante et souhaite clairement dépeindre César comme l'agresseur, agression qui finit par lui coûter son arme. Il semble très improbable que la littérature gaélique aurait traité le sujet de la même manière et héroïser une défense sans riposte est très particulier (les victimes de Nennius périssant de l'épée de César, donc par sa faute). Étonnamment pour un texte relevant de gloire martiale celtique, Nennius abandonne son arme sans hésitation. En outre, l'utilisation efficace qu'il fait de cette épée suggère que les deux armes sont au moins comparables – ou en tout cas que Geoffroy de Monmouth ne considère pas particulièrement l'antinomie stéréotypique des armes romaines et celtes. Le texte confond également Labienus et Laberius, un tribun qui, lui, est effectivement tué par les Britons lors d'une escarmouche⁸⁸⁰. Peu après cet engagement, César bat en retraite. Au soir, Nennius – dont le frère n'est autre que Cassibellaun (Cassivellaunos) – meurt car César l'avait

⁸⁷⁸ NEARING, 1949, p. 904.

⁸⁷⁹ Note : le suffixe « us » est celui utilisé dans le texte. Ces personnages étant probablement fictifs, il n'est pas approprié de remplacer ledit suffixe par « os » comme pour les personnages historiques.

⁸⁸⁰ GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des Rois de Bretagne*, p. 56.

blessé pendant l'engagement avec sa terrible épée, « *Crocea Mors* », la « mort jaune », qui est mortelle à chaque corps qu'elle touche. Il est enterré avec l'arme⁸⁸¹.

« *Crocea* » veut à l'origine dire « safran » et n'est utilisé pour désigner la couleur jaune qu'au Moyen Âge⁸⁸². Il est probable qu'un homme de lettres tel que Geoffroy de Monmouth utilise cette fleur orientale pour appuyer sa caractérisation de la fourberie romaine dans l'utilisation d'une arme terrible et déshonorable, en s'appuyant bien sûr sur l'association médiévale de l'Orient avec l'empoisonnement et la tromperie. L'arme revêt une importance symbolique, mais pas celle de Nennius. Cela montre un souvenir semble-t-il distant des considérations guerrières laténiennes et plutôt adaptées à l'époque à laquelle l'auteur écrit.

Cassibellaun est informé de l'intention de César de revenir. Il plante des pieux de fer et de plomb dans la Tamise pour intercepter les vaisseaux de César qui cherchent à débarquer à Trinovantum. Une grande partie de l'armée de César se noie à cause de ce stratagème et ceux qui arrivent à débarquer sont vaincus par les Britons, trois fois plus nombreux que les Romains. Voyant la situation perdue, César fuit en Gaule avec ses survivants. Androgeus trahit Cassibellaun et appelle César à l'aide pour le déposer, ce qui reflète les tendances volatiles de la politique celte. La troisième invasion de César arrive et une bataille a lieu. Romains et Britons s'affrontent, la lutte étant égale jusqu'à ce qu'Androgeus attaque les arrières de Cassibellaun par surprise avec 5000 hommes. Les Britons de Cassibellaun battent en retraite à travers la forêt vers leur forteresse.

La force des armes des Britons est telle que César essuie beaucoup de pertes et décide de les assiéger plutôt que de prendre d'assaut la forteresse que les Britons défendent farouchement : « Telle était la valeur merveilleuse (...) en ces temps, qu'ils purent faire battre en retraite le conquérant du monde par deux fois, sont prêts à mourir pour défendre leur pays et la liberté, et même battus, résistent à celui auquel le monde entier ne peut résister. » Après la victoire romaine, Androgeus trahit César. Ayant obtenu ce qu'il voulait, le Briton lui affirme qu'il ne lui doit rien et que si les Romains restent il retournera aux côtés de Cassibellaun. César est alarmé et demande rapidement la paix avant de repartir en Gaule⁸⁸³.

La manière dont les choses se déroulent relève certainement de la fiction. Mais il serait intéressant d'y voir des troubles politiques, peut-être occasionnés par César qui perturbent les défenses des Britons ou comme le décrit le texte des manigances qui se retournent contre lui

⁸⁸¹ GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des Rois de Bretagne*, 1999, p. 57.

⁸⁸² Merci à Marie-Ludivine Cadot pour ces informations, voir la section « Remerciements ».

⁸⁸³ GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des Rois de Bretagne*, 1999, p. 58.

et réduisent considérablement ce qu'il est en mesure de tirer de son opération – ce que César ne mentionne pas et aurait donc potentiellement occulté. Le biais de l'auteur est évident, mais remettre autant en question la parole d'un personnage tel que César indiquerait éventuellement un souvenir bien différent de la part des Britons, puis des Britto-Romains.



Figure 11 : *The True Picture of a Women Picta* de Théodore de Bry, 1590⁸⁸⁴. Cette représentation des Celtes, ici des Pictes, vient plutôt de l'image des Amérindiens qu'avaient les Européens du XVI^e siècle. Pourtant, elle est toujours utilisée aujourd'hui, la part de mythe et de fantasme socio-culturel étant depuis des siècles un frein à l'étude sérieuse de ces peuples. La postérité des Celtes et surtout de leurs guerriers n'a, de nos jours comme à l'époque de cette image, que peu à voir avec la réalité.

Reflets laténiens et archaïsmes socio-militaires des pays gaéliques.

En 1138, le roi David d'Écosse est vaincu par une armée anglo-normande. Ses guerriers fougueux, sans armure par souci de rapidité, efficaces surtout en escarmouches, chargent impétueusement en premier et sont massacrés à distance par les *longbowmen*. Dans leur retraite ils entraînent le reste de l'armée écossaise⁸⁸⁵. C'est quasiment une redite de Télamon. Sans que cela soit dû à une croyance partagée, il y a néanmoins manifestement une évolution convergente vers des groupes mobiles, peu protégés et prêts à se jeter au corps-à-corps, mais dont le modèle n'est pas adapté aux batailles rangées face à des soldats professionnels.

Éloignée par son isolement géographique de la course aux armes qui a lieu en Méditerranée, l'Irlande se retrouve figée dans un archaïsme militaire, comme une sorte de capsule temporelle— même comparée à l'Écosse. Jusqu'au XIII^e siècle, les guerriers irlandais

⁸⁸⁴ *Young Pictish Woman: De Bry Engravings, Picturing the New World, s.d.*

⁸⁸⁵ WEST, 2007, p. 272.

vont au combat en grande partie armés de haches et de lances, torses et pieds nus⁸⁸⁶. L'Irlande préserve un système de gouvernance similaire à celui des peuples de La Tène. Des petits territoires sans armées permanentes avec des noyaux de guerriers fidèles à leurs chefs locaux sont la norme jusqu'à la domination anglaise. Les petits royaumes (*tuath*), quand ils veulent lever une armée, doivent convoquer une assemblée (*oenach*) qui mène à la levée de troupes (*coimheirghe*). Les concernés sont les combattants confirmés, les propriétaires de terres et dans les cas extrêmes tous les hommes libres de la communauté.

Une armée irlandaise compte 3 000 à 5 000 hommes. Les armes y sont disparates et bien sûr l'armure est réservée aux chefs les plus fortunés. Ce type d'armée, peu entraînée mais extrêmement mobile, est adaptée aux formes de combat présentes en Irlande jusqu'à la fin du XII^e siècle. Il s'agit d'une guerre de soumission de seigneurs voisins en prenant des otages, en brûlant les cultures et en volant ou tuant le bétail. Ce système devient obsolète suite à l'arrivée des Anglo-Normands. En réponse à ceci, des mercenaires sont utilisés pour renforcer l'autorité des seigneurs irlandais et soutenir leurs milices mal entraînées. Ces mercenaires, dans le meilleur des cas, sont des *gallowglass*, traditionnellement des Scoto-Nordiques. En plus de leur équipement lourd, ils sont particulièrement associés à la *tuagh*, une immense hache descendante des célèbres haches danoises. Les armées gaéliques deviennent donc un système en trois parties : les *gallowglass*, les *kerns* (l'infanterie légère qui constitue la majorité des effectifs) et les *hobelars* (la cavalerie légère n'utilisant ni selle ni étriers)⁸⁸⁷.

Rapidement, les *gallowglass* comptent principalement des Irlandais, attirés et enrichis par ces activités mercenaires. Il se crée une niche de guerriers d'élite militarisés qui n'était pas nécessaire auparavant. Leur formation basique est une « bataille » (*corrughadh*) d'environ 180 soldats menés par un capitaine. Parmi ceux-ci, 80-90 sont des *gallowglass*, les autres des *kerns*. Les *gallowglass* servent d'arrière-garde pendant les raids pour protéger le butin, et de fer de lance pour des charges furieuses lors de batailles rangées⁸⁸⁸. Les *kerns* sont utilisés pour leur nombre et leur vitesse.

Chaque paire de *kerns* est assistée d'un *ladde*, ou apprenti guerrier, ce qui est cohérent avec la caractérisation du jeune homme inexpérimenté au combat se battant comme tirailleur – ainsi qu'il est décrit dans le Cycle d'Ulster – et la caractérisation de Connla, le fils de Cú Chulainn : il n'a pas d'arme de corps-à-corps et ne porte que des javelots et une fronde⁸⁸⁹ – il

⁸⁸⁶ WEST, 2007, p. 272.

⁸⁸⁷ BLUMBERG, 2013, p. 51.

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p. 52.

⁸⁸⁹ *La Mort tragique du fils unique d'Aife*, p. 8.

est aussi directement comparé à un javelot⁸⁹⁰. Il existe une cavalerie lourde (*marc-shluag*) formée de la noblesse, mais elle est faible en nombre et manque de puissance de frappe puisque les cavaliers n'utilisent eux non plus pas d'étriers. Même après la domination anglaise, les *kerns* et *gallowglass* deviennent des mercenaires et des forces de police importants en Irlande, en Grande-Bretagne et parfois sur le continent⁸⁹¹.

Beaucoup de parallèles avec les guerriers de La Tène sont visibles. La levée d'hommes par des royaumes locaux présente le même problème dans les deux cas – malgré la spontanéité du recrutement et la mobilité indéniable des groupes de guerriers, ils ne sont pas suffisamment soudés et préparés à la guerre pour faire face à des professionnels, d'où la nécessité de groupes guerriers itinérants pour tenir tête aux menaces potentielles (ce qui présente une nette similarité avec les histoires de la *Fianna*). Le combat par groupes de trois n'est pas sans rappeler le principe de la *trimarkisia*. L'explosivité des troupes légères, leur principal atout, est plus appropriée lors d'escarmouches ou d'attaques surprises, le domaine du guerrier en quelque sorte.

La force des Romains puis des Anglo-Normands a semble-t-il été de contraindre le guerrier à jouer le jeu du soldat, la bataille rangée. Le modèle militaire des guerriers n'est y guère adapté et la fougue et la vitesse des guerriers sont dirigées vers des situations trop intenses – situations que leur équipement et la ferveur guerrière ne peuvent supporter, par opposition à une discipline professionnelle ou quasi-professionnelle. L'abondance d'hommes endurcis prêts à se battre et nécessitant peu d'entraînement pour être efficaces est un avantage à double tranchant des sociétés guerrières. Au combat, le guerrier puise dans des instincts et des traditions de violence, mais cela ne reste qu'une double vie et il ne peut complètement oublier qui il est. Un soldat, quant à lui, a beaucoup moins d'attaches et la discipline inculquée pendant des années de service tiendra pratiquement toujours plus longtemps que l'honneur et la motivation.

Les tactiques de choc utilisées par les Celtes de La Tène, où le dépassement de soi permet une charge furieuse capable de briser des ennemis qui n'y sont pas préparés, sont toujours pertinentes dans les armées écossaises du XVII^e siècle. L'un des meilleurs exemples de cela se rencontre lors de la Révolte jacobite de 1689, à la bataille de Killiecrankie le 27 juillet. Environ 2 400 Jacobites viennent à bout d'entre 3 500 et 5 000 hommes du

⁸⁹⁰ *La Mort tragique du fils unique d'Aife*, p. 12.

⁸⁹¹ BLUMBERG, 2013, p. 53.

gouvernement d'Écosse⁸⁹². Les forces britanniques utilisent pour la première fois des baïonnettes fixées dans le canon de leurs fusils, dites « bouchon ». Cela augmente la puissance de feu, puisque l'on n'a plus besoin de piquiers. L'inconvénient est qu'une fois la baïonnette en place, on ne peut ni tirer ni recharger, et que des troupes inexpérimentées peuvent avoir du mal à l'accrocher sous pression. Cette éventualité est particulièrement pertinente ici.

Contre eux, les Jacobites emploient la tactique dite de la charge gaélique, ou des Highlands⁸⁹³ : une volée est tirée à 50 mètres, puis les troupes se baissent dans le nuage de fumée pour tenter de minimiser les dégâts des tirs ennemis et de déposer leurs armes à feu par terre. Une fois ceci fait, les guerriers chargent aussi rapidement que possible pour attaquer au corps-à-corps avec épées, haches, boucliers et poignards⁸⁹⁴. Cette charge furieuse fait fuir la majeure partie de l'armée gouvernementale, qui n'est pas prête psychologiquement ou armée en conséquence pour combattre de si près. Une part du centre, plus endurci, ne craque pas et parvient à tirer trois volées, tuant environ 600 guerriers, avant d'être forcée à battre en retraite pour ne pas être taillée en pièces, tandis que les régiments à leur droite fuient sans avoir tiré une seule fois⁸⁹⁵.

L'effet de terreur qui amène à la victoire n'est pas unique. Que l'on parle de Gaulois qui lancent des javelots puis courent au corps-à-corps en hurlant ou d'Écossais qui font de même 2 000 ans plus tard à la seule différence qu'ils tirent une volée au lieu de lancer une arme de jet : la pression mentale appliquée sur leurs adversaires est la même et le résultat désiré aussi. Il y a une continuité entre cette tactique de choc des Laténiens aux Gaëls, pourtant l'interprétation d'une tradition partagée est hasardeuse. L'observation de l'efficacité de tactiques de choc ne nécessite pas de pratiques culturelles ou cultuelles, et il n'est pas concevable d'identifier cela comme spécifiquement celtique ou même indo-européen.

Néanmoins, les cultures celtiques valorisent particulièrement l'héroïsme, le courage et la prouesse guerrière – il ne s'agit pas seulement de récits fondateurs ou de mythes, mais de notions intégrées à une grande partie de la population. Ainsi cette manière de combattre, sans relever d'un dogme particulier, est traditionnelle dans le sens où les systèmes sociaux et la structure des relations entre les chefs et leurs peuples prédisposent les forces armées celtiques

⁸⁹² *The Inventory of Historic Battlefields – Battle of Killiecrankie*, Historic Scotland – Alba Aosmhor, 2011, p. 4.

⁸⁹³ STEVENSON, 1980, p. 83.

⁸⁹⁴ HILL, 1993, p. 72.

⁸⁹⁵ *The Inventory of Historic Battlefields – Battle of Killiecrankie*, Historic Scotland – Alba Aosmhor, 2011, p. 8 ; HILL, 1993, p. 73.

vers un certain modèle. Il s'agit d'un choix pratique : un autre modèle militaire n'aurait guère été adapté, qui en devient traditionnel et un élément à part entière de la culture guerrière que nous pouvons identifier comme celtique.

Conclusion

Le modèle que suivent les pratiques guerrières celtiques est très ancien. Il est hérité d'un modèle migratoire et particulièrement mobile, adapté à une réalité socio-culturelle de moins en moins pertinente avec la montée en puissance de Rome. L'expression de ces pratiques est empreinte d'une importante assimilation animale et par extension d'une forte notion de dépassement de soi, perpétuant ainsi une profonde tradition héroïque et courageuse dans les consciences culturelles celtiques. Le guerrier, qui incarne ces notions, est une part intégrante de la société, mais son image est manifestement à « double tranchant » : il est en même temps un bouclier et une épée, un protecteur et un ravageur. Il est à la fois redouté et indispensable, traité avec méfiance et respect.

À l'image de cette culture rythmée par des cycles et des renaissances, la place du guerrier se renouvelle et se transforme. Les structures sociales qui l'entourent se posent de plus en plus la question de savoir comment le contrôler. La sédentarisation de la noblesse, et ainsi la formation de vrais gouvernements, freine le zèle des classes guerrières. De même, la démocratisation de la guerre sape de plus en plus l'influence des *bellatores* des sociétés celtes, mais fait aussi reculer l'importance des aspects culturel et traditionnel des pratiques martiales. Pour les mêmes raisons, les motivations pour combattre se diversifient. Cela met en exergue une réalité : le monde celte est marqué par sa désunion et sa nature belliqueuse le prédispose aux luttes politiques plus complexes décrites par César, que celui-ci instrumentalise très largement.

Loin du cliché de foules sauvages semi-nues, les Celtes apportent de nombreux progrès à l'armement et à l'équipement militaire méditerranéen, apports qui perdurent pendant des siècles – voire plus d'un millénaire pour la cotte de maille. L'historiographie n'a pas été tendre vis-à-vis des Celtes, en particulier quant à leurs capacités martiales. Le lecteur éclairé tendra donc à s'éloigner des explications classiques qui ne sont dans une majorité de cas que l'expression d'un *soft power* romain. Cela permet de se rendre compte que les sociétés celtes sont des systèmes réfléchis et fonctionnels, pas une animalité spontanée dénuée de sens et ne demandant qu'à être écrasée par les peuples « civilisés ».

Les auteurs antiques éloignent presque entièrement la possibilité d'opérations militaires réfléchies, tant la guerre serait une expression primale et intrinsèque de la mentalité « barbare » des Celtes : tantôt faibles et lâches, tantôt surhumains et totalement dénués de la

peur de la mort. Il est probable que ces auteurs, et leurs lecteurs, avaient conscience de la simplification excessive de ces portraits, mais ceux-ci ont pourtant été la base des caractérisations des peuples laténiens pendant des siècles, surtout sur le continent.

L'efficacité des Celtes dans les conflits asymétriques est certaine et logique, puisque la taille de leurs peuples et tribus facilite le combat à plus petite échelle devant la concentration écrasante des légions. Leur équipement est en outre d'une rare polyvalence – efficace et utilisable par un maximum de personnes, tandis que les tenues plus lourdes et élaborées sont elles aussi fonctionnelles en toutes circonstances. Nous constatons cette intuitivité dans l'Histoire vivante de nos jours : il est bien plus rapide de prendre des reproductions ou équivalents d'équipement celtique et de parvenir à s'en servir de manière compétente (ou simplement sans se blesser soi-même) que de faire de même avec l'attirail du légionnaire romain – pour qui les jeux de distance, de posture, de garde et d'explosivité sont bien plus exigeants. Le goût des Celtes pour les tactiques de choc est une manière d'adapter et d'utiliser des armées qui ne sont pas composées de professionnels. Ainsi, ils multiplient leur efficacité et dominent leurs voisins, jusqu'à ce que ces derniers soient obligés de s'adapter au fil des décennies et d'inverser la tendance afin de les vaincre à leur tour.

Les Celtes ont une conception du conflit extrêmement ritualisée, que nous ne pouvons pas réellement comprendre en l'état actuel des connaissances, même si nous pouvons peut-être en percevoir une partie grâce aux sources celtiques plus tardives. C'est l'un des principaux enjeux de ce mémoire, mais il n'est pas aisé de trancher sur le degré d'équivalence des cultures celtiques médiévales avec les Celtes de La Tène. Ils témoignent de traits partagés manifestement plus archaïques encore que leurs propres « ancêtres communs dans la culture celtique », ce qui montre qu'il existe certainement des pratiques quotidiennes, anodines ou importantes mais aujourd'hui oubliées, qui sont semblables entre les deux – en l'absence de preuves, il est impossible d'avancer cette idée qui semble pourtant raisonnable. Les défaites successives des branches de cultures celtiques, à l'exception rare de l'extrémité du monde insulaire, ont forcé un changement de leurs traditions et pratiques militaires. Tout d'abord pour tenter de survivre, puis sous le joug de Rome et pour les indépendants afin de profiter plus tard des moments de faiblesse relative de l'envahisseur romain.

Le goût des Celtes pour le combat n'est pas un pur produit des circonstances auxquels ils sont confrontés, puisqu'il perdure après l'intégration de leurs populations au domaine romain – ce que l'on constate dans la surreprésentation des peuples de culture celtique dans les rangs auxiliaires de l'armée de Rome. Leur influence sur les pratiques au sein des forces

romaines est visible et nous pouvons supposer une présence non négligeable parmi les légionnaires également.

L'héroïsme parfois déraisonné des Celtes, fortement valorisé par leur culture, devient un obstacle aux ambitions politiques grandissantes des classes nobles. Non seulement car c'est une gêne immédiate à leur prise de pouvoir, mais également parce que c'est un risque de provocation : des éléments belliqueux qui attaquent leurs voisins est le genre de *casus belli* que les Romains et les Germains recherchent pour frapper ces centres de pouvoir. De moins en moins tournés vers le conflit constant, ils sont plus en plus vulnérables face à la pression que les armées romaines ou germaniques peuvent appliquer lorsqu'elles sont déployées en force. Cette situation est aggravée par le départ des éléments les plus violents et guerriers de ces sociétés laténiennes, qui sont souvent partis lors des périodes de grandes migrations et d'invasions, laissant derrière eux les populations plus sédentaires et moins accoutumées aux conflits prolongés.

On note une plus faible distinction entre les types d'unités et leur rôle dans les armées celtiques, ce qui est un problème largement survolé. Il semble en particulier n'exister que peu ou pas de considération pour les troupes légères, dont les tirs concentrés sont pourtant très efficaces face à des guerriers celtiques peu protégés, leurs adversaires les plus récurrents. Les tirailleurs celtes sont rarement mentionnés et si l'on se réfère aux codes culturels gaéliques, il s'agirait de jeunes hommes, si ce n'est des adolescents, donc les moins endurcis ou efficaces avec leurs armes. Ceci concède bien souvent l'avantage tactique à des adversaires qui emploient leurs troupes légères plus efficacement. D'où le thème récurrent du manque de flexibilité et d'options dans le cas où leurs ennemis prennent le dessus.

Tant que la lutte est indécise, les Celtes sont manifestement capables de tenir leurs ennemis et de garder leur ligne aussi longtemps qu'il le faudra, même face à des adversaires plus disciplinés et lourdement armés. Ils emploient des tactiques de fausse retraite, jouent de leur forte cavalerie et montrent leurs capacités guerrières personnelles et collectives. Perdre l'initiative et commencer à échouer sur de petits engagements peut plus facilement entraîner une débandade de troupes non professionnelles. En effet, leurs chefs ne sont pas formés à mener et a priori la cohésion des unités est moins importante.

Combattre n'est pas seulement une question d'argent ou de territoire. C'est une opportunité pour les guerriers de croître socialement et spirituellement, grâce à la prise de trophées comme des torques ou des têtes. Ceci n'est pas un acte anodin et sa raréfaction est

indicatrice d'une sorte de banalisation de la guerre, avec davantage de poids des questions d'intérêts politiques.

Il serait imprudent et surtout naïf d'affirmer que la politique n'était pas déjà une motivation majeure auparavant. Mais à l'échelle d'un simple guerrier, on se bat parce que le chef l'a ordonné et parce que c'est une opportunité de prouver éternellement sa valeur à sa famille, à son peuple et à ses dieux. D'où l'importance d'une part de traditionnel et de cultuel, qui laisse un vide quand elle disparaît. La zone de peuplement celtique majeure la plus touchée par cette tradition est certainement le cœur de la Gaule. Cela pourrait être un élément d'explication quant à sa subjugation expéditive par César, contrairement à tous les autres grands foyers ou zones d'occupation celtiques.

Les Celtes ayant une culture guerrière, leurs populations ont un rapport au combat très vivant comparé à la froideur professionnelle romaine et dans certains cas grecque. Le combat relève par extension du domaine de la coutume et les structures sociales s'y intègrent réellement (plutôt que de n'être qu'une réalité organisationnelle et népotique) avec une manière de se battre qui repose sur des dynamiques de groupe et d'entraide à plusieurs échelles. Les chars et la *trimarkisia* font jouer les relations entre un noble et ses vassaux ou clients. La guerre est un moyen de créer des liens et de se rapprocher d'un homme puissant pour ces derniers, tandis que le meneur développe un entourage fiable et fidèle. Les systèmes de relais entre individus, groupes ou unités mobilisent familles, cercles proches, compagnons d'armes et tribus dans des systèmes coopératifs, qui renforcent des liens préexistants de sorte à souder les communautés en temps de paix également.

L'histoire militaire des Celtes est intrinsèquement liée à leur histoire culturelle. Leurs traditions sont donc fortement sujettes à la pression de survivre qu'impose le monde militaire. Ainsi, l'aspect traditionnel de glorification de la valeur guerrière et du zèle au combat se perpétue naturellement, puisque jusqu'à l'écrasante domination de Rome c'est un critère important pour la survie d'un peuple. Tandis que l'aspect traditionnel du combat nu par héritage héroïque et favorisant dépassement de soi animal devient beaucoup plus rapidement davantage un poids qu'autre chose. Nous pouvons imaginer que la prédominance de l'oralité dans les cultures celtiques engendre une plus forte souplesse et que les traditions archaïques devenues gênantes peuvent donc être plus rapidement abandonnées. Toutefois, il serait intéressant de différencier les traditions elles-mêmes et la notion de ce qui est traditionnel.

La traditionnalité d'une pratique ne semble justement pas être un frein à ce qu'elle soit abandonnée. La quasi absence d'écriture et une culture rythmée par des cycles perpétuels rendent les dimensions culturelle et traditionnelle de la vie laténienne très fluides. Il serait une erreur de considérer certains traits ou récurrences comme des dogmes monolithiques. Néanmoins, lorsque la politique réussit à prendre le dessus sur la culture guerrière, les Gaulois peinent à former des confédérations et se retrouvent isolés au sein même de leurs tribus en raison de la désunion qui les marque, puisqu'ils ont perdu un important élément unificateur – et César décrit longuement les luttes complexes qu'il exploite et instrumentalise lui-même. Le niveau d'importance de la tradition dans l'évolution des pratiques martiales des Celtes de La Tène se trouve en conséquence dans une sorte de stade intermédiaire.

L'un des principes qui guident ce mémoire consiste à explorer autant que possible les Celtes par eux-mêmes et à générer de nouvelles observations grâce au croisement de sources, plutôt que de suivre le portrait imposé par les sources classiques – et surtout de ne pas définir les peuples de La Tène en les comparant aux Romains ou aux Grecs. Certes des comparaisons s'imposent, mais elles prennent souvent trop de place. S'appuyer à outrance sur des sources déséquilibrées reviendrait à traiter de l'histoire gréco-romaine, pas celte, ce qui ne peut être un contrepoids égal. Il est donc judicieux de rappeler que les raisonnements et conclusions avancés ici sont des possibilités, et non des certitudes.

Le maître-mot de ce mémoire reste la prudence, ce qu'il ne faut pas oublier. Ainsi, nous pouvons avancer que la place de la tradition est déterminante dans l'évolution des pratiques martiales laténiennes, car elle est simultanément un frein et un moteur. La tradition est chez les peuples celtes une motivation et une justification pour le conflit, tout en le drapant d'une ritualisation parfois encombrante, qui empêche une mutation vers la professionnalisation et la permanence des forces armées. Elle est néanmoins durable, puisque des liens avec les guerriers celtiques insulaires sont clairs des siècles après la dissolution du réseau culturel laténien.

La tradition est déterminante tout d'abord puisqu'elle est par définition à l'origine des dites pratiques martiales et plus précisément de leur expression dans la culture celtique. Dans cette mesure, elle est un moteur à la mise sur pied de forces armées. Toutefois, des éléments plus ancestraux se perdent car il est nécessaire de filtrer ce qu'il y a de moins efficace, notion qui est amenée à changer régulièrement. Le guerrier lui-même est une figure qui incarne à la fois la persistance du *statu quo* et le renouveau violent. Une dualité qui fait de lui un élément instable de la société qui repousse et attire les foudres d'autrui, que tous

cherchent à canaliser et à contrôler. Les Celtes ont su adapter leur organisation sociale tribale en structures militaires, avec des tactiques diverses et variées. Là, la notion de tradition est plus floue, puisque même si les Celtes ont leurs propres domaines d'expertise – comme leurs divers systèmes de tandem et de combat en équipe –, ils adoptent des éléments externes comme la phalange.

En ce qui concerne l'équipement, la tradition réside paradoxalement dans l'innovation, induite par le mercenariat et le contact régulier avec des ennemis variés. Là où les guerriers plus modestes se contentent d'un équipement basique, mais efficace à leur échelle, la panoplie de ceux qui peuvent se le permettre évolue constamment et sert parfois de modèle aux grandes puissances méditerranéennes. La guerre chez les Celtes – bien que cela ne leur soit pas exclusif – est un énième vecteur de propagation de leurs structures et hiérarchies sociales. La popularisation de leurs armées désagrège lesdites hiérarchies, particulièrement palpables à la période hallstattienne mais qui disparaissent progressivement sur le continent pendant la période de La Tène.

La guerre chez les Celtes est manifestement fortement ritualisée, ce qui se voit particulièrement dans la manière dont les guerriers eux-mêmes se présentent. Leur sauvagerie théâtralisée, qui n'est pas forcément une exagération des auteurs antiques, semble avoir plusieurs points communs avec des caractéristiques héroïques des écrits gaéliques. Elle relève donc peut-être d'une signification culturelle que nous n'avons pas les outils pour discerner ou comprendre pleinement. Toutefois, cette ritualisation intrinsèque à la notion de société guerrière induit une répétition qui peut rendre les armées celtiques prévisibles pour leurs adversaires, moyennant l'abandon de certaines pratiques en lien avec la nudité, les cheveux ou les étapes clairement distinctes qui rythment une bataille. Particulièrement incarnées dans les combats de champions et dans l'importance exacerbée accordée à la vaillance en combat singulier chez les Celtes, ces notions disparaissent elles aussi progressivement des armées continentales, par nécessité d'une efficacité plus nette.

Il ne faut néanmoins pas cantonner le théâtral à l'inefficace : le choc que provoquent les Celtes est, humainement, insoutenable pour des armées qui n'y sont pas préparées et ils créent un effroi terrible, même chez ceux qui arrivent à en venir à bout. Les aspects traditionnels sont en adéquation avec l'échelle et la nature des groupes sociaux les plus pertinents aux cultures celtiques, c'est-à-dire les tribus. La concentration excessive des forces que provoquent les Romains dans leurs attaques est insoutenable démographiquement comme stratégiquement pour les peuples laténiens. Ceux-ci se retrouvent démunis, puisqu'ils sont

face à des armées qui manient le choc violent mieux qu'eux et qui ont davantage de moyens pour s'en prémunir – cela entraînera des adaptations lors de la Guerre des Gaules, qui semble-t-il arrivent trop tard.

De nos jours, ces concepts, ainsi que plus généralement la manière antique de combattre, sont peu compris et soumis à beaucoup d'idées reçues. L'Histoire vivante permet d'en bousculer certaines et d'apporter une connaissance plus concrète des gestes et mouvements probables dans des situations données. Sans pour autant se hasarder à affirmer leur exactitude – d'autant que les normes actuelles de sécurité interdisent bien évidemment une expérimentation plus authentique pour des raisons évidentes).

Les Celtes de La Tène sont particulièrement marquants au combat de par leur modèle martial, sorte d'hybride éloigné des idéaux gréco-romains. Il s'agit d'un modèle typique de l'âge de bronze adapté à l'âge du fer. Cette nouvelle réalité multiplie la qualité et le nombre potentiels de forces en armes, ainsi que la distance que celles-ci peuvent parcourir. Les Celtes incarnent un équilibre surprenant entre archaïsmes et progrès, tout en se dispersant de plus en plus géographiquement. Cette évolution les conduit à se tourner vers des hommes forts, tandis que les cercles politiques prennent de plus en plus de place dans les sociétés laténiennes. Les aspects traditionnels de la guerre sont inévitablement écartés au profit d'une instrumentalisation plus directe, de telle sorte qu'ils ne reviennent pas même lorsque nombre de tribus gauloises se rendent compte de la menace que constitue Jules César pour leur indépendance.

Ce phénomène est, semble-t-il, une conséquence récurrente de la multiplication des groupes armés et instables sur un territoire : la littérature insulaire dresse un portrait intéressant d'une sédentarisation et d'une consolidation progressives des pouvoirs sociaux et politiques, qui finissent par écarter les combattants les plus compétents au profit d'armées populaires plus nombreuses et capables de submerger les guerriers de tradition héroïque. Il est impossible d'affirmer que ce cas de figure est applicable pour les sociétés de La Tène, mais il s'agit d'un parallèle parlant et pertinent. L'inadéquation de certains éléments de leur modèle militaire force un changement et les Celtes prouvent une fois de plus leur capacité à s'adapter, contrairement là aussi au portrait qu'en font les auteurs classiques.

Cette adaptation s'étend au-delà même du domaine de leur propre indépendance : leur culture belliqueuse se prête parfaitement à être canalisée par la machine militaire romaine, que les Celtes intègrent et marquent de manière significative de leur présence. Dans des zones

plus éloignées, ayant échappé à l'écrasement par les légions, on retrouve des modèles militaires similaires à ceux de La Tène qui perdurent tardivement, ce qui rajoute une crédibilité non négligeable aux parallèles que l'on peut dresser entre les Celtes antiques et leurs cousins éloignés insulaires médiévaux.

Une part conséquente des recherches entreprises pour ce mémoire a été occultée pour ne laisser que le plus pertinent, par souci de temps mais surtout de longueur afin de ne pas le rendre désagréable à lire. Outre de nombreux détails qui auraient pu illustrer encore plus richement le propos, quelques grands thèmes ont dû être supprimés (plusieurs dizaines de pages). Citons notamment, la question de la compatibilité culturelle entre Celtes et Germains, qui tentait de nuancer le portrait fait par les auteurs classiques et en particulier la dichotomie que dresse César entre les Gaulois et sa cavalerie germanique. Il est intéressant de se pencher sur les raisons de l'avantage récurrent de celle-ci sur son homologue celtique.

À l'origine, davantage de place était également consacrée à la présentation de Cú Chulainn comme l'idéal suprême du guerrier celtique, mais beaucoup d'extraits du Cycle d'Ulster le concernant ont été omis puisque les informations incluses suffisaient à justifier son utilisation comme point de référence. Bien que les descriptions excessives et folkloriques de ses prouesses soient fort intéressantes et donnent une idée de la manière dont un Celte médiéval perçoit la violence comme héroïque et valorisante, ces sources s'éloignent trop du domaine de l'analyse des peuples de La Tène. Parmi d'autres thématiques intéressantes, nous aurions pu évoquer également la sacralisation du chiffre 3 chez les Celtes, mais aussi tenter d'éclairer la question des peintures de guerre, qui auraient en fait pu être des tatouages. Ces recherches ne sont bien entendu pas abandonnées et seront développées ultérieurement sous forme d'articles.

Nous concluons sur la transition progressive entre plusieurs « phases » de l'homme en armes que met en évidence l'évolution des pratiques martiales laténiennes. Dans ses aspects les plus primitifs, l'homme en armes est un chasseur, représentant le pur pragmatisme immédiat, sur les épaules duquel repose la survie de ses proches. Il tue pour ne pas mourir et ses armes sont des outils.

Après le chasseur, nous trouvons le héros ou le champion, conséquence directe de la sédentarisation. En lien direct avec le chasseur, le héros endosse des qualités animales et prend des trophées de sa valeur – mais il s'éloigne du chasseur par son importance culturelle et culturelle exacerbée, ainsi que par son statut social plus élevé.

L'essor des populations et l'élargissement de l'échelle des conflits favorisent le guerrier au détriment du héros. Plus polyvalent, le guerrier est remplaçable et sert sa société en dehors des périodes de conflit. Malgré cela, il s'inspire des codes du héros et valorise la prouesse individuelle, tout en dépendant d'une valeur sociale acquise par sa vaillance au combat.

Lorsque les conditions démographiques et politiques sont réunies, le guerrier laisse place au soldat, stade de transition que les sociétés celtes ont eu du mal à parachever. Le soldat allie les qualités des trois précédentes phases et y ajoute la professionnalisation : ses armes sont des outils, il est purement pragmatique, il n'est pas encombré de considérations extérieures et peut se consacrer à l'efficacité sur le terrain, il n'a pas d'ambition politique personnelle dangereuse et il est remplaçable.

Il serait aussi très intéressant de conduire une analyse sociale, militaire et anthropologique de ce schéma chez d'autres peuples, afin de déterminer s'il s'agit d'une observation applicable aux Celtes laténiens ou d'une tendance plus générale qui relève de caractéristiques humaines communes moyennant une évolution convergente.

Remerciements

Je remercie mon directeur de recherches Éric Teyssier qui a guidé ma création de ce mémoire et su tempérer avec bienveillance l'ajout d'éléments superflus.

Je souhaite remercier aussi Romain Millot pour son aide sur la méthodologie et l'argumentation de mon mémoire.

Je remercie également Gildas Auzou pour le temps qu'il a consacré à nos entretiens téléphoniques et l'association des Ambiani dans son ensemble de m'avoir accueilli à ses côtés lors du stage de combat à Péronne dans la Somme les 18 et 19 mars 2023 ; et Brice Lopez qui m'a suggéré des pistes de recherche et présenté la pratique de l'escrime antique.

Je remercie Marie-Ludivine Cadot, agrégée de lettres classiques, dont la maîtrise impressionnante du latin et du grec a pu éclairer et nuancer de nombreuses interrogations de ma part quant aux traductions disponibles des sources littéraires.

Enfin, je remercie ma mère Nathalie Clergues pour ses relectures fréquentes et très approfondies, et Ismaël Chenuil pour ses critiques constructives de mon travail.

Table des illustrations

- Figure 1 : carte de l'expansion des peuples et cultures celtiques entre le VI^e et III^e siècles av. J.-C. Les foyers de culture celtique sont aujourd'hui confinés aux extrémités nord-ouest de l'Europe, tandis qu'à la période de La Tène ces derniers se sont faits connaître d'un bout à l'autre de la Méditerranée. _____ 7*
- Figure 2 : le miroir dit de Desborough, daté entre 50 av. J.-C. et 50 apr. J.-C., fait de bronze et mesurant 35 cm en comptant le manche. Il s'agit de l'un des plus beaux exemples de l'art laténien insulaire. _____ 11*
- Figure 3 : le chaudron de Gundestrup, premier siècle av. J.-C., musée de Copenhague, Danemark (photo par Malene Thyssen). La procession de fantassins est précédée par un loup ou un chien, tandis que les cavaliers suivent un serpent. Les principales interprétations sont qu'il s'agit d'un rite de passage, d'une transformation symbolique ou d'un procédé de réincarnation de guerriers tombés lors d'une bataille, tous les trois grâce au réceptacle du personnage géant, qui rappelle le chaudron du roi géant Brân capable de ressusciter les morts dans la mythologie galloise. _____ 32*
- Figure 4 : des exemples de casques de fer gaulois. Remarquons la manière dont leur forme épouse celle du visage pour le protéger, sans gêner celui qui le porte. _____ 46*
- Figure 5 : des épées Hallstatt en bronze, les origines de l'épée longue celtique. Nous voyons comment la forme optimise la lame pour frapper de taille. _____ 48*
- Figure 6 : quelques exemples d'épées celtiques continentales, de Hallstatt à La Tène. Malgré la description simple et catégorique d'« épées barbares immenses », nous voyons la diversité et la richesse des options disponibles aux guerriers fortunés. _____ 49*
- Figure 7 : des épées à sphères, très reconnaissables par rapport aux épées laténiennes plus classiques. _____ 55*
- Figure 8 : denier d'Hostilius Saserna, daté à 48 av. J.-C., représentant d'un côté un guerrier celte, peut-être Vercingétorix, et de l'autre un char de guerre monté par un combattant et un cocher. _____ 57*
- Figure 9 : éperon gallo-romain de bronze orné d'argent, retrouvé dans la Seine près de Paris. _____ 64*
- Figure 10 : datée du début du IV^e siècle av. J.-C., cette stèle représente un combat entre un Étrusque et un Gaulois. Nous pouvons remarquer, outre la nudité du fantassin gaulois, sa taille immense comparée au cavalier étrusque. _____ 72*

- Figure 11 : Ce vase daté d'entre 400 et 350 av. J.-C. met en scène des Étrusques ou autres Italiques triomphant de Gaulois nus dont les cadavres se font dévorer par des vautours. ___72
- Figure 12 : le guerrier d'Hirschlanden, reconnaissable pour son couvre chef, l'épée qu'il porte à sa ceinture et l'inégalité entre ses membres inférieurs et supérieurs. Il est aujourd'hui conservé au Landesmuseum Württemberg à Stuttgart. _____ 73
- Figure 13 : le guerrier de la broche céltibère de Bragançe, aujourd'hui conservée au British Museum. Ce style d'art est récurrent chez les Celtibères, souvent dans des statuettes de bronze. _____ 74
- Figure 14 : le célèbre dieu cornu du chaudron de Gundestrup, souvent considéré être Cernunnos. Le face à face qu'il sépare, entre un cerf et un loup, n'est pas sans rappeler le présage animal de la bataille de Sentinum. _____ 77
- Figure 15 : le casque d'Amfreville, daté du IV^e siècle avant l'ère commune et aujourd'hui conservé au musée de Rouen. L'art laténien, détaillé et géométrique, y est particulièrement reconnaissable. Il s'agirait peut-être d'une offrande votive. _____ 79
- Figure 16 : le bouclier de Battersea est un bon exemple insulaire d'équipement de parade. L'estimation de sa date est difficile, variant entre 350 et 50 av. J.-C. Il est aujourd'hui conservé et British Museum. _____ 79
- Figure 17 : ce mobilier retrouvé dans une tombe celtique en Serbie actuelle contient deux pointes de lance rituellement désarmées. Il serait déraisonnable de supposer qu'une telle déformation puisse avoir lieu suite à une utilisation quelconque. _____ 81
- Figure 18 : des fourreaux celtiques décorés dans un style laténien. Notons la paire de têtes au sommet du "E". _____ 82
- Figure 19 : carte de distribution des trois types de "paires de dragons" d'après la classification de J.-M. De Navarro. _____ 83
- Figure 20 : cet anneau de harnachement en bronze du début du III^e siècle av. J.-C., venant peut-être des environs de Paris, présente une suite de visages très expressifs. La présence d'un œil rétréci et un autre énorme pourrait être rapproché de la ríastrad de Cú Chulainn.109
- Figure 21 : voici ici un exemple des variations dans les dispositions d'armes dans les tombes laténiennes. Remarquons la prédominance de l'épée à la hanche droite. Peut-être que nous pouvons étendre l'interprétation de la préférence personnelle aux pointes de lance : comme nous le voyons dans l'image certaines sont vers le haut, d'autres le bas. Ainsi, nous pouvons imaginer, si ce n'est une préférence pour une prise basse ou une prise haute, la différence entre un cavalier (pointe vers le haut) et un fantassin (pointe vers le bas). _____ 118

Figure 22 : la cuirasse de Graye-et-Charnay, découverte à Saint-Amour en 1860 et aujourd'hui conservée au Louvre, est un excellent exemple de l'apport des armures de bronze à la conceptualisation du combat antique. _____ 120

Figure 23 : diagramme de blessures infligées à l'arme blanche, ici un "pugio" romain. Comme l'illustre cette image, les blessures que l'on peut subir lors d'affrontements antiques ne sont pas de simples entailles ou percées droites et chirurgicales. La sévérité de deux blessures peut être totalement différente, avec des gestes et des armes identiques. Ceci va évidemment à l'encontre de la propreté exigée par la reconstitution, où une touche nette suffit bien souvent à « tuer » instantanément. _____ 121

Figure 24 : une opposition du stage de combat à Péronne les 18 et 19 mars 2023, entre les Ambiani (à gauche) et Ave Bagacum (à droite). Une forme de "fair play" est nécessaire, et il n'est pas intéressant de simplement contourner la formation adverse : cela n'apporte aucune donnée intéressante et serait irréalisable sur un champ de bataille qui s'étend sur des kilomètres. (Photo par Méry Lorza Saladini) _____ 125

Figure 25 : The True Picture of a Women Pict de Théodore de Bry, 1590. Cette représentation des Celtes, ici des Pictes, vient plutôt de l'image des Amérindiens qu'avaient les Européens du XVI^e siècle. Pourtant, elle est toujours utilisée aujourd'hui, la part de mythe et de fantasme socio-culturel étant depuis des siècles un frein à l'étude sérieuse de ces peuples. La postérité des Celtes et surtout leurs guerriers n'a, de nos jours comme de celles de cette image, que peu à voir avec la réalité. _____ 178

Sources

Pour les citations et traductions des sources grecques et latines proposées dans cet ouvrage, nous avons utilisé les éditions de référence de la Collection des Universités de France (CUF) et de la Loeb Classical Library, parfois revues dans le champ de notre thématique d'étude.

Pour l'*Histoire de Rome* d'Ammien Marcellin, l'*Histoire générale* de Polybe, les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, *De la signification des mots* de Sextus Pompeius Festus, l'*Abrégé de l'histoire romaine* de Florus, *Zeuxis ou Antiochos* de Lucien de Samosate, la *Guerre punique* de Silius Italicus, la *Vie de Marcellus* et la *Vie de Crassus* de Plutarque, l'*Ibérique* d'Appien, la *Géographie* de Strabon, le *Traité de tactique* d'Asclépiodote, l'*Histoire de Rome depuis sa fondation* de Tite-Live et *De la République* de Cicéron, nous avons pris appui sur les traductions proposées en ligne par Ph. Remacle, qui ont été revues et corrigées en cas de besoin. Les traductions additionnelles figurent ci-dessous.

Les versions consultées de « *La Courtise d'Emer* », « *Le Bouclier de Cú Chulainn* », « *La Mort tragique du fils unique d'Aife* », « *La Mort violente de Derbforgaill* » et « *La Fugue d'Emer* » s'appuient sur les traductions proposées en ligne par Patrick Brown.

Auteurs :

BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Ecclesiastical History of England*, traduction de SELLAR A. M., George Bell and Sons, Londres, 1907.

DIODORE DE SICILE, *The Historical Library of Diodorus the Sicilian: In Fifteen Books. To which are Added the Fragments of Diodorus, and Those Published by H. Valesius, I. Rhodomannus, and F. Ursinus*, traduction de BOOTH G., Londres, 1814 ; *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, traduction de HOEFER F., Adolphe Delahays, Paris, 1851.

GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des Rois de Bretagne*, traduction THOMPSON A., In Parentheses Publications, Medieval Latin Series, Ontario, 1999.

HÉRODIEN, *Histoire des empereurs romains de Marc Aurèle à Gordien*, traduction de ECHOLS E.C., 1961 (en ligne).

JUSTIN, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, traduction de WATSON J. S., 1853 (en ligne).

Les Guerres des Irlandais contre les Étrangers (Cogadh Gaedhel re Gallaibh), traduction de HENTHORN TODD J., Longmans, Green, Reader et Dyer, Londres, 1807.

NENNIUS, *History of the Britons (Historia Brittonum)*, traduction de GILES J. A., 2006 (en ligne).

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction de BOSTOCK J. et RILEY H.T., Henry G. Bohn, York Street, Covent Garden Publisher, Londres, 1855.

SOLIN, *Polyhistor*, traduction de APPS A. (thèse de doctorat), Université de Macquarie, 2011.

TACITE, *Vie d'Agricola - La Germanie*, traduction de TOWNSHEND R. B., Methuen & Co., London, 1894 ; traduction de PANCKOUCKE C. L. F., 1833 (en ligne) ; *Biographie d'Agricola*, traduction de DE CLERCQ-DOUILLET D., 2000 (en ligne).

TITE-LIVE, *The War with Hannibal*, traduction de DE SÉLINCOURT A., Penguin Classics, Londres, 1965.

Récits⁸⁹⁶:

*Buille Suibhne (The Frenzy of Suibhne) - Being the Adventures of Subhne*⁸⁹⁷ *Geilt, a Middle Irish Romance*, traduction de O'Keefe J. G., Irish Texts Society, Londres, 1913.

La Bataille de Gabhra (Cath Gabhra), traduction de O'GRADY S., Transactions of the Ossian Society. vol. I. (s.d.).

La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga), traduction de STOKES Whitley, CELT: Corpus of Electronic Texts: a project of the Department of History, Cork, 2009 ; (même texte, version française) Librairie Émile Bouillon, Paris, 1902.

Le Récit du porc de Mac Dathó (Scél Mucci Mic Dathó), traduction de CHADWICK N. K., An Early Irish Reader, Cambridge University Press, Cambridge, 1927.

Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge), traduction de DUNN J., Global Grey, 2018 (en ligne).

*Heroes of the Dawn*⁸⁹⁸ (*An Fhiannaíocht*), traduction de VIOLET R., London & Dublin – Maunsel & Co., Ltd., Londres, 1914.

⁸⁹⁶ Note : les titres sont également indiqués en langue originale pour être plus facilement retrouvés par le lecteur, car ce genre de texte n'est que rarement publié en français.

⁸⁹⁷ Note : les orthographes Suibhne, Subhne et Shuibhne existent, et c'est un choix légitime de la part du traducteur de les varier en raison de la flexibilité de la langue gaélique.

⁸⁹⁸ Note : ce titre est celui des traducteurs et compilateurs, d'où son inclusion dans la langue originale.

Études

ADAMS D.Q., MALLORY J.P., *Encyclopedia of Indo-European Culture*, Taylor & Francis, Londres et Chicago 1997.

AGUILERA MARTÍN A., *Enquête sur le chaudron celtique de Gundestrup*, Histoire et civilisations, Le Monde, 2021, consulté le 1^{er} mars 2023.

BAYET J., *L'Étrange « omen » de Sentinum et le celtisme en Italie*, Publications de l'École française de Rome, vol. 21, n° 1, pp. 169-183, 1974.

BEEK A.L., *Sword, Spear, or Javelin?: Developing the Legion*, Ancient Warfare XI-2, 2017.

BERNHARDT-HOUSE P., *Warriors, Words, and Wood: Oral and Literary Wisdom in the Exploits of Irish Mythological Warriors*, Studia Celtica Fennica, VI 5-19, 2009.

BEVAN D., *Reassessing the Proficiency of Celtic Military Forces c. 100 BC-100 AD*, Département d'Histoire et d'Histoire galloise, Université d'Aberystwyth, 2015.

BISHOP M. C., *The Spatha*, Osprey Publishing, Oxford, 2020.

BLUMBERG A., *Medieval Irish warriors: A New Brand of Professional Soldiers (1250-1475)*, Medieval Warfare, vol. 3, n° 3, pp. 51-54, 2013.

BORSJE J., *Fled Bricrenn and Tales of Terror*, Peritia, vol. 19, pp. 173-192, 2005.

BREEZE A., *Armes Prydein, Hywel Dda, and the Reign of Edmund of Wessex*, Études celtiques, vol. 33, n° 1, pp. 209-222, 1997.

BRUN P., *L'Âge du fer en France : premières villes, premiers États celtiques*, Éditions La Découverte, Paris, 2008.

BRUNAU J.-L., *Alésia : 27 septembre 52 av. J.-C.*, Gallimard, Paris, 2012.

BRUNAU J.-L., *Guerre et religion en Gaule. Essai d'anthropologie celtique*, Errance, Paris, 2004.

BRUNAU J.-L., *Les Celtes – Histoire d'un mythe*, BELIN LITTÉRATURE ET REVUES, Paris, 2014.

BRUNAU J.-L., *Les Gaulois*, Éditions Tallandier, Paris, 2020.

CAMPBELL D., *Roman Legionary vs Gallic Warrior: 58-52 BC*, Bloomsbury Publishing, Londres, 2021.

CANESTRELLI G., *Celtic Warfare – From the Fifth Century BC to the First Century AD*, Pen & Sword Military, Barnsley, 2022.

COURTIEU G., *L'Unique Galatomachie découverte à Pergame*, Dialogues d'histoire ancienne, vol. 37/2, n° 2, pp. 9-17, 2011.

CRAIG C., SAMMUT D., *Bodies in the Bog: The Lindow Mysteries*, Distillations, Science History Institute, 2019.

CUNLIFFE B., *Les Celtes*, Errance, Paris, 2001.

DELAMARRE X., *Dictionnaire de la langue gauloise - Une approche linguistique du vieux-celtique continental*, Errance, Paris, 2008.

DELAMARRE X., *Les Noms du compagnon en gaulois*, Studia Celtica Fennica II, 2005.

DOTTIN G., *La Langue gauloise – grammaire, textes et glossaire*, Éditions Klincksieck, Paris, 1918.

DULEBA P., *Celtic Long Swords with Punchmarks*, Barbaricum 8, 2009.

ERNI S., *Inside Out... and Upside Down: Cú Chulainn and his ríastrad*, helden.heroes.héros., 2013.

FEUGÈRE M., *Le Casque gaulois de Besançon (F, Doubs)*, Instrumentum 38, pp. 18-23, 2013.

FIELDS N., *Roman Auxiliary Cavalryman AD 14-193*, Osprey Publishing, Oxford, 2006.

FITZGERALD W., *The Army Ranger Wing (ARW) Ireland's Special Forces*, *An Cosantóir Magazine*, 2019, consulté le 10 mars 2023.

FORSYTH J., *Cymbeline: Britons and Romans*, Internet Shakespeare Editions, 2019, consulté le 10 décembre 2022.

GALLIOU P., *Britannia, Histoire et civilisation de la Grande-Bretagne romaine I^{er}-V^e siècles apr. J.-C.*, Errance, Paris, 2004.

GAVETTI E. *Behind Aided Óenfir Aífe Tale and its Geasa*, Université de Pavie (non publié), 2016.

GINOUX N.-C., *Images and Visual Codes of Early Celtic Warrior Elites (5th-4th centuries BC)*, Christopher Pare (Hrsg.) *Kunst und Kommunikation Zentralisierungsprozesse in Gesellschaften Des Europäischen Barbarikums Im 1. Jahrtausend V. Chr. Art and Communication Centralization Processes in European Societies in the 1st Millennium BC*, 2012.

HILL J. M., *Celtic Warfare, 1595-1763* (republié 2018), CreateSpace Independent Publishing Platform, 1993.

HUBERT H., *The History of the Celtic People* (republié 1993), Bracken Books, London, 1934.

JAMES S. T., *The Point of the Sword: what Roman-era weapons could do to bodies – and why they often didn't*, A.W. Busch et H.J. Schalles, Internationalen Roman Military Equipment Conference (ROMECE), Xantener Berichte 16, 41-54, 2010.

- JOHNSON M., *Dragonpairs - Celtic Art, Pretanic World*, 2022, consulté le 30 décembre 2022.
- JOPE E. M., *The Witham Shield*, *The British Museum Quarterly*, vol. 35, n° 1/4, pp. 61-69, 1971.
- KEPPIE L., *The Making of the Roman Army*, Routledge, Abingdon-on-Thames, 2002.
- KOCH J. T., *Celtic Culture: A Historical Encyclopedia*, ABC-CLIO, Santa Barbara, 2006.
- KRUTA V., *Brennos et l'image des dieux : la représentation de la figure humaine chez les Celtes*, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 136, n° 4, pp. 821-846, 1992.
- KRUTA V., *Le Casque d'Amfreville-sous-les-Monts (Eure) et quelques problèmes de l'art celtique du IV^e siècle avant notre ère*, *Études celtiques*, vol. 15, n° 2, pp. 405-424, 1977.
- KRUTA V. *Les Celtes - Histoire et dictionnaire*, Robert Laffont, Marseille, 2000.
- LAMBLARD J.-M., *Les Guerriers nus, Gaulois méditerranéens*, *Lettres d'Archipel*, 2014, consulté le 27 février 2023.
- LEEVES L., *No quarter to the Guerrilla: Roman terror tactics and the conquest of Wales*, Cardiff Story Museum, 2014.
- LEJARS T., *Les Armes gauloises du Pont-de-l'Ouen (départ. Loire-Atlantique / F). Une découverte inattendue*, *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, n° 61, pp. 19-55, 2019.
- LEJARS T., *L'Armement des Celtes d'Italie*, Actes du XXXVI^e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du fer (Vérone, 17-20 mai 2012), Supplément à la *Revue archéologique de l'Est* (36), Société archéologique de l'Est ; AFEAF, pp. 401-434, 2014.
- LEJARS T., *L'Armement des Celtes en Gaule du Nord à la fin de l'époque gauloise*, *Revue archéologique de Picardie*, vol. 3, n° 1, pp. 79-103, 1996.
- MAC CONGAIL (sic), *Brotherhood of the Dragon? – Celtic Dragon-Pair Scabbards*, *Balkan Celts*, 2014, consulté le 30 décembre 2022.
- MALLORY J.P., *Indo-European Warfare*, *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 2, pp. 77-98, 2006.
- MALLORY J.P. et ADAMS D.Q., *The Oxford Introduction to Proto-Indo-European and the Proto-Indo-European World*, OUP Oxford, Oxford, 2006.
- MESSA G.C., *Recherches sur les armées des Attalides (ca. 260-133 av. J.-C.)*, Université du Maine-Le Mans-Laval (thèse), 2019.

MÖDLINGER M., *Metal Body Armor in the European Bronze Age: Manufacture and Use*, A. Dolfini et al. (eds.), *Prehistoric Warfare and Violence, Quantitative Methods in the Humanities and Social Sciences*, 2018.

MONETTE C., *The Medieval Hero: A Comparative Study in Indo-European Tradition (3rd ed.)*, Sirius Academic Press, Oregon, 2013.

MOUNTAIN H., *The Celtic Encyclopedia*, Universal-Publishers, Irvine, 1998.

MULLEN A., RUSSEL P., *Celtic Personal Names of Roman Britain (CPNRB)*, s.d., consulté le 12 novembre 2022.

MULLIGAN A., *Togail Bruidne Dá Derga and the Politics of Anatomy*, *Cambrian Medieval Celtic Studies* 49, 1-19, 2005.

NEARING H., *The Legend of Julius Caesar's British Conquest*, *PMLA*, vol. 64, n° 4, pp. 889-929, 1949.

OLMSTED G., *The Gods of the Celts and the Indo-Europeans*, *Anthropological Linguistics (Languages and Linguistics)*, 1994 (revu en 2019).

OLMSTED G. S., *The Gundestrup version of "Táin Bó Cuailnge"*, *Antiquity Publications Ltd.*, vol. 50, n° 198, Gloucester, 1976.

PERNET L., *Armement et auxiliaires gaulois (II^e et I^{er} siècles avant notre ère)*, Éditions Monique Mergoïl, 550 p., Montagnac, 2010.

POITRENAUD G., *Hérissément et décapitation, le pouvoir de la tête chez les Celtes*, *Cycle et Métamorphoses du dieu cerf*, Toulouse : Lucterios, 2016.

QUESADA-SANZ F., *The Braganza Brooch Warrior and his Weapons: the Peninsular Context*, A. Perea (ed.), Madrid, CSIC, pp. 137-156, 2011.

RAYDON V., *Comment (bien) appréhender la religion gauloise ? - Archéologie d'une pensée religieuse celtique*, 2013.

REES H., *Wales on This Day*, University of Wales Press, Cardiff, 2022.

RHYS G., *Pictish Language - Guto Rhys*, History Scotland, 2020.

ROSSI T., *Ancient Roman Coins: The Coins of Crassus*, *CoinWeek: Rare Coin, Currency, and Bullion News for Collectors*, 2021, consulté le 15 novembre 2022.

PÉREZ RUBIO A., *Trouble Comes in Threes: From Chariot to Cavalry in the Celtic World*, *Ancient Warfare: Introducing Current Research*, vol. I, pp. 172-190, 2015.

SAILER S.S., *Leaps, Curses and Flight : Suibne Geilt and the Roots of Early Irish Culture*, *Études celtiques*, vol. 33, n° 1, pp. 191-208, 1997.

SERGEANT B., *Les Troupes de jeunes hommes et l'expansion indo-européenne*, *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 29, n° 2, pp. 9-27, 2003.

SPEIDEL M. P., *Berserks: A History of Indo-European “Mad Warriors”*, Journal of World History, vol. 13, n° 2, pp. 253-290, 2002.

SOUTHERN P., *The Numeri of the Roman Imperial Army*, Britannia, vol. 20, pp. 81-140, 1989.

STEVENSON D., *Alasdair MacColla and the Highland Problem in the Seventeenth Century*, John Donald Publishers Ltd., Édimbourg, 1980.

TELFORD L., *Sulla: A Dictator Reconsidered*, Pen & Sword Military, Barnsley, 2014.

WEST M. L., *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford University Press, Oxford, New York, 2007.

CoinArchives.com Search Results: Hostilius Saserna, s.d., consulté le 15 novembre 2022.

Cumbria Guide | New Finds on Show in Senhouse Roman Museum, Cumbria Guide, 2019, consulté le 26 septembre 2022.

Gallagh Man, a Bog Body from Co. Galway | Irish Archaeology, 2015, consulté le 10 novembre 2022.

Gaul, Arverni - Ancient Celtic Coins, WildWinds, s.d., consulté le 10 janvier 2023.

Hirschlanden “Warrior”, Iron Age “Celts”, Université du Texas à Austin, s.d., consulté le 28 février 2023.

Hostilius Saserna - Vercingétorix- - Monnaies - Antiques - Romaines - Impériales et Républicaines, Sharkdoc, CollecOnline, s.d., consulté le 15 novembre 2022.

Map of Celtic Expansion – 6th-3rd century BCE, World History Encyclopedia, 2016, consulté le 5 février 2023.

Pliny the Elder, The Natural History, Exploring Celtic Civilizations, s.d., consulté le 9 novembre 2022.

Pugio, Legio X Fretensis, s.d., consulté le 1^{er} décembre 2022.

RIB 3053. Fragmentary Altar to Apollo Cunomaglos, Roman Inscriptions of Britain, s.d., consulté le 2 décembre 2022.

RIB 3145. Tombstone for Cunorix, Roman Inscriptions of Britain, s.d., consulté le 2 décembre 2022.

RIB 3477. Quarry-Face Graffito, Roman Inscriptions of Britain, s.d., consulté le 2 décembre 2022.

Tetradrachm (Wangenschnecke Type) - Dacians of Transylvania, Numista, s.d., consulté le 15 novembre 2022.

The Battersea Shield, British Museum, s.d., consulté le 4 mars 2023.

The Desborough Mirror, British Museum, s.d., consulté le 5 février 2023.

The Inventory of Historic Battlefields – Battle of Killiecrankie, Historic Scotland – Alba Aosmhor, 2011, consulté le 9 avril 2023.

The Perfect Corpse, Bog Bodies of the Iron Age, Nova, PBS, s.d., consulté le 10 novembre 2022.

Young Pictish Woman: De Bry Engravings, Picturing the New World, s.d., consulté le 1^{er} février 2023.

Témoignages et entretiens

AUZOU G., entretiens téléphoniques les 8 et 9 octobre 2022, le 13 mars 2023 et conversations par messages entre octobre 2022 et mars 2023.

LOPEZ B., entretien téléphonique le 19 février 2023 et conversations en personne entre juillet 2022 et mai 2023.